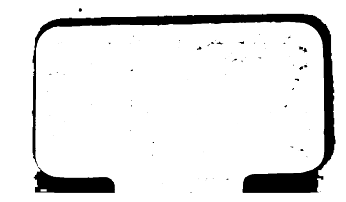




RECHERCHES

SUR LE

CULTE DE BACCHUS.

DE L'IMPRIMERIE DE A. BOBÉE,
RUE DE LA TABLETTERIE, N° 9.

RECHERCHES

SUR LE

CULTE DE BACCHUS,

SYMBOLE DE LA FORCE REPRODUCTIVE DE LA NATURE,

CONSIDÉRÉ

SOUS SES RAPPORTS GÉNÉRAUX DANS LES MYSTÈRES D'ÉLEUSIS;

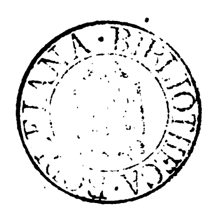
ET SOUS SES RAPPORTS PARTICULIERS DANS LES DIONYSIAQUES ET LES TRIÉTÉRIQUES.

PAR P. N. ROLLE,

Conservateur de la Bibliothèque de la ville de Paris, Membre de la Société royale des Antiquaires de France, de la Société Philotechnique, et associé libre de l'Athénée des Arts.

OUVRAGE QUI A REMPORTÉ LE PRIX PROPOSÉ EN 1819 PAR L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

TOME TROISIÈME.



PARIS,

J. S. MERLIN, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 7.

1824.

RECHERCHES

SUR

LE CULTE DE BACCHUS.

QUATRIÈME SECTION.

DES MYSTÈRES

EN ÉGYPTE ET A ÉLEUSIS, ET DE LEUR PROPAGATION DANS LA GRÈCE.

CHAPITRE III.

Causes de la propagation des Mystères dans la Grèce.

§ 1. Les Devins ou Mystagogues. — § 2. Orphée, Eumolpe, fondation des Mystères. — § 3. Des Orphiques.

§ I. *Les Devins ou Mystagogues.*

L'UNE des causes de la propagation des mystères d'Eleusis dans toutes les parties de la Grèce, a été sans doute l'importance qu'attachoient les Grecs à être initiés à ces mystères, et le besoin d'éviter la fatigue, et les grandes dépenses qu'entraînoit le voyage d'Athènes. Un grand nombre de contrées ont

dû aussi recevoir les cérémonies sacrées d'Eleusis par ces mystagogues ou ces devins fameux si vénérés dans la Grèce antique; la divination (*a*) qui n'est que ridicule dans les siècles éclairés, étoit et devoit être une science importante dans les premiers temps de la civilisation : lorsque, parmi des peuples voisins de la barbarie, il paroissoit un de ces hommes remarquables par des connoissances ou des qualités au-dessus de son siècle, l'admiration publique lui décernoit le titre d'envoyé des dieux, ses actions étoient considérées comme des inspirations de la divinité. Ces sages sentirent toute la puissance que cette utile erreur leur donnoit sur des hommes grossiers et indociles qu'ils vouloient arracher entièrement à la barbarie, et les moyens qu'elle mettoit à leur disposition pour terminer le grand œuvre de la civilisation; aussi un voile mystérieux empêchoit les regards de pénétrer leur secret. « De grands » hommes supérieurs à leurs contemporains, dit » Pausanias, se rendoient respectables et obtenoient » sur eux un grand empire en leur enseignant les » cérémonies de la religion, en leur persuadant » qu'ils avoient trouvé le secret d'expier les crimes, » de purifier ceux qui les avoient commis, de guérir » les maladies et d'apaiser la colère des dieux. » C'est ainsi que l'art de la divination enchaînoit les hommes par le triple lien de la santé, de la religion et de l'astrologie [1], choses qui les touchoient de

[1] Pausan., *Per medicinam, religionem et astrologiam.*—Plin., *Hist. Nat.*

plus près et qui avoient le plus de pouvoir sur leur imagination. Aussi tout étoit compris dans l'art de la magie, et les magiciens étoient en même temps les héros de la poésie, de la législation, de la religion, de la médecine, de grands capitaines, et de grands astrologues; ils gouvernoient les peuples, et après leur mort ils étoient admis au nombre des dieux. Tels furent Mélampe, Musée, Chiron, Tirésias, Bacis, Méthapus et tant de grands hommes qui, chez les Grecs, furent révérés, comme magiciens, guerriers, poètes et médecins; tous établirent de nouvelles cérémonies dans diverses parties de la Grèce, apportèrent des changemens aux anciennes. C'est peut-être à ces hommes qu'il faut attribuer plus particulièrement la grande diversité des dieux, des rites, des noms donnés aux divinités grecques : ces anciens devins qui, presque toujours, étoient des ministres des dieux, espéroient acquérir une grande autorité en renouvelant des cérémonies anciennes et en quelque sorte oubliées, ou en offrant aux yeux des hommes un spectacle extraordinaire; cependant, pour ne pas effaroucher la superstition, ils présentoient toujours les anciennes divinités, mais ornées d'attributs nouveaux et avec de nouvelles dénominations, et on ne sauroit douter qu'ils aient beaucoup contribué à propager le culte des divinités éleusiniennes, comme nous l'avons vu de Méthapus qui leur donna un nouveau lustre en Messénie.

§ II. *Orphée.—Eumolpe.—Fondation des Mystères.*

Le plus célèbre de ces mystagogues fut Orphée : les uns ont nié entièrement son existence, les autres lui ont appliqué des faits qui se trouvent à plusieurs siècles de distance, ceux-ci lui ont prêté les choses les plus incroyables; enfin les anciens ont fait à son égard ce qu'ils ont fait à l'égard d'Hercule et de tous les hommes célèbres de ces temps: ils ont donné à Orphée ce qui appartenoit à plusieurs personnages, même de noms différens. Orphée ayant été regardé comme le fondateur des mystères de Bacchus, et la secte qui a pris dans la suite son nom ayant eu une très grande influence sur cette partie de la religion des Grecs, nous devons parler avec quelque étendue de cette partie intéressante de notre sujet.

D'abord, pour ce qui concerne les mystères d'Eleusis qui nous occupent maintenant, une opinion assez généralement adoptée dans la Grèce, en a fait honneur à Orphée [1]. Ceux qui étudient avec quelqu'attention la série des opinions des anciens et leurs monumens sur l'établissement des mystères d'Eleusis, ne seront sans doute pas assez hardis pour prétendre en déterminer l'époque d'une manière certaine. Ce seroit une grande témérité que de vou-

[1] Aristoph., *Ran.*, v. 1064. — Euripid., *Rhes.*, v. 943. — Démosthen., *contrà Aristogit.*, *Orat. prior.*

loir préciser des faits et des dates à des époques aussi reculées; néanmoins, en dégageant ces mystères de toutes idées mystiques qui évidemment appartiennent à des époques postérieures, et en les bornant aux pratiques simples qui appartiennent naturellement aux premiers pas de la civilisation, on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'ils se rattachent à l'origine des religions chez les Grecs, au principe de leur civilisation et à l'établissement de leur agriculture. C'est bien à Orphée que la tradition la plus ancienne et la plus générale attribuoit l'origine des institutions religieuses les plus célèbres, le témoignage unanime de l'antiquité lioit l'existence d'un personnage de ce nom, aux établissemens qui contribuèrent à tirer la Grèce de la barbarie où elle étoit plongée (*b*). Les Grecs divisés en une infinité de petits peuples, étoient tous indépendans les uns des autres, et il étoit très difficile de les amener à un genre de vie moins féroce, par des lois qu'aucune autorité ne pouvoit faire respecter; Orphée entreprit de le faire par la religion. « Orphée, dit » Aristophane [1], nous enseigna les initiations et » à nous abstenir de meurtres. » « Ce fut en effet, dit » Pausanias [2], le but des expiations dont il établit » l'usage (*c*). » Cependant ce n'est pas en faveur d'Orphée que les plus grandes probabilités pour l'établissement des mystères d'Eleusis se réunissent,

[1] Aristoph., *Ran.*, v. 1032. = [2] Pausanias, lib. IX, cap. 30.

c'est en faveur d'Eumolpe. Sans doute, comme nous l'avons dit, les documens nous manquent pour cette recherche qui ne seroit nullement frivole, quoiqu'en ait dit M. Ouvaroff, puisque, si l'on parvenoit à fixer l'époque et la succession du culte de chaque divinité, cela conduiroit infailliblement à une histoire des progrès de la civilisation chez les Grecs, et à une connoissance certaine de la mythologie de ce peuple; mais les premiers historiens eux-mêmes n'ont pas cru pouvoir lever ce voile. Hérodote garde le plus profond silence sur les commencemens des mystères d'Eleusis. Isocrate est le plus ancien écrivain grec qui ait parlé de l'institution de ces mystères, mais il l'attribue à Cérès [1], et il n'en détermine pas l'époque; il en est de même de l'auteur de l'hymne à Cérès attribué à Homère, de Pausanias qui a copié cet auteur [2], du rhéteur Aristide qui n'a parlé que d'après Isocrate. [3]

A la vérité, des poètes et des orateurs contemporains d'Isocrate, ont fait Orphée auteur de ces mystères. Euripide, dans la tragédie de Rhésus [4], introduit la muse Terpsichore, mère de Rhésus chef des Thraces, qui, au milieu des plaintes touchantes qu'elle exhale sur la mort de son fils tué par Ulysse et Diomède, s'adresse à Minerve unique auteur des maux qui font couler ses larmes; car Ulysse et Diomède n'ont fait qu'exécuter ses ordres.

[1] Isocr., *Panegyr. Athen.* = [2] Pausan., lib. II, cap. 14. = [3] Aristid., T. I, p. 257. = [4] Euripid., *Rhes.*, v. 940.

« Ta ville, lui dit-elle, est sous la protection des » Muses; nous habitons les lieux que tu chéris; » Orphée que les nœuds du sang unissoient à Rhé» sus, y enseigna les ineffables mystères, et tu as » causé sa mort et tu en triomphes. Le corps sanglant » de mon fils que je porte entre mes bras, voilà » ma récompense! » Aristophane attribue aussi à Orphée la fondation des mystères [1]. Le témoignage de Démosthènes seroit d'un plus grand poids que celui de ces poètes, s'il n'étoit pas probable qu'il n'a rappelé ce fait que parce qu'il prêtoit à son éloquence; il lui suffisoit que cette tradition fût admise dans la poésie pour qu'il se crût autorisé à en faire usage. La statue en bois d'Orphée que l'on voyoit du temps de Pausanias dans un temple de Cérès éleusinienne à peu de distance du mont Taygète dans la Laconie, et que l'on disoit être l'ouvrage des Pélasges, est une de ces traditions vagues si facilement accueillies par cet écrivain. Il en est de même de cette autre tradition également citée par Pausanias, que le culte de la déesse Chthonia, Cérès terrestre ou infernale, avoit été apporté aux Lacédémoniens par Orphée; car cette tradition est en opposition avec le fait que les Lacédémoniens tenoient ce culte des Hermionéens. L'autorité des marbres de Paros seroit d'un grand poids dans cette matière; mais l'endroit où il est fait mention des mystères de Cérès est entièrement mutilé, les éditeurs ont inséré le nom

[1] Aristoph., *Ran*.

d'Eumolpe comme fondateur des mystères de Cérès : ils ont aussi restitué le nom d'Erechthée sous le règne duquel Eumolpe auroit établi ces mystères. Ces restitutions présentent un haut degré de vraisemblance ; elles reposent sur la persuasion générale des Grecs et surtout des Athéniens [1] que les mystères d'Eleusis avoient été fondés par le Thrace Eumolpe, et sur le témoignage d'une foule d'écrivains de l'antiquité dont nous ne devons pas nous occuper, mais dont on peut voir les textes rassemblés dans Meursius [2]. Ces nombreux témoignages sont confirmés par l'incursion des Thraces dans l'Attique sous le commandement d'Eumolpe ; aucune expédition n'a été aussi célèbre chez les anciens que cette incursion et que la guerre faite au roi Erechthée par Eumolpe, après qu'il se fût emparé d'Eleusis. Cette guerre est même citée par Thucydide, comme un monument de l'état de l'Attique avant Thésée [3] : « L'Attique, sous Cécrops et les premiers rois, dit » ce célèbre historien, fut toujours habitée par » bourgades qui avoient leurs prytanées et leurs » archontes, les habitans de chaque bourgade n'al- » loient pas s'assembler en conseil pour délibérer » avec le roi, ils délibéroient et prenoient conseil

(1) Rien n'étoit mieux établi dans Athènes, que le fait qu'Eumolpe avoit été le fondateur et le premier hiérophante des mystères d'Eleusis ; cette tradition étoit aussi ancienne que la ville elle-même.

(2) Meursius, T. II, p. 461, 462. = (3) Thucyd., lib. II, cap. 15.

» entr'eux. Il leur arrivoit même quelquefois de lui » faire la guerre : ce fut ainsi que les Eleusiniens la » firent à Erechthée conjointement avec Eumolpe. » Cette guerre se termina par la bataille où les Eleusiniens furent défaits, mais où Erechthée perdit la vie; il fut convenu que les Eleusiniens soumis pour tout le reste aux Athéniens, célébreroient les mystères, qu'Eumolpe et ses descendans seroient chargés de tout ce qui concerne le culte des divinités d'Eleusis.

La longue succession de la famille portant le nom d'Eumolpe dans les fonctions du sacerdoce (*d*) d'Eleusis, donne un nouveau degré de vraisemblance à l'opinion qui fait Eumolpe (*e*) le fondateur des mystères d'Eleusis. Chez aucune nation, il n'a existé une race qui ait été revêtue d'une même dignité pendant un aussi long espace de temps; après la mort de son chef, la famille d'Eumolpe fut divisée en deux branches, les Eumolpides et les Céryces. Elles ont exercé pendant une suite non interrompue d'au moins vingt-huit siècles, le saint ministère d'Eleusis qu'on étoit accoutumé à regarder comme leur héritage [1] : les Eumolpides et les Ceryces étoient non-seulement hiérophantes, dadouques et hérauts sacrés; mais on choisissoit parmi eux, deux des épimélètes qui, sous la direction de l'archonte roi, connoissoient de tous les délits et de tous les crimes commis contre la sainteté des divinités d'E-

[1] Meursius, *Eleus.*, cap. 13, 14, 15.

leusis [1]. Outre les honneurs attachés à ces dignités, les Eumolpides jouissoient à Athènes d'un respect sans bornes et d'un immense pouvoir [2]; non-seulement ils appliquoient les lois contre les impies, mais ils interprétoient, ils prenoient part aux affaires les plus importantes de l'État, aux négociations pour la paix, aux décisions sur la guerre, ils se glorifioient des services importans que leur famille avoit rendus dans tous les temps à la république.

Quelques écrivains ont prétendu que l'établissement des mystères d'Eleusis devoit être placé à des temps bien plus récens, et ils ont conclu du silence d'Homère sur ces mystères, qu'ils n'existoient pas de son temps. Cependant Pausanias assure que Pamphus, poète antérieur à Homère, avoit fait de l'enlèvement de Proserpine l'objet de ses chants [3]; mais quand on n'admettroit pas cette tradition, la conclusion que l'on tire du silence d'Homère ne seroit pas mieux fondée. On ne peut pas trouver tout dans Homère, il n'a pu entrer dans son poëme que ce qui faisoit partie de son sujet, et un grand nombre d'institutions dont l'existence est prouvée, n'auroient pas existé si on admettoit cette matière de raisonner (*f*). On objecte encore qu'on ne trouve dans les poëmes d'Homère aucune trace d'idées métaphysiques: cela est vrai, la théologie d'Homère est antérieure à toutes les combinaisons métaphy-

[1] Andocid., *de Myst.*, p. 229. = [2] Lysias. — Andocid., p. 105, 117. = [3] Pausanias, lib. IX, cap. 31.

siques; Homère présente la simplicité des temps primitifs, mais il ne suit pas de là que les mystères d'Eleusis ne fussent pas encore établis de son temps. Dans le principe, les mystères d'Eleusis devoient aussi présenter le caractère des temps primitifs; ils n'ont pris les formes mystiques, et les idées métaphysiques ne s'y sont introduites qu'avec la succession des siècles; elles ne s'y sont développées que lentement, car les institutions religieuses suivent nécessairement une marche analogue au progrès de la civilisation et de l'esprit humain, elles prennent l'empreinte des siècles qu'elles traversent. Or, les idées métaphysiques annoncent toujours une grande maturité de pensées, une profondeur de réflexions dont n'étoient pas capables les premiers habitans de la Grèce, et que ne leur auroient pas présentées les colons, en supposant qu'ils les eussent eues. En réduisant donc les mystères d'Eleusis aux simples cérémonies qui sont dans l'esprit des premiers âges, on doit admettre les témoignages nombreux et authentiques qui s'accordent à reculer l'époque de la fondation des mystères jusqu'aux siècles héroïques; il y a d'autant moins de doute à élever sur ces nombreux témoignages qu'ils confirment l'opinion que présentent naturellement ces mystères qui, transplantés en Grèce et s'y unissant avec un certain nombre de notions locales, n'ont jamais perdu entièrement l'empreinte des idées et des institutions des âges primitifs, et ont rappelé dans tous les

temps l'établissement de l'agriculture et de la législation.

C'est sur une semblable preuve négative que se sont principalement fondés ceux qui ont nié l'existence d'Orphée. Les plus anciens écrivains, Homère et Hésiode ne parlent pas d'Orphée; donc ils ne l'ont pas connu, donc il n'existoit pas; sans doute on ne peut admettre un seul personnage [1] sous le nom d'Orphée qui ait été par exemple l'instituteur des mystères, et le compagnon des Argonautes dans leur expédition à Colchos; mais il est conforme aux règles de la saine critique d'admettre, puisque toute l'antiquité nous le présente avec une unanimité désespérante pour les incrédules, un devin, un mystagogue, que les Grecs ont appelé Orphée, fondateur d'un mélange de religions et de superstitions, un Orphée archétype, pour ainsi dire, que la postérité a ensuite chargé de tous ses mensonges, de toutes ses fictions, de toutes ses monstruosités, auquel elle a attribué les faits les plus incohérens, sans distinction de temps et de lieux, tel enfin qu'avec ce fardeau, il est impossible qu'il ait existé. On ne peut dire maintenant sans doute quand, ni en quel lieu a vécu ce premier Orphée, ni quelle étoit la doctrine qu'il enseignoit, mais ce n'est pas une raison pour nier son existence. Pindare [2] appelle

(1) Les uns ont voulu qu'il y eut cinq Orphées, les autres sept, Hérodote deux seulement. On a réuni les faits appartenant à tous ces Orphées sur le même personnage. = (2) Pind., *Pyth.* 4.

cet Orphée, si *justement célèbre*, dit-il, *l'enfant d'Apollon, le père de la lyre et du chant.* Si du temps de Pindare, Orphée n'eut pas été un personnage, dont l'existence fût, pour ainsi dire, consacrée, ce poète n'auroit jamais eu la pensée de le créer, il ne l'auroit pas appelé le père du chant, et Onomacrite qui passe pour l'auteur des hymnes d'Orphée, et qui vivoit peu de temps avant Pindare n'auroit jamais donné ses hymnes sous ce nom, s'il n'eût été célèbre dans toute la Grèce; ce n'est pas subitement que de pareilles fables acquièrent de l'autorité. Sa célébrité chez les Athéniens remplissoit tous les esprits, lorsqu'Euripide leur présentoit Orphée sur la scène comme l'auteur des mystères [1], qu'il leur parloit de ses miracles et de l'excellence de ses poésies [2]; les mêmes réflexions se présentent lorsqu'on lit dans Aristophane tous les passages relatifs à Orphée. Socrate (dans son apologie par Platon) dit qu'il se réjouit de converser dans les enfers avec Orphée, Musée, Hésiode et Homère. [3]

Dans l'Alceste d'Euripide [4] le chœur s'exprime ainsi: « Vainement chercheroit-on dans les écrits de » Thrace dictés par le touchant Orphée, un préservatif » qui pût garantir les mortels des coups du destin. »

« Que personne, dit Platon dans le huitième livre » des lois, ne s'avise de chanter aucune composi» tion de musique, qui n'ait eu l'approbation des

[1] Euripid., *Med.*, 543. — *Iphig. in Aulid.* = [2] Euripid. *Rhes.* v. 943. = [3] Plat. = [4] Euripid., *Alcest.*, v. 968.

» gardiens des lois, quand même elle seroit plus » agréable que les hymnes de Thamyris, et que » les hymnes d'Orphée. »

Il y avoit donc du temps d'Euripide et de Platon des écrits qui portoient le nom d'Orphée, sont-ce ceux que nous avons? Onomacrite vivoit du temps des Pisistratides et de Xerxès, conséquemment avant Euripide et Platon. (1)

Pausanias après avoir rapporté l'histoire d'Orphée telle à peu près qu'on la trouve dans tous les mythologues, ajoute : Ce sont autant de fictions à travers desquelles je crois démêler qu'Orphée fut un grand poète, fort supérieur à tous ceux qui avoient existé avant lui, et qu'il se rendit respectable en enseignant aux hommes les cérémonies de la religion, et en leur persuadant qu'il avoit trouvé le secret d'expier les crimes, de purifier ceux qui les avoient commis, de guérir les maladies et d'apaiser la colère des dieux. (2)

Hérodote parle d'Orphée comme d'un personnage réel.

Saint Justin (3) l'appelle *primus doctorum deorum*, et Origène (4) lui-même ne nie pas l'existence d'Orphée; il doute seulement de l'authenticité de ses ouvrages (5). Philochore dans *son Arte vaticinandi*,

(1) Hérod., lib. VI, cap. 7. = (2) Pausan., lib. IX, cap. 30.= (3) Saint Justin, *Exhortatio ad Gentes de Monarchia*, 104. = (4) Origen., *contr. Cels.*, lib. VII, p. 367, 368.

(5) Origèn., *contrà Cels.* On peut voir sur les ouvrages d'Orphée, Gyraldus, T. II, p. 76. — On veut, dit Cicéron (*de Nat.*

le mettoit au rang des devins [1]. Démosthène, Diodore de Sicile, Plutarque et Théodoret, d'après eux, le regardoient comme l'auteur des Bacchanales, des Panathénées et même des Thesmophories, (la Grèce devoit les Thesmophories aux filles de Danaüs [2]), et comme ayant converti le culte d'Isis et d'Osiris en celui de Cérès et de Bacchus. [3]

Au milieu de la Thrace, dit Pomponius Mela, s'élèvent les monts Hémus, Rhodope et Orbelus, qui sont célèbres par les orgies et les cérémonies de Bacchus, qu'Orphée le premier y introduisit [4] : certes, dit Meziriac, Orphée naquit et mourut en Thrace, comme je pourrois le prouver par mille exemples. [5]

Suivant Diodore de Sicile, Orphée que la nature avoit doué d'un génie extraordinaire pour la poésie et la musique, et qui le premier enseigna aux Grecs les mystères et les initiations, avoit été disciple de ces Dactyles [6] qui passèrent dans la Samothrace, et qui étonnèrent les habitans de cette île par leur science dans la divination, par leurs prestiges, leurs enchantemens, leur rites sacrés et leurs mys-

Deor., lib. I, § 38.), que les vers qui passent sous le nom d'Orphée, soient d'un pythagoricien nommé Cercops.

(1) Athen., lib. XIV. = (2) *Marmor. Oxon.*, *Epoch.* IX, p. 160. = (3) Theod., *Therapeut.* = (4) Pomp. Mela, lib. II, cap. 2. = (5) *Comment. sur les Epitres d'Ovide*, T. I, p. 168.

(6) Orphée fut le disciple des Dactyles, dit Pausanias (lib. III, § 14.—Lib. II, § 30.), et il puisa dans leur commerce de nouvelles idées religieuses. Il alla se faire initier aux mystères d'Isis

tères [1]; dans toutes les occasions où Diodore de Sicile parle d'Orphée, il le présente comme un homme célèbre par la beauté de ses vers, et par sa profondeur dans toutes les matières de religion [2]. Il le met au nombre de ces Grecs célèbres qui vinrent en Egypte s'instruire des lois et des mœurs de cette nation; il le donne comme l'auteur de la fable de l'enfer dont les sépultures égyptiennes lui donnèrent l'idée, ainsi que de la fable des Titans et de l'introduction dans les mystères du rit de Bacchus déchiré par eux [3], comme le fondateur des mystères établis en Thrace chez les Ciconiens [4]; il dit qu'il ajouta une corde à la lyre et qu'il apporta divers changemens dans les orgies de Bacchus.

Plusieurs nations prétendoient avoir le tombeau d'Orphée : il étoit à Dium près du mont Piérie, il étoit encore à peu de distance de Libethra ancienne ville sur le mont Olympe, où l'on voyoit une statue d'Orphée faite de bois de cyprès [5]. Suidas dit qu'il étoit de cette ville; Strabon veut qu'Orphée demeurât à Pimplia [6]. Il avoit à Lesbos, son tom-

en Egypte, où il acquit des connoissances supérieures sur les initiations, les expiations, les funérailles, et d'autres points du culte religieux, qu'il communiqua aux Grecs. Il institua les mystères et le culte d'Hécate chez les Eginètes, celui de Cérès à Sparte.

[1] Diod. Sic., lib. V, § 63. = [2] Diod. Sic., lib., p. 15, 16, 26, 27, 80, 103, 107. = [3] *Ibid.*, lib. V, p. 75. = [4] *Ibid.*, § 77. = [5] Plut., *Vit. Alex.*, cap. 19. = [6] Strab., lib. VII, p. 330.

beau dans le lieu où étoit le temple de Bacchus, et sa lyre fut suspendue dans le temple d'Apollon [1]. Pausanias, après avoir rapporté la tradition sur la destruction de Libethra qui avoit été prédite par l'oracle, lorsque les os d'Orphée seroient mis à découvert, ajoute : « Quant à ses hymnes, ceux qui » ont étudié les poètes, n'ignorent pas qu'ils sont » courts et en petit nombre. Les Lycomèdes les » chantent par cœur en célébrant leurs mystères : » du côté de l'élégance, ils n'ont que le second » rang, ceux d'Homère leur sont supérieurs; mais » la religion a adopté les hymnes d'Orphée et n'a » pas fait le même honneur à ceux d'Homère. [2] »

Les symboles et les expressions énigmatiques qui sont inséparables des mystères, étoient conservés dans les poésies d'Orphée, lesquelles étoient employées dans les cérémonies religieuses; on en donnoit l'explication aux initiés. [3]

Orphée passoit pour l'auteur du serment redoutable qu'on exigeoit des initiés, pour s'assurer qu'ils garderoient le secret qui leur étoit imposé. [4]

Suivant Platon, Orphée avoit établi le dogme que ceux qui auroient bien vécu en cette vie, recevroient pour récompense de leur vertu, des plaisirs perpétuels dans l'autre monde, en quoi il le blâme d'avoir proposé la volupté pour but aux actions vertueuses [5]; le même Platon observe, dans le Prota-

[1] Lucian. = [2] Pausanias, lib. XI, cap. 30. = [3] Clem. Alex., *Strom.*, p. 673, 674. = [4] Firmicus, *Astrolog.*, lib. VII. = [5] Plut., *Parall. de Cimon et de Lucullus.*

goras, que les anciens auteurs craignant de rendre leurs écrits désagréables en y employant la sophistique à découvert, avoient su la cacher sous différens voiles : Homère, Hésiode et Simonide sous celui de la poésie et de la fiction, Orphée et Musée sous celui des pratiques religieuses et des prophéties. Hiéroclès attribuoit à Orphée la doctrine de Platon sur la providence [1], Platon cite Orphée dans le Cratyle [2] ; il dit, dans les lois [3], que l'on ne fait pas remonter à plus de mille ou deux mille ans, les découvertes que l'on doit à Orphée.

Lucien, dans le dialogue des esclaves fugitifs, fait dire à la philosophie : « Je vins en Thrace où » j'habitai avec Eumolpe et Orphée, je les choisis » tous deux pour être mes précurseurs en Grèce ; » le premier que j'avois instruit de tout ce qui » concerne la religion, y devoit initier les Grecs, » le second, par le charme de la musique, devoit » les attirer à moi. »

D'après une tradition rapportée par Justin [4], ce Midas si injustement décrié qui bâtit un temple en l'honneur de Rhéa, et qui introduisit les mystères chez les Phrygiens, avoit été initié par Orphée.

Suivant le témoignage d'Olympiodore [5], Hérodote avoit écrit l'histoire d'Orphée. Athénée et Apollonius d'Aphrodisium citent un livre sur Orphée. [6]

(1) Hiéroclès, *de Providentia et fato*, p. 244. = (2) Plat., T. I, 400, 402. (3) *Ibid.*, T. III. = (4) Justin, lib. XI, cap. 7. = (5) Apud Photium, *Cod.* 80. = (6) Athen., lib. XIV, cap. 9.

Strabon place Orphée parmi les plus anciens musiciens de la Grèce [1] ; Virgile fait paroître Orphée le premier dans l'Élysée, à la tête de tous les initiés, parce qu'il passoit pour avoir civilisé les sauvages de la Grèce, par le moyen de la musique et des mystères. Il le fait paroître en robe longue comme un hiérophante, il marioit les accens de sa voix aux sons harmonieux de sa lyre [2] ; on lui devoit ainsi qu'à Musée le Rituel des initiations [3]. La Grèce étoit inondée d'une foule de rituels qui leur étoient attribués ; ils prescrivoient la forme des expiations. Horace attribue le passage de la vie sauvage à la vie civilisée, à la force de l'harmonie, aux charmes de la musique et à l'empire de la poésie dont Orphée avoit su si heureusement se servir [4] : l'usage de ces moyens fut employé dans toutes les institutions religieuses. La danse et la musique font un effet puissant sur le peuple ; les hommes les plus grossiers et les plus sauvages peuvent être aisément réunis par ce genre de plaisir, et rien ne se perpétue autant parmi eux qu'une institution qui le leur procure. Ce goût naturel aux hommes fut bien senti par les anciens législateurs qui unirent toujours les banquets sacrés, la musique et la danse aux actes publics de religion, et à la célébration des mystères. Strabon [5] reconnoît que les premiers qui

(1) Strab., lib. X, p. 471. = (2) *Æneid.*, lib. VI, v. 640. = (3) Plat., *de Republic.*, lib. II, p. 364. = (4) Horat., *Art. Poet.*, v. 390. = (5) Strab., lib. X.

cultivèrent la musique étoient les mêmes qui avoient établi les initiations et les mystères, Orphée, Musée, Eumolpe, dont le nom rappelle la beauté de son chant. Il ne sépare pas la musique de la morale qu'elle servoit à établir originairement, ni de la philosophie qui l'employa : il cite l'autorité de Platon et avant lui, celle des Pythagoriciens qui donnèrent à la musique le nom de philosophie. Timée de Locres s'exprime de la manière la plus claire à cet égard :

« La musique et la philosophie qui la conduit, » ont été établies par les lois et par les dieux pour » perfectionner l'ame. Elles habituent, elles per- » suadent, elles forcent sa partie irraisonnable » d'obéir à l'autre, elles adoucissent la partie ira- » scible, elles tranquillisent la concupiscence, et » les empêchent toutes deux de se mouvoir contre » la raison, ou de rester oisives, quand la raison » les appelle soit pour agir, soit pour jouir; car » c'est là toute la sagesse, agir et se retenir selon » la raison. »

Quelques-uns ont prétendu qu'Orphée étoit égyptien [1]. Les prêtres disoient qu'il étoit venu s'instruire parmi eux [2]; parmi les monumens égyptiens on trouvoit Horus ou Harpocrate environné de plusieurs animaux, ne pourroit-on pas en conclure que les Grecs, en mettant à la suite d'Orphée différens animaux, avoient puisé cette fable en Egypte? [3]

[1] Pausanias, lib. VI, cap. 20. = [2] Diod. Sic., lib. I, § 23, 96. = [3] Caylus, *Antiq. égypt. et étrusq.*, T. III, pl. 10, nº 11.

Orphée paroît avoir le premier réduit en système la doctrine égyptienne qui avoit été apportée dans la Grèce par Danaüs, Cécrops et Cadmus, il forma une espèce de corps de théologie qui forma la base de la religion hellénique; Homère n'a pas fait de théogonie, il ne parle des dieux que d'après des traditions généralement reçues. Homère et Hésiode avoient puisé dans une source commune; et, suivant Athénagoras, ils avoient suivi Orphée dans tout ce qu'il disoit des dieux. (1)

M. Clavier conjecture qu'Orphée ayant employé le vieux langage de la Grèce qui étoit dur et peu agréable, ses poésies durent perdre la plus grande partie de leur prix, lorsqu'Homère et les autres poètes Ioniens eurent accoutumé les Grecs à une harmonie inconnue jusqu'alors : elles tombèrent toutes dans l'oubli à l'exception de celles qui étoient consacrées par la religion; celles-ci même étant devenues inintelligibles, il fallut les rajeunir, et Onomacrite entreprit ce travail : c'est le même Onomacrite qui mit en ordre les oracles de Musée et les poëmes d'Homère. (2)

Ceux qui nioient l'existence d'Orphée ne s'appuyoient pas seulement sur le silence d'Homère et d'Hésiode; Vossius le premier qui ait eu cette opinion (3), et Mosheim le plus célèbre de ceux qui ont suivi Vossius (4), l'ont fondée sur ce passage de

(1) Athenagoras, *Legatio pro christianis*, p. 64. = (2) Clavier, *Hist. des premiers temps de la Grèce*, T. I, p. 85. = (3) Vossius, *de Arte poetica*, cap. 13, 78. = (4) *Not. in Cudworth., Syst. intell.*

Cicéron : *Orpheum poetam docet Aristoteles nunquam fuisse* (1). Le passage d'Aristote est perdu et il est certain que celui de Cicéron peut très bien s'expliquer ainsi : *Aristote enseigne qu'Orphée n'a jamais été poëte*, c'est-à-dire, que les vers qu'on lui attribue ne sont pas de lui ; Fabricius l'avoit entendu de la sorte. Davies à qui nous devons une excellente édition du traité de la nature des dieux, l'a entendu de même que Fabricius : cette interprétation a été adoptée par d'autres savans et particulièrement par Trillerus, Harles, Tiedemann, et surtout par Gessner qui, dans ses prolégomènes, a donné une savante dissertation sur ce passage de Cicéron ; le rapprochement d'un autre passage d'Aristote (*in philosophia*) semble confirmer l'interprétation donnée par Fabricius. Aristote dit positivement dans ce passage que les poésies appelées Orphiques ne sont pas d'Orphée ; il semble par là non-seulement admettre l'existence de ce personnage, mais rappeler le sens du passage cité par Cicéron ; du reste les autres preuves données par Vossius pour appuyer son interprétation, ont été avantageusement combattues par Thomas Burnet. (2)

Mais, en admettant même le système de Vossius et de Mosheim, que prouveroit le passage d'Aristote contre des témoignages aussi nombreux et aussi authentiques, auxquels je pourrois joindre une foule

(1) Cicer., *de Nat. deor.*, lib. I, § 38. — (2) *Archeol. philos.*, cap. 9.

d'autres tirés de l'éloge de Busiris par Isocrate, de ses plaidoyers contre Palamède et contre Alcidamas, de Platon dans le Cratyle, dans la République et dans le banquet, des histoires diverses d'Elien, des expéditions d'Alexandre par Arrien, d'Hygin dans ses fables et dans son astronomicon, de la vie d'Orphée par Diogène Laerce, de Maxime de Tyr, de Lucien, de Quintus de Smyrne, de Virgile, témoignages qui sont confirmés par les narrations de Conon, par les ouvrages de Suidas, de J. Malala, de Saint-Clément d'Alexandrie, d'Eudocie, de Proclus, d'Hiéroclès, par le poëme de Phanoclès dont Stobée nous a conservé une partie de l'Élégie d'Hermesianax (*g*) à Léontium, citée en partie par Athénée, et savamment expliquée par Rhunkenius, et par un grand nombre d'autres autorités, etc.? Sans vouloir faire comparoître ici toute l'antiquité, nous nous bornerons à conclure de cette dissertation qu'Orphée n'est pas le fondateur des mystères d'Eleusis, qu'il ne l'est pas davantage de ceux de Bacchus, puisque le culte de Bacchus a été apporté en Béotie par les compagnons de Cadmus, dans l'Argolide par Mélampus, et dans l'Attique par Pégase d'Eleuthère, mais que l'existence d'Orphée n'est pas moins certaine, et qu'il a exercé une grande influence sur les idées religieuses des Grecs, soit qu'on admette un ou plusieurs Orphées, soit que ce nom ne soit regardé que comme la dénomination collective des réformateurs des mystères. On croit surtout qu'il fit des changemens considérables dans

le culte de Bacchus, et que les femmes furent bannies des nouveaux mystères. La mort d'Orphée, selon Conon [1], fut causée par la fureur que le nouvel établissement des mystères causa aux femmes Thraciennes.

III. *Les Orphiques.*

La secte qui a pris dans la suite le nom d'Orphée, a eu une grande influence sur la doctrine des mystères; on lit dans Hérodote un passage important sur cette secte.

Le père de l'histoire, après avoir parlé des usages des Egyptiens et de leurs vêtemens qui sont de lin, ajoute : « Cela est conforme aux cérémonies or- » phiques que l'on appelle aussi bachiques, et qui » sont les mêmes que les Egyptiennes et les Pytha- » goriques. En effet il n'est pas permis d'ensevelir » dans un vêtement de laine quelqu'un qui a parti- » cipé à ces mystères : la raison que l'on en donne » est empruntée de la religion. » [2]

Ce passage d'Hérodote, dit Fréret, nous apprend des choses très importantes, savoir : que les Orphiques étoient singulièrement dévoués au culte de Bacchus, qu'ils formoient une branche de la secte pythagoricienne, qu'ils avoient adopté plusieurs pratiques des Egyptiens, enfin qu'ils formoient une association unie par des pratiques religieuses et par la participation aux mystères.

[1] Conon, *Narr.* 45. [2] Hérod. lib. II. §. 81.

Suivant M. de Sainte-Croix, les membres de cette association se prétendoient dépositaires de l'ancienne doctrine d'Orphée, et tâchoient de la ramener à sa véritable source, la doctrine égyptienne. Ils faisoient profession d'un genre de vie conforme à celui des premiers hommes civilisés.

Mais ces prétendus dépositaires de l'ancienne doctrine d'Orphée, dit Fréret, n'étoient autres que des disciples de Pythagore, qui après la destruction de cette école à Crotone, se répandirent dans la Grèce. Pythagore avoit puisé en Egypte toutes ses opinions, et ses sectateurs devoient avoir une affection secrète pour les doctrines égyptiennes. L'école de Pythagore avoit composé sous ce philosophe une véritable société philosophique qui étoit devenue suspecte au gouvernement; ceux qui se réfugièrent dans la Grèce, voulant rétablir cette même communauté, lui donnèrent l'apparence d'une association purement religieuse, afin de ne donner aucun ombrage. Pour être plus aisément tolérés, il falloit qu'ils s'attachassent à une religion reçue partout, qui eût une doctrine secrète; il falloit que ceux qui s'y étoient dévoués, formassent déjà entr'eux une espèce de corps religieux: il y en avoit deux de cette espèce dans la Grèce, celle de Cérès (ou d'Eleusis) et celle de Bacchus. Quoique la première fut établie en plusieurs endroits, c'étoit proprement Athènes qui en étoit le centre; elle y étoit aussi la religion de l'état, et le gouvernement n'auroit pas souffert toutes les innovations qu'on auroit voulu y

introduite. Il n'en étoit pas de même de la religion de Bacchus : elle n'avoit point de centre commun, on n'observoit pas les mêmes cérémonies partout, et on avoit même des opinions différentes sur le fonds du dogme religieux et sur la nature du Dieu. Le nom de bachiques qu'Hérodote donne à ces Pythagoriciens, montre qu'ils se dévouèrent entièrement au culte de cette divinité; mais ils enseignèrent une doctrine nouvelle qu'ils décorèrent du grand nom d'Orphée, dont la vraie doctrine étoit probablement perdue, ils fondèrent leurs nouveaux dogmes sur les préceptes Egyptiens ; et ils assujétirent leurs Telètes à l'observation des pratiques ordonnées aux prêtres d'Egypte, c'est-à-dire, à ne vivre que de fruits et de plantes, à s'abstenir de sacrifices sanglans, au moyen de quoi ils formoient un corps séparé du reste de la société : c'est ce que Platon appelle la vie orphique [1]. En présentant leur nouvelle doctrine sous le nom d'Orphée, ils cherchèrent à lui donner une origine grecque pour la faire recevoir plus aisément, et ils publièrent plusieurs ouvrages sous son nom ; à mesure que les sectes philosophiques se multiplièrent, on pensa au moyen de réconcilier la religion populaire avec la philosophie, en diminuant par des explications allégoriques l'absurdité et l'indécence des fables théologiques et poétiques. Les Platoni-

[1] Plat., *de Leg.* VI, 875. Ce passage de Platon et celui d'Euripide sur la vie Orphique, prouvent qu'on donnoit généralement une haute antiquité aux Orphiques et à leur régime.

ciens cherchèrent à expliquer la religion par les principes Pythagoriciens, sur les différens ordres d'intelligences ou de génies subordonnés les uns aux autres ; dont Platon avoit parlé en quelques-uns de ses dialogues ; ce fut là sans doute ce qui fournit aux Orphiques le moyen de se joindre aux Platoniciens et de substituer les dogmes de leur secte à ceux de l'ancien Platonisme, quoiqu'ils voulussent toujours être regardés comme Platoniciens. Proclus dans son commentaire sur le Timée et dans sa théologie Platonicienne, entreprit même de montrer que la doctrine de Platon étoit précisément la même que celle des Orphiques (*h*). Il a prétendu encore que Pythagore tenoit son système, non des Egyptiens, mais d'un Aglaophème, prêtre et ministre des orgies de Bacchus.

Tels sont, en abrégé, les aperçus judicieux que l'illustre Fréret nous a donnés sur les orphiques.

On pourroit peut-être, continue Fréret, se former quelqu'idée du système religieux de cette secte, en rapprochant et en comparant plusieurs fragmens des poésies orphiques, si quelques-uns de ces fragmens n'avoient pas été interpolés par des juifs et des chrétiens, et si un grand nombre ne présentoit pas un sens opposé à ce que l'on sait avoir été le système théologique des orphiques et des autres philosophes du paganisme ; parmi ces ouvrages orphiques, il en est qu'on donne comme étant plus particulièrement l'expression de la doctrine des orphiques, par exemple l'hymne à Jupiter qui nous a été conservé

par Stobée et Eusèbe, où ils chantoient non le Jupiter adoré par le vulgaire, mais un tout autre Jupiter en même temps mâle et femelle, éternel, présent partout, embrassant et gouvernant tout. Les parties du monde, le ciel et la terre y étoient représentées comme membres de ce corps divin, il étoit le père de toutes choses; il en étoit le commencement et la fin, pour tout dire en un mot, lui seul étoit tout, il étoit le Dieu suprême.

§ IV. *Bacchus Phanès.*

Ce Jupiter étoit le même que Bacchus, dont les orphiques avoient fait le plus grand des dieux sous le nom de Phanès. Suivant leur doctrine, le sceptre de l'univers avoit d'abord été entre les mains de Phanès qui le remit à sa fille la Nuit; ensuite régna Ouranos ou le ciel; Saturne usurpa par violence la couronne de son père, son fils Jupiter (le Jupiter de la religion commune) devenu le plus fort, la lui arracha à son tour; après celui-ci Bacchus devoit être le sixième souverain [1], c'est-à-dire, que Phanès sous le nom de Bacchus devoit venir reprendre l'empire du monde, et en être le dernier souverain, comme il en avoit été le premier [2]: ces révolutions et ces successions à l'empire du monde étoient une idée reçue depuis long-temps dans la religion des Grecs. On peut voir sur ce sujet Hésiode, dans son allé-

[1] Proclus, *Com. in Tim.* — Plat., lib. V, p. 291. = [2] Fréret, *Academ. des Inscript.*, T. XXIII, p. 265.

gorie du mariage de Jupiter et de Metis ou la prudence qu'il rendit mère de Minerve; Jupiter renferma au-dedans de lui-même le fils que Metis mettroit ensuite au monde, les destinées ayant annoncé qu'il seroit le souverain des dieux et des hommes. Dans Eschyle, Prométhée attaché au rocher par Vulcain, dit à Mercure: vous autres ministres des nouveaux dieux, enivrés de la gloire de servir votre tyran, vous croyez qu'il est assis sur un trône inébranlable, j'ai vu deux tyrans qui en ont été chassés, bientôt j'en verrai tomber le troisième. Jablonski pense que le mot Phanès étoit Egyptien. (1)

Phanès, d'après la doctrine des Egyptiens, étoit la même divinité qu'Osiris (2); c'est ce qu'indique Ausone dans les vers que nous venons de rapporter,

(1) Jablonski, T. I, p. 372. (2) Αἰγύπτου μὲν Ὄσιρις ἔγω, Μύσων δὲ Φανάκης.

Ægypti quidem Osiris ego sum, Mysorum vero Phanaces. (Auson., *Epigr.* 29.)

Ausone rapporte encore cette épigraphe :

Ogygia me Bacchum vocat,
Osirin Ægyptus putat,
Mysi Phanacen nominant,
Dionyson Indi existimant,
Roma sacra Liberum,
Arabica gens Adoneum,
Lucaniacus (*) *Pantheum.*

(*) Nom de la maison de campagne d'Ausone.

et c'est ce que montrent plus clairement encore les vers d'Orphée cité par Diodore de Sicile. [1]

Τοὔνεκα μὶν καλέουσι Φανῆτατε καὶ Διόνυσον.

Ergo vocant ipsum Dionysium altumque Phanetem.

Dionysius et Osiris étant la même divinité, Phanès est aussi le même qu'Osiris.

Suivant Jablonski et Ignace de Rossi [2], le mot égyptien Phanès est le synonyme de *αἰων*, *éternité*, cela est parfaitement en harmonie avec la théologie de presque tous les payens où il est fait souvent mention de l'Aion (*j*); d'après les orientaux l'Aion étoit né de l'Ether et de la nuit, c'est ce que les orphiques disoient de leur Phanès. Les habitans d'Alexandrie adoroient une figure mystique de l'éternité sous les noms d'Osiris et d'Adonis qui, dans les mystères, ne formoient qu'une seule divinité [3]; le mythologue Nonnus présente comme identiques Phanès et l'éternité [4]. On comprend alors, comme l'observe le savant éditeur des mystères du paganisme, pourquoi, dans la théologie orphique, la succession des six rois des dieux, commence par Phanès et finit par Bacchus; car Phanès et Bacchus n'étant qu'un et étant l'éternité, ils doivent nécessairement commencer et finir le cercle de tout ce qui existe.

En général les orphiques adoroient le temps, ils

[1] Diod. Sic., lib. I. cap. 11 = [2] Ignac. de Rossi, *Etymol. ægypt.*, p. 230. = [3] Suidas, v. Διαγνώμων. = [4] Nonn., *Dionys.*, lib. XII.

le regardoient comme le principe de toutes les choses que nous voyons [1] : c'étoit leur Phanès qui, comme Saturne, représentoit non-seulement la nature, mais la durée de toutes les choses qui existent dans la nature. Phanès étoit l'amour de la théogonie d'Hésiode, qui sortoit le premier du chaos (*k*). Dans le poëme des Argonautes que nous avons sous le nom d'Orphée, on lui fait dire : « J'ai chanté l'invincible nécessité de l'ancien chaos, » Cronos qui produisit Æther, et l'auguste amour » qui a les deux sexes et qui lance des traits de feu, » le père célèbre de l'éternelle nuit, et que les » hommes nomment Phanès, parce qu'il a paru le » premier. » Macrobe dit que Phanès est la lumière du soleil et le premier rayon qui jaillit du chaos pour l'environner de son éclat [2]. C'est la première étincelle qui brilla au sein de l'espace, c'est le *protogonos phaeton* d'Orphée : de ce point lumineux sortit l'ordre et la disposition de l'univers ; cette allégorie étoit hardie, mais les mystagogues ne connoissent pas le langage de la simplicité. Osiris

[1] Lactance (lib. I, cap. 5, *de Falsa religione.*), s'exprime ainsi : *Orpheus qui est vetustissimus poetarum, et æqualis ipsorum deorum, deum verum et magnum protogonon (primo genitum); eumdem etiam Phaneta nominat, quod ante ipsum nihil sit genitum, sed ab ipso sint cuncta generata, quod cum adhuc nihil esset, primus ex infinito apparuerit, cujus originem atque naturam quia concipere animo non poterat, ex aere immenso natum esse dixit.*

[2] Macrobe appelle encore le soleil Phanès, parce que tous les jours il paroît nouveau, Φαίνει νέος.

prenoit le nom de Phanès dans les anciens mystères orphiques, comme il prenoit celui de Dionysius dans les orgies ou bacchanales sacrées.

Suivant Platon, Phanès est la divinité que tout l'univers adoroit sous différentes formes et sous des noms différens, et que les anciens regardoient comme l'intelligence du monde [1]. Le cinquième hymne d'Orphée donne une idée juste du rôle que jouoit Phanès dans cette théogonie : « J'implore » cet être puissant, qui le premier donna la vie au » monde, et qui s'élève dans les airs sur des ailes » d'or, divinité composée de deux natures, père des » dieux et des mortels; sa voix est redoutable, et son » nom partout révéré ; ses mystères sont ignorés et » secrets; c'est lui qui répand sur la terre l'abon- » dance et la fécondité; c'est lui qui, en parcourant » d'une aile rapide cet immense univers, a dissipé » les noirs ténèbres qui l'enveloppoient et a répandu » dans le monde une éclatante lumière. On l'adore » sous le nom de Phanès, de Priape et du Soleil : » Dieu plein de prudence, Dieu bienfaisant, viens » présider avec joie à nos saints mystères et à nos » purs sacrifices. »

Dans les mystères orphiques, Phanès présidoit à la faculté génératrice. On le représentoit avec un phallus le long des cuisses [2]; il faisoit partie de l'octonaire des orphiques, c'est-à-dire, qu'il étoit

[1] Hermias (*in Phœdro Platonis*), dit : *Phaneta, qui est finis intelligibilium deorum.* = [2] Suidas, v. Φάνης.

un des huit dieux maîtres de tous, comme on le voit par la formule de leur serment [1]; Proclus prétendoit que Dieu avoit été appelé Phanès, parce qu'il produisoit et mettoit au grand jour les formes et les idées qui résidoient dans la pensée divine, et que Dieu embrassoit comme auteur de toutes choses. [2]

§ V. *Principes des Orphiques, adoptés dans la Grèce; mépris où est tombée cette secte.*

L'association des Orphiques et le culte qu'elle rendoit à Bacchus ne furent pas autorisés par les lois; mais sa doctrine (*j*) ne s'étoit pas moins introduite dans tous les mystères du paganisme et dans toutes les sectes de philosophie, on la retrouve partout. Par exemple, au milieu de toutes les choses inintelligibles qui nous sont parvenues sous le nom de Phérécyde, on distingue une grande conformité entre sa doctrine et celle des Orphiques, particulièrement sur Jupiter le dieu suprême, sur la force reproductive de la nature dont Jupiter Misès étoit l'emblème. Du reste Phérécyde est, suivant quelques-uns, le premier qui ait rassemblé les ouvrages d'Orphée (*l*). Le système de Thalès de

(1) *Certe per immortalium genitores semper existentium,*
Ignem, aquam, terram, cœlum et lunam,
Solemque, Phanetem magnum, et noctem nigram. (Theon, Smyrn., *Mathem.*, p. 164.

(2) Proclus, lib. IV, *in Timœum.*

Milet sur l'origine du monde et la nature des choses, ses principes sur l'eau, sur la force de la nature, sa théogonie, sa hiérarchie céleste, ont un tel rapport avec la philosophie orphique, qu'on les en croiroit une simple interprétation; il en est de même de beaucoup de points de la doctrine d'Anaximandre, tels que l'ame du monde, la force de la nature: les principes d'Anaxagore et des autres philosophes grecs ont tous quelque ressemblance avec les principes orphiques. Le poète Eschyle étoit lui-même un de ces Pythagoriciens orphiques, il étoit très attaché au culte de Bacchus, il se prétendoit inspiré par lui; Eschyle n'étoit pas initié aux mystères d'Eleusis, et cependant il fut accusé d'en avoir révélé le secret. Il n'échappa à la mort dont il étoit menacé qu'en prouvant qu'il n'étoit pas initié; il ne connoissoit donc une partie du secret des mystères que comme orphique, d'où il faut conclure que la doctrine de cette secte y avoit été admise.

Platon lui-même, comme le prouvent le Timée et quelques autres de ses dialogues, s'il n'étoit pas Orphique, s'éloignoit du moins fort peu de l'opinion des orphiques qui ne se contentoient pas de parler du Dieu suprême ou de l'intelligence, principe de tous les êtres, d'une manière sublime, mais qui donnoient pour fondement à leur théologie, que ce Dieu suprême tout brillant d'une lumière inaccessible aux intelligences inférieures, étoit invisible pour elles dans le temps même qu'il les éclairoit: nous

autres hommes, qui composons le dernier ordre des intelligences, nous ne pouvons nous adresser qu'aux divinités des classes inférieures; pour nous en faire écouter, il faut nous être rendus favorables les divers ordres de génies, de démons, de héros, qui sont placés entr'elles et nous, et qui forment une espèce de chaîne, avec laquelle nous pouvons, pour ainsi dire, attirer les dieux supérieurs et les forcer de s'approcher de nous, parce que nous ne pouvons nous élever jusqu'à eux. C'est ainsi que les nouveaux Platoniciens ou les Orphiques justifioient non-seulement le polythéisme, mais encore toutes les pratiques superstitieuses de la religion populaire, l'adoration des idoles et même la vertu des formules magiques qu'on croyoit capables d'effrayer les génies et de les contraindre d'obéir.

Avec de telles opinions, la secte des Orphiques ne pouvoit pas manquer de tomber promptement dans les excès les plus vils et le plus profond mépris: c'est ce qui arriva dès le temps de Platon, qui les dépeint comme des charlatans, obsédant les maisons des riches, et leur persuadant que s'ils ont commis quelque faute, elle peut être expiée par des sacrifices et des enchantemens, par des fêtes et des jeux, en vertu du pouvoir que les dieux ont donné aux ministres de la religion; que s'ils ont un ennemi auquel ils veulent nuire, ils le peuvent à peu de frais, qu'ils ont certains secrets pour lier le pouvoir des dieux et en disposer à leur gré. Quant aux rites des sacrifices, ajoute Platon, les Orphiques produisent

une foule de livres qu'ils prétendent composés par Musée et par Orphée; ce n'étoient pas seulement des particuliers qui ajoutoient foi à leurs promesses, c'étoit souvent des villes entières et des républiques qu'ils séduisoient: ils appeloient telètes les sacrifices institués pour délivrer des maux de l'autre vie, et ils prétendoient que ceux qui négligeoient de sacrifier, devoient s'attendre aux plus grands tourmens dans les enfers. (1)

Théophraste parle des mystères des Orphéotelètes (2), dans le *caractère du superstitieux* : à la fin de chaque mois, dit-il, il est fort exact à visiter les orphéotelètes pour se faire initier dans leurs mystères, il y mène sa femme, ou si elle s'en excuse par d'autres soins, il y fait conduire ses enfans par une nourrice. Le rôle d'initiateur à ces mystères qui n'étoient autres que ceux de Bacchus, étoit regardé comme infâme; Démosthène comparant son illustration avec la bassesse d'Eschyle (3), lui dit: Vous faisiez le métier d'initiateur. Parvenu à l'adolescence, vous aidiez votre mère dans ses opérations mystiques; vous lui lisiez les formules lorsqu'elle initioit; pendant la nuit vous couvriez les candidats d'une peau de faon, vous leur versiez du vin, les arrosiez d'eau lustrale, les frottiez de son et d'argile, et les faisant lever aussitôt après l'expiation, vous leur ordonniez de dire, *j'ai fui le mal*

(1) Plat., *Republic.*, lib. II. = (2) Théophrast., *Caract.* XVII. = (3) Démosth., *Orat. in corona.*

et j'ai trouvé le bien. Vous vous vantiez de hurler mieux que personne..... pendant le jour vous conduisiez par les rues ces belles compagnies d'initiés nouveaux, couronnés tous de fenouil et de peuplier, vous serriez des serpents joufflus dans vos mains, les élevant sur votre tête et criant de toutes vos forces, *evoë saboë*, vous dansiez à l'air de ces paroles *hyès attès*, *attès hyès*; les vieilles femmes vous honoroient du nom de chef, de conducteur, de portevan et d'autres semblables; elles vous régaloient de tourtes et de gâteaux, digne fruit de vos peines.

Le même mépris a accompagné les Orphiques dans leur longue existence. Comment, dit Strabon, ne pas traiter de charlatanisme les pratiques de certains cultes; celles surtout qui s'emploient dans les Orphiques[1]? Dans les derniers temps les Orphiques n'étoient plus que des superstitieux ridicules ou de méprisables charlatans.

[1] Strab., lib. X, p. 474.

DEUXIÈME PARTIE.

SECTION PREMIÈRE.

DES DIONYSIAQUES.

CHAPITRE PREMIER.

§ 1. Les Dionysiaques étoient de deux espèces. — Diverses étymologies du mot *Dionysius*. — Le nom de Nysa donné par les poètes aux divers lieux où les orgies de Bacchus étoient célébrées.

§ 2. Bacchus ou Dionysius dans les Indes.

§ 3. Mythologie de Bacchus ou Dionysius, dans la Lybie.

§ I. *Bacchus Dionysius, diverses étymologies de ce nom.*

Nous sommes maintenant parvenus aux fables particulières à Bacchus. Les plus importantes, surtout à Athènes, étoient célébrées sous le nom de Dionysius; c'est aussi celles sur lesquelles il règne le plus d'obscurité et de confusion, il n'en est aucune où l'on trouve plus de contradictions dans les auteurs et dans les monumens de l'antiquité, aucune n'a autant divisé les modernes : cette obscurité est d'autant plus extraordinaire qu'elle n'est pas dans la nature des choses. Lorsqu'il s'agit des mystères dont les initiés

ne pouvoient, sous peine de mort, révéler non-seulement la doctrine, mais les rites intérieurs, il faut bien que les modernes consentent à les ignorer; mais ici il n'est question que des fêtes publiques qui étoient connues et célébrées par tout le peuple d'Athènes. Les contradictions des anciens sur cette matière sont telles que leur étude la plus approfondie laisse toujours de l'incertitude dans l'esprit; dans l'examen que j'en ai fait, j'ai changé, je l'avoue, plusieurs fois d'opinion, et je ne présente celle que j'ai adoptée que comme la plus vraisemblable, et la plus conforme à l'esprit du mythe de Dionysius, c'est celle de Meursius, de M. de Sainte-Croix et de plusieurs autres savans, qui n'admettent que deux sortes de dionysiaques, les grandes et les petites, les dionysiaques annuelles et les triennales.

Les Anciens distinguoient plusieurs Bacchus sous le nom de Dionysius. Philostrate, dans la Vie d'Apollonius de Thyane, en admet trois : le Thébain, l'Indien et l'Assyrien; Diodore de Sicile en distingue également trois, qu'il place à trois époques différentes: l'Indien, né de Jupiter Ammon et d'Amalthée, qu'il appelle le Barbu, et encore *Lenæus*, parce qu'il apprit aux hommes à exprimer le vin des grappes de raisin dans un pressoir; le fils de Jupiter et de Cérès ou Proserpine, qui enseigna aux hommes à mettre deux bœufs sous le joug; et le Thébain, fils de Jupiter et de Sémélé. Cicéron reconnoît cinq Dionysius: le premier né de Proserpine; le second du Nil, qui, dit-on, fonda la ville

de Nyse; le troisième fils de Caprius, roi d'Asie, qui institua les Sabaziennes; le quatrième, fils de Jupiter et de la lune (la même qu'Io, Isis ou Cérès.), pour lequel on institua les mystères orphiques; le cinquième, fils du Nil et de Thyoné, en l'honneur duquel on établit les Triétériques. On lit dans quelques-uns des hymnes orphiques, que Dionysius étoit fils de Jupiter et de Proserpine, et dans l'hymne à Bacchus on voit qu'il étoit fils de Jupiter et de Sémélé.

Le nom de Dionysius a donc été également appliqué au Bacchus des mystères et au dieu du vin; il faut observer néanmoins que ce nom n'a jamais été donné à Bacchus considéré comme mortel, mais seulement comme dieu, parce qu'il a été la dénomination du pouvoir générateur considéré, soit dans sa généralité, soit dans ses applications particulières, tandis que le nom de Bacchus proprement dit a été donné au Bacchus des Grecs, c'est-à-dire au demi-dieu ou héros: ce système, particulier à la Grèce, qui admettoit la théophanie et l'apothéose, étoit exclusif des idées attachées au Bacchus des mystères.

Sous le premier rapport, le nom de Dionysius eut diverses étymologies, les uns le firent dériver de Διὸς νοῦς ou *Jovis mens*, l'ame du monde; les autres ἀπὸ τοῦ διάνυσαι ou *quod circumferatur in ambitum*, parce que, suivant Cléanthe cité par Macrobe, cette ame du monde qui anime le soleil, fait le tour du

ciel par sa marche journalière d'orient en occident.[1]

Plutarque met le mot de *Dionysius* au nombre des noms énigmatiques qui servoient à désigner les divers changemens du principe universel et sa distribution dans les différens êtres.[2]

Le nom de *Dionysius*, suivant Macrobe, étoit encore donné à Bacchus, considéré comme divinité infernale, c'est-à-dire, au soleil parcourant l'hémisphère inférieur.

Artémidore[3] et Suidas[4] font dériver *Dionysius* du mot grec διανύειν, *absolvere*, *expedire*, *perficere*, parce qu'il accorde ses faveurs et conduit à une heureuse fin les entreprises des agriculteurs qui plantent des arbres à fruit, et particulièrement la vigne. Il est le dieu protecteur de tous ceux qui souffrent de quelque infortune, il leur rend le repos et les délivre de leurs maux; c'est ce que signifie le mot *Dionysius*, dit Artémidore. Pour ceux qui ont une existence frêle et délicate, et surtout pour les enfans, ce nom présente l'idée de dangers, de troubles, d'embûches, ce qui est suffisamment expliqué par l'histoire de la naissance de Bacchus et des Titans; mais si ce dieu exposoit les humains à quel-

(1) On lit dans un hymne d'Orphée :
Prodiit in lucem primus dictus Dionysius quod semper immensum et latum versetur Olympum. (Macrob., *Saturn.*, lib. I, cap. 18.)

(2) Plut., signification du mot *Ei.* = (3) Artémid., *Oneirocrit.*, lib. II, p. 134. = (4) Suidas, v. *Dionysios.*

ques dangers, il veilloit néanmoins à leur conservation et ne les laissoit jamais périr. Il étoit le dieu des esclaves, à qui il ne laissoit le soin et l'inquiétude d'aucune chose; son nom étoit la signification et même l'emblême de la liberté que leur faisoit espérer non-seulement le nom du dieu, mais sa bonté.

La dénomination de *Dionysius* a été aussi appliquée au dieu du vin : un scholiaste d'Hésiode trouve son étymologie dans le mot διδοίνυσον, ou *Datorvini*, étymologie que Platon avoit donnée avant ce scholiaste. Phurnutus le fait dériver de διόνυξος ὢν, *quasi nos adperiens, quia nos jucunde ac suaviter irriget*, ou du mot διάλυσος, parce que le vin, pris avec modération, nous délivre de nos inquiétudes, et que pris avec excès il nous prive de toutes nos facultés; c'est pourquoi Bacchus a encore été appelé *Alysius* et *Lyæus*.

D'autres font dériver ce nom de νύσσω, *je pique, je blesse*, parce que Bacchus blessa Jupiter avec ses cornes, lorsque ce dieu, qui l'avoit mis dans sa cuisse, l'en retira. Suivant Nonnus, il fut appelé *Dionysius*, parce que Jupiter boita pendant tout le temps qu'il le porta dans sa cuisse, les Syracusains appeloient un boiteux, *Nysos*.

Ceux-ci le font dériver de Δία, ancien nom de l'île de Naxos, où Bacchus trouva Ariadne, et qui étoit consacrée à ce dieu.

Stesimbrote prétend qu'il reçut le nom de *Dionysius*, parce que Jupiter envoya de la pluie sur la

terre, aussitôt après la naissance de Bacchus [1]; ce qui rappelle ce que nous avons dit sur Bacchus, considéré comme maître et modérateur de la substance humide, source de toute production.

Suivant Fréret et l'auteur de l'*Etymologicum magnum*, les noms de Bacchus et de Dionysius n'étoient que des titres de dignité, et le nom de Dionysius venoit de Δούνον Νύσης, ce qui, en langue arabe, suivant Pococke, signifioit *roi de Nysa.* [2]

Le plus grand nombre des écrivains grecs qui ont appliqué au dieu du vin le nom de Dionysius, tirent son étymologie de Nysa, où Jupiter fit élever Bacchus par des nymphes, dit Aristide [3], lorsqu'après la mort de Sémélé, il eut passé dans la cuisse du maître des dieux le temps marqué pour l'accouchement. Le nom de Dionysius étoit composé, suivant Diodore de Sicile [4], de celui de Nysa et de celui de Jupiter, que les Grecs appellent Διός.

Les anciens géographes ont connu un grand nombre de villes du nom de Nysa, il y eut aussi un grand nombre de montagnes de ce nom; les poètes ayant besoin de cette montagne ou de cette ville pour leur narration des orgies dans les divers lieux où elles étoient célébrées, l'ont transportée partout où la vigne étoit cultivée. Etienne de Byzance en porte le nombre à dix, la première sur l'Hélicon,

[1] Nat. Comes, lib. IV, cap. 13. = [2] Fréret, *Academ. Inscript.*, T. V.—Pocock., *Not. in Spect. Hist. Arabum*, p. 106.= [3] Arist., *Orat. in Bacchum.* = [4] Diod. Sic., lib. IV, cap. 2.

la deuxième dans la Thrace, la troisième dans la Carie, la quatrième dans l'Arabie, la cinquième en Egypte, la sixième dans l'île de Naxos, la septième dans les Indes, la huitième sur le mont Caucase, la neuvième dans la Lybie, la dixième dans l'île d'Eubée. La vigne étoit cultivée dans tous ces lieux, mais quelques-unes de ces contrées n'avoient ni ville ni montagne du nom de Nysa; c'est ainsi que le crédule abréviateur d'Etienne de Byzance prétend que la vigne fleurit et que le raisin mûrit le même jour à Nysa dans l'île d'Eubée, quoique Pausanias, Strabon, ni aucun autre géographe de l'antiquité, ne parlent d'une ville du nom de Nysa dans cette île. « En quels lieux, ô Bacchus! conduis-tu les » chœurs sacrés? Est-ce dans les forêts de Nysa, sur » les sommets de Corycie (l'antre de Corycie étoit » sur le mont Parnasse), ou dans les vallons ombra- » gés de l'Olympe? [1] »

Homère, dans le sixième livre de l'Iliade [2], fait dire par Diomède à Glaucus : « Si tu es quelque dieu descendu de l'Olympe, apprends que je ne combats point les immortels. Le fils de Dryas, l'insensé Lycurgue qui s'éleva contre eux, vit bientôt terminer sa carrière; il poursuivit sur la montagne sacrée de Nysa les nourrices de Bacchus qui célébroient les orgies : frappées par ce prince homicide, les thyrses tombèrent de toutes les mains; Bacchus fuyant lui-même se précipita dans la mer, où Thé-

(1) Euripid., *Bacch.* = (2) Homer., *Iliad.* VI, v. 132.

tis le reçut tremblant entre ses bras......, mais les dieux, au sein de la paix, regardèrent avec indignation ce prince téméraire. Privé de la vue par le fils de Saturne, et détesté de tous les immortels, il fut bientôt exclus du séjour des vivans. » Eustathe remarque sur ces vers, que Bacchus a pris de Nysa le nom de Dionysius. Ce passage ne détermine point la position de la ville de Nysa en Thrace, mais elle nous est donnée par une médaille décrite par Pellerin, sur laquelle on lit : La ville de Nysa en Péonie. Elle étoit située dans la partie de la Thrace comprise entre les fleuves Strymon et Mestus, qui fut dans la suite réunie à la Macédoine, et qui étoit anciennement appelée Péonie. La ville de Nysa étoit près du Strymon. « Heureuse Piérie, notre dieu te ché- » rit..... suivi des Ménades agiles, ce dieu franchira » le rapide Axius et le superbe Lydias. [1] » Suivant l'auteur de l'hymne à Cérès, publié par Ruhnkenius, Proserpine fut enlevée dans les environs de Nyse, ce qui doit s'entendre de Nysa, ville de Carie, où il y avoit un temple consacré à Pluton et à Proserpine, et dont les médailles représentoient souvent cet enlèvement. Diodore de Sicile, en parlant d'Osiris, dit qu'il fut l'inventeur de l'agriculture, qu'il étoit fils de Jupiter, et que les Grecs lui donnèrent le nom de Dionysius de celui de son père, et de celui de Nysa, ville de l'Arabie, où il avoit été élevé.

[1] L'Axius étoit un fleuve de la Péonie, et le Lydias un fleuve de la Macédoine. (Euripid.)

Dans un autre passage, où Diodore parle de l'éducation de Bacchus, il exprime la position de la ville de Nysa où Bacchus fut élevé, entre la Phénicie et le Nil(n), et il s'appuie de l'autorité d'Homère; or, l'Arabie est située entre la Phénicie et l'Egypte. Hérodote [1], parlant des différens peuples qui payoient des tributs à Cambyse, dit qu'il en étoit de même des Ethiopiens voisins de l'Egypte, et des habitans de la ville sacrée de Nyse, qui célébroient des fêtes en l'honneur de Bacchus. Le même historien [2], parlant du cinnamome, dit que cette plante croît dans le pays où Bacchus fut élevé : or le cinnamome, selon Théophraste, Dioscoride et Galien, croissoit en Arabie. Il est donc probable que la Nysa d'Ethiopie et celle d'Egypte n'étoient que celle de l'Arabie, d'après Hérodote lui-même. Il est vrai qu'on appeloit le cinnamome *mosylitique*, de Mosylon promontoire et port d'Ethiopie dans le golfe Avalitès, mais c'étoit parce qu'on en faisoit un commerce considérable dans ce port.

Il y avoit dans la Palestine une ville située sur le penchant d'une montagne, au bord d'une petite rivière qui tombe dans le Jourdain, à cinq lieues de la Tibériade et à dix-huit lieues de Jérusalem : cette ville s'appela d'abord Nysa et ensuite Scythopolis. Elle fut autrefois appelée Nisa, dit Pline, de Bacchus, dont la nourrice reçut la sépulture dans

(1) Herod., lib. III, § 77. = (2) Herod., lib. III, § 19.

cette ville[1]; Solin dit que Bacchus en fut le fondateur[2]. L'académicien M. l'abbé Belley a conjecturé que cette ville est la même que la Nysa d'Arabie; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle étoit particulièrement consacrée à Bacchus: elle portoit le titre de sacrée, ἱερα, et d'inviolable, ἄσυλος. On voit par une médaille du cabinet de Saxe-Gotha, que les habitans de Nisa-Scythopolis ont représenté Néron sous la figure et avec les attributs de Bacchus, par une flatterie fort ordinaire aux Grecs, qui représentoient les princes sous la forme de leurs divinités. Cette ville faisoit célébrer les jeux pythiques en l'honneur de Bacchus, si on en juge par une couronne de laurier, symbole de ces jeux, qu'on voit sur une médaille du cabinet de Pellerin. Le culte de Bacchus passa de Nysa dans le reste de l'Arabie; les Arabes Nabatéens l'appeloient *Dusarès*, et ils célébroient des jeux publics en son honneur. Dusarès recevoit les plus grands honneurs à Pétra d'Arabie: le simulacre (ἄγαλμα) du dieu étoit une pierre noire, quadrangulaire, d'un travail grossier, haute de quatre pieds, large de deux, posée sur une base d'or; on lui immoloit des victimes dont le sang étoit répandu en forme de libation, tout le temple

[1] *Scythopolim, autem Nisam a Libero patre, sepulta nutrice ibi.* (Plin., *Hist. Nat.*, lib. V, cap. 18.)

[2] *Liber pater cum humo nutricem tradidisset, condidit hoc oppidum, ut sepulturæ titulum etiam urbis mœnibus ampliaret.* (Solin., cap. 36.)

étoit enrichi d'or et d'un grand nombre d'offrandes [1]. Suivant une médaille de Philippe, père d'Alexandre, du cabinet de Pellerin, la ville de Bostre fit célébrer les jeux actiaques en l'honneur de Bacchus.

Les habitans de Bostre, pour perpétuer la mémoire des bienfaits de leur dieu Dusarès, firent graver sur leur médaille un pressoir, composé de la table et de la vis. Ils donnoient les jeux dusariens, qui étoient modelés sur les jeux actiaques, où l'on distribuoit des prix pour la musique, pour les combats athlétiques et pour les courses de chevaux. La couronne de laurier étoit le prix ordinaire des jeux actiaques, qui furent renouvelés par Auguste, en l'honneur d'Apollon; on distribuoit encore aux vainqueurs des jeux dusariens à Bostre, des vases précieux. Les habitans de Bostre, pour ne rien omettre de ce qui regardoit le culte de Bacchus, n'oublièrent pas Silène: il est représenté sur plusieurs médailles de cette ville, portant sur l'épaule une outre remplie de vin. Ce type est ordinaire sur les médailles des villes qui avoient de bons vignobles.

La ville d'Adraa, de la même contrée, célébra aussi les jeux dusariens: l'on voit sur le revers d'une médaille d'Emilien, une table chargée d'une urne et de deux statues, et sous la table un pressoir avec l'inscription: ΑΔΡΑΗΝΩΝ ΔΟΥCΑΡΙΑ.

Les Arabes n'avoient pas d'autres dieux que Bacchus et Uranie, comme nous l'avons déjà dit: observateurs

[1] Suidas.

religieux des sermens, ils invoquoient ces deux divinités, dans les cérémonies qu'ils célébroient à cet égard. Ils furent les seuls qui n'envoyèrent pas d'ambassadeurs à Alexandre; la conquête de ce pays stérile ne présentoit aucun avantage, cependant Alexandre marcha vers ces contrées, emporté par la passion de tout soumettre à sa domination, et Strabon ajoute, parce qu'il apprit que ces peuples n'adoroient que deux divinités, Jupiter et Bacchus, et qu'il espéroit être adoré par eux comme leur troisième dieu, s'il étoit vainqueur, et s'il leur donnoit la liberté.[1]

Il y avoit, suivant Etienne de Byzance[2], une île de Bacchus et une autre île d'Anti-Bacchus, situées dans le Golfe Arabique. Pline[3] place ces îles au-dessus des Ethiopiens Arotères, et les appelle Bacchias et Anti-Bacchias. Ptolémée place les îles de Bacchus et d'Anti-Bacchus parmi celles qui sont vis-à-vis l'Ethiopie, dans le Golphe Arabique, sous l'Egypte.[4]

Plusieurs écrivains attribuent la dénomination de *Dionysius* à son expédition dans les Indes; Arrien, Quinte-Curce, Philostrate, disent qu'elle vient de Nysa ville de l'Inde[5] (*o*).

(1) Strab., lib. XVI, p. 1076. = (2) Steph. Byz., v. Βάκχου νῆσος. = (3) Plin., lib. VI, cap. 29. = (4) Ptolémée, lib. IV, cap. 8019.

(5) Δοῦνον *indè regem vocant, auctore Juba, undè Dionysius pater dictus, quod Nysæ rex fuerit.* (Maussac., *Dissert. critic., post Harpocrat.*, p. 391.)

§ II. *Bacchus ou Dionysius dans les Indes.*

Cette expédition de Bacchus est célèbre dans la mythologie grecque de cette divinité.

Les Indiens (postérieurs à la conquête d'Alexandre) racontoient que lorsqu'ils n'habitoient encore que dans des villages, Bacchus venant des pays occidentaux, entra chez eux avec une puissante armée, et qu'il parcourut aisément toute l'Inde, n'y ayant alors aucune ville qui fût capable de l'arrêter. Des chaleurs excessives étant survenues, et des maladies détruisant son armée, cet habile capitaine la conduisit sur les montagnes; l'air frais que ses soldats respirèrent, les eaux pures qu'ils burent, les eurent bientôt rétablis : ce lieu, qui avoit été si salutaire pour ses troupes, étoit appelé *Méros*. Il apprit aux Indiens la culture des fruits, leur communiqua l'invention du vin, enseigna l'art de la culture, et leur mit en main des armes qu'il leur apprit à manier. Il leur fit connoître plusieurs autres choses utiles ou de première nécessité; il bâtit des villes, y appela les habitans des villages pour les peupler, leur enseigna le culte des dieux et leur donna des lois : il établit la justice parmi eux, et mérita par tant de bienfaits le nom de dieu et les honneurs divins. Il avoit mené un grand nombre de femmes dans son armée; la trompette n'étant pas encore en usage, il se servoit de tambours et de cymballes dans les batailles. Tel est le récit

des habitans des montagnes de l'Inde, ou plutôt de la Bactriane, rapporté par Diodore de Sicile [1], et et par Arrien dans les Indiques [2]. On y reconnoît facilement les idées des Egyptiens et celles des Grecs sur l'établissement de l'agriculture, la naissance des arts et les commencemens de la civilisation, ainsi que le mélange de ces idées avec les rites phrygiens et avec le système particulier aux Grecs sur Bacchus Thébain et sur l'apothéose. Le Bacchus des mystères, l'Osiris d'Egypte et le Bacchus de l'Inde sont fabriqués sur le même type, font les mêmes choses, sont honorés de même, et toutes ces choses sont ici réunies sur la tête de Bacchus Thébain. Osiris avoit fait aussi une expédition dans l'Inde, et Diodore de Sicile rapporte qu'il y fonda Nysa, en mémoire de Nysa près de l'Egypte, où il avoit été élevé. Arrien place cette ville entre le fleuve Cophène et l'Indus [3], elle étoit située au pied du mont *Méros;* ce nom, qui signifie *cuisse*, dit cet historien, fait allusion à la fable des Grecs, suivant laquelle Bacchus avoit été enfermé dans la cuisse de Jupiter : Bacchus étoit surnommé *Mérotraphès*. En Arabie comme dans l'Inde, la ville de Nysa étoit bâtie sur le penchant du mont Méros [4], ce qui confirme l'opinion de Bochart qui dit, qu'en phénicien le mot *méros* signifie proprement *le flanc d'une montagne* [5]. Philos-

[1] Diod. Sic., lib. II, cap. 58. = [2] Arrian., *Indic.*, cap. 7 et 8. = [3] Arrian., *Exped. Alex.*, lib. V. = [4] Strab., lib. V. = [5] Bochart, lib. I, cap. 18.

trate, après avoir fait traverser le Cophène par son héros, Apollonius de Thyane le fait arriver dans le lieu où est le mont Nysa, qui s'élève et finit en pointe, dit-il, comme le mont Tmolus en Lydie. Au-dessus de la montagne est le temple de Bacchus, que lui-même destina à être élevé en son honneur, en entourant de lauriers autant de terrein qu'il en falloit pour un temple d'une médiocre étendue. On dit qu'il planta de la vigne et du lierre qui embrassèrent les lauriers, et qu'il éleva une statue au milieu de cette plantation, dont les rameaux étoient devenus tellement touffus que la pluie et les vents pouvoient à peine y pénétrer : il y avoit dans ce temple des pressoirs et tous les instrumens de la vendange, qui étoient consacrés à Bacchus; sa statue étoit en marbre blanc et ressembloit à un jeune Indien. Lorsque Bacchus, ajoute Philostrate, commence ses orgies et qu'il frappe le mont Nysa, toutes les villes qui sont au pied de la montagne l'entendent et en sont ébranlées. [1]

Suivant une tradition rapportée par Pausanias [2]; Bacchus Thébain, allant faire la conquête de l'Inde, jeta le premier un pont sur l'Euphrate, où depuis on a bâti une ville qui, pour conserver la mémoire de cet événement, a été nommée le *Zeugma*. On y voyoit un câble fait de sarment et de rameaux de lierre, dont cette même tradition disoit que Bac-

[1] Philostr., *Vit. Apoll. Thyan.*, lib. II, cap. 8. = [2] Pausan., lib. X, cap. 29.

chus s'étoit servi pour attacher son pont aux deux rives du fleuve. Bacchus employa trois ans à son expédition des Indes, au bout desquels il revint en Béotie, chargé de riches dépouilles : on dit que monté sur un éléphant indien, il reçut les honneurs du triomphe.[1]

Si les Grecs attribuoient l'expédition des Indes à Bacchus Thébain, s'ils prétendoient prouver la vérité de cette expédition en produisant divers monumens, et entr'autres un disque d'argent, qui se montroit à Delphes, avec cette inscription : *Bacchus fils de Sémélé et de Jupiter, depuis les Indes, à Apollon de Delphes*; d'un autre côté, les Indiens qui habitoient le mont Caucase et le fleuve Cophène, rejetoient cette fable : ils disoient que Bacchus étoit un étranger venu de l'Assyrie, qui, instruit de la mythologie grecque, et particulièrement du mythe de Bacchus Thébain, avoit apporté dans l'Inde le culte de cette divinité. Les habitans du pays entre l'Indus et l'Hydraotes, et des parties ultérieures de l'Inde bornées par le Gange, prétendoient que Bacchus étoit le fils du fleuve Indus, et que l'autre Bacchus étoit son disciple. Diodore de Sicile semble avoir adopté cette tradition, lorsqu'il dit que le Bacchus Indien de nation étoit le plus ancien, et qu'on lui avoit donné le surnom de *Catapagon* ou *Barbu*, parce que les Indiens nourrissoient avec soin leur barbe jusqu'à la fin de leurs jours[2]. Sui-

(1) Diod. Sic., lib. IV, cap. 2. = (2) Diod. Sic., lib. III, p. 63.

vant Eustathe [1], ce n'est pas Bacchus fils de Sémélé qui combattit les Indiens, ni celui que les Athéniens adoroient comme fils de Jupiter et de Proserpine, mais un autre Bacchus dont l'origine étoit inconnue. Quel est ce Bacchus? dit Arrien; quand a-t-il porté la guerre dans l'Inde? Etoit-il venu de Thrace ou du Tmolus? Obligé de traverser les nations les plus belliqueuses, alors inconnues aux Grecs, comment n'a-t-il soumis que les Indiens [2]? Enfin les Grecs eux-mêmes avoient sur ce Bacchus Indien une foule de traditions contradictoires, et il régnoit parmi eux sur ce sujet la plus grande incertitude; le personnage auquel les compagnons d'Alexandre donnèrent le nom de Bacchus, pourroit très bien avoir été un héros des anciens temps de l'Asie, vainqueur d'une grande partie de ces contrées, dont l'histoire aura été obscurcie par des fictions qui la rendent impénétrable. Quoiqu'il en soit de cette conjecture, si les Grecs compagnons d'Alexandre, donnèrent la préférence à Bacchus Thébain sur tout autre dieu ou héros de leur pays, pour en faire une divinité indienne, c'est qu'ils trouvèrent dans l'Inde des traditions qui déterminèrent cette préférence; ils appliquèrent à Bacchus ces anciennes traditions qu'ils revêtirent de couleurs nouvelles. C'est ainsi que, suivant Charès de Mitylène cité par Athénée [3], on adoroit aux Indes un

(1) Eustath., *ad Dionys. Perieget.*, v. 1158. = (2) Arrian., *Exped. Alex.*, lib. V, cap. 1. = (3) Athen., lib. I, cap. 21.

démon appelé *Soradæus*, c'est-à-dire, faiseur de vin; c'est ainsi que les *Tamuli*, peuple de l'Inde, conservoient une ancienne tradition, qu'il étoit né dans la ville de *Niza-Débura*, à peu de distance du mont Méros, un homme de guerre, d'une taille extraordinaire, ayant des cornes de taureau, qui se nourrissoit de chair d'animaux, qui avoit l'habitude de boire beaucoup de vin et de s'enivrer. Il avoit pour compagnon des hommes de haute taille et très malins, de la race indienne des pasteurs appelés *Kobaler*, qui se vêtissoient de peaux de lions, de tigres, de léopard ou d'éléphans [1]. Lorsqu'Alexandre, pour honorer la mémoire du Brachmane Calanus, sophiste indien qui s'étoit brûlé lui-même, ordonna des jeux où il devoit y avoir un concours de musique, une course de chevaux, et un combat d'athlètes, il y ajouta, pour plaire aux Indiens, un genre de combat qui leur étoit très familier, *certamen potandi, à celui qui boiroit le plus*, assignant pour le premier prix un talent, trente mines pour le second, et dix pour le troisième [2]. Les Oxidraques cultivoient la vigne, et leurs rois, vêtus d'étoffes peintes de diverses couleurs, faisoient

[1] Bayer, *Hist. regn. Bactr.*, p. 3.

[2] Ælian., lib. II, cap. 41.—Promachus remporta la victoire sur tous ses concurrens, il but quatre conges de vin, c'est-à-dire, vingt-quatre de nos pintes, et il en mourut trois ou quatre jours après; trente-cinq des combattans moururent sur la place, et six en arrivant chez eux. (Athen. — Plut., *Vit. Alexand.*)

leurs expéditions militaires et les autres sorties solennelles, au son des tambours, à la manière de ceux qui célèbrent les Bacchanales. Suivant Onésicrite, les femmes des Bactriens avoient les mœurs dissolues, les habitudes effrénées, emblême de celles qu'on attribuoit aux Bacchantes. Les femmes qui suivoient l'armée des Scythes, voisins des Bactriens, ont pu aussi donner l'idée de l'armée de Bacchus, composée de Ménades. Enfin, les compagnons d'Alexandre s'imaginèrent retrouver leur dieu et son culte dans un pays où toutes les plantes consacrées à Bacchus croissent presque naturellement, comme la vigne, le lierre, le laurier, le myrte, le buis et tous les autres arbres verts, dont on ne trouvoit aucune trace au-delà de l'Euphrate, à moins qu'on n'en cultivât à grand frais dans des jardins d'agrémens. Les habitans des montagnes de l'Inde surtout portoient des mitres, se couronnoient de fleurs, se servoient de tambours, de cymbales, et leurs cérémonies publiques avoient beaucoup d'analogie avec les rites de Bacchus [1]. Enfin, il y a eu sur l'expédition de Bacchus dans les Indes, une grande variété de fables anciennes: il a été composé sur ce sujet un poëme intitulé *Bassarica*, dont la plupart des traits ont été probablement recueillis par Nonnus, et nous sont restés sous le titre de Dionysiaques; des fables semblables répandues dans l'Inde, en ont probablement fourni une partie, mais il n'est pas

[1] Strab., lib. XV. p. 1007, 1008, 1038.

moins vrai que l'on ne trouve le nom de l'Inde dans les fables de Bacchus, que depuis l'expédition d'Alexandre. Strabon, dont le bon sens rend les décisions si précieuses, regarde tout ce qu'on a débité sur l'expédition de Bacchus dans l'Inde, comme des fictions inventées par les flatteurs de ce prince : Toutes ces relations sur l'Inde, dit-il, sont fausses ou pleines d'incertitude [1], et il s'appuie surtout de l'autorité de Mégasthène, et du plus grand nombre des historiens d'Alexandre. « Comment supposer, » ajoute Strabon, que ces écrivains, surtout ceux » d'entr'eux dont le témoignage est le plus authen- » thique, n'aient eu aucune connoissance d'événe- » mens si célèbres et si propres à donner de l'or- » gueil à Alexandre, ou que les ayant connus, ils » ne les aient pas jugés dignes d'être rapportés. »

La prise du rocher d'Aorne et de la ville de Nysa peut être rangée parmi les faits d'armes les plus brillans et les plus périlleux d'Alexandre dans les Indes; les flatteurs de ce conquérant cherchèrent encore à rehausser ces exploits, en débitant que le fils de Jupiter, Hercule, n'avoit pu triompher du rocher d'Aorne : cet événement leur fournit le sujet d'un parallèle entre ce prince et Hercule, comme la prise de Nysa, qu'ils feignirent avoir été fondée par Bacchus, leur en fournit un autre avec cette divinité. L'on sait quelles étoient les idées extravagantes d'Alexandre sur ce point, et combien ces flatteries

[1] Strab., lib. XV, p. 686, 688.

lui étoient agréables. Les Grecs ne s'en tinrent pas là; pour accréditer les voyages d'Hercule et de Bacchus, ils supposèrent des monumens qu'ils croyoient pouvoir les constater. Tous les honneurs rendus par les Grecs à ces deux divinités, près de ces monumens, n'étoient qu'un hommage détourné qui s'adressoit à l'orgueil d'Alexandre. Ce conquérant ayant pénétré dans la partie orientale de l'Inde, y éleva lui-même des colonnes, et en cela, il voulut, aux yeux des Grecs, paroître imiter Hercule et Bacchus; ce n'est pas qu'il y eût dans l'Inde aucune colonne d'Hercule ni de Bacchus; mais les Macédoniens regardèrent les lieux mêmes où ils avoient placé quelques-unes des aventures de ces deux divinités [1], comme colonnes ou termes des courses et des exploits de ces dieux : l'on sait combien ces mo-

[1] Les Grecs prétendoient que les Sibes étoient les descendans de ceux qui avoient accompagné Hercule dans l'Inde, et ils cherchoient à le prouver par l'usage encore subsistant parmi eux de se vêtir de peaux, et de porter une massue comme Hercule le faisoit. Mais la peau de lion et la massue d'Hercule sont d'une époque bien postérieure à la guerre de Troie; elles n'ont été imaginées que par l'auteur de l'Héraclée, car les anciens simulacres de ce héros le représentent bien différemment.

Ils avoient aussi transféré la scène de Prométhée du mont Caucase aux montagnes de l'Inde, parce qu'ils trouvèrent un antre sacré chez les Paropamisades; cela leur suffit pour publier que c'étoit là que Prométhée étoit enchaîné, que c'étoit le véritable Caucase, et que c'étoit là qu'Hercule se rendit pour délivrer Prométhée.

numens furent célèbres chez les Anciens. C'étoit un usage de l'antiquité, que les premiers qui pénétroient dans les pays éloignés, élevassent sur les lieux les plus apparens, tels que les détroits, les montagnes et les îles, des autels, des tours ou des colonnes, pour désigner les bornes de leurs courses. Alexandre prétendit avoir trouvé dans la Bactriane les limites ou Termes de Bacchus, *Bacchi Terminos*, qu'il reconnut à certaines colonnes de pierre, placées à une très petite distance les unes des autres, et à de gros arbres environnés de lierre [1]. Lorsqu'il fut parvenu sur les terres des Oxidraques et des Malles [2], ces peuples lui opposèrent une armée formidable; les soldats d'Alexandre, fatigués de tant de courses et d'une guerre interminable, se révoltèrent : il les harangua et les conjura de ne pas lui envier la gloire qu'il désiroit avec tant d'ardeur; il vouloit, disoit-il, leur devoir la gloire de passer les bornes d'Hercule et de Bacchus : *Herculis et Liberi patris terminos.*

Ces colonnes étoient de figure obéliscale, comme l'indique le nom même de *Termes* qu'on leur donnoit; elles étoient chez les Grecs les symboles de Bacchus ainsi que ceux d'Apollon qui, sur les médailles d'Apollonie, où l'on voit l'obélisque au revers, est couronné de lierre et de laurier tout à la fois, comme le dépeint Homère dans un de ses hymnes. Cette sorte de *termes* à qui les Latins don-

[1] Quint. Curt., lib. VII, cap. 9.= [2] *Id.*, lib. IX, cap. 4.

noient le nom de *Metæ*, portoit celui de Νυσσαι, *Nyssæ*, chez les Grecs, et le dieu adoré sous la figure de ces termes étoit Dionysius; les villes où se trouvèrent ces symboles portèrent le nom de *Nyses*.

Alexandre, qui s'étoit proposé Bacchus pour modèle, voulut non-seulement parvenir à la gloire prétendue que ce dieu avoit acquise, en soumettant les mêmes pays que lui, mais il voulut encore imiter son triomphe. Dans la Carmanie il fit joncher de fleurs et de couronnes tous les villages par lesquels il passoit, on disposoit aux portes des maisons de grands vases pleins de vin; on meubloit et on ornoit comme des tentes, soit d'étoffes précieuses, soit de voiles d'une blancheur éblouissante, de grands charriots qui portoient un grand nombre de soldats. La cohorte des amis et la cohorte royale ouvroient la marche: tous étoient couronnés de fleurs, on entendoit partout le son des lyres et des trompettes; les guerriers buvoient et chantoient dans leurs charriots, ornés suivant l'opulence de chacun; les armes précieuses y étoient suspendues. Le char, que le prince montoit avec ses convives, étoit tout resplendissant d'or, et chargé d'ornemens de la plus grande beauté; l'armée marcha sept jours dans cet ordre, au milieu des festins et des fêtes. Cette marche triomphale d'Alexandre a été révoquée en doute par Arrien, comme un fait dénué de vraisemblance, et sur lequel Ptolémée, Aristobule et d'autres auteurs dignes de foi avoient gardé le silence. Il remarque que, d'après Aristobule,

Alexandre, arrivé dans la Carmanie, sacrifia aux dieux. Diodore de Sicile confirme le récit que nous venons de faire[1] : Plutarque rend aussi compte de cette Bacchanale continuelle, dans laquelle Alexandre traversa en sept jours la Carmanie; il enchérit même sur le récit de Quinte-Curce et de Diodore de Sicile.[2]

Quoiqu'il en soit de ces récits, les Indiens ayant été soumis par Alexandre, et la même domination s'étant soutenue pendant un certain espace de temps dans le nord de l'Inde, sous plusieurs rois de la Bactriane, qui, à ce qu'on prétend, étendirent même leurs conquêtes plus loin qu'Alexandre, le merveilleux des fables grecques a pu acquérir du crédit chez les nations subjuguées, sans que le témoignage de cette nation puisse faire autorité, ni prouver la vérité de ce que les Indiens racontent sur l'expédition de Bacchus. Ce qui a surtout favorisé la création de ces fables, c'est la célébrité des peuples de la Bactriane, qui remonte à une époque très reculée. Leur valeur a toujours été célèbre chez les Grecs, elle a inspiré à leurs poètes l'idée de rehausser la gloire de leur Dionysius par la conquête de ces

(1) « Dans la Carmanie, il fit reposer ses troupes, dit cet historien, et donnant à ce repos un air de fête publique, il fit une procession de sept jours, pendant lesquels il célébra les fêtes et les mystères de Bacchus; cette marche étoit souvent interrompue par des repas, qui ne se passoient pas sans licence. » (Diod. Sic., lib. XVII, § 106.)

(2) Plut., *Vit. Alex.*, § 88.

peuples. Euripide est le premier qui ait associé le nom de Bacchus aux peuples de la Bactriane, et qui l'ait présenté sur la scène[1]; Polyen fait plus particulièrement de la Bactriane le théâtre des exploits de Bacchus.[2]

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne connoît aucun établissement étranger dans les Indes avant l'expédition d'Alexandre[3], qu'il n'existe aucune espèce de monumens indiens qui soient antérieurs à

(1) Euripid., *Bacch.*, v. 15.— (2) Polyen., *Strat.*, lib. I, cap. 1.

(3) On lit dans Strabon (lib. XV, p. 68.) le passage suivant : « Mégasthène conseilloit de n'ajouter aucune foi aux anciennes traditions sur l'Inde ; car excepté, dit-il, l'expédition d'Alexandre, aucune armée ne pénétra jamais dans ce pays, aucune non plus n'en sortit : Sémiramis mourut avant d'exécuter le projet qu'elle avoit formé sur l'Inde. Les Perses firent venir et prirent à leur solde les Hydraces, peuple indien ; mais ils n'entrèrent jamais dans l'Inde, ils s'en approchèrent seulement à l'époque où Cyrus marcha contre les Massagètes. »

Avant les conquêtes d'Alexandre, les Grecs avoient à peine quelques légères notions sur l'existence des Indes : le voyage qu'y fit Scylax, par l'ordre de Darius, n'éclaira pas les Grecs (Hérod., lib. IV, p. 44.). Ceux de Pythagore et de Démocrite ont été supposés par leurs disciples (Bayer, *Hist. regn. Bactr.*); du temps de Pythagore, des difficultés insurmontables s'opposoient à de semblables voyages : elles ne furent levées, selon Polybe, qu'après le règne d'Alexandre (Polyb., *Hist.*, lib. III, p. 335.). Les écrivains de la Grèce connoissoient si peu l'Inde, que quelques-uns ont avancé, même postérieurement à Alexandre, qu'on ignoroit dans ce pays l'usage des caractères alphabétiques (Strab., lib. XV, p. 489.). Le premier établissement dans les Indes, dont on ait une certitude historique,

ce conquérant. Ceux que nous avons depuis cette époque ne peuvent donner aucune notion sur les opinions anciennes de ces peuples ; et les savans de la société de Calcutta, malgré leurs immenses travaux, non-seulement n'ont pu découvrir jusqu'à présent un seul ouvrage historique écrit dans une des anciennes langues de l'Inde, mais ils n'ont pas même pu découvrir dans les ouvrages samskrits le moindre document historique ancien. Les Indous ont, comme la plupart des peuples de l'Orient, des prétentions à une antiquité incalculable ; ils ont deux espèces de traditions, car en remontant leur histoire, comme celle de tous les peuples de la terre, on rencontre une époque au-dessus de laquelle les traditions cessent d'être historiques. Dans l'histoire de certains peuples, dans celle des Grecs, par exemple, ces fictions ne sont liées entr'elles par aucune chronologie, mais elles ont cette espèce de liaison chez les Chaldéens, les Egyptiens, les Chinois et les peuples de l'Inde ; de plus elles forment une sorte de système : c'est l'exposition allégorique des idées de leurs philosophes sur la naissance de l'univers et sur les révolutions des mondes, qu'ils prétendoient avoir précédé celui-ci. L'énorme durée qu'ils donnoient à ces temps fabuleux, semble presque toujours avoir été réglée sur quelque période

après les conquêtes d'Alexandre, est la fondation, sur la côte de Malabar d'une colonie juive, dont on fixe l'émigration à l'an 70 de J.-C., après la destruction du second temple de Jérusalem par Titus.

astronomique multipliée par elle-même [1]. En descendant de cette première époque, les traditions deviennent historiques, et ce sont les seules qui méritent de fixer l'attention de la saine critique; mais les Indous ne sont pas encore parvenus à établir les bases d'une chronologie positive, et les plus savans indianistes n'ont pu déterminer à quelle époque les Indous ont été civilisés, ni comment s'est opéré ce grand œuvre, deux problêmes qui ne seront probablement jamais résolus. L'ignorance des Indiens n'est pas une présomption en faveur de l'antiquité de leur civilisation, et l'on ne sauroit s'empêcher de reconnoître que d'autres peuples de l'Orient, les Egyptiens, par exemple, ont sur les Indiens l'avantage d'une prodigieuse antériorité dans la civilisation et dans tous les arts qui y tiennent. Les monumens de l'Indostan sont tous postérieurs à l'ère vulgaire; ils paroissent appartenir aux huitième, neuvième et dixième siècles de cette ère, époque à laquelle plusieurs souverains de cette contrée eurent de la puissance et des richesses jusqu'à l'invasion des Musulmans en 1160, et purent exé-

[1] Ces périodes astronomiques ou cabalistiques étoient formées par l'addition ou la multiplication de certains nombres, auxquels on attribuoit des propriétés assez semblables à celles des pythagoriciens et des nouveaux platoniciens. Dans l'année 84 de J.-C. on abandonna les périodes imaginaires pour y substituer celle de dix-neuf ans et celle de soixante-seize ans, la même que celle de Callippus chez les Grecs. (Fréret, *Chron.*, T. XIII, p. 5.)

cuter ces travaux, tels sont les fameux souterrains d'Elora [1]. Mégasthène prétendoit que les Brames n'avoient aucune loi écrite; son témoignage est confirmé par Bardesane qui avoit vécu long-temps parmi ces philosophes: ils n'avoient conservé, comme le voyageur Syrien nous l'assure, la doctrine et la loi de leurs ancêtres que par traditions. Or, Bardesane vivoit dans le deuxième siècle de l'ère chrétienne; il est donc impossible de se former une idée juste de ce que pouvoit être la religion des Indiens, avant les conquêtes d'Alexandre, puisque tous leurs livres sacrés appartiennent à des époques postérieures au deuxième siècle de l'ère vulgaire. Les premiers ouvrages dans ce genre, sont les quatre Vedas et les dix-neuf Pouranas, qu'on peut regarder comme le cinquième Veda. La plus profonde obscurité enveloppe l'époque où ces livres furent composés, mais ils renferment tous, au milieu d'un ramas de fables absurdes, des préceptes qui ne peuvent appartenir qu'à des siècles éclairés et civilisés; le judicieux M. de Guignes a très bien observé les rapports qui existent entre les noms de plusieurs rois dont il est fait mention dans le cinquième livre du Bagavadam ou dix-huitième Pourana, et ceux des princes que nous savons avoir vécu après Alexandre. On y remarque surtout les noms de Miletchers et Touloukers que le traducteur du Bagavadam, premier interprète de la compagnie

[1] Langlès, *Monumens de l'Indostan*, T. I, p. 173.

des Indes, traduit toujours par Maures et Turcs; on distingue clairement dans le Bavagadam deux événemens remarquables : 1° plusieurs Indiens abandonnèrent la religion de leurs pères pour embrasser celle des Maures leurs maîtres; 2° les premiers conquérans Mahométans des Indes furent soumis à ces derniers et ne firent plus avec eux qu'un même peuple : or, les Maures étoient inconnus aux Indes avant la conquête qui en fut faite par Babour un de leurs princes, au commencement du quinzième siècle. Conséquemment les Pouranas et surtout le Bagavadam, le dix-huitième Pourana, n'auront été publiés qu'après cette époque : à la vérité les quatre Vedas doivent être beaucoup plus anciens, car le texte a toujours précédé le commentaire; mais les Brames eux-mêmes ont l'opinion que le quatrième Veda a précédé seulement de 500 ans les Pouranas, et que les trois premiers Vedas sont d'une époque postérieure à Jésus-Christ. Ce qui est en parfaite harmonie avec l'assertion de Bardesane que de son temps, (le deuxième siècle de l'ère vulgaire) les Brames n'avoient ni loi ni doctrine écrite. Les Shasters qui ne sont que des commentaires des Vedas (1), paroissent, à en juger par les extraits ou fragmens qui ont été publiés de ces livres sacrés, avoir moins pour objet d'exposer la doctrine des anciens livres, que de développer le système de la secte des Ganigneuls, de donner à l'indianisme une interprétation raisonnable,

(1) Philipps, *Account of Malabar*, p. 10, 15, 40.

et de prouver que toutes les fables de cette mythologie sont des allégories philosophiques. La doctrine des Ganigneuls qui, ainsi que l'austérité de leurs mœurs, les a fait regarder comme les seuls vrais sages, se retrouve partout dans l'Ezourvedam. Ces ouvrages contenant les principes d'une philosophie mise en opposition avec la croyance et le culte idolâtrique des Indiens, ne peuvent certainement pas être fort anciens (1) : on trouve dans l'Ezourvedam, surtout, une foule d'idées que l'on croiroit tirées des livres des juifs et des chrétiens; il y a même des doctrines qui appartiennent aux chrétiens et qui ne sont nullement dans la croyance générale des peuples de l'Inde. (2)

Toutefois, après les conquêtes d'Alexandre, le culte de Bacchus fut solennisé dans l'Inde avec les mêmes cérémonies, que l'on observoit dans la

(1) On ne connoît pas au juste le nombre des Shasters, Sonnerat en compte six (Sonnerat, *Voyage aux Indes orientales*, lib. III, cap. 3.). Après les Vedes, ce sont les livres sacrés les plus révérés des Indous. L'auteur du Baguat Geeta, épisode du Mahabahrat, poëme indou, a le même but que les auteurs des Shasters et de l'Ezourvedam, celui de détruire le polythéisme, et d'établir la doctrine de l'unité de Dieu en opposition au culte de l'idolâtrie.

(2) Aussi a-t-on prétendu que l'Ezourvedam étoit l'ouvrage d'un missionnaire; mais il ne faut pas avoir lu l'Ezourvedam pour élever ou soutenir cette prétention : les injures contre Chrixnou qui est Jésus-Christ, l'opinion sur l'incarnation, la croyance en quelques faits idolâtriques des Indiens, ne peuvent pas être sorties de la plume d'un missionnaire.

Thrace et dans la Grèce [1], et les Oxidraques, les Sibes, les Malles de l'Inde se dirent les descendans de Bacchus [2] : ce culte a laissé dans l'Inde des traces profondes que l'on retrouve encore à présent. Le chib des Indiens dont le lingam est le symbole, a de grands rapports avec le Bacchus des Grecs, et le P. Paulin s'est fort étendu sur la ressemblance de ces divinités [3]. Sir William Jones président de la société Asiatique établie au Bengale, prétend que Rama, divinité Indienne, étoit le Bacchus des Grecs : les nations avoient, selon M. Jones, des traditions suivant lesquelles ce Rama ou Dionysius avoit donné ses lois aux hommes ou jugé leurs différends, perfectionné la navigation et le commerce, et ce qui est plus digne de remarque, puisque cette ressemblance est moins vague et qu'elle s'applique plus particulièrement à Bacchus, fait la conquête de l'Inde et de plusieurs autres régions avec une armée de satyres commandée par Hanouman ou Pan. Cette race nombreuse et intrépide qu'on disoit être de grands singes et qu'on appeloit des satyres Indiens, M. Jones soupçonne qu'elle étoit une race de montagnards Indiens dont on avoit attribué la civilisation à Rama. Hanouman étoit sous les ordres de Rama ; le prince des Satyres, comme Pan, étoit sous ceux de Dionysius, et de même que Pan perfectionna la flûte en y ajoutant six tuyaux, de même

[1] Dionys., *Perieg. orb. Descript.*, v. 568. = [2] Diod. Sic, lib. XVII, § 106. = [3] Sainte-Croix, *Mystères du paganisme*, T. II, p. 69.—*Systema Brahamanicum*, p. 85, 115.

Hanouman fut l'inventeur de l'un des quatre systèmes de la musique indienne. M. Jones détaille d'autres ressemblances entre le Dieu européen Dionysius et le dieu Indien Rama, et il pense qu'une comparaison exacte du *Ramayan* poëme de Valmick, le premier poète des Indous avec les Dionysiaques de Nonnus, mettroit dans un très grand jour l'identité de Dionysius et de Rama [1]; enfin c'est sous la forme de Rama que le pouvoir conservateur ou reproductif apparut à la terre, selon la doctrine des Indous, et c'est là une des ressemblances les plus frappantes de Dionysius et de Rama: cette divinité, sixième incarnation de Vichnou, étoit le même qu'Osiris et le Soleil. A ces rapprochemens donnés par M. Jones, M. Langlès son commentateur en ajoute de nouveaux : l'allégorie Indo-grecque plaçoit la naissance et le séjour de Chiven, Dionysius ou le soleil, sur le mont Méros, parce que cet astre, relativement à l'Inde, sembloit sortir de ces montagnes qui séparent cette contrée du Thibet. Les Indiens donnent au mot Méros l'épithète de *Souralaya* (demeure du soleil), et à Chiven celle de *Dionichi* dieu de Nysa, parce qu'il fut élevé dans cette ville, qui porte aussi l'épithète de Nichadaboura (ville de la nuit); les fêtes nocturnes de Chiven se nommoient *Chivaratri*, orgies du Chiva nocturne. Le lingam est un des emblêmes de Chiva, qui est aussi le dieu de la nuit, le maître de la mort, le vengeur des crimes, l'instituteur de la philosophie

[1] *Recherches asiatiques*, T. I, p. 195.

et des sectes, et en même temps le soleil inférieur, caché derrière le Méros: les habitans de ces contrées distinguoient aussi deux soleils, l'un diurne, c'est Rama, Apollon ou le jeune Bacchus; l'autre nocturne, c'est Chiven ou le vieux Bacchus. La série des noms de Rama caractérise parfaitement le jeune Bacchus: ces noms signifioient beau, ami du plaisir, gai, jovial, vigoureux; à sa suite marchoit Hanouman ou l'air qui pénètre partout, le même que Pan, un des emblêmes du pouvoir reproducteur chez les Egyptiens qui lui avoient élevé un temple dans la ville qui portoit son nom, où il étoit représenté avec un *veretrum erectum*.

Du temps de Plutarque, on voyoit encore dans les Indes des hommes consacrés au service de Bacchus, qui, le corps nud et affranchi de toutes lois étrangères, pratiquoient une austère philosophie et surpassoient la frugalité de Diogène; car ils n'avoient pas même besoin d'une besace pour y mettre en réserve leur nourriture: la terre leur en fournissoit sans cesse une nouvelle, l'eau seule des ruisseaux les désaltéroit, et les feuilles qui tombent des arbres, ou l'herbe qui croît dans les champs leur servoient de lit [1]. Il est clair que cette secte avoit pour type les orphiques de la Grèce.

Mais cette ressemblance ne se bornoit pas à la mythologie de Bacchus seul: la conformité dans le système religieux, la doctrine philosophique et

(1) Plut., *sur la fortune et la vertu d'Alexandre*.

les fables des deux nations est frappante ; la trinité des Indiens est absolument la même que celle des Egyptiens et des Grecs, et chaque partie de cette trinité, c'est-à-dire, le principe actif, le principe passif et le résultat des deux, est représentée par une ou plusieurs divinités dont les attributs généraux sont analogues. C'est ainsi que Brahma dans les religions indiennes, joue le même rôle qu'Osiris et Bacchus, Horus et Iacchus; non-seulement il est le pouvoir générateur, mais il est l'emblème du produit : sous ce dernier rapport, il est assis, comme Horus en Egypte, sur une fleur de lotos, et il est accompagné de sa mère. Le culte du dieu générateur est accompagné de pompeuses cérémonies à peu près semblables à celles que les Egyptiens célébroient en l'honneur de Bacchus. Le bœuf Nandi lui sert de monture: c'est le même symbole que le bœuf Apis des Egyptiens, le taureau de Bacchus ou de Jupiter chez les Grecs; ce dieu a pour emblême le Lingam; dans une de ses incarnations il porte le nom de *Deonach*, *Dionysios*, alors il a les cheveux bouclés, il est assis sur une peau de tigre ou d'éléphant. Les Indiens ont leurs Acouras, les Titans ou les géans des Grecs, avec lesquels les dieux de l'Inde eurent des guerres rigoureuses à soutenir.

Le pouvoir générateur est non-seulement considéré sous ce rapport général, alors il porte le nom de Brahma, Vichnou ou Siva, mais les attributs de ce pouvoir et toutes les parties de la nature

entière réunies dans ce premier être, sont personnifiés sous le nom des principales divinités indiennes, comme ces mêmes attributs étoient divinisés dans la Grèce [1]. C'est ainsi que le pouvoir générateur porte le nom de Stygius; il est alors Pluton ou le dieu de la mort, sous le nom de *Roudra*; c'est ainsi qu'on retrouve dans l'Inde le maître de la substance humide, Varouna le Neptune des Grecs, armé du trisoula ou trident: il est couché tantôt sur des feuilles de lotos, tantôt sur le serpent emblême de l'éternité, sa tête est ornée de l'emblême de l'eau. On y retrouve Jupiter sous le nom de Krichna; sa mort avoit été jurée, mais il fut sauvé par le bruit que firent les Brahmanes au moment de sa naissance, comme Jupiter l'avoit été par le bruit qu'avoient fait les Corybantes. Saturne est adoré sous le nom de *Kala*, il paroît même qu'on lui faisoit des sacrifices humains. Hercule ou le dieu de la force, sous le nom de *Bala Rama*, est revêtu d'une peau de lion, et son bras est armé d'une massue. Ganesa est le Mercure des Grecs, le dieu de la raison; comme Mercure il écarte les obstacles; les Indous lui présentent leurs hommages au commencement de toutes leurs actions, ils lui adressent une courte invocation dans la première ligne de tous leurs livres: sa statue est sur les routes ou aux limites du territoire des

[1] Le système complet de cette théologie indienne est présentée en cinquante et une fictions dans l'Oupnekhat, extrait ou abrégé des Vedes, dont la traduction latine nous a été donnée par M. Anquetil Duperron.

villes et même des villages; comme Mercure, il a beaucoup de ressemblance avec Janus, tous deux ont deux visages. *Kanda* est le dieu de la guerre, le dieu Mars; *Krichna Morlider* est l'Apollon des Grecs, il garda les troupeaux dans le canton de Mathoura, comme Apollon garda ceux d'Admète: il détruisit le serpent *Kaliya* (Python), il inventa la flûte. La laitière qu'il poursuivit fut changée en toulaki (Œymum) comme Daphné en laurier.

La femme de Brahma qui est en même temps sa sœur ou sa fille, comme dans les religions helléniques, est non-seulement la mère primitive, le principe passif, l'Isis des Egyptiens, mais plusieurs autres divinités se partagent ses attributs sous des noms différents et sont également les déesses mères. On trouve sous le nom de *Serasonati* la Neith ou Minerve de Saïs; dans un des livres sacrés elle se désigne elle-même à peu-près dans les mêmes termes que ceux de la fameuse inscription de Neith à Saïs, *je suis ce qui a été, ce qui sera.* Comme Minerve d'Athènes, elle est la déesse des inventions, des sciences et des arts; sous le nom de *Bhavani*, on trouve la Diane d'Ephèse, le symbole de la nature qu'on représente montée sur un taureau ou un tigre: sous le nom de *Parvati*, on voit la déesse vengeresse des crimes, Proserpine, Hécate ou Némésis; sous celui de *Prithivi*, la déesse de la terre montée sur un lion comme Cybèle, sa statue est promenée processionnellement vers un lac ou une rivière, et on la plonge dans l'eau; sous le nom de *Shiri* la déesse de la beauté, la Vénus

grecque, elle est mère de *Kamdeo*, le dieu de l'amour, sous le nom de *Maïa* ou *Ada Maya*. *Kamdeo* est, sous les traits de l'amour, le pouvoir général attractif, qui unit toute la matière, qui anime la nature mère de tous, comme dans la théogonie d'Hésiode.

Le dieu générateur et la déesse mère des êtres sont souvent adorés sous le symbole du Lingam ou Phallus, et de l'yoni (*pudendum muliebre*) dans leur mystérieuse conjonction. Les Brames offrent des fleurs au lingam, et dans leurs cérémonies en son honneur, ils allument sept lampes [1]. Les femmes portent des lingams au cou et au bras, et lorsqu'elles veulent devenir fécondes, elles rendent à cette idole un culte tout particulier.

Quelques-unes des sectes indiennes réunissent leurs trois principes sous une seule figure, qui forme une idole à trois têtes, dont chacune est ornée d'une couronne. [2]

III. *Mythologie de Bacchus ou Dionysius dans la Lybie.*

Ce n'est pas seulement de l'Inde, c'est de tout le monde connu que Bacchus fit la conquête, suivant les traditions rapportées par une foule d'écrivains [3]. Hermippe cité par Hygin [4], raconte que lors de

[1] Lacroze, *Hist. du Christianisme dans les Indes.* = [2] Langlès; *Discours sur les monumens de l'Indostan.* = [3] *Schol.* Apoll. Rhod., cap. II, v. 906.— Eustath., *in Dionys. Perieg.* v. 1153.—Hyg., *Astron.* II. = [4] Hyg., *Astron.* XX.

l'expédition de Bacchus en Afrique, il arriva avec son armée dans un lieu appelé *Ammodes* à cause de la poussière dont ce lieu étoit obscurci [1]: il manquoit absolument d'eau et son armée étoit dans le plus grand danger; tandis qu'il délibéroit sur le parti qu'il devoit prendre, le hasard amena à la vue de l'armée un belier errant; les soldats quoiqu'en proie aux horreurs de la soif, et accablés de la poussière, se mirent à la poursuite du belier et le suivirent jusqu'au lieu où fut bâti dans la suite le temple de Jupiter Ammon: étant parvenus là, le belier leur échappa, mais ils y trouvèrent, ce qui étoit bien plus précieux, une grande quantité d'eau [2]. Ils allèrent annoncer cette heureuse nouvelle à Bacchus, qu'elle combla de joie; il y conduisit aussitôt ses soldats, y bâtit un temple à Jupiter Ammon, et y fit élever une statue avec des cornes de belier. Le belier fut placé parmi les astres, de telle sorte que lorsque le soleil seroit dans ce signe, tout reprît une nouvelle vie, ce qui arrive au printemps, parce que la fuite du belier donna

(1) Pline donne la même étymologie au mot *Ammon* (Plin., *Hist. Nat.*, lib. XII.). Sextus Pompeius Festus (lib. VIII.) confirme cette étymologie.

(2) Il y avoit près du temple de Jupiter Ammon une fontaine que l'on appeloit la Fontaine du Soleil, c'est la même que le belier envoyé par Jupiter, fit connoître à Bacchus, et d'où il sortit une grande abondance d'eau. Tous les anciens ont parlé de cette fontaine et de ses phénomènes extraordinaires. (Pomponius Mela, lib. I, cap. 8.—Lucret., *de rerum natura*, lib. VI.)

une vie nouvelle à Bacchus. Le dieu voulut qu'il fût le premier des douze signes, parce qu'il fut le meilleur conducteur de son armée; Hygin cite encore sur la statue de Jupiter Ammon, ce passage de Léon qui écrivit sur l'Egypte. « Lorsque Bacchus régnoit sur l'Egypte, dit Léon, il enseigna aux premiers hommes les arts nécessaires à la vie; un certain Ammon arriva d'Afrique et lui amena un grand nombre de troupeaux: Bacchus fut tellement pénétré de reconnoissance, qu'il lui donna le pays voisin de la Thèbes égyptienne; les statues d'Ammon le représentèrent avec des cornes en mémoire de ce bienfait. Ceux qui attribuent l'invention de l'art d'élever des troupeaux à Bacchus et qui prétendent qu'il fut conduit par le hasard chez Ammon, ont représenté Bacchus avec des cornes, et ont dit que le belier avoit été placé parmi les astres en mémoire de ce fait. »

Les Africains qui habitoient les côtes de l'Océan, soutenoient aussi que Bacchus étoit né parmi eux; ils prétendoient que leur pays avoit été le théâtre de tous les exploits que l'on raconte de Bacchus. ils avoient même une ville appelée Nyse à laquelle ils appliquoient l'histoire de la naissance de ce dieu (1). Suivant une tradition rapportée par Diodore de Sicile (2), les habitans de la ville de Nyse en Afrique apprirent une grande partie des actions de Bacchus au poëte Thymœtès qui vivoit du temps

(1) Diod. Sic., lib. III, § 65. = (2) Diod. Sic., lib. § 66.

d'Orphée : ce poète en fit le sujet d'un poëme intitulé la Phrygie, ouvrage recommandable par son dialecte et l'ancienneté de son écriture. Il racontoit qu'Ammon roi d'une partie de l'Afrique, et mari de Rhéa, sœur de Saturne et des autres Titans, étant devenu amoureux d'une belle fille nommée Amalthée, en eut un fils d'une beauté et d'une force admirables, ce fut Bacchus que Jupiter fit élever secrètement dans la ville de Nyse; craignant la jalousie de Rhéa, il lui donna Aristée pour gouverneur. Comme tous les autres Bacchus, il découvrit aux hommes plusieurs inventions et surtout celles relatives à l'agriculture, il défit les Titans qui vinrent l'attaquer; son armée étoit composée comme celle du vainqueur de l'Inde, il fit avec elle plusieurs conquêtes en Afrique; il bâtit le temple et la ville d'Ammon, y établit l'oracle de son père, et lui éleva une statue avec une tête de belier, parce que ce prince portoit au combat un casque orné de cette figure. Bacchus entra en Egypte avec son armée, et parcourut ensuite toute la terre qu'il combla de bienfaits, donnant partout de nouvelles plantations et la civilisation. Après avoir porté ses armes dans les Indes, il revint sur les bords de la Méditerranée, combattit les Titans dans l'île de Crète; ensuite il fut placé au séjour des dieux : tels furent les exploits du premier Bacchus des Libyens. Le deuxième fut, suivant eux, fils de Jupiter et d'Io; il fut roi d'Egypte et enseigna aux hommes les sacrés mystères; le troisième naquit en Grèce

de Jupiter et de Sémélé; il fut zélé imitateur des vertus des deux premiers: ce dernier Bacchus recueillit la gloire des deux Bacchus précédents que le temps avoit effacés de la mémoire des hommes.

Le recueil des traditions Libyennes ou atlantiques, espèce de roman qui avoit été composé sur le modèle de celui d'Evhemère, et d'après le même système, donne encore d'autres détails sur l'histoire de Bacchus en Afrique. Amalthée étoit une jeune nymphe qui habitoit près des montagnes Cérauniennes dans la Libye; Jupiter, après la naissance de Bacchus, fit la mère de ce jeune prince, reine d'un pays voisin qui avoit la forme d'une corne de bœuf et qui étoit un séjour enchanté. La terre étoit couverte de vignes et d'arbres et produisoit des fruits délicieux; on l'appela la corne d'Amalthée. Le jeune Bacchus élevé par Aristée sous la surveillance de Minerve, montroit le germe des plus grands talents; bientôt son génie se développa. Il étoit encore enfant que déjà il examinoit la nature du vin et l'usage qu'on pouvoit en faire, en exprimant le jus des raisins qui croissoient naturellement; peu à peu il trouva le moyen de perfectionner la vigne par la culture et il répandit ses découvertes, persuadé qu'il obtiendroit l'immortalité par l'importance d'un tel bienfait. Le bruit de sa gloire parvint à Rhéa qui voulut s'emparer de sa personne: ayant échoué dans son projet, elle quitta son époux infidèle et alla rejoindre les Titans ses frères; elle épousa Saturne l'un d'eux, et elle le détermina à déclarer la guerre à son pre-

mier époux Ammon qui fut vaincu, et chercha un asyle en Crète où il épousa une des filles des Curètes dont le nom fut donné à cette île auparavant nommée Idæa. Saturne maître du royaume d'Ammon, se disposa à conduire son armée contre Bacchus qui étoit à Nyse; celui-ci rassembla ses forces, et secondé de Minerve, il vainquit Saturne qui reçut une blessure dans le combat. Ce héros traita avec la plus grande humanité les prisonniers et les attacha à son armée, ils virent un dieu dans leur libérateur. Aristée son gouverneur donna le premier l'exemple de lui sacrifier comme à une nouvelle divinité.

Outre ses conquêtes, il parcourut des déserts arides et infestés par des bêtes féroces; car la destruction des monstres entroit aussi dans son plan de bienfaisance envers l'humanité, il en tua un terrible né de la terre, qui s'appeloit Kampé. Il marcha ensuite contre les Titans et contre Saturne sur qui il remporta une nouvelle victoire; Bacchus donna de nouvelles preuves d'humanité envers les Titans vaincus, ce qui lui mérita enfin l'affection de Rhéa et de Saturne. Après cette victoire il bâtit le temple d'Ammon, et il établit l'oracle de Jupiter Ammon; c'est à cet oracle que Bacchus s'adressa pour consulter son père sur la marche qu'il devoit tenir, et sur le plan de conduite qu'il devoit se faire, et c'est de cet oracle qu'il reçut cette belle réponse, *qu'il ne pouvoit prétendre à l'immortalité qu'en devenant le bienfaiteur des hommes.* Animé par

cette réponse, Bacchus s'empara de l'Egypte où il laissa le jeune Jupiter à qui il donna Olympe pour précepteur. L'Egypte instruite par Bacchus apprit l'art de planter la vigne, de la cultiver, d'exprimer le jus de son fruit, et le secret de mettre en réserve et de garder les autres productions de la terre. Sa réputation de bienfaisance lui prépara le cœur de tous les peuples qui s'empressèrent d'aller au-devant de lui; fidèle à ses principes, il parcourut tout l'univers, qu'il enrichit de nouvelles plantations, il s'attacha tous les hommes par des services signalés, et tous les peuples s'accordèrent à reconnoître son immortalité. Les Grecs, comme les barbares, tous éprouvèrent également ses bienfaits : à son retour sur les bords de la Méditerranée, il trouva les Titans qui se préparoient à attaquer Ammon; il vola à son secours accompagné de Minerve et des autres dieux. Il livra dans l'île de Crète un grand combat dans lequel périrent tous les Titans; Jupiter alors libre et tranquille s'empara de l'empire du monde, tandis qu'Ammon et son fils vinrent prendre leur rang aux cieux parmi les immortels. [1]

Cette fable appartenoit à la Libye qui étoit au midi de la Crète et au nord du temple d'Ammon : c'est du moins une conjecture que rendent très vraisemblable les rapports qui se trouvent entre cette fable libyenne et celles de la Crète; du

[1] Diod. Sic., lib. I, p. 237, 242.

reste, on remarque dans ce chaos de fables, le mélange de la mythologie grecque avec la mythologie orientale, et on y retrouve encore les idées que nous avons déjà eu occasion de présenter sur le commencement de la civilisation, sur l'établissement de l'agriculture et du culte, et sur les premiers progrès des arts. Il est probable que la plupart de ces fables, et surtout la dernière, n'ont été inventées par les Grecs qu'à l'époque où ils allèrent s'établir dans la Cyrénaïque sous la conduite de Battus; mais la source de la mythologie d'Ammon appartient à l'Egypte, et tous les monumens de l'antiquité prouvent dans cette occasion comme dans toutes les autres, que la Libye a été le pays intermédiaire qui a servi à établir la communication des cultes que l'Egypte inventa et que la Grèce adopta. Hérodote [1] cite une foule d'usages qui étoient passés de l'Egypte dans la Libye et de là dans la Grèce, et qui sont des preuves incontestables de la communication entre ces trois pays. Il ne laisse aucun doute, surtout sur l'origine du culte de Jupiter Ammon : « Les Ammonéens, dit-il, » ont un temple avec des rites qu'ils ont empruntés » de celui de Jupiter de Thèbes; il y a en effet à » Thèbes, une statue de Jupiter avec une tête de » belier [2]. » Parlant ailleurs [3] des statues de Jupiter en Egypte, qui représentent ce dieu avec

[1] Hérod., lib. IV. = [2] *Id.*, lib. IV, cap. 181. = [3] *Id.*, lib. II, cap. 42.

une tête de belier, il dit que cette coutume a passé des Egyptiens aux Ammonéens. « Ceux-ci, ajoute-» t-il, sont en effet une colonie d'Egyptiens et » d'Ethiopiens, et leur langue tient le milieu entre » celle de ces deux peuples. Je crois même qu'ils » s'appellent Ammoniens, parce que les Egyptiens » donnent le nom d'Ammon à Jupiter. Les habi-» tans de Thèbes regardent, par cette raison, les » beliers comme sacrés, et ils ne les immolent point, » excepté le jour de la fête de Jupiter; c'est le seul » jour de l'année où ils en sacrifient un; après quoi » on le dépouille et l'on revêt de sa peau la statue » de ce dieu, tous ceux qui sont autour du temple » se frappent en déplorant la mort du belier. » Platon fait tenir à peu près le même langage aux prêtres d'Egypte dans son Timée. (1)

Ammon étoit le dieu particulier de Thèbes dans l'Egypte supérieure; cette ville, chez les Egyptiens et même dans la Sainte Écriture, avoit reçu son nom de sa divinité tutélaire; elle étoit appelée *Amun* (2) ou *Amon-No* (3) ou même *No-Amun* (4), c'est-à-dire, suivant l'étymologie du mot et son interprétation donnée par Jablonski (5), *Pars et possessio Ammonis* (6). Les Grecs appeloient aussi cette

(1) Plat., T. III, p. 24. = (2) Jérém. XLVI, 25. = (3) Ezéch., XXX, 19. = (4) Nahum. III, 8. = (5) Jablonski, *Panth. ægypt.*, lib. II, p. 162. = (6) Dans les Martyrologes des Coptes, Thèbes est appelée *locus Ammonis*. — *Quadraginta novem martyres senes in desertis, quos Barbari trucidarunt ad locum Amun, id est propter urbem Amun vel Diospolim.*

ville *Diospolis*, ville de Jupiter, ce qui a été imité par les Septante [1]; Ammon avoit à Thèbes un temple magnifique qui, si nous en croyons Artapanus ancien écrivain cité par Eusèbe [2], fut construit par Cénéphrès roi de Thèbes, au temps de Moïse, avec du marbre tiré de la montagne voisine, et dont les ruines excitent encore à présent l'admiration, quoiqu'il ait été détruit par Cambyse.

La statue du Jupiter de Thèbes ou Ammon étoit revêtue d'une peau de belier; dans le temple même on nourrissoit un belier, vivante image d'Ammon, auquel on rendoit un culte religieux comme à Ammon lui-même [3] : lorsque de Thèbes le culte d'Ammon passa dans la Libye, le simulacre de Jupiter Libyen ne différa en rien de celui de Jupiter de Thèbes, c'étoit également un belier, comme nous l'apprend Saint-Athanase. [4]

Un fait remarquable rapporté par Eustathe [5] et par Diodore de Sicile [6], prouve encore la liaison du

(1) Ezech. XXX, 16. = (2) Euseb., *Præp. Ev.*, lib. IX, cap. 27.

(3) C'est ce qui a fait dire à Strabon (lib. XVII.) et à S. Clément d'Alexandrie (*Prorept.*, p. 25.), *Saitæ ovem colunt et Thebæi.* Photius a conservé un fragment du sixième livre *de Fato*, par Diodore de Tarse, qui a traité du culte des Thébains; on lit ces mots : *Quæ genitura ægyptium compellit, religiose ovem venerari, id est Jovem Ammonem.*

(4) S. Athanas., *Orat. adv. Gentes*, p. 20. = (5) Eustath. *Iliad.* A, p. 128. = (6) Diod. Sic., lib. II, p. 88.

culte d'Ammon à Thèbes et dans la Libye : du grand temple de Jupiter à Thèbes on transportoit, suivant Eustathe, la statue de ce dieu et de plusieurs autres divinités dans l'Ethiopie, d'où l'on passoit dans la Libye où se célébroit une fête qui duroit douze jours. Diodore de Sicile ne parle pas de la statue d'Ammon, mais du petit temple ou chapelle (νεὼς, *sacellum*) de ce dieu, que l'on transportoit le long du Nil dans la Libye et que l'on rapportoit en Egypte, au bout de quelques jours : ainsi Ammon étoit une divinité commune aux Egyptiens, aux Ethiopiens et aux Lybiens. Cette communauté du culte d'Ammon entre ces trois peuples subsistoit encore du temps de l'empereur Théodose le jeune, comme l'atteste Priscus. [1]

Les Grecs avoient fait, suivant leur coutume, de Thèbes en Egypte une fille de Jupiter : Jupiter, disoient-ils, avoit donné en présent à Thébé sa fille deux colombes qui parloient à voix humaine ; l'une des deux s'envola en Épire dans la forêt de Dodone, où s'étant perchée au faîte d'un grand chêne, elle ordonna d'établir en cet endroit un oracle de Jupiter Pélasgique : l'autre colombe vint en Libye où elle se posa sur la tête du belier, donnant un pareil ordre d'établir l'oracle de Jupiter Ammon [2] : Hérodote explique cette fable par l'établissement en Libye et à Dodone de deux oracles de Jupiter Ammon, qui avoient été portés de Thèbes

(1) Priscus, *in Eclogis legationum*, = (2) Servius, *Æneid.* III, vers 466.

en Egypte dans ces deux contrées [1]; c'étoit des prêtresses qui rendoient ces oracles, on en a fait des colombes, parce que les prêtresses de ce temple s'appeloient Peliades, et que ce mot, dans la langue des Thessaliens, signifie également prophétesse et colombe. [2]

Les nombreux vestiges des lois et des coutumes égyptiennes qui ont été observés dans la Libye par Hérodote [3] et par les autres écrivains de l'antiquité, confirment les anciennes traditions sur les établissemens égyptiens qui ont été formés, dès les temps les plus reculés chez les peuples de cette contrée. Il est hors de doute que les pasteurs, au temps de leur domination en Egypte, avoient fondé des établissemens dans la Libye; le culte de Neptune apporté dans la Grèce par la colonie d'Inachus ou de Phoronée l'un de ces pasteurs, étoit originaire de la Libye : or, l'époque de l'arrivée de cette colonie dans la Grèce, est fixée par Fréret à l'an 1970, et par Larcher à l'an 1986 avant J.-C. Apollodore dit que dans le partage des états de Belus, Danaüs obtint la Libye [4]. Nonnus [5] parle fort au long du séjour de Cadmus et d'Harmonie dans cette contrée : suivant d'anciennes traditions, Cadmus

(1) Hérod., lib. II, cap. 54. = (2) Servius, *Ecl.* IX, 13. — *Quod ideo fingitur, quia, linguâ thessaliâ, Peliades et columbæ et vaticinatrices vocantur.* = (3) Hérod., lib. II, cap. 18. = (4) Apollodor., lib. II, cap. I, § 4. = (5) Nonnus, *Dionys.*, lib. XIII, v. 335.

avant que de passer dans la Grèce, avoit formé quelques colonies sur les côtes de l'Afrique, le souvenir de ces colonies subsistoit encore au temps de Procope et d'Eusèbe, dans les lieux même qui en avoient été le théâtre [1]; à cette occasion, Nonnus rapproche les fables grecques sur Bacchus, des fables libyennes et de celles d'Ammon. Il fait entrer les Libyens, et tous les Africains dans l'expédition de Bacchus contre les Indiens; la fable de Bacchus racontée par Diodore de Sicile et par Servius, que nous venons de rapporter, a le même fondement que celle d'Hercule racontée par Hérodote. Cette dernière appartient aux prêtres égyptiens, et c'est sur elle que les mythologues grecs, et à leur imitation les Romains, ont calqué la première[2]. La statue d'Eléphantine, décrite par Eusèbe [3] qui représentoit les phénomènes naturels de l'Egypte au printemps, est la source où les Grecs ont puisé l'idée de leur fable du belier faisant jaillir la source d'eau; car le signe du belier annonçoit les crues du Nil, comme il est, dans les autres climats, le signe de l'humidité qui accompagne le printemps. Les Arabes avoient aussi adopté ces idées et créé une fable sur ce fondement. [4]

De la Libye le culte de Jupiter passa, comme nous l'avons vu, dans la Crète où les Grecs placent la

[1] Procop., *de Bello Vandal.*, lib. II, cap. 10.—Euseb., *Chron.*, p. 11. = [2] Jablonski, *Panth. ægypt.*, lib. II, cap. 2, p. 169. = [3] Euseb., *Præp. Ev.*, lib. III, cap. 12. = [4] Murtadii, *Liber de Mirabilibus Ægypti*, p. 22, 23.

naissance de Jupiter; de cette île, et des autres îles de la mer Egée, il se propagea dans le continent de la Grèce [1] : quoique les Grecs eussent en général substitué leur Jupiter foudroyant à l'Ammon des Egyptiens et des Libyens, on retrouvoit encore ce nom et ces formes dans plusieurs parties de la Grèce, surtout dans la Laconie, en Arcadie et en Elide. Les Lacédémoniens qui avoient un temple d'Ammon à Sparte, paroissoient à Pausanias être ceux qui avoient le plus consulté l'oracle d'Ammon établi en Libye; les Eléens, dès la plus haute antiquité, avoient eu recours à cet oracle, et dans le temple de ce dieu, en Libye, on conservoit de petits autels et des inscriptions qui rappeloient leurs différentes consultations et les réponses qu'ils avoient reçues [2] : aussi ces peuples ne se bornoient pas au

(1) Pasiphaé, mère d'Ammon, avoit un temple dans la ville de Thalames en Laconie, et un oracle qui étoit en grande vénération (Plut., *in Agid. et Cleom.*, p. 799, 807.). Cicéron parle de cet oracle dans son Traité de la Divination (lib. I, cap. 96.). Dans ce temple on trouvoit deux statues, celle de Pasiphaé et celle du soleil : on y trouvoit aussi une fontaine sacrée.

(2) C'est pourquoi la Haute-Egypte ou la Thébaïde étoit mieux connue des Grecs que la Basse-Egypte, sur laquelle ils n'avoient que des notions fondées sur des rapports très incertains. L'Egypte étoit un pays fermé à tous les étrangers ; on ne leur permettoit pas de débarquer dans ses ports, si ce n'est dans ceux au midi de l'île du Phare, parce que cette côte étoit inhabitée : il n'y avoit qu'un mauvais village nommé Rhacotis, situé dans le lieu même où Alexandre fonda sa nouvelle ville. Psamméticus, qui régnoit vers l'an 671 avant J.-C., est le premier roi d'Egypte

culte des divinités grecques, ils sacrifioient aussi aux divinités des Libyens, à Jupiter Ammon, à Junon Ammonienne, et à Paramnon le Cadmille Lybien.

On retrouve encore dans ce culte le système théologique des Egyptiens, la triade mystique; Jupiter Ammon, Junon Ammonienne et Paramnon sont les mêmes divinités qu'Osiris, Isis, Horus, ou Bacchus, Cérès et Iacchus: aussi Diodore de Sicile [1] dit-il qu'Osiris étoit le même dieu qu'Ammon, aussi trouve-t-on ces vers dans l'oracle de Claros:

Dic omnium deorum supremum esse Iao,
Quem hieme orcum dicunt, ineunte autem
Vere Jovem.

Suivant Eustathe, le mot Ammon signifie père[2], et suivant Hécatée, germe ou dieu caché qui se manifeste au-dehors. Hécatée d'Abdère dit que « les » Egyptiens se servent du mot *Ammon*, comme » d'un nom qui est de sa nature appellatif, que ce » peuple qui croit que le premier des dieux est un » dieu caché et inconnu, l'invoque et le prie de se » découvrir à lui, en lui disant *Ammon* [3]. » Suivant Manethon, le mot Ammon signifioit secret,

qui ait ouvert aux Grecs l'entrée de ce pays. Tandis que dès les premiers temps, allant consulter l'oracle de Jupiter Ammon, les Ammonéens, colonie égyptienne, avoient conservé un grand commerce avec ceux de Thèbes, et avoient donné aux Grecs la connoissance de la Thébaïde. (Plut., *de Isid. et Osir.*, p. 354.)

[1] Diod. Sic., lib. I, p. 22. = [2] Eustath., *in Dionys.*, p. 212. = [3] Plut., *Traité d'Isis et Osiris.*

caché, *arcanum occultumque.* Jablonski [1] fait observer au sujet de l'interprétation que Manethon donne du mot *Amoun* ou que ce prêtre égyptien s'est trompé ou que Plutarque n'a pas saisi le vrai sens de son explication, que ce mot n'exprime pas précisément l'action de se cacher, mais celle de passer des ténèbres à la lumière; il ajoute que l'interprétation d'Hécatée est beaucoup plus conforme à la doctrine égyptienne. Suivant Jamblique [2], le nom et la forme du dieu Ammon exprime la force intelligente et organisatrice qui se développe dans la nature, s'unit à la matière, laquelle union a pour résultat l'organisation des êtres [3]. Eusèbe nous représente le belier de Bacchus s'unissant au soleil pour faciliter l'accouchement de la nature [4]: ainsi le belier passant à l'équinoxe du printemps étoit devenu l'emblême du soleil régénérateur [5]. Le bélier figuroit aussi dans les mystères de Cérès, dans le sein de laquelle Jupiter jette les testicules d'un belier, pour donner naissance à Proserpine.

(1) Jablonski, *Panth. ægypt.*, lib. II, cap. 2, p. 180. = (2) Jamblic., *de Myster.*, cap. 39.

(3) *Per Amun Ægyptii intellexerunt vim occultam toti naturæ insitam. Hæc igitur illis deus princeps ac summus, nempe Pan, nomen aliud, sed idem numen.* (Vossius, *de Physiologia christiana et Theologia Gentili*, lib. VII, cap. 2, T. V, p. 720.)

(4) Euseb., *Præp. Ev.*, lib. IV, cap. 9, p. 58. = (5) *Jupiter Amun est symbolum solis efficientis æquinoctium vernale,* (Jabl., lib. II, cap. 2, p. 169.

le P. Kireker [1] cite ce passage d'Abnephius auteur Arabe : « Les Egyptiens ont divisé le cercle du » zodiaque en douze forts ou constellations, dont » le premier est occupé par le belier (Aries). Le » dieu bienfaisant qui y préside est Ammon qui est » chargé de toutes les choses d'ici-bas, telles que » les élémens, les animaux, leurs propriétés, leurs » opérations, etc. » Jupiter Ammon étoit la même divinité que Bacchus, et Osiris son prototype. Dans l'île de Crète, Jupiter est nourri par Amalthée, comme Bacchus dans la Libye; suivant Phurnutus, la corne d'Amalthée étoit remplie des bienfaits de Pan [2] et étoit un de ses attributs. Comme mère de Bacchus, dans la théologie des Libyens, la statue d'Amalthée étoit surmontée de la vigne, et on pratiquoit dans ses fêtes beaucoup de choses relatives au culte de son fils. Les femmes en célébrant cette fête, couronnoient leurs tentes de branches de vignes. Comme nourrice de Jupiter, elle devoit donner du lait au dieu enfant; c'est pourquoi le vin porté dans son temple, chez les Romains, devoit s'appeler du lait. Dans les fêtes de la bonne déesse, on permettoit des libations de vin; mais il falloit l'appeler du lait et couvrir le vase qui contenoit cette liqueur [3]. Ainsi, dit Macrobe, la liqueur avec

(1) Kircker, *OEdip. Ægypt.*, T. II, part. 2, p. 170.

(2) Suivant d'autres traditions, Amalthée étoit femme de Pan, dieu de la génération et un des compagnons de Bacchus (Hyg. lib. II, cap. 14.) = (3) Plut., *Quæst. rom.*, T. II, p. 268. — Arnob., *adversus Gentes*, lib. V, p. 168.

laquelle on faisoit des libations, désignoit tout ensemble Bacchus dieu du vin, et sa mère dont le lait nourrit Bacchus et Jupiter. C'étoit du vin réellement et du lait nominativement, c'est-à-dire, sous l'expression mystique; on enveloppoit le vase qui le contenoit pour déguiser sa nature [1].

La chèvre, chez les Romains, étoit appelée *bonum numen* [2]; le lever de l'étoile de la chèvre Amalthée, donnoit le signal de la célébration des fêtes de la bonne déesse, ou la déesse de la fécondité, dont les mystères, dit Plutarque, avoient de nombreux rapports avec les cérémonies de Bacchus, dans lesquelles le bouc et la chèvre jouoient un grand rôle [3]. Les anciens avoient établi de grands rapports entre la constellation de la chèvre Amalthée et la culture de la vigne; ils lui sacrifioient pour détourner ses fâcheuses influences sur les raisins. Sa statue étoit en consé-

(1) Macrob., *Saturn* 7, lib. I, cap. 12, v. 215.

(2) Cette idée du génie bienfaisant, appliquée à la chèvre, est consacrée dans les monumens des Indiens, comme on peut le voir par un manuscrit de la Bibliothèque royale, où sont dessinés et enluminés des figures qui représentent les incarnations de Vichnou. On voit souvent ce dieu avec une petite chèvre sur le doigt : il est représenté dans la figure première sous le titre de dieu bienfaisant qui domine sur le monde; il porte sur un de ses doigts une petite chèvre. A la table trente-deuxième on voit Isproun, dieu bienfaisant, descendre du ciel pour exterminer le monstre Tiperant qui ravageoit la terre; il tient d'une main la petite chèvre, et de l'autre il perce le monstre son ennemi. (Dupuis, *Origine des cultes*, T. II, p. 142, 143.)

(3) Plut., *Vit. Cœsar.*

quence élevée dans la place publique des Phliasiens, qui l'honoroient comme mère de Bacchus. [1]

La mythologie d'Aristée à qui Jupiter confia l'éducation de Bacchus après sa naissance [2], appartient à la théologie libyenne. Cet homme, disent les mythologues, recommandable par son génie, sa sagesse, son intégrité et sa haute science, étoit né en Libye [3]. Nonnus le présente comme un des principaux chefs de l'armée dans la guerre des Indes où il joue un grand rôle, et où il commande les Africains. Dans la Grèce son histoire se rattache à celle de Cadmus, et elle donne une preuve nouvelle de la communication des deux pays et de la liaison de leurs traditions religieuses; étant venu de la Libye dans la Béotie, Aristée épousa Autonoé [4] fille de Cadmus de laquelle il eut Actéon si célèbre dans la mythologie grecque. C'est surtout dans l'histoire d'Aristée que l'on voit se développer d'une manière plus étendue et plus marquée que dans aucune autre peut-être, le système des anciens sur l'union des cultes religieux, de l'établissement de

(1) Pausan., *Corinth.*, p. 56.

(2) Suivant les traditions libyennes, Ammon, pour éviter la jalousie de Rhéa, fit élever secrètement Bacchus, par Nyse fille d'Aristée, dans un antre près de la ville de Nyse. Apollonius de Rhodes donne aussi pour nourrice à Bacchus la fille d'Aristée, mais il la nomme Macris, et il dit qu'elle l'alaita et l'éleva dans l'île d'Eubée.

(3) Diod. Sic., lib. III, § 69. = (4) Dionys., lib. V, p. 153. —Servius, *in Georg.*, lib. I, v. 14.—Pausan., lib. X, cap. 17.

l'agriculture et des arts, et des premiers bienfaits de la civilisation. Après la mort de son Actéon, Aristée cédant à sa douleur quitta la Béotie, et les mythologues grecs lui font parcourir diverses contrées; partout il civilise les habitans ou il leur fait faire de nouvelles découvertes, partout il forme des établissemens utiles. Dans l'île de Céos où il se rendit d'abord, il inventa l'art d'élever les abeilles et de faire le miel, de cultiver l'olivier et d'en extraire l'huile [1]. Il enseigna la manière d'élever des troupeaux [2], honneur qu'il partagea avec les dieux, Jupiter lui-même eut le surnom d'Aristée, Apollon et Bacchus reçurent le surnom d'*Agrestis*, *Pastoralis*. Il apprit aux habitans de cette île à sacrifier à la canicule, sacrifice qu'ils répétoient tous les ans, et par lequel ils croyoient obtenir les vents étésiens qui tempèrent les ardeurs de la canicule; c'est pourquoi les poètes, les mythologues disoient qu'Aristée ramenoit les vents étésiens et que c'est lui qui avoit procuré ce bienfait aux mortels: il éleva un temple à Jupiter Pluvieux [3]. On disoit même d'Aristée qu'il avoit appris aux hommes à connoître le lever et le coucher des astres qui pouvoient les diriger dans les travaux de l'agriculture, à observer les solstices et le lever de Sirius [4]; dans la Sardaigne et dans la Sicile, il enseigna l'art de cultiver

(1) Apoll. Rhod. = (2) Pindar. = (3) Apoll. Rhod., *Argon.*, cant. II, v. 530.—Hygin, lib. II, *in Boote*. = (4) Justin, lib. XIII, cap. 7.

la terre et plusieurs autres choses utiles à la vie : il fut mis au rang des dieux. Il étoit honoré à Syracuse dans le même temple que Bacchus [1] : dans la Thrace, il apprit de Bacchus ses mystères et toutes ses autres découvertes ; il avoit été nourri par les nymphes qui l'avoient instruit dans toutes les parties de l'agriculture, et qui lui donnèrent trois noms, Nomios, Agréus, Aristée [2]. Suivant d'autres traditions, les Muses [3] lui enseignèrent l'agriculture, la divination, et la médecine : aussi remplissoit-il à l'armée de Bacchus les fonctions de médecin ; il administroit les remèdes pour les maladies et il guérissoit les plaies. Suivant Pindare, Aristée civilisa une partie de la Libye et lui donna des lois ; il fut le premier qui immola des bœufs aux dieux, ce qui a été attribué à Cécrops et à Prométhée [4] : enfin Aristée disparut aux yeux des hommes sur le mont Hémus [5], et à cause de ses bienfaits envers le genre humain et des commodités de la vie qu'il lui avoit procurées, il fut placé au rang des dieux et il reçut les honneurs divins de toute la terre [6]. Ce personnage mythologique est comme

(1) Les anciens artistes, inspirés par Pindare, ont fait plusieurs belles statues d'Aristée (Pindar., *Pyth.* 14.). Celle qui étoit dans le temple de Bacchus à Syracuse avoit été enlevée par Verrès, et faisoit partie de sa galerie. (Cicer., *Verr.* 4, p. 279, 280.)

(2) Apoll. Rhod., *Argon.*, cant. II, v. 501.. = (3) Diod. Sic. = (4) Euseb, *in Chronic.* = (5) Diod. Sic.

(6) Diod. Sic. — Virgil., *Georg.*, lib. I. — *Id.*, lib. IV. —

tous ceux dont on a fait le symbole des premiers progrès de la civilisation : il parcourt toute la terre, il verse sur les hommes ses bienfaits, et il reçoit l'immortalité pour tant de services rendus à l'humanité. On a chargé le nom d'Aristée comme celui de tous les personnages de ce genre, d'une foule de fables quelquefois contradictoires qui appartiennent à des temps et à des lieux différens, c'est un chaos où chaque peuple a jeté ses traditions : aussi distingue-t-on plusieurs Aristées. Néanmoins toutes ces traditions et tous ces personnages ont le même caractère, l'établissement de la civilisation; du reste la fable d'Aristée et de Cyrène sa mère, me semble être une création des Grecs, qui allèrent s'établir sur le mont Cyra en Libye sous la conduite de Battus qui lui-même s'appeloit Aristée, et qui n'avoit le surnom de Battus que parce qu'il étoit bègue. L'imagination féconde des Grecs aura été facilement excitée par le nom du lieu qui leur avoit servi d'asyle et du chef qui les conduisoit.

Gormanicus (*in Phænom. Arat.*) dit qu'Aristée possédoit tous les arts, et que les Anciens le placèrent dans le ciel sous le signe du verseau, ce qui tient aux idées des Egyptiens sur le Nil, qui commençoit à déborder au lever de l'étoile Sirius, qui fait partie de la canicule.

CHAPITRE II.

§ 1. Les Dionysiaques étoient divisées en grandes et petites Dionysiaques.—Epoque de la célébration des petites Dionysiaques, appelées Anthestéries ou Lénéennes.—Le Lénæum, lieu clos où étoit bâti le temple de Bacchus Limnæus. — Etymologie du mot *Lenæum*.

§ 2. Les Anthestéries ou Lénéennes étoient célébrées en trois solennités : 1° les Pithégies ; 2° les Choès ; 3° les Chytres. Des Pithégies.

§ 3. Des Choès. — Repas de cette fête. — Cérémonies du combat et prix décerné au meilleur buveur. Autres rites des Choès.

§ 4. Le jour des Choès étoit consacré aux mystères de Bacchus. — Des personnages qui présidoient à ces mystères. — Du roi et de la reine des sacrifices. — Des Gereræ. — Des Parèdres ou assesseurs.—De l'Hiérocéryx.—Du Lampadifer. — Les mystères de Bacchus étoient nocturnes. — Bacchus Nyctélius.—Nyctélies.

§ 5. Les Dionysiaques ont été formées du mélange du culte d'Eleusis et du culte de Bacchus dieu du vin.—Caractère particulier des Dionysiaques.—Omophagie.—Bacchus Omadios.

§ 6. Procession des Dionysiaques.—Avoit lieu le jour des Choès.

§ 7. La fête des Chytres troisième jour des Anthestéries.—C'est le jour des Chytres que se livroient les combats dramatiques.

§ 8. Des chœurs.—Ils étoient de deux espèces, les chœurs isolés et les chœurs dramatiques.—De leur composition.

§ 9. Des divers combats littéraires en l'honneur de Bacchus.— —Prix de ces combats.

§ 10. De la célébration des jeux scéniques le jour de la fête des Chytres : les pièces dramatiques étoient particulièrement

consacrées à Bacchus. — Du Théâtre. — Les acteurs étoient aussi consacrés à Bacchus. — De l'Odeum.

§ 11. Importance que les Athéniens attachoient à la fête des Dionysiaques; lois et réglemens sur l'observation de cette fête. Les distributions d'argent se faisoient au théâtre pendant les Dionysiaques.

§ 12. Bacchus Melpoménus.

§ I. *Les Dionysiaques étoient divisées en grandes et en petites Dionysiaques.— Epoque de la célébration des petites Dionysiaques appelées Anthestéries ou Lénéennes. — Le* Lenæum *lieu clos où étoit bâti le temple de Bacchus Limnæus. — Etymologie du mot* Lenæum.

J'AI annoncé au commencement de cet article, que j'avois adopté l'opinion de Meursius, de M. de Sainte-Croix et de plusieurs autres savans, qui n'admettent que deux dionysiaques à Athènes :

1° Les petites dionysiaques, appelées Anthestéries ou Lénéennes, qui se célébroient tous les ans pendant le mois anthestérion ou lénéon;

2° Les grandes dionysiaques, qui se célébroient au mois de posidéon, tous les trois ans.

Thucydide a fixé d'une manière certaine l'époque des lénéennes : il nous apprend que dans les temps antérieurs à Thésée, la ville d'Athènes ne consistoit que dans ce qui fait aujourd'hui la citadelle, et tout au plus dans les bâtimens qui en sont les plus voisins du côté du sud, et il en donne pour preuve non-seulement les temples des divinités qui étoient dans l'Acropole, mais il fait observer que c'étoit surtout vers cette partie de la ville, en-dehors de la cita-

delle, que s'élevoient les temples de Jupiter Olympien, d'Apollon Pythien, de la terre, et celui de Bacchus Limnæus, ce dieu en l'honneur de qui se célèbrent, dit-il, les anciennes Bacchanales *le dixième jour du mois anthestérion.* (1)

Démosthène donne la même date à cette solennité. Il raconte que lorsque Thésée eut réuni les citoyens dans un même lieu, et que la ville d'Athènes se fut peuplée, on choisissoit toujours un roi pour les sacrifices, entre les personnes les plus recommandables. Il fut statué par une loi que l'épouse du roi des sacrifices seroit citoyenne, qu'elle n'auroit eu de commerce avec aucun autre homme, qu'il l'auroit épousée vierge, pour qu'elle fît au nom de la ville les sacrifices, suivant les anciens rites, et qu'elle s'acquittât avec piété du culte religieux, sans y rien retrancher et sans rien innover. On grava cette loi sur une colonne de pierre qu'on plaça dans le temple de Bacchus au Marais, *Limnæ*, auprès de l'autel : cette colonne subsistoit encore du temps de Démosthène, avec une inscription en caractères attiques, c'est-à-dire, en caractères anciens (car suivant Harpocration, les caractères ioniens qui composoient les vingt-quatre lettres, et qui furent depuis en usage, n'ont été inventés que fort tard); ces caractères étoient presque effacés, mais le peuple avoit laissé subsister ce monument sacré de son respect pour le dieu. Démosthène observe que l'on avoit placé la colonne dans le plus ancien temple de Bacchus Lim-

(1) Thucyd., lib. II, cap. 15.

næus, afin que tout le monde ne vît pas cette inscription, ce temple ne s'ouvrant qu'une fois l'année *le douzième du mois anthestérion* [1].

Ce temple de Bacchus Limnæus (*p*) étoit bâti dans le *Lenæum*, lieu clos de la ville d'Athènes qui étoit situé alors près de la citadelle, et non dans les champs, comme le prétend le scholiaste d'Aristophane. [2]

Le nom de Lenæum avoit été donné à ce lieu, du mot grec ληναῖος, *pressoir*, à cause des fêtes de Bacchus dieu du vin, qui y étoient célébrées : le dieu lui-même reçut le surnom de Lenæus [3].

On appeloit Limnæ la partie de la ville d'Athènes où étoit situé le Lenæum, et où se célébroient les anciennes fêtes de Bacchus [4]; les jeux célébrés dans le mois de lenæum s'appeloient *ἀγῶνα λίμναις*.

[1] Démosth., *in Neera*, p. 528.

[2] L'orateur Isée faisant le détail de la fortune de Ciron, compte au nombre de ses propriétés, deux maisons à Athènes, l'une auprès du temple de Bacchus, *in Limnis*, *au Marais*, qui lui rapportoit deux mille drachmes de location. (Isæ, *περὶ τοῦ Κίρωνος κλήρου*.)

[3] *Huc pater o lenæe veni, nudataque musto*
Tinge novo mecum diruptis crura cothurnis. (*Georg.*, lib. II.)

Servius observe sur ce passage de Virgile, que le mot *lenæus* vient *ἀπὸ τοῦ λήνου*, id est, *a lacu*, c'est-à-dire, d'une cuve à recevoir du vin, et il blâme Donatus qui le fait dériver de *lenire*, quod *mentem leniat*; car, dit-il, un mot grec ne peut pas recevoir une étymologie latine.

[4] Schol. Aristoph., *in Ranis*. — Steph. Byz., v. *Limnai*. — Hesych. Harpocrat. h. v.

Hésychius dit que les Lénéennes se célébroient dans le mois de lénéon ; le mot de lénéon, après qu'il eût passé aux Ioniens, et qu'il eût fait place à celui d'anthestérion, se trouva rarement dans les monumens des Athéniens, et Aristide est peut-être le seul auteur grec qui, avec Hésychius, l'ait employé.

§ II. *Les Anthestéries* ou *Lénéennes étoient divisées en trois solennités, les Pithégies, les Choès et les Chytres.—Des Pithégies.*

Les fêtes Anthestéries ou Lénéennes étoient divisées en trois solennités : 1° les Pithégies ; 2° les Choès ; 3° les Chytres.

Les Pythégies se célébroient le onze du mois anthestérion. « Les Athéniens, dit Plutarque [1], offrent les prémices du vin nouveau le onze du » mois anthestérion, et ils appeloient cette fête » Pithégie. » Ce mot vient de πίθος, *tonneau*, et de οἴγειν, *ouvrir*. Il paroît qu'avant de boire du vin nouveau, les Athéniens en faisoient des libations aux dieux ; ils leur demandoient que l'usage de cette liqueur leur fût salutaire et utile.

Les noms des mois n'étoient pas les mêmes dans toute la Grèce : en Béotie le mois anthestérion s'appeloit *prostaterius*, et les Béotiens faisoient leurs Pithégies le six de ce mois [2]. Ce jour-là, après que

[1] Plut., *Sympos.*, lib. III, *Quæst.* VII.

[2] Cette différence de jours tient sans doute à la manière peu exacte dont les Grecs comptoient les mois et les années, comme

le vent du zéphyr avoit cessé de se faire sentir et que les Béotiens avoient sacrifié au bon génie, ils goûtoient le vin nouveau. (1)

L'objet de la fête des Pithégies me semble déterminer d'une manière précise l'époque de l'année où on doit placer le mois anthestérion, sur lequel il y a une si grande divergence d'opinions. Chez les Anciens, comme chez nous, on ne pouvoit ouvrir les tonneaux et on n'avoit du vin nouveau qu'à l'époque de ce que nous appelons le *sous-tirage*, qui a lieu dans le mois de mars. Ainsi le mois d'anthestérion devoit correspondre à notre mois de mars ou au commencement du printemps : c'est ce qui est confirmé par le témoignage de Suidas, qui dit que le mois anthestérion étoit le huitième de l'année chez les Athéniens, et qu'il a été appelé ainsi parce que la plupart des productions de la terre commençoient à fleurir. Hésychius et l'auteur de l'*Etymologicum magnum* disent aussi que les Athéniens appeloient les Anthestéries *Floralia*, du mont Ἄνθος, fleur (2). L'opinion de Suidas et d'Hésychius est confirmée

le remarque Cicéron dans la seconde Verrine; chaque état de la Grèce comptoit et nommoit les mois différemment.

(1) Ce vent du zéphyr étoit, selon Pline, le *favonius* des Romains, qui gâtoit, disoit-on, les vins si on les mettoit en perce avant qu'il fût apaisé; or il ne souffloit en Grèce comme en Italie que neuf jours : il commençoit le deux mars et cessoit le onze, jour de la fête des Pithégies; c'étoit un vent du couchant.

(2) Suidas.—Hésychius, v. Ἀνθεςερ.

par celle d'Harpocration. « Dans le mois d'anthes-» térion, dit ce lexicographe, on célèbre les mys-» tères de Bacchus; on appeloit ce mois anthesté-» rion du mot ἀνθεῖν, c'est-à-dire, *pousser*, *fleurir*, » parce que dans ce mois les fleurs renaissent. » Mais voici des autorités bien autrement imposantes; on lit dans un passage de la harangue sur la couronne, par Démosthène : « Pendant le sacerdoce de » Clinagoras, les pylagores s'assemblèrent au prin-» temps. Voulez-vous savoir à quelle époque cet » événement arriva? c'est sous l'archontat de Mné-» sithée, dans le mois anthestérion. » Philostrate donne aussi le mois d'anthestérion au printemps; Appien dit que César fut tué au milieu du sénat dans le mois anthestérion, or on sait qu'il fut assassiné le jour des ides de mars. Plutarque fixe l'époque de la prise d'Athènes par Sylla au mois de mars, que les Athéniens, dit-il, appellent anthestérion. Dans un passage des Symposiaques, il dit que le plus tôt qu'on boit le vin nouveau, c'est dans le mois anthestérion après l'hiver (1). Il ne peut donc y avoir de doute sur l'époque de l'année à laquelle appartenoit le mois anthestérion : c'étoit le mois de mars, et les Anthestéries se célébroient au printemps.

Dans les fêtes des Pithégies il n'étoit pas permis, suivant les anciens rites, de refuser du vin nouveau à ceux qui en demandoient, pas même aux esclaves, et le temple devoit être ouvert à tous ceux qui vouloient prendre part à cette solennité (2). Les esclaves

(1) Plut., *Sympos.*, lib. IX. — (2) Proclus, *ad Hesiod.*, lib. I.

et les artisans qu'Aristote appelle valets journaliers, ne travailloient pas pendant ces trois jours, ils mangeoient avec leurs maîtres; mais les cérémonies sacrées terminées, on faisoit part à chacun des dons de Bacchus, et les maîtres avoient coutume de rappeler les esclaves à leurs travaux, en leur criant : *Foras cares, non amplius Anthesteria*, ce qui étoit devenu un proverbe. Il y avoit un autre proverbe : *Foras umbræ, non amplius Anthesteriæ* [1], comme si les ames des morts erroient dans la ville pendant les Anthestéries.

Ainsi, dès ce premier jour des Anthestéries commençoient les rites sacrés : on portoit des cratères (*q*) propres à la dégustation du vin nouveau, et les vases nécessaires à la célébration de la fête. Non-seulement des jeunes gens, mais des enfans de trois ans, étoient couronnés de fleurs et célébroient les cérémonies sacrées, comme le démontre une ancienne inscription rapportée par Fabretti, où il est fait mention d'Hérophile, enfant de sept ans qui, pendant trois ans, avoit célébré les dionysiaques [2].

(1) Les Grecs avoient un autre proverbe très connu : *Hedera post Anthesteria*, lorsqu'on faisoit quelque chose trop tard ou après le temps convenable. On portoit le lierre dans les Anthestéries ; il y avoit des *Hederigeri*.

(2) *septem*
solos annos duo
et menses vixi. Quorum tres
peregi Baccho orgia ce-
lebrans. (Fabretti, *Inscript. antiq.*, cap. 6, pl. 425.)

Ajax, fils de Télamon, qui habitoit l'île de Salamine, donna à son fils Eurysacès l'éducation des Athéniens. Lorsqu'Eurysacès eut atteint sa troisième année, il fut conduit dans le mois d'anthestérion au temple de Bacchus, où il offrit les cratères, suivant l'usage adopté dans cette solennité, et il sacrifia selon les rites des Athéniens. D'après Philostrate, Ajax disoit se souvenir des dionysiaques célébrées sous le règne de Thésée, auxquelles il avoit pris part étant enfant [1]. Un passage d'Hésychius semble même indiquer que dans cette solennité, il y avoit un combat de pugilat pour les jeunes gens : il donne cette définition du mot λιμομάχαι, *limnomachæ*, les jeunes gens combattant au pugilat au Limnæ. [2]

Pendant la célébration des dionysiaques, on faisoit des festins qui s'appeloient les Phagésies ou les Phagésiposies. Cléarque, disciple d'Aristote, parloit en ces termes, dans le cinquième livre de son ouvrage sur les Griphes : « On appeloit les » festins des dionysiaques, Phagésies, ou selon » quelques-uns Phagésiposies ; chacun de ceux qui » passoient étoient tenus de payer au dieu le tribut » d'une rapsodie, mais ces festins et les rapsodes ne » sont plus d'usage. [3] » Les rapsodes entouroient la statue de Bacchus, pour chanter leurs hymnes en son honneur.

Cet usage avoit passé à Alexandrie, où ces festins ainsi que les fêtes s'appeloient Lagénophories. Era-

(1) Philostr., *Heroic.*, cap. 11, p. 720. = (2) Hesych., v. Λιμνομάχαι = (3) Athen., lib. VII, cap. 1.

tosthènes, dans son ouvrage intitulé *Arsinoé*, parloit ainsi des Lagénophories : « Ptolémée, avoit établi une fête et divers sacrifices en l'honneur de Bacchus; Arsinoé, ayant demandé à celui qui portoit le phallus dans cette fête: Quel jour célèbre-t-on ? Il répondit : Ce sont les Lagénophories, et chacun mange au souper ce qu'il a apporté pour soi, couché sur un lit de verdure, et boit aussi de sa propre bouteille dont il s'est muni. » C'est même de cet usage que la fête avoit reçu son nom de Lagénophories (*lagena*, bouteille); dans cette fête les Alexandrins portoient des rameaux d'olivier. (1)

Les réunions où chacun contribuoit pour le repas, s'appeloient Thiases, et ceux qui composoient le Thiase étoient appelés *Synthiasotes*, c'est-à-dire, gens qui boivent, mangent et se divertissent ensemble; la troupe qui célébroit les fêtes de Bacchus étoit aussi désignée par le nom de Thiase. En général les Thiases étoient, chez les Grecs, une assemblée instituée pour le culte des dieux : ce mot venoit du mot *Theos*, *dieu* (2). C'est dans ce sens qu'Isée appelle *Thiases*, les assemblées religieuses faites en l'honneur d'Hercule (3) : aussi Barnès définit-il le Thiase, une multitude rassemblée pour choses divines (4), mais on appliqua plus particulièrement ce nom aux fêtes de Bacchus. (5) (*r*)

(1) Stuckius, *Antiq. conviv.*, lib. I, cap. 33, p. 106. = (2) Athen., lib. VIII, cap. 16. = (3) Is., *Orat.* VIII, p. 251. = (4) Barnès, *Not. in Eurip. Bacch.*, v. 56.

(5) Eustath., *Iliad.*—On appeloit *methy* le vin que l'on buvoit

On avoit coutume, à Athènes, d'apporter au milieu du repas, du vin pur à tous les convives et d'invoquer le bon génie : il paroît que cette invocation n'avoit lieu que le jour des Pithégies ; car à Chéronée, ce jour-là étoit appelé exclusivement, le jour du bon génie, ἀγαθοῦ δαίμονος : quand le repas étoit fini, on leur donnoit du vin mêlé avec de l'eau, et ils invoquoient alors Διὸς Σωτῆρος, Jupiter sauveur. (1)

Le scholiaste d'Aristophane parle de ces rites dans deux passages différens ; dans les chevaliers sur le vers quatre-vingt-cinquième, il dit : « Après qu'on avoit enlevé la table, on buvoit le coup du bon génie, » et dans les Guêpes, v. 999 : « L'usage selon « Théopompe, étoit lorsque la table alloit être » enlevée, de boire le coup du bon génie. » Ces

dans ces fêtes, et Bacchus en l'honneur duquel il se donnoit, étoit appelé *Methymneus*, *Lyæus*, *Evius*, *Jecus*, c'est-à-dire, *gai*, *favorable* : ainsi en criant ἴε ἴε, on vouloit se rendre le dieu ἱλεὸν, c'est-à-dire propice ; c'est pourquoi le lieu où se faisoient ces acclamations ou ces prières, s'appeloient ἱερος, *sacré*. Un passage d'Ephippus, cité par Athénée, démontre que les mots ἱλεὸν et ἱλαρόν avoient le même sens (Athen., lib. VIII, cap. 15.). Le vin pur en grec, se disoit μέθυ, et l'ivresse μεθή. Le bon Bacchus, dit Plutarque (*Sympos.*, lib. III, *Quæst.* 2.), a donné au vin pur un nom tiré de l'ivresse, et il en a pris luimême le surnom. On a donné au mot μεθὴ différentes étymologies, comme nous le verrons dans la suite : l'auteur de l'*Etymologicum magnum* le dérive de μετὰ, *avec*, et de ὕμνος, *hymne;* d'autres ont traduit le mot μεθίεναι par *réunion à table.*

(1) Diod. Sic., lib. IV, § 3.

passages paroissent être en opposition avec ce que nous venons de rapporter d'après Diodore de Sicile; cette divergence a donné lieu à une sorte de controverse entre J. Paulmier de Grentemesnil, qui proposoit de corriger le texte de Diodore de Sicile d'après celui du scholiaste d'Aristophane, et Jonsius qui soutenoit que ce texte devoit être conservé. Il seroit trop long et trop étranger à notre sujet d'examiner les motifs des deux contendans; tout ce que je veux faire remarquer, c'est que Diodore de Sicile après avoir rapporté l'usage de boire le vin pur au milieu du repas en invoquant le bon génie, et de terminer ce repas en buvant du vin mêlé avec de l'eau, à l'invocation de Jupiter sauveur, Diodore de Sicile, dis-je, a donné un motif très raisonnable de ce rite: le vin pur, dit-il, pris avec excès, ôte la raison aux hommes, et produit des querelles et des malheurs; tempéré par l'eau, il entretient la joie et le plaisir, et éloigne l'ivresse et ses dangers, c'est pourquoi à la fin du repas on invoquoit Jupiter sauveur. Aussi dans le banquet d'Athénée [1], Ulpien l'un des convives, s'exprime ainsi : « Remercions donc les » dieux, comme parle Platon dans son Philèbe, et » mêlons de l'eau avec le vin pour leur rendre hom» mage, soit à Bacchus, soit à Vulcain, soit à » toute autre divinité à qui appartient l'honneur de » ce mélange; nous avons à notre disposition deux » sources, l'une celle du plaisir, d'où le vin dé-

[1] Athen., *Deipnos.*, lib. X, cap. 6.

» coule; l'autre est celle de la sobriété et de la pru-
» dence, il en découle une eau d'une saveur aus-
» tère, mais salubre, soyons donc attentifs à faire
» de ces deux sources un mélange parfait. »

Le passage de Diodore de Sicile est textuellement confirmé par Eschyle, Sophocle et le scholiaste de Pindare [1] qui attestent qu'après la table enlevée, tous les Grecs se rassembloient autour des vases du sacrifice, placés en rond, et que là ils remplissoient les cratères et buvoient en invoquant Jupiter Sauveur. Un fragment du médecin Philonide dans son ouvrage sur les parfums et les couronnes, cité par Athénée [2], ne laisse aucun doute sur le rite tel qu'il est rapporté par Diodore de Sicile. « Lorsque Bacchus eut apporté la vigne de
» la mer Rouge en Grèce, un grand nombre de
» gens burent immodérément de cette liqueur, sans
» y mêler de l'eau : les uns devinrent maniaques et
» perdirent la raison, les autres tombèrent morts;
» quelques-uns étant à boire sur le bord de la mer,
» il tomba de la pluie qui les obligea de se retirer
» et remplit d'eau les cratères où il étoit resté du
» vin : le beau temps revint bientôt, les convives
» retournèrent à leur boisson et goûtèrent de ce
» mélange qu'ils trouvèrent bienfaisant. Ils en
» burent sans en être incommodés; c'est pourquoi
» les Grecs saluent d'abord le bon génie avec le vin
» pur qu'on leur sert pendant le repas, comme

(1) Pindar., *Schol. in Princip.*, *Od.* VI. = (2) Athen., lib. XV, cap. 5.

» inventeur de cette boisson, car ce bon génie est
» Bacchus; mais après le repas ils saluent avec le
» premier cratère de vin détrempé qu'on leur sert,
» Jupiter Sauveur, qu'ils supposent présider aux
» pluies, comme inventeur de cet heureux mélange.
Eriphe dit dans sa Mélibée : « vuide cette coupe
» avant de prendre celle du bon démon, et même
» avant celle de Jupiter Sauveur. [1] »

En même temps qu'on apportoit les cratères sur la table on distribuoit aux convives des couronnes, elles furent d'abord faites du lierre qui étoit consacré à Bacchus : bientôt on ne songea plus qu'à ce qui flattoit la vue, et on imagina la couronne de myrte; celle de laurier fut encore admise pour

[1] Ceux qui versoient ordinairement à boire dans les fêtes publiques célébrées en l'honneur des dieux chez les Anciens, étoient des jeunes gens fils des premiers citoyens de la ville (*Filius eximii Menelai vina ministrat*). Euripide avoit rempli ces fonctions dans son enfance : ils étoient vêtus d'habits appelés théraïques. Sapho parloit dans plusieurs passages de ses poésies, de son frère Larique, servant du vin aux Mityléniens dans le Prytanée. Cet usage étoit passé chez les Romains. (Athen., lib. VI, cap. 10.—Quint., lib. I, cap. 10.)

Les libations faites sur la table n'étoient pas d'un usage très ancien du temps de Théophrate. On ne répandoit anciennement de vin que celui qu'on offroit aux dieux : ensuite on en répandit au jeu du cottabe pour ceux ou celles que l'on aimoit; enfin les disciples en répandirent en l'honneur de leur maître (Athen., lib. X.). Le jeu du cottabe consistoit à jeter du vin en l'air, de sorte qu'il retomboit avec bruit dans le vase, ou à fixer en terre un bâton sur l'extrémité duquel on mettoit des balances, et au-dessous de chaque plat deux vases pleins d'eau

les fêtes de Bacchus, on en fit aussi de roses [1]. Cette dernière étoit plus particulièrement la couronne des buveurs; dans le cyclope d'Euripide [2], Silène dit au cyclope: « Avant que je te donne ce vin, il faut que je t'aie vu prendre la couronne de roses, la couronne des buveurs ». Cette fleur qu'Anacréon a chantée dans des vers si harmonieux, plaisoit aux buveurs non-seulement par la beauté de son aspect, par la suavité de son odeur, mais encore par sa force refrigérante; l'on connoît l'origine que lui donnoient les poètes [3]. Enfin la rose étoit le symbole de la discrétion, tout ce qui se disoit dans un festin ne devant pas être répété hors de la salle du banquet: aussi la rose étoit-elle la fleur de Vénus, et l'Amour avoit présenté ce don de sa mère à Harpocrate. Mais retournons aux anthestéries.

Dans ces festins on chantoit des scolies; les con-

avec une figure d'airain en-dedans. Les joueurs, avec une coupe, jetoient de loin du vin dans la balance, et s'ils étoient assez adroits pour y en répandre la plus grande partie, de manière que la balance penchât et allât frapper la petite statue d'airain, ils gagnoient la gageure; ou plutôt du son plus ou moins grand que rendoit le plat de la balance, ils tiroient des conséquences pour ou contre leurs amours. (Aristoph., *Pax*, act. II.)

(1) Plut., *Sympos.*, lib. I, *Quæst.* 1.—Athen., lib. XV, cap. 5. = (2) Euripid., *Cycl.*, v. 456.

(3) *Ferunt Cupidinem in deorum convivio saltationibus lascivientem, alarum concussu pateram nectare plenam evertisse, cujus infusa rosæ flor humi adrubuit.*

vives chantoient les uns après les autres et à des intervalles irréguliers, en se passant de main en main une branche de myrte qu'on appeloit asaces ou esacus du verbe ᾄσαι, *chanter*, parce que celui qui la prenoit se mettoit à chanter [1]. On a donné d'autres étymologies au mot Scolies sur lesquelles on peut voir les dissertations de M. de la Nauze [2] et Athénée [3]. Dans les festins particuliers en l'honneur des dieux on porta une lyre à la ronde, et ceux qui savoient en jouer chantoient et s'accompagnoient de cet instrument. Ceux qui ne savoient pas la musique refusoient la lyre : comme ces choses n'étoient ni faciles ni familières à tout le monde, on leur donna, suivant Plutarque, le nom de Scolies. D'autres disent que la branche de myrte ne passoit pas de main en main, mais de lit en lit ; quand le premier convive avoit chanté, il la passoit au premier du second lit, et celui-ci au premier du troisième; les seconds de chaque lit faisoient de même, et c'est vraisemblablement de la multitude et de la variété de ces révolutions, dit le même auteur, que la chanson fut appelée Scolie. [4]

Les anciens législateurs qui sentirent bien que le penchant de l'homme pour le plaisir et les réjouissances ne pouvoit être anéanti, voulurent les diriger et s'en rendre maîtres ; ils régularisèrent les fêtes du premier âge, et ils instituèrent toutes les céré-

[1] Plut., *Sympos.*, lib. I, *Quæst.* 1. = [2] *Academ. Inscr.*, T. IX, p. 320. = [3] Athen., *Deipn.*, lib. XV, cap. 14. = [4] Plut., *Sympos.*, lib. I, *Quæst.* 1.

monies relatives à ces fêtes, afin d'y maintenir l'ordre et la décence. Ainsi, après avoir sacrifié aux dieux, on se livroit aux divertissemens, et afin qu'on les célébrât avec plus de réserve, les législateurs cherchèrent à persuader que le dieu étoit présent à ces assemblées, et qu'il venoit goûter les prémices du festin.

§ III. *Des Choès.—Repas de cette fête.— Cérémonies du combat et prix décerné au meilleur buveur.—Autres rites des Choès.*

Les Pithégies ne paroissent avoir été que le prélude des cérémonies plus importantes qui devoient avoir lieu dans les Dionysiaques; c'est au jour suivant qu'appartenoit la célébration des mystères de Bacchus, c'étoit la fête des Choès qu'Hésychius appelle δωδεκάτη parce qu'elle se célébroit le 12 du mois anthestérion.

Dans le festin consacré à cette fête les convives mangeoient séparément (1); voici l'origine que l'on assigne à cet usage : Oreste après le meurtre de sa mère, vint à Athènes, on célébroit alors la fête de Bacchus Lénéen; il se retira chez Pandion son parent qui donnoit en ce moment le festin du deuxième jour des anthestéries. Ne voulant pas communiquer avec un homme qui ne s'étoit pas purifié, Pandion fit placer une coupe devant chaque convive, et il ordonna qu'on bût sans se communiquer la coupe et en silence, afin qu'Oreste ne bût pas dans la même

(1) Athen., lib. VI, cap. 1.

coupe et qu'il ne souffrît pas de boire seul. Tel est sur Oreste le récit du scholiaste d'Aristophane, ou plutôt d'Apollodore cité par ce scholiaste. Ce fait est raconté par Athénée [1] d'une manière un peu différente; suivant Phanodème cité par Athénée, c'est Démophon qui régnoit à Athènes, lorsqu'Oreste y arriva. Il ne voulut pas qu'il fût admis aux cérémonies sacrées, ni qu'il prît part aux libations, parce qu'il n'avoit pas encore été purifié. On célébroit la fête des Choès à Athènes, Démophon fit fermer les lieux sacrés, et donner à chacun en particulier un conge de vin; il fit savoir que lorsqu'on auroit fini de boire, personne ne déposeroit dans les lieux sacrés les couronnes qu'il avoit sur la tête, parce qu'il s'étoit trouvé sous le même toit qu'Oreste, mais qu'il falloit en entourer le conge dans lequel on auroit bu, et porter ainsi la couronne à la prêtresse dans le terrein sacré des Limnes, ensuite il permit d'achever les sacrifices dans le temple: c'est depuis ce temps qu'on nomma cette fête, la fête des Choès ou Conges. Suivant Plutarque, Oreste assista au repas des Choès; mais les Démophoontides l'obligèrent de manger seul, sans même regarder les autres convives. [2]

Dans les autres repas de cette fête, la coupe qui contenoit plus de neuf livres de vin, étoit placée au milieu de la table, et tous les convives buvoient les uns après les autres. « Cette coupe, dit Plu-

[1] Athen., lib. X, cap. 10. = [2] Plut., *Sympos.*, lib. VI, *Quæst.* 10.

» tarque en parlant des avantages des repas en » commun, n'est-elle pas une source de bienveil- » lance qui ne tarit pour chaque convive que lors- » que sa soif est satisfaite ? [1] »

Il y avoit cette différence entre le repas des Choès et ceux des autres jours des Lénéennes que pour les Choès, les frais des repas publics étoient faits par les magistrats : si c'étoit des repas particuliers, celui qui invitoit devoit en faire les frais [2], tandis que dans les Pithégies chaque convive apportoit de sa maison ce qui étoit nécessaire pour le festin ; mais les repas publics qui ont existé, comme on ne peut pas en douter d'après le passage de Cléarque et celui de Diodore de Sicile, que nous avons déjà rapportés, ont été abandonnés et repris à différentes époques : cette coutume n'a été ni long-temps ni souvent en vigueur, et elle est tombée enfin en désuétude. Et en effet, suivant Philochore cité par Athénée [3], les Athéniens n'assistoient au spectacle des jeux bachiques qu'après avoir dîné : cet usage est confirmé par Aristote dans le dixième livre de son ouvrage de *Moribus*, adressé à Nicomaque. Eustrate, dans son commentaire sur Aristote, dit que dans son temps, c'étoit encore l'usage à Constantinople. Les Athéniens assistoient à ces jeux ayant une couronne sur la tête ; pendant toute la scène on leur versoit du vin et on leur apportoit des pâtisseries. Phéré-

[1] Plut., *Sympos.*, lib. VI, *Quæst.* 10. = [2] Athen., lib. VII, cap. 1. = [3] Athen., lib. XI, cap. 3.

crate le comique assure que de son temps on n'assistoit pas au spectacle à jeun; Phanodème rapporte que les Athéniens tiroient du vin à leurs tonneaux, et le portoient au temple de Bacchus qui étoit aux Limnes.

Il y eut une époque où les repas publics se donnoient dans un lieu appelé la salle des Thesmothètes [1]; ces Thesmothètes étoient les six derniers magistrats d'Athènes dans le temps où ceux-ci étoient au nombre de neuf: les deux Archontes, le Polémarque et les six thesmothètes. Il y eut des époques où le premier archonte appelé Eponyme, donnoit dans sa maison le repas consacré aux fêtes de Bacchus, et cet usage avoit passé dans d'autres villes de la Grèce: Plutarque qui avoit été éponyme à Chéronée sa patrie, parle des repas nocturnes qu'il donna dans sa maison pour les fêtes de Bacchus. [2]

A la fête des Choès, les tonneaux étant ouverts, on s'invitoit à boire : un héraut annonçoit ce combat, on devoit boire au son de la trompette; on donnoit une outre remplie de vin pour prix, elle étoit adjugée à celui qui avoit bu le premier une certaine mesure de la capacité d'un conge. Dans la comédie des Acharniennes, le héraut fait cette proclamation: « Peuples, écoutez; suivant les rites de » vos pères, buvez au son de la trompette, le pre-

(1) Plut., *Sympos.*, lib. I, *Quæst.* 1. = (2) Plut., *Sympos.*, lib. II, *Quæst.* 10.—Lib. VI, *Quæst.* 8.

» mier qui aura bu, aura l'outre Chthésiphonienne. » Dans ce combat, le buveur devoit être debout sur l'outre même remplie de vin, et boire dans cette position; indépendamment de l'outre, il recevoit encore une couronne de feuilles. Il paroît que dans la suite, les couronnes données au vainqueur furent d'un plus haut prix; car Elien raconte que, pendant les Choès, Xénocrate de Chalcédoine avoit obtenu la couronne d'or qui avoit été proposée pour prix à celui qui boiroit le plus : Xénocrate la prit et, en sortant du repas, il la plaça sur la statue de Mercure, comme il y avoit déposé précédemment les couronnes de fleurs, de myrte et de lierre qu'il avoit gagnées [1]; quelques-uns prétendent que cette couronne d'or avoit été fondée par Denys tyran de Syracuse.

Dans les Acharniennes d'Aristophane, un courrier vient avertir Dicéopolis que le prêtre de Bacchus l'invite à venir au banquet muni d'une corbeille et d'un conge. « On vous attend depuis long-temps, » tout est prêt : lits, tables, coussins, couvre- » pieds, couronnes, parfums; il y a galettes, » gâteaux, offrandes au sesame, gauffres, char- » mantes danseuses, en un mot tout ce qui fait » les délices d'un joyeux festin. » Dicéopolis revenant du festin, dit : *J'ai mis le premier mon conge à sec* : il ajoute plus bas en parlant à Lamachus : *Est-ce qu'on paye son écot dans la fête des*

(1) Ælian., *Hist. Div.*, lib. II, cap. 4.

coupes? L'on se rappelle qu'il étoit défendu d'exiger la cote-part de celui qui étoit invité aux repas solennels que l'on donnoit dans la fête des Choès; Dicéopolis dit ensuite : *qu'on me conduise vers les juges! où est le chef du banquet? qu'on me donne l'outre, voyez comme ce conge est vuide, fanfare, victoire : j'ai vuidé un vase tout plein de vin pur et sans prendre hâleine.* Le chœur : *fanfare, victoire! oh vaillant buveur! allez, l'outre est à vous! nous vous suivons, nous vous célébrons vous et le prix que vous venez de remporter.*

Dans cette fête, les nouveaux habitans qui n'avoient pas rang de citoyens, avoient des vêtemens rouges et portoient des vases; les citoyens vêtus à leur volonté portoient une outre, d'où ils ont été appelés ἀσκοφόραι. (1)

Le jour de la fête des Choès, des gens ivres qui

(1) Suidas, v. Ἀσκὸς Κτησιφῶντος. — L'on sait combien les Athéniens étoient jaloux de la qualité et des priviléges de citoyen, et combien ils accordoient avec peine certaines prérogatives à ceux même qu'ils admettoient parmi eux. C'est ainsi que la loi défendoit de revêtir d'aucun sacerdoce, ceux que le peuple d'Athènes avoit fait citoyens. Démosthènes rapporte à cet égard le décret rendu en faveur des Platéens qui s'étoient réfugiés à Athènes lors des désastres de leur ville par les Lacédémoniens et les Thébains : « Les Platéens, à » compter de ce jour, seront Athéniens, ils jouiront de tous » les priviléges dont jouissent les Athéniens, ils participeront » à tous les objets sacrés et civils auxquels ils participent, ex- » cepté au sacerdoce et aux emplois sacrés, excepté encore à » la dignité des neuf archontes. »

avoient disputé le prix, placés sur des charrettes, se moquoient des passans, leur adressoient des injures et leur faisoient de mauvaises plaisanteries.

Les Athéniens envoyoient, le jour de cette fête, des présens et des récompenses aux sophistes, qui de leur côté invitoient leurs amis pour les régaler, comme le prouve un passage d'Eubulide dans sa pièce intitulée les Comastes, cité par Athénée.

« Tu fais le sophiste ! mais pour avoir un souper
» délicieux, il faudroit que la fête des conges te
» procurât quelques présens ou quelque salaire. [1] »

Bacchus recevoit le nom de Choopotès du jour des Choès qui lui étoit consacré.

Thémistocle ayant été revêtu à Magnésie de la dignité de Stéphanéphore ou sacrificateur, fit à Minerve un sacrifice public qu'il nomma *fête Panathénée*, et il sacrifia ensuite à Bacchus Choopotès ; ce fut alors qu'il institua dans cette ville la fête des Choès. [2]

Mais le jour des Choès n'étoit pas uniquement consacré au dieu du vin, on y faisoit des cérémonies sacrées en l'honneur des divinités chthoniennes. C'étoit aussi dans le mois anthestérion que les peuples de la Grèce célébroient la fête générale en l'honneur des morts; les cérémonies alors observées

(1) Athen., *Deipn.*, lib. X, cap. 10. = (2) *Id.*, lib. XII, cap. 8.

par les Athéniens portoient le nom de Choès *inferiæ*, on y faisoit des libations semblables à celles de la fête des Choès (*s*) : Eschyle donne le nom de Choéphores à ceux qui honoroient ainsi la mémoire des morts ; Plutarque nous a laissé le détail des cérémonies et des libations, *annuæ inferiæ*, que les Grecs faisoient tous les ans en l'honneur des guerriers morts à Platée. Ces cérémonies se terminoient ainsi : « La procession qui, dès le point du jour, » s'étoit mise en marche, étant arrivée au lieu où » étoient les tombeaux, l'archonte des Platéens » immoloit le taureau noir sur un bûcher ; il adres- » soit ses prières aux divinités chthoniennes, il » appeloit au festin et aux libations funéraires les » ames des guerriers morts pour le salut de la » Grèce à Platée. Puis il remplissoit de vin un » choès, et il le versoit en s'écriant : Je présente ce » choès à ces hommes courageux qui se sont sa- » crifiés pour la liberté de la Grèce. [1] »

§ IV. *Le jour des Choès étoit consacré aux mystères de Bacchus. —Des personnages qui présidoient aux mystères, du roi des sacrifices, de la reine des sacrifices, des Gereræ, des Parèdres ou assesseurs, de l'Hiérocéryx, du Lampadifer.—Les mystères de Bacchus étoient nocturnes. — Bacchus Nyctélius. — Nyctélies.*

Nous avons dit que le jour des choès étoit consacré aux mystères de Bacchus ; il y avoit une grande analogie entre les mystères de Limnes, et

[1] Plut., *Arist.*, § 36.

ceux célébrés tous les ans par les Argiens sur les bords du lac Alcyonée, dont nous avons parlé. Ils avoient l'un et l'autre la même origine; dûs aux colonies étrangères, ils ne furent mélangés avec le culte du dieu du vin qu'après l'introduction de ce culte dans l'Attique : c'est aussi sur le bord du lac Saïs que les Egyptiens célébroient les mystères d'Osiris. (1)

Il est nécessaire de rappeler à l'occasion des mystères de Bacchus au Marais que la religion extérieure à Athènes avoit trois principales parties, les sacrifices, les pompes et les jeux : les sacrifices consistoient dans l'égorgement des victimes, et les vœux adressés aux dieux pour la prospérité publique. Les pompes consistoient dans les assemblées d'hommes et de femmes, qui accompagnoient avec un grand appareil dans une procession publique, toutes les choses appartenant aux mystères. Les jeux que l'on appeloit ἀγωνίαι, étoient des spectacles publics tels que les jeux scéniques des Dionysiaques ou les jeux gymniques, créés en l'honneur des dieux, et dont les préparatifs se faisoient à grands frais; mais ce n'étoient pas les mêmes personnages qui présidoient à ces différentes parties de la religion ou qui étoient chargés de leur direction. A Athènes, il y eut à toutes les époques, un roi des sacrifices, c'est-à-dire, un personnage chargé de présider à cette partie de la religion. Cette in-

(1) Hérod., lib. II, cap. 170.

tendance des sacrifices fut, dans tous les temps, une dignité éminente : lorsque les Athéniens étoient gouvernées par des rois, ayant un pouvoir absolu, le roi étoit chargé de tous les sacrifices, et son épouse, à titre de reine, avoit les plus secrets et les plus respectables dans ses attributions. Thésée ayant ensuite réuni les Athéniens dans un même lieu, fondé la ville d'Athènes, et établi son gouvernement sur des principes plus populaires, on nomma le roi des sacrifices, et on le choisissoit toujours parmi les personnes les plus recommandables. La femme du personnage choisi pour roi des sacrifices remplit les mêmes fonctions qu'exerçoit auparavant l'épouse du roi, et elle fut appelée la reine des sacrifices; dans la suite le roi des sacrifices fut donné par le sort. Un passage du plaidoyer de Démosthène contre Néera ne laisse aucun doute à cet égard : « Théogène homme de bonne » famille, mais pauvre et peu au fait des affaires, » ayant été *nommé par le sort roi des sacrifices*, » Stéphanos l'aida de son crédit pour qu'il fût » approuvé, et de sa bourse pour fournir aux » dépenses lorsqu'il entra en charge. » Je trouve dans la première Philippique de Démosthène un passage aussi précis : « Pourquoi, dit l'orateur en s'adressant aux Athéniens, pourquoi les Panathénées et les Bacchanales se célèbrent-elles toujours dans le temps marqué, que les personnes *que le sort en a chargé*, soient intelligentes ou non, etc. ? »

Le roi des sacrifices présidoit aux mystères avec les parèdres ou assesseurs qu'il se choisissoit lui-même et dont il étoit le maître de fixer le nombre [1]. Démosthène dit que Stéphanos acheta de Théogène une charge d'assesseur au roi des sacrifices, après quoi il lui donna pour femme la fille de Néera, cette Phanon auprès de laquelle Epenète, citoyen d'Andros, avoit été trouvé en adultère, cette Phanon, dont Démosthène démontre la qualité d'étrangère et dont il dévoile les turpitudes. « Une telle » femme, Athéniens (s'écrie ensuite Démosthène), » a fait pour vous, au nom de la ville, des sacri- » fices secrets; elle a connu des choses dont la vue » lui étoit interdite comme étrangère. Une Phanon » est entrée où personne que l'épouse du roi des » sacrifices ne peut entrer, elle a fait prêter ser- » ment à des prêtresses consacrées au service de » Bacchus, elle a été donnée pour épouse à ce » dieu, elle a fait au nom de la ville les anciens » sacrifices, dont plusieurs sont secrets et des plus » respectables, des mystères que tout le monde ne » peut connoître même par ouï-dire, la première » venue, peut-elle sans impiété les administrer, et » surtout une femme telle que Phanon? [2] »

(1) J. Pollux, lib. VIII, cap. 9, *seg.* 92.

(2) Les femmes adultères non-seulement ne pouvoient participer à aucun sacrifice, mais l'entrée de tous les temples publics leur étoit interdite. Si elles y entroient, malgré la défense de la loi, il étoit permis, à quiconque le vouloit, de leur faire souffrir toutes sortes de mauvais traitemens, excepté

Ces passages de Démosthène démontrent clairement l'erreur des écrivains modernes qui tous ont cru que l'Archonte-roi d'Athènes étoit le roi des sacrifices dans les Dionysiaques, et que son épouse étoit la reine des sacrifices. Ces deux charges publiques étoient entièrement indépendantes l'une de l'autre; l'on sait combien les Athéniens étoient jaloux de leur liberté, ils n'ignoroient pas qu'il est essentiel au maintien de la démocratie, que non-seulement les magistratures ne soient accordées que pour un temps, mais que celles qui ne demandent pas un certain degré de lumières soient données par la voie du sort [1] : aussi Solon ordonna-t-il qu'elles seroient annuelles, que les principales seroient électives et que les autres seroient conférées par le sort [2]. La plus importante des magistratures étoit celle des Archontes; deux examens subis, l'un dans le sénat et l'autre dans le tribunal des Héliastes, devoient précéder leur nomination [3] : cet examen, les conditions qu'on exigeoit d'eux, la réception au sénat de l'aréopage qui les attendoit et qui étoit le plus haut degré de fortune pour le mérite et la vertu, prouvent qu'un homme tel que Théogène ne pouvoit pas avoir été nommé Archonte-roi. Théogène n'ayant pas été Archonte-roi, et Phanon sa femme ayant été la reine des sacrifices, il s'en-

la mort, sans qu'elles en pussent tirer vengeance devant aucun tribunal.

[1] Arist., *de Repub.*, lib. VI, cap. 2. = [2] Æschin., *in Tim.*, p. 63. = [3] Démosth., *in Leptin.*

suit que l'épouse de l'Archonte-roi n'étoit pas la reine des sacrifices ; l'office du roi des sacrifices n'avoit donc rien de commun avec la magistrature d'Archonte-roi. Démosthène va prendre le soin de nous le prouver d'une manière encore plus positive ; c'étoit l'aréopage qui étoit chargé de poursuivre les délits contre la sainteté des mystères de Bacchus, comme des autres parties du culte : « A l'époque, » dit Démosthène, où les sacrifices de Bacchus » sont terminés, et dans le temps que les neuf ar- » chontes en des jours marqués, montent à l'a- » réopage, ce sénat informa contre l'épouse de » Théogène, et lorsque les faits furent prouvés, » prenant à cœur le soin des sacrifices, il infligea » une punition à Théogène pour avoir pris une » telle femme, et pour lui avoir laissé faire les sacri- » fices secrets. »

Ainsi les neuf archontes, au nombre desquels se trouve l'archonte-roi qui tenoit la seconde place parmi eux, réunis à l'aréopage, condamnent Théogène roi des sacrifices; l'archonte-roi et le roi des sacrifices n'étoient donc pas le même. Les fonctions de roi des sacrifices étoient bien de la nature de celles qui, dans l'esprit de la démocratie, devoient être tirées au sort, puisqu'elles ne demandoient pas *un certain degré de lumières*.

Julius Pollux qui parle de la charge du roi des sacrifices comme de fonctions uniquement bornées à ce point, dit que non-seulement il présidoit aux mystères de Bacchus, mais qu'il administroit tous

les sacrifices publics tels qu'ils étoient déterminés par les anciens rites : il recevoit les dénonciations des délits commis à l'occasion des solennités, il intentoit les actions pour faits d'impiété et de sacrilège, il indiquoit le jour du jugement, il devoit faire citer trois fois en trois mois et plaider le quatrième [1]; il rendoit ses décisions dans tout ce qui étoit relatif aux choses sacrées. Il portoit à l'aréopage les poursuites pour cause de meurtre en ce genre, il y siégeoit lui-même après avoir déposé sa couronne. Il interdisoit à ceux qui étoient sous le poids de la justice, l'usage des mystères, et il avoit le droit de chasser de l'assemblée des prêtres, celui qu'il jugeoit indigne d'être son assesseur. Théogène usa de ce dernier droit envers Stéphanos : l'aréopage avoit eu pitié des larmes et des supplications de Théogène ; convaincu qu'il avoit été trompé par Stéphanos, et ayant égard à la simplicité du caractère de Théogène et à son inexpérience dans les affaires, l'aréopage suspendit l'effet de son jugement, Théogène chassa de sa maison la fille de Néera, et exclut de l'assemblée des prêtres, Stéphanos qui l'avoit abusé. Les fonctions et le pouvoir de Théogène comme roi des sacrifices s'étendoient donc au-delà du temps des Dionysiaques, c'étoit une fonction annuelle du nombre de celles qui étoient dévolues par le sort.

L'une des prérogatives les plus importantes du roi des sacrifices dans les Dionysiaques, étoit de

(1) *Discours d'Antiphon pour un choreg.*

choisir quatorze femmes appelées Geraræ ou Gereræ, qui devoient exercer le ministère de prêtresses dans ces cérémonies. La reine des sacrifices, accompagnée du héraut du temple, l'*hiérocéryx*, recevoit leur serment auprès de l'autel, avant qu'elles touchassent aux objets sacrés. Démosthène nous a conservé la formule de ce serment : « Je suis irréprochable, chaste et pure de tout ce qui peut » souiller ; je n'ai eu de commerce avec aucun » homme étranger : je célèbre la naissance divine » et les mystères de Bacchus, suivant les anciens » usages et les temps prescrits. » Le texte porte : *Je célèbre les Théogonies et les Iobacchies*, c'est-à-dire, que le culte de Bacchus aux Dionysiaques avoit deux parties, la commémoration de sa naissance et les mystères relatifs à ses attributs et à son culte comme divinité. Aussi, dans leurs mystères, les gereræ représentoient-elles la naissance de Bacchus, fils de Jupiter et de Proserpine, et l'accouchement de Proserpine avec les mêmes rites qu'aux mystères d'Eleusis [1] : du moins c'est ce qu'atteste positivement Kuhnius. Ce qui prouve la vérité de la conjecture de Fréret, que la reine des sacrifices passoit la nuit dans le temple avec les quatorze gereræ, occupées aux sacrifices secrets. Démosthène emploie une expression remarquable en parlant de la reine des sacrifices,

[1] *Bacchi* γένεσιν *ex Jove et Proserpina repræsentabant nocturnis sacrificiis, de quibus loquitur Diodorus.* (*Comment. in* J. Polluci, lib. VIII, *seg.* 108.

elocata Baccho uxor; c'étoit une des cérémonies secrètes des dionysiaques qui ne peut nous être connue; elle consistoit à donner à Bacchus une épouse, et d'après l'expression de Démosthène, c'étoit la reine des sacrifices. Fréret conjecture avec beaucoup de vraisemblance que c'étoit à l'occasion de ce mariage mystique, que l'on saluoit Bacchus par cette formule : *Salut, nouvel époux, salut nouvelle lumière!*

Les sacrifices secrets et les mystères qui se célébroient aux Dionysiaques et qui commençoient le jour des Choès, étoient confiés aux quatorze gereræ seules, ayant à leur tête la reine des sacrifices. Les hommes étoient bannis de ces mystères; les gereræ étoient obligées de s'y préparer par des purifications et par une continence de plusieurs jours.

Suivant Denys d'Halicarnasse, ces prêtresses ont été appelées gereræ du mot grec *γεραιρειν*, *ornare et honorare deum istum.*

Outre le roi et la reine des sacrifices, les parèdres ou assesseurs, les quatorze gereræ et l'hiérocéryx [1] dont nous venons de parler, il y avoit le dadouque ou lampadifer dont l'une des fonctions

[1] La fonction du hiérocéryx ou chef des hérauts sacrés, étoit d'écarter les profanes et tous ceux qui étoient exclus par les lois, d'avertir les initiés de ne prononcer que des paroles relatives à l'objet de la cérémonie, ou de garder avec eux un silence respectueux, de réciter avant eux les formules de l'initiation : il représentoit Mercure (Euseb., *Præp. Ev.*, lib. III.). Ce sacerdoce étoit perpétuel, comme ceux de l'hiérophante et du dadouque.

étoit de porter le flambeau sacré en s'écriant : Κάλει θεὸν, *voca deum*, avertissement aux initiés d'invoquer Bacchus leur divinité tutélaire, et les assistans répondoient, Σέμελε Ἴακχε, πλουτοδότα. *Semeles fili Iacche, divitiarum largitor.* Dans les sacrifices, pendant le temps des libations, on faisoit continuellement cette acclamation κάλει θεὸν, les initiés y répondoient par des hymnes en l'honneur du dieu [1]. C'est au dadouque qu'appartenoit le soin de purifier les adeptes avant l'initiation, cérémonie dont l'un des préliminaires étoit de couvrir le sol du temple avec la peau des victimes immolées à Jupiter [2]; on craignoit que sans cette purification le temple ne fût profané par les pas de quelque assistant, souillé de crimes. Les ornemens portés par le dadouque étoient magnifiques [3]; image vivante du soleil, on le décoroit de tous les attributs sous lesquels cet astre est représenté. Sa dignité étoit perpétuelle comme celle de l'hiérophante; il avoit aussi le droit de ceindre le diadême, non-seulement lorsqu'il étoit en fonctions, mais dans des circonstances qui n'avoient nul rapport à son ministère [4]. Indépendamment de l'hiérophante, du dadouque et de l'hiérocéryx, il y avoit dans les mystères de Dionysius, comme dans ceux d'Eleusis, un quatrième célébrant ou prêtre du premier ordre, c'est l'épibome; il faisoit le service de

(1) Aristoph., *Ran.*, v. 482.—Scholiast. *in h. vers.*—Ez. Spanheim, *Com. in Ran. Ib.*= (2) Suid., *voce* Διὸς Κώδιον.= (3) Euseb., *Præp. Ev.*, lib. III. = (4) Plut., *in Aristid.*—Dans la cinquième

l'autel. Il aidoit l'hiérophante dans ses fonctions, et il remplissoit d'autres fonctions qui ne nous sont pas connues : on prétend qu'il représentoit la lune.

Nous avons déjà remarqué que la purification par l'air, et la cérémonie des oscilles qui étoient communes à toutes les fêtes de Bacchus, appartenoient plus particulièrement aux Dionysiaques. Comme nous sommes entrés dans des détails assez étendus sur ce sujet, nous nous contenterons de faire observer ici que, dans les Dionysiaques comme dans les mystères d'Eleusis, le van mystique étoit l'emblême de cette purification, que dans l'une et l'autre de ces solennités, il étoit entouré d'un serpent, et qu'il étoit porté, dans les Dionysiaques, sur la tête d'une prêtresse nommée par cette raison, Lichnophore [1] ; ces purifications étoient accompagnées de formules magiques : l'orge, l'eau de mer, le sel, le soufre, la résine, le laurier, servoient aux purifications. Les orphiques se servoient du son et de la boue, mais ils n'étoient pas les seuls; un article du lexique d'Harpocration porte à croire que l'usage en étoit commun à tous les mystères, et qu'il avoit prévalu sur celui du plâtre, dont les Titans se couvrirent pour se déguiser lorsqu'ils

nuit des mystères d'Eleusis, qui étoit consacrée à la représentation des courses de Cérès, le dadouque marchoit à la tête des lampadophores, et le jour suivant il remplissoit les mêmes fonctions dans la procession d'Iacchus. (Meurs., *in Eleusin.*)

(1) Proclus, *in Tim.*, *Plat.*, p. 124.

massacrèrent Iacchus [1]. Après cette cérémonie purificatoire, on étoit introduit dans le temple; tous les mystères s'y passoient dans les ténèbres de la nuit [2]. C'étoit le caractère de toutes les fêtes de Bacchus, aussi portoit-il le nom de Nyctélius, Nocturne [3]; il avoit un temple à Athènes, qui lui avoit été consacré sous ce nom. Un bœuf noir étoit le symbole de Bacchus Nyctélius; quelquefois Bacchus Nyctélius étoit représenté avec un manteau étoilé [4]. Chez les anciens la nuit et l'obscurité convenoient aux rites religieux; la plupart des cérémonies de nos ancêtres se faisoient dans de sombres forêts couvertes d'arbres antiques, nous-même nous avons pensé que le jour sombre ménagé dans nos temples ajouteroit à la pompe et au respect de nos cérémonies. Les allégoristes disent que les mystères de Bacchus se célébroient pendant la nuit, et qu'il reçut le titre de Nyctélius ou Nocturne, parce que ce titre caractérisoit le dieu dont la puissance tira l'univers des ténèbres où il étoit plongé, et que l'on révéra sous le nom de Bacchus. [5]

Les Dionysiaques même étoient appelées Nyctélies [6]: tous les pères de l'Église et les anciens écri-

(1) Harpocr., v. Ἀπομάττων.

(2) *Hæc vero sacra noctu an interdiu facis*, demande Penthée à Bacchus. Le dieu répond : *Noctu plerumque, tenebræ enim habent aliquid augusti.* (Euripid., *Bacch.* v. 485.)

(3) *Nocturnusque vocat clamore Cithæron.* (Virg., *Æneid.* 4.)

(4) Viscont., *Pio Clement.*, T. I, tav. 44.) = (5) D'Hancarv., T. I, p. 71. = (6) Servius, *Æneid.*, v. 301, 302.

vains ecclésiastiques ont attaqué avec violence ces représentations mystérieuses, ils ont prétendu qu'elles étoient souillées par des scènes ou des actions honteuses; ils n'apportent d'autres motifs de leur opinion que l'usage constant de célébrer ces fêtes pendant la nuit. Cependant toutes les religions ont eu leurs nuits saintes, leurs *Pervigilia*; quelques pratiques peuvent avoir fourni le prétexte de ces véhémentes déclamations, mais ces soupçons disparoîtront bientôt, si l'on considère l'efficacité des moyens employés pour s'assurer de la chasteté des personnes qui célébroient ces mystères : l'âge, la gravité, la pureté des mœurs des mystagogues concouroient à leur concilier le respect. Ces fonctions jouissoient d'une grande considération; les panages même qui n'étoient que des ministres subalternes attachés au culte mystérieux d'Eleusis, subissoient une espèce de consécration qu'on regardoit comme très honorable, leur nom indiquoit une pureté parfaite. Quoi de plus vénérable que les fonctions de l'hiérophantide! on datoit les actes publics par l'année de son sacerdoce; on ne choisissoit pour prêtresses que des femmes environnées d'un grand respect, et d'une pureté de mœurs reconnue partout. Plus le culte mystérieux pouvoit avoir d'influence sur les mœurs, plus il fixa l'attention des législateurs qui firent divers réglemens pour y maintenir l'ordre et la décence. Pour être initié, il falloit non-seulement avoir les mains pures et être exempt de crimes, mais encore être réservé dans ses discours, avoir

vécu avec équité [1] ; on excluoit des mystères tous ceux qui s'étoient laissés corrompre ou qui avoient manqué aux devoirs de la probité et de l'honnêteté : il étoit défendu aux enfans illégitimes, aux esclaves, et aux femmes de mauvaise vie, de participer à ces mystères [2]. Ce qui s'étoit passé aux mystères d'Eleusis ou aux Dionysiaques étoit soumis à un examen sévère du sénat, d'après les lois de Solon [3]; dans toutes les cérémonies nocturnes les mystes étoient toujours accompagnés par les ministres supérieurs du culte : la pureté de ces mystères est solennellement reconnue par les anciens auteurs Grecs, et par Aristophane lui-même [4]. Mais ce qui répond victorieusement à toutes ces odieuses imputations de débauche et de corruption, c'est cette réflexion judicieuse de Fréret, qu'il n'y a jamais eu de religion qui ne se soit proposée de contribuer à une plus parfaite observation des lois morales, en ajoutant les motifs religieux aux motifs politiques de la crainte des lois. [5]

§ V. *Les Dionysiaques ont été formées du mélange du culte d'Eleusis et du culte de Bacchus dieu du vin. — Caractère particulier des Dionysiaques. — Omophagie. — Bacchus Omadias.*

Il y avoit une très grande ressemblance entre les

[1] Origen., *contr. Cels.*, lib. III, p. 47.
[2] Isæus, *Orat. de Philoct.* = [3] Andoc., *de Myster.*, p. 15, 16. = [4] Aristoph., *Ran.* — Euripid., *Bacch.*, v. 1004, 6. = [5] Fréret, *Acad. Inscr.*, T. XXIII, p. 254.

fêtes mystérieuses de Bacchus dans les Dionysiaques, et ses fêtes à Eleusis; Démosthène remarque que celles des Dionysiaques étoient plus récentes, et cette assertion est parfaitement conforme à l'histoire : Pégase d'Eleuthère apporta à Athènes le culte de Bacchus Thébain, long-temps après que les mystères d'Eleusis y avoient été établis; les Dionysiaques qui n'appartinrent d'abord qu'au culte du dieu du vin, reçurent le mélange des rites d'Eleusis établis bien antérieurement dans l'Attique. La tête des initiés étoit ceinte, comme dans les mystères d'Eleusis, de branches de myrte; ces initiés avoient d'abord été, comme nous l'apprend Athénée, couronnés du lierre, qui étoit consacré particulièrement à Bacchus Thébain. Leur corps étoit revêtu d'une peau de faon, appelé Nebride: ce vêtement jouoit un grand rôle dans le moment même de l'initiation; celui qui initioit devoit en être revêtu et il en couvroit ceux qui devoient être initiés. Euripide l'appelle vêtement sacré [1]; je remarquerai ici que je ne crois nullement fondé, le reproche fait par M. de Sacy à M. de Sainte-Croix d'appliquer arbitrairement tous ces rites et usages aux fêtes mystiques de Bacchus. M. de Sainte-Croix avoit probablement sur les grandes et les petites Dionysiaques les mêmes idées que je m'en suis formées; ces deux fêtes de Bacchus, étant

(1) *Ut Hinnuleos secundum arcanam quamdam rationem dilacerarent.* (Euripid., *Bacch.*, v. 137.) — Suidas, v. Νεβρίζων.

pour ainsi dire deux parties du même tout, ayant le même objet, présentant à l'adoration publique la même divinité avec plus ou moins d'appareil, mais toujours avec les mêmes attributs mystiques et les mêmes emblêmes théogoniques, leurs rites ont dû être d'une identité parfaite : aussi n'aperçoit-on aucune trace de différence dans les diverses espèces de Dionysiaques, parce qu'il n'en a jamais existé. Ce qui confirme cette identité, c'est la ressemblance qui se trouve souvent entre les rites des Dionysiaques et ceux d'Eleusis, lorsque leur objet est le même, c'est-à-dire, lorsque dans l'une ou l'autre de ces solennités on veut présenter l'emblême du pouvoir générateur; et cependant les deux fêtes loin qu'elles formassent un tout, comme les grandes et les petites Dionysiaques, étoient entièrement dissemblables pour l'époque et le but de leur établissement : les ressemblances qu'on y trouve ne sont dues qu'aux interpolations d'un de ces mythes dans l'autre. Or, si deux fêtes aussi différentes présentent les mêmes rites, comment ne seroient-ils pas les mêmes dans les solennités qui sont absolument identiques? A quelques légères erreurs près inséparables d'un sujet où il règne tant d'obscurité, M. de Sainte-Croix s'est toujours fondé sur les autorités les plus sûres, et il a émis les opinions les plus vraies, ou du moins les plus vraisemblables, lorsqu'il ne pouvoit pas atteindre à la certitude; le mythe de Bacchus ne forme qu'une très petite partie de son travail, il n'a pas dû se livrer à de

grands développemens sur ce mythe, sa concision a pu être prise pour la confusion des choses diverses, mais qu'on l'étudie profondément, qu'on le compare avec les anciens, et l'on jugera qu'il a admis toutes les distinctions qui étoient dans la réalité même des choses, qu'il a séparé tout ce qui devoit l'être. Si on lit attentivement l'ouvrage de M. de Sainte-Croix, on verra qu'il n'admet, comme nous l'avons fait, que deux fables différentes de Bacchus: il distingue seulement le Bacchus d'Eleusis, du Bacchus Thébain; il marque essentiellement ces différences et il en donne les preuves qu'il a puisées aux meilleures sources. Chacun de ces mythes avoit leurs rites particuliers qui étoient entièrement distincts: le mythe de Dionysius, ou si l'on veut les Dionysiaques ont été formées pour ainsi dire du mélange de ces deux mythes, et l'on y trouve les rites qui appartiennent à l'un et à l'autre; elles ont de plus un caractère particulier qui n'a pas été aperçu par M. de Sainte-Croix ou du moins dont il n'a pas cru devoir parler, elles présentent comme nous l'avons dit dans notre introduction, le symbole de la force reproductive de la nature agissant sur les esprits. Tous les rites de Bacchus sont compris dans ces trois grandes divisions, ainsi que toutes ses fêtes et ses solennités; ils y sont presque toujours mélangés, mais le cachet de chacune d'elles n'y est pas moins empreint, on l'y reconnoît facilement, et chacun de ces mythes a toujours conservé le plus grand nombre de rites qui étoient de sa nature primitive.

Toutes les autres fêtes de Bacchus sous quelque dénomination qu'elles se présentent, appartiennent à l'une ou à l'autre de ces trois divisions; elles en sont, pour ainsi dire, les émanations, elles contiennent plus ou moins de leurs rites: nous aurons l'occasion de voir que la plupart n'étoient que des fêtes particulières toujours célébrées sur le type plus ou moins étendu de ces trois grandes fêtes publiques, les Eleusiniennes, les Dionysiaques et les Triérétiques. Chercher des fêtes et des cérémonies hors de ce cercle, seroit inutile; en trouver seroit impossible, il les renferme toutes. Aussi M. de Sainte-Croix n'en est-il pas sorti, et en cela il a été guidé par la connoissance profonde qu'il avoit de la mythologie, connoissance qui lui servoit encore de guide lors même qu'il étoit égaré par ses souvenirs ou trompé par sa mémoire : par exemple M. de Sainte-Croix dit que les initiés aux Dionysiaques offroient à Bacchus les prémices des fruits. Pour fonder cette assertion il cite un passage de Plutarque dans son Traité de la soif des richesses [1], ce passage ne paroît pas appliquable aux Dionysiaques, mais bien aux Bacchanales; et si l'on veut que Plutarque ait parlé des fêtes de Chéronée, il ne seroit pas appliquable surtout aux Dionysiaques d'Athènes. « Rien n'étoit plus simple et en même temps plus agréable, dit Plutarque, que la manière dont on célébroit autrefois, dans ma patrie, la fête des

[1] Plut., *de Cupid. divit.*, T. I., p. 527.

Bacchanales : deux hommes marchoient à la tête du cortège, dont l'un portoit une cruche de vin, et l'autre un cep de vigne; un troisième traînoit un bouc, un quatrième avoit un panier de figues, une figure du Phallus fermoit la marche; on néglige aujourd'hui cette heureuse simplicité, on la fait même disparoître sous un vain appareil de vases d'or et d'argent, d'habits superbes, et déguisemens bizarres. » Il me paroît certain que M. de Sainte-Croix a cité de mémoire, et sa citation n'est pas exacte, surtout lorsqu'il parle de prémices de fruits dont il n'est pas question dans Plutarque, mais au fond son assertion ne m'en paroît pas moins fondée sur la connoissance générale qu'il avoit de l'origine des Dionysiaques. Il est certain qu'avant la fondation d'Athènes, les Grecs durent se rassembler plusieurs fois pendant l'année pour offrir aux dieux leur reconnoissance des fruits qu'ils en recevoient, il y avoit deux époques où ces fêtes qui étoient particulièrement consacrées à Bacchus, devoient être plus solennelles, l'époque où on faisoit la vendange et celle où se faisoit la dégustation du vin nouveau; très certainement dans l'une ou l'autre de ces fêtes on offroit à Bacchus les prémices des fruits ,avoir dans le mois de mars, les prémices du vin nouveau, et dans le mois d'octobre, les prémices de la vendange. Lorsque ces fêtes passèrent à Athènes on en conserva les anciens rites, et conséquemment l'usage de faire les mêmes offrandes qui se pratiquoient dans les campagnes. Quoique la

fête du mois de mars ait été la première admise à Athènes, celle du mois d'octobre ne s'y établit pas moins avec les rites anciennement observés qui, du reste, ne durent différer de ceux de la fête du mois de mars, que pour les objets qui n'existoient plus à l'époque de ces fêtes; au mois de mars par exemple, on ne pouvoit offrir les prémices des fruits de la vendange, ni au mois d'octobre les prémices du vin nouveau : à la vérité, les fêtes du *Limnæ* étoient presqu'abandonnées dès le temps de Thucydide; elles furent à peu près abolies par Cinésias contemporain d'Aristophane, mais elles furent rétablies par l'orateur Lycurgue et transportées au Pirée, et l'on a pu dire avec vérité de ces fêtes à Athènes, ce que Plutarque a dit de celles de sa patrie, que simples dans leur origine on y offroit les prémices des fruits, mais qu'elles prirent plus d'appareil et des formes plus brillantes et plus pompeuses à mesure que le goût des arts et du luxe s'introduisit dans Athènes.

Dans les Dionysiaques, comme dans les fêtes d'Eleusis, on sacrifioit un porc, tandis que dans les Bacchanales la victime étoit un bouc.

L'hiérophante, ou quelqu'autre initié, faisoit aux initiés le partage des viandes; ce partage appartenoit à la partie des mystères relatifs à l'histoire de Bacchus, mis en pièces par les Titans. Les initiés étoient obligés de manger crues les parties qui leur étoient distribuées; ce rite s'appeloit omophagie, et le partage des viandes créonomie. Ce partage se

faisoit sur le van mystique; Isis mit sur un van les membres d'Osiris déchirés par Typhon. Si on en croit Eusèbe et Arnobe [1], les habitans de Chio représentoient cette partie des mystères en sacrifiant à Bacchus un homme dont les membres étoient mis en pièces. Cette barbarie avoit aussi lieu, dit-on, à Ténédos : les écrivains anciens ne parlent pas de cette horrible coutume chez les habitans de Chio et de Ténédos; ils représentent seulement les femmes de ces îles, comme étant célèbres par la fureur et les emportemens avec lesquels elles célébroient les fêtes de Bacchus, et ils les placent à cet égard sur la même ligne que les femmes de la Béotie et de la Thrace, dont les actes furieux ont fait si souvent retentir les théâtres de la Grèce [2]. Les habitans de Chio donnoient à Bacchus le surnom d'*Omadius*, *cruel*; Plutarque lui donne aussi le nom d'Omestes [3]. Il raconte que Thémistocle étant sur le point de livrer la bataille de Salamine, faisoit un sacrifice sur le vaisseau amiral, lorsqu'on lui amena trois jeunes prisonniers d'une grande beauté, magnifiquement vêtus et chargés d'ornemens d'or : on les disoit fils d'Antarctus et de Sandancé, sœur du roi; le devin les eut à peine aperçus, que, d'après un signe donné par les victimes, il prit la main de Thémistocle, et lui ordonna de vouer ces trois jeunes gens à Bacchus Omestes, et de les lui immoler:

[1] Euseb., *Præp. Ev.*, lib. IV. — Arnob., *ad Gentes*, lib. V, p. 486. *Bibl. Patr.* = [2] Ælian., lib. II, § 42. = [3] Plut., *de ira cohibenda*. — Id., *Vit. Anton.*, cap. 23.

c'étoit, dit-il, le seul moyen d'assurer aux Grecs le salut et la victoire. A cet ordre barbare, Thémistocle consterné, resta immobile, mais la multitude se mit à invoquer le dieu tout d'une voix, et menant les prisonniers au pied de l'autel, elle força Thémistocle d'achever le sacrifice, comme le devin l'avoit ordonné : tel est, dit Plutarque, le récit de Phanias de Lesbos, historien[1]. Hérodote ne dit rien du sacrifice de ces trois jeunes Perses, et Plutarque lui-même cite l'autorité de Phanias comme douteuse et isolée; rien n'annonce en effet dans l'histoire que les Athéniens aient immolé des hommes à Bacchus, il étoit plutôt honoré à Athènes comme un dieu bienfaisant.

§ VI. *Procession des Dionysiaques.*

La procession des Dionysiaques étoit célèbre ; les rites appartenant aux différentes fables de Bacchus y étoient réunis. On y remarquoit d'abord tous ceux relatifs au dieu du vin : elle représentoit le triomphe de Bacchus ; on y voyoit le même cortège qu'avoit, dit-on, ce dieu lorsqu'il fit la conquête de l'Inde.

Il paroît que la marche étoit ouverte par les Silènes, les Satyres et les dieux Pans ; du moins c'est ainsi qu'étoit ordonnée la fête donnée par Ptolémée Philadelphe à son avénement au trône, en l'honneur de Ptolémée Sôter son père, à l'imitation des Dionysiaques de la Grèce. Dans cette fête la

[1] Plut., *Vit. Themist.*

division dionysiaque étoit précédée de Silènes, les uns couverts d'une robe pourpre foncé, les autres d'une robe pourpre clair [1]; ils étoient suivis des Satyres portant chacun une lampe dorée. Antoine fit à Ephèse une entrée semblable à la solennité de Bacchus dans les Dionysiaques, et Plutarque dit que le cortège étoit précédé de jeunes gens habillés en Pans et en Satyres. On appeloit Antoine Bacchus Bienfaisant, dit Plutarque, mais pour le plus grand nombre c'étoit Bacchus Omestes et Agrionien (cruel et féroce.)

Dans la description qu'Athénée nous a laissée de la fête de Ptolémée Philadelphe, et qu'il avoit tirée de l'histoire d'Alexandrie écrite par Callixène, la procession des Dionysiaques est traitée dans un si grand détail, que ce morceau peut bien suppléer au silence qu'ont gardé les écrivains grecs sur la plus grande partie des cérémonies de cette procession à Athènes; car cette fête étoit purement grecque, et en écartant tout ce qui y avoit été introduit dans le dessein de rendre à Ptolémée Sôter les honneurs divins, en ayant soin de n'admettre aucune circonstance due à l'exagération du narrateur, en s'en tenant scrupuleusement à ce qui est de l'essence du culte de Dionysius, en rejetant ce qu'a pu y introduire le luxe inséparable de l'objet de cette fête et entièrement étranger aux Dionysiaques, on pourra se former une idée des rites de cette proces-

(1) Athen., lib. V, cap. 6.

sion célèbre à Athènes, et avoir une notion assez exacte du culte de Dionysius à Alexandrie.

Le cortège étoit ouvert par la bannière de l'étoile du matin. Après la troupe de Silènes, de Pans, de Satyres, dont nous avons parlé, quarante autres Satyres, précédés de cent-vingt enfans, s'avançoient ceints de couronnes de lierre; ils avoient à la main une seconde couronne de pampre. Ils s'étoient peints le corps, les uns de couleur pourpre, les autres de vermillon et de diverses autres couleurs; deux Silènes les suivoient en chlamydes de couleur pourpre; l'un d'eux avoit un chaperon et un petit caducée, l'autre tenoit une trompette. Au milieu d'eux marchoit une statue représentant un homme de quatre coudées, avec un masque et un habit d'acteur tragique, tenant la corne d'Amalthée. Derrière lui marchoit une très belle femme de haute stature, richement parée; elle portoit dans une main une branche de palmier, et de l'autre une couronne de feuille de l'arbre qu'on appeloit *perseà*: elle étoit suivie des quatre saisons, portant de beaux ornemens et les fruits qui distinguent ces saisons. Venoient à leur suite deux vases appelés thymiatères, propres à brûler des parfums, au milieu desquels étoit un autel carré, puis des Satyres couronnés de lierre et vêtus de pourpre, les uns portoient des vases d'or propres à verser le vin, les autres des coupes à boire. Ils étoient suivis par le poëte Philiscus, un des sept auteurs de la Pléiade, qui étoit prêtre de Bacchus, et par les auteurs, musiciens,

danseurs, et autres personnes de cette profession attachées au culte de Bacchus : tous ces personnages étoient compris sous le nom générique de τεχνῖται, *artistes*. On portoit ensuite des trépieds semblables à celui de Delphes, prix destinés aux différens exercices; les uns étoient destinés aux adolescens, les autres aux hommes faits. Un char d'une grandeur extraordinaire venoit ensuite; sur ce char étoit une haute statue de Bacchus faisant une libation avec une coupe : le dieu avoit une tunique traînante et par-dessus, une autre tunique appelée *crocotum*, d'un tissu transparent; c'est la robe sans autre ouverture que celle pour passer la tête, à laquelle ressembloient les chappes des premiers évêques chrétiens; extérieurement il avoit un autre vêtement de pourpre broché en or. Devant Bacchus, sur le chariot, étoit un cratère de Laconie, contenant quinze métretès, mesure grecque, d'un tiers plus grand que l'amphore romain, un trépied sur lequel étoit un thyamétère et deux coupes pleines de casda (espèce de laurier) et de safran. On avoit formé autour de Bacchus un berceau de pampres, de lierre et autres feuillages, d'où pendoient des couronnes, des guirlandes, des thyrses, des tambours, des bandelettes, des masques tragiques, comiques et satyriques : sur ce char étoient aussi les prêtres et les prêtresses, des ministres et interprètes des mystères, des troupes bachiques de toute espèce, et les femmes appelées Lichnophores, qui portoient le van. L'on reconnoît ici le mélange des rites du

premier Bacchus avec le dieu du vin, mélange dont Onomacrite fut un des premiers introducteurs dans la Grèce, comme nous l'avons dit; ensuite venoient les Bacchantes, autrement les Macètes, Mimallones, Bassares, Lydiennes, ayant les cheveux épars et portant des couronnes composées de serpens et de branches d'if ou de lierre : elles avoient à la main, les unes des poignards, les autres des serpens. Après elles marchoit un autre char, portant la figure assise de Nysa, haute de huit coudées. Les uns ont prétendu que cette statue représentoit Nysa nourrice de Bacchus, qui fut enterrée près de la ville de ce nom en Arabie; suivant d'autres c'étoit la statue de l'une des villes de Nysa, qui toutes étoient consacrées à Bacchus, et probablement celle de Nysa en Arabie, puisque la fête se donnoit en Egypte. Il est ordinaire de voir sur les monumens de l'antiquité, les villes représentées sous la figure de femmes plus grandes que nature et assises. La statue de Nysa étoit revêtue d'une tunique jaune brochée en or, par-dessus laquelle étoit un surtout de Laconie: cette figure se levoit artificiellement, sans que personne y touchât; elle versoit du lait d'une coupe et elle se rasseyoit. Elle tenoit de la main gauche un thyrse, autour duquel on avoit roulé des bandelettes, sa tête étoit couronnée de lierre et de raisins, elle étoit assise à l'ombre d'un feuillage épais : aux quatre angles du char étoient quatre lampes dorées. Après Nysa venoit un autre char, sur lequel on avoit construit un pressoir rempli de raisins qui

étoient foulés par des Satyres, chantant au son de la flûte la chanson *du Pressoir*. Silène étoit à la tête de la troupe, et le vin doux couloit tout le long du chemin. La joie des fêtes de Bacchus étoit toujours accompagnée de chansons et de musique : Homère, dans la description d'une vendange gravée sur le bouclier d'Achille, met au milieu des vendangeurs, un jeune homme qui joue de la lyre. Le goût et l'usage des chansons a été de tous les temps et de tous les lieux. Les Grecs n'avoient pas encore l'usage des lettres, qu'ils avoient celui des chansons, ils chantèrent leurs lois, c'est ce qui, d'après l'autorité d'Aristote, a fait donner le même nom grec (νόμοι) aux lois et aux chansons. Ils chantèrent aussi les événemens de leur histoire, et pour tout ce que la nation avoit intérêt à ne point oublier, ils employèrent ce moyen naturel de le faire passer des pères aux enfans. L'usage de chanter toutes sortes de sujets étoit tel dans la Grèce, qu'il continua même après que les lettres furent introduites ; tous les ouvrages des écrivains grecs antérieurs à Cadmus de Milet et à Phérécyde de Scyros, étoient des pièces de vers qui se chantoient. Chaque profession dans la Grèce avoit une chanson qui lui étoit particulièrement consacrée, les airs du Pressoir étoient une de ces chansons, ils étoient célèbres et devoient être multipliés ; cependant on ne trouve rien de particulier dans les auteurs anciens sur les airs du Pressoir, Athénée et Pollux n'en ont conservé que le nom μέλος ἐπιληνιός.

Suivoit un autre char (tous ces chars étoient menés par des hommes) qui portoit une outre de grandeur énorme, faite de peaux de panthère cousues ensemble; la liqueur en couloit lâchée peu à peu le long de la marche. Il étoit accompagné de Satyres et de Sylènes tous couronnés, qui portoient les uns des pots et les autres des coupes. Les outres étoient ordinairement faites de peaux de chèvre; celle-ci étoit de peaux de panthère, animal consacré à Bacchus. Les panthères, dit Appien dans son poëme sur la Chasse, furent les nourrices du dieu des vendanges; c'est pour cela qu'elles aiment le vin et qu'elles le reçoivent avec joie comme un présent de ce dieu, qui étoit souvent représenté couvert d'une peau de panthère.

Près de cette outre on menoit un cratère d'argent, porté sur un char à quatre roues, qui étoit suivi d'une grande quantité de vases et de trépieds dont Callixène donne le détail et la description.

A la suite marchoit un grand nombre d'enfans, vêtus de tuniques blanches, les uns couronnés de lierre, les autres de pin. Ils portoient des conges, et différens vases propres au service du vin; ces vins ayant été mêlés dans les urnes et les tonneaux, ceux qui étoient dans le stade le goûtoient avec modération.

Callixène ajoute à tous ces détails, dit Athénée, des tables sur lesquelles on portoit beaucoup de choses dignes de remarque : on y voyoit entr'autres le lit de Sémélé.

On voyoit encore un grand char sur lequel étoit un autre char fait de lierre et peint en rouge, d'où jaillissoient deux sources, l'une de lait et l'autre de vin. Les nymphes qui entouroient ce char étoient couronnées; on y voyoit Mercure avec de riches ornemens.

Un autre char présentoit tout l'appareil de Bacchus à son retour des Indes. Il étoit assis sur un éléphant, vêtu d'une robe de pourpre, avec une couronne de lierre et de pourpre, tenant en outre un thyrse : il avoit pour chaussure des brodequins. Devant lui et sur le col de l'éléphant, étoit assis un petit Satyre, couronné de branches de pin; de la main droite il sembloit vouloir donner un signal avec une corne de chèvre en or. A la suite marchoient de jeunes filles, vêtues de tunique de pourpre, et ceintes d'une tresse : celles qui étoient en tête avoient des couronnes de pin.

Puis s'avançoient les bandes d'animaux consacrés à Bacchus ou qui lui avoient servi dans sa conquête des Indes, des ânes montés par des Silènes et des Satyres, des éléphans, des chameaux, des boucs, des snaks, des Bubales attelés à des chars, montés par des enfans armés de thyrses et couronnés de pin ou de lierre; des mulets traînoient d'autres chars où étoient placées des femmes qui représentoient les captives indiennes; quelques chameaux portoient des productions de l'Inde, comme butin fait par Bacchus. Près d'eux étoient les Ethiopiens portant leur présent : ils étoient suivis de deux chasseurs

portant des javelots et menant des chiens de l'Inde, d'hommes portant ou conduisant des animaux de l'Inde de toute espèce.

Ensuite venoit sur un char Bacchus, représenté au moment où, poursuivi par Junon, il se sauva à l'autel de Rhéa; Priape étoit debout, à côté de lui, couronné de lierre. On voyoit la statue de Junon ayant une couronne d'or.

Un autre char portoit un thyrse et une lance d'une grande élévation.

Enfin venoit un Phalle d'une grandeur démesurée, chargé de différentes figures, entouré de guirlandes, et ayant un astre à son extrémité. Il étoit aussi traîné sur un char.

Suivoient les musiciens, puis les cortèges des autres dieux et celui d'Alexandre; cette marche pompeuse étoit accompagnée de cavalerie et d'infanterie magnifiquement armées, et on y donna dans cette fête des combats gymniques dont les prix portés triomphalement faisoient partie du cortège.

Masurius l'un des convives du banquet d'Athénée n'avoit d'autre objet, en faisant l'extrait de cette description de Callixène que de prouver qu'il n'y avoit aucun royaume aussi opulent que l'Egypte, et que Ptolémée Philadelphe fut un des princes les plus riches qui eussent jamais existé. Il remarque donc que dans cette pompeuse cérémonie il n'a voulu parler que de ce qui pouvoit donner l'idée de ces immenses richesses, et qu'il n'a voulu présenter que les objets qui étoient en or, en argent,

ou en matières précieuses; Masurius ne se seroit pas aussi clairement expliqué sur ses intentions, qu'elles eussent été facilement devinées, car il ne s'est fort étendu que sur les parties du culte de Bacchus relatives au dieu du vin, qui employant un plus grand nombre de choses matérielles telles que les vases, les cuves, les pressoirs, les thyrses, etc., étoient plus propres à donner une haute idée des richesses de Ptolémée, que les parties mystiques qui n'exigeoient pas cet appareil. Aussi voit-on que Masurius a parlé avec une extrême concision de toute la partie mystique de ce culte; il glisse pour ainsi dire sur la partie du cortège où se trouvoient les prêtres, les prêtresses, les ministres et les interprètes des mystères, il parle à peine des Lichnophores, de Mercure, des troupes bachiques relatives à la tragédie et aux arts, du Phallus et de Rhéa. Il est regrettable qu'Athénée ne nous ait pas transmis les détails sur cette partie mystique, qui se trouvoient nécessairement dans l'ouvrage de Callixène; mais tel qu'il nous est parvenu, ce monument n'est pas moins précieux pour la connoissance de la procession des Dionysiaques, et quelqu'exagération que l'on y trouve, l'on reconnoît facilement que cette exagération n'est relative qu'à la magnificence et à la richesse de cette fête qui y est portée à un point incroyable, mais qu'elle est étrangère aux détails du culte de Bacchus. A Athènes, au milieu de ces satyres, de ces pans, de ces hommes couverts de peaux de faon, montés sur des ânes, déguisés

en femmes, mêlant leurs cris au bruit des instrumens, se livrant aux convulsions de la fureur, ou aux désordres de l'ivresse, exécutant des danses, des vases à la main, au milieu de cette troupe de forcenés, s'avançoient gravement et dans un bel ordre les différens chœurs députés par les tribus, et une quantité de jeunes filles, portant les cistes sacrés, marchoient, parées de leurs plus beaux ornemens, et de toutes les grâces de la jeunesse et de la modestie. (1)

Les mystes portoient tous des rameaux; ces Dendrophories ou gestations de rameaux appartenoient à la partie mystique du culte de Bacchus; elles étoient communes à tous les cultes dans lesquels entroit cette mysticité: elles appartenoient à Dionysius, à Apollon, à Hécate, aux muses et surtout à Cérès, qui tous étoient caractérisés par des rites tenant de l'orgie ou du bachique, suivant l'expression de Strabon. Dans les Dionysiaques comme dans les fêtes d'Eleusis, les jeunes canéphores, distinguées par la pureté de leurs mœurs, comme par la noblesse de leur naissance, portoient dans les cistes les symboles des mystères. (2)

(1) Strab., lib. X, p. 468.

(2) Thucydide (lib. VI, § 56.—Ælian., *Hist.* lib. XI, cap. 8.), raconte qu'Hipparque, fils de Pisistrate, voulant outrager Harmodius, chassa honteusement sa jeune sœur qui s'étoit présentée pour porter le ciste mystique, en soutenant qu'elle n'étoit pas d'une naissance à remplir cette fonction. Harmodius et son ami

Le chœur des femmes dans la comédie de Lysistrate par Aristophane, dit : J'ai fait les fonctions de Canéphore, quand j'étois grande et belle fille et j'avois une guirlande de figues. (1)

Ce passage et celui de Plutarque que nous avons déjà cité (2), prouvent que, dans les fêtes de Bacchus, les Canéphores portoient des figues. Les figues étoient consacrées à Bacchus : parmi les tableaux d'Herculanum, on voit deux jeunes filles tenant de la main droite une corbeille de figues et de la gauche un vase penché. Les éditeurs des antiquités d'Herculanum ont reconnu que ces deux jeunes filles offroient à Bacchus les prémices des figues; on voit dans ces mêmes tableaux plusieurs autres figures de femmes qui portent des figues dans un petit plat, et les présentent à Bacchus le jour de sa fête. (3)

Les cistes qui, dans les premiers temps, étoient simplement de jonc, d'osier ou de bronze, furent ensuite d'or suivant le témoignage du scholiaste d'Aristophane (4); parmi les objets mystiques que

Aristogiton, indignés de cet outrage, s'en vengèrent par la mort d'Hipparque.

Les Romains faisoient au contraire peu de cas des cistophores, si l'on en juge par une épigramme de Martial :

Dum te posse negas, nisi lato, Gellia, clavo
Nubere, nupsisti, Gellia, cistifero. (Martial, lib. V *Ep.* 17, v. 3.)

(1) Κακανηφόρουν ποτ' οὖσα
Παῖς καλὴ, ἔχουσ' ἰχάδων ὁρμαθὸν. (Arist., *Lysistr.*, v. 647.)

(2) Plut., *de Cupid. div.* = (3) *Pitt. d'Erc.*, tav. 22, 23. = (4) Aristoph. *Schol.*, *in Achar.*

contenoient les cistes dans la fête des Dionysiaques, l'on distinguoit les rameaux de myrte, les férules, les gâteaux de diverses espèces, le sel, les pavots, le serpent, le couteau des sacrifices [1]; mais l'objet principal renfermé dans ces cistes étoit le Phallus. Cet emblême de la génération ne figuroit pas seulement dans les cistes, il étoit porté triomphalement dans la procession des Dionysiaques. Dans les Acharniennes d'Aristophane, Dicéopolis quitte l'assemblée des Athéniens pour venir célébrer cette fête avec sa famille; le Phallus étoit un rite tellement essentiel dans ces solennités, qu'il n'étoit pas omis même lorsqu'on les célébroit en particulier dans l'intérieur de la maison. « Attention, attention ! dit Dicéopolis; vous Canéphore, soyez plus avant, et que Xanthias tienne le Phallus élevé; posez-là votre ciste, ma fille, pour que nous commencions. Ma mère, passez-moi la cuiller pour que je passe la farine sur le gâteau. Voilà qui est bien préparé: maintenant, divin Bacchus, ayez égard à la reconnoissance qui préside à cette fête, et aux sacrifices que j'offre avec toute ma famille ! Permettez que je célèbre sans accident les bacchanales des champs! allons, ma fille, jolie comme tu l'es, veille à porter joliment le ciste, les yeux fixés sur le tymbrophage (le Phallus); vous Xanthias, tenez-vous près de la Canéphore;

[1] C'étoit un petit glaive appelé κανὸς, du mot κανεῖν, *occidere*, suivant Suidas (Suid., v. Κανοῦν.), ce qui avoit fait donner le même nom κανοῦν au ciste.

» portez toujours le Phallus élevé, je vous suivrai
» en chantant l'hymne à ce dieu; ma femme, observez
» la fête de dessus la plate-forme.

Les Phalles étoient faits d'un morceau de bois oblong ayant à sa sommité un membre viril de cuir. Le membre viril fut fait, dans le principe, de bois de figuier; dans la suite, il fut fait avec des peaux, on l'attachoit au col; dans les Dionysiaques on le faisoit mouvoir et on le sautoit. (1)

Les Ithyphalles étoient des prêtres de Bacchus qui suivoient le Phallus, revêtus d'habits de femmes. On appeloit aussi ithyphalles les hymnes que l'on chantoit en dansant en l'honneur du Phalle élevé. (2)

La pompe ithyphallique marchoit en public au milieu des femmes les plus recommandables (3). Cette pompe étoit appelée *Periphallia;* ceux qui portoient la machine ithyphallique s'appeloient Phallophores (4), le cantique du chœur, s'appeloit *Phallicon Asma*, *Cantilenam de pene accinam.* La foule, dit Strabon, suivoit la pompe du Phallus, en portant des branches d'arbre et en dansant. (5)

Les honteuses flatteries des Athéniens envers Démétrius Poliorcète sont célèbres; lorsque ce prince revint de Leucade et de Corfou à Athènes, on alla au-devant de lui avec des ithyphalles qui dansoient en suivant la mesure des hymnes. Ils s'arrêtoient par intervalle au milieu de la foule, dan-

(1) Suidas, v. *Phalloi*. = (2) Suidas, v. *Ithyphalloi*. = (3) August., *Civ. Dei*, lib. VII, cap. 21, 22. = (4) Athen., lib. XIV, cap. 4. = (5) Strab., lib. X.

soient, répondoient aux hymnes chantés en l'honneur de Démétrius, dans lesquelles ils faisoient une partie. Athénée nous a conservé l'hymne Ithyphallique chanté en l'honneur de Démétrius [1]. Il n'a aucun rapport avec l'emblême de la génération, objet des hymnes chantés dans les Dionysiaques, mais il ne fait pas moins connoître la nature de ce genre de poésie : les notes de Casaubon sont fort curieuses à cet égard.

Le chant Ithyphallique étoit consacré exclusivement à Bacchus comme le Péan à Apollon.

Le passage d'Aristophane que nous avons cité, où Dicéopolis ordonne à sa femme d'observer de dessus sa plate-forme la fête des Dionysiaques qu'il célèbre, semble indiquer que les plates-formes des maisons étoient couvertes de spectateurs et surtout de femmes, et si l'on rapproche ce vers d'Aristophane d'un passage d'Athénée [2], l'on verra que de leurs plates-formes ces spectateurs tenoient des lampes et des flambeaux pour éclairer la pompe qui défiloit presque toujours pendant la nuit [3]. Socrate de Rhodes dans son troisième livre de la guerre civile, cité par Athénée, rapporte qu'Antoine étant parti de la Cilicie, où Cléopâtre qui étoit venue à sa rencontre, lui avoit donné un repas célèbre, séjourna quelque temps à Athènes, et qu'il célébra les Dionysiaques dans tout leur appareil. Il joua le rôle du

[1] Athen., lib. VI, cap. 15. = [2] Athen., lib. IV, cap. 12.= [3] Sophoc., *Antigon.*, v. 1161.—Pausan., *Corinth.*, cap. 37.

dieu, et se fit proclamer Bacchus, il se rendit à la citadelle, éclairé par les flambeaux que toute la ville tenoit allumés sur les plates-formes. D'après les rites prescrits par les oracles de Delphes qui avoient ordonné le rétablissement de l'ancien culte de Bacchus, la procession devoit s'arrêter dans les places et dans les carrefours pour y faire des libations en l'honneur de Bacchus pour la prospérité de la ville, et pour y immoler des victimes. [1]

Il est probable que l'initiation précédoit cette procession, puisque la nuit étoit employée à cette solennité et aux autres cérémonies mystiques, et que le lendemain étoit le jour des chytres où l'on s'occupoit des jeux scéniques qui le remplissoient tout entier. Dans ces mystères on employoit les mêmes moyens qu'à Eleusis pour remplir l'ame des initiés d'une sainte horreur. Le récipiendaire étoit probablement soumis à peu-près aux mêmes épreuves, et aux mêmes obligations; comme les cérémonies d'Eleusis sont amplement détaillées dans un grand nombre d'ouvrages et surtout dans ceux de Meursius et de M. de Sainte-Croix, et que je n'ai rien trouvé dans les anciens qui fût particulier aux initiations des Dionysiaques, je crois inutile de répéter ici, ce qu'ont dit des initiations d'Eleusis ces savans; ce qu'il y a de certain c'est qu'il existoit une très grande analogie entre les fêtes d'Eleusis et les Dionysiaques, ou plutôt les

[1] Démosth., *Orat. in Medim.*

Dionysiaques, comme nous l'avons dit, n'étoient qu'un mélange des rites d'Eleusis et de ceux du dieu du vin. On peut conjecturer avec quelque fondement que lorsque le culte du dieu du vin fut apporté dans l'Attique par Pégase d'Eleuthère, cette divinité présentoit des formes trop déterminées pour l'identifier avec Cérès, sans la faire déroger à son caractère; Bacchus Iacchus étoit le seul qui pût être uni à Cérès, aussi son culte se perdit entièrement dans celui de cette déesse. Les Dionysiaques ne furent probablement imaginées par Pégase que pour pouvoir fondre ces deux cultes sans les faire sortir de leurs attributions respectives, aussi il y avoit une communauté singulière entre le culte d'Eleusis et les Dionysiaques. Il est très probable, par exemple, que les fonctions de l'hiérocéryx dans les Dionysiaques étoient remplies par l'Hiérocéryx d'Eleusis, et que le dadouque d'Eleusis assistoit également aux Dionysiaques. Nonnus qui étoit si versé dans les connoissances mythologiques, et qui connoissoit si bien toutes les nuances du culte de Bacchus, a consigné le fait de cette analogie dans son poëme. « La déesse Pallas, dit-il, remit après sa nais-
» sance l'enfant (Bacchus) aux prêtresses d'Eleusis.
» Les nymphes de Marathon, *couronnées de lierre*,
» formèrent des danses autour du jeune Iacchus,
» pour célébrer sa naissance, elles agitèrent pen-
» dant la nuit la torche attique.... Elles instituèrent
» des sacrifices en l'honneur de l'ancien et du nou-
» veau Bacchus, et en adressant un nouvel hymne

» au troisième....... Athènes célébra de triples mys-
» tères.....»

§ VII. *Fête des Chytres, troisième jour des Anthestéries—C'est le jour des Chytres que se livroient les combats dramatiques. Leur origine.*

Le troisième jour des Anthestéries étoit le jour des chytres; cette fête se célébroit donc le lendemain des choès, le treizième du mois anthestérion [1] : elle ne duroit qu'un jour puisqu'elle faisoit partie des anthestéries qui n'en duroient que trois. Le mot grec χύτροι, χύτρα, *olla*, signifie marmite, chaudière; la cérémonie qui avoit fait donner le nom de chytres à cette fête consistoit à faire cuire dans une grande chaudière ou marmite, les herbages, semences ou grains de toute espèce en l'honneur de Bacchus et de Mercure Chthoniens : l'origine de cette cérémonie remontoit, dit-on, à la plus haute antiquité; elle avoit été instituée par ceux qui, ayant survécu au déluge de Deucalion, offrirent toutes les graines et toutes les semences qui avoient échappé au déluge, à Mercure Chthonien ou Terrestre, pour se le rendre propice, obtenir de lui les fruits de la terre, et pour qu'il fût favorable à ceux qui avoient été submergés sous les eaux [2]. Il n'étoit permis à personne par respect pour le dieu de toucher à cette offrande; aucun prêtre même ne pouvoit y goûter, elle étoit dispersée par les cam-

[1] Harpocr., *Philoch. oper. de Festis.* = [2] Suidas, v. Χύτροι.

pagnes. Dans la Grèce cette opinion d'un déluge fut généralement répandue dans les temps postérieurs à Pindare, et on trouve un grand nombre de cérémonies qui rappellent cette catastrophe[1] (*t*). A Hiérapolis on donnoit comme un rite commémoratif du déluge, l'usage où étoit un homme de passer sept jours et sept nuits sur l'énorme Phallus que l'on disoit avoir été élevé par Bacchus lui-même à l'entrée du temple, parce que le déluge obligea les hommes à chercher un asyle contre les eaux, sur le sommet des montagnes et le faîte des arbres; un autre usage commémoratif du déluge se pratiquoit dans ce même temple, à un certain jour de l'année: chacun alloit puiser de l'eau dans un vase à la mer, et apportoit ce vase fermé avec de la cire et cacheté. Le vase étoit présenté à un galle qui habitoit au bord d'un lac sacré, peu éloigné du temple; le sceau étoit vérifié par lui et le cachet levé, ensuite tous les vases étoient vuidés dans une ouverture pratiquée sous le temple, et par laquelle, disoit-on, s'étoient écoulées les eaux du déluge[2]. A Athènes même, dans le temple de Rhéa, il y avoit un lieu consacré sous le nom d'Olympias: on montroit en ce lieu un trou par lequel, disoit-on,

[1] *Sacra sunt instituta diis falsis a regibus Græciæ, quæ memoriam diluvii, et ab eo liberationis hominum, vitæque tunc ærumnosæ modo ad alta, modo ad plana migrantium, solemni celebritate revocaverunt.* — Telle est l'explication que S. Augustin donne des lupercales. (S. Augustin, *de Civ. Dei*, lib. XVII, cap. 12.) = [2] Lucian., *de Dea Syria*, § 12, 18, 28, 29.

s'étoient écoulées les eaux du déluge sous Deucalion, tous les ans on alloit y jeter en cérémonie des grains d'orge et de miel [1]. On ajoutoit que c'étoit Deucalion qui avoit bâti ce temple, et on se servoit de cet argument pour prouver le séjour de Deucalion à Athènes [2]. On montroit même près de ce temple le tombeau de Deucalion; dans l'île de Samothrace il y avoit sur les hauteurs des autels qui y avoient été dressés, disoit-on, en mémoire de ce que l'île submergée par un déluge avoit été délivrée de l'inondation, et tous les ans on offroit sur ces hauteurs des sacrifices aux dieux en mémoire de ce bienfait. [3]

C'est le jour des chytres que se livroient les combats dramatiques, voici la tradition qui nous a été conservée par Athénée sur leur invention : « C'est au vin, dit Athénée [4], que l'on doit l'in-
» vention des pièces dramatiques; elles furent ima-
» ginées à Icarie, bourgade de l'Attique, pendant les
» vendanges. » Les partisans d'Evhemère prétendoient que Bacchus avoit lui-même inventé les théâtres et les pièces dramatiques, qu'il avoit établi des écoles de musique, qu'il exemptoit de toutes fonctions militaires dans ses armées, ceux qui s'étoient rendus habiles dans cet art, et qu'il avoit formé des compagnies de musiciens qui jouissoient des plus grands privilèges. [5]

[1] Pausanias, *Attic.*, p. 16. = [2] Hygin appelle Deucalion, Cécrops. (Hygin, lib. II, cap. 30.) = [3] Diod. Sic., lib. V, p. 223. = [4] Athen., lib. II, cap. 3. = [5] Diod. Sic., lib. IV, cap. 2.

Icarie étoit une montagne de l'Attique habitée par des peuples de la tribu Egéide. Cette montagne avoit un bourg de son nom qui fut le lieu de la naissance de Thespis; les habitans de ce bourg sacrifièrent les premiers à Bacchus un bouc qui avoit ravagé les vignes. De là est née la fable d'Icarius qui donna le nom à cette contrée : il avoit appris de Bacchus lui-même l'art de cultiver la vigne, et rencontrant un jour un bouc faisant du dégât dans ses vignes, il l'immola à Bacchus son bienfaiteur. Quoiqu'il en soit de cette fable, les paysans, acteurs ou témoins du sacrifice du bouc, se mirent à danser autour de la victime en chantant les louanges du dieu : ce divertissement passager, dit le P. Brumoy, devint un usage annuel, puis un sacrifice public, ensuite une cérémonie universelle, et enfin un spectacle profane; car comme tout étoit sacré dans l'antiquité païenne, les jeux et les amusemens se changèrent en fêtes religieuses, et les temples à leur tour se métamorphosèrent en théâtres; mais cela n'arriva que par degrés. Les Grecs venant à se polir transportèrent dans leurs villes une fête née du loisir de la campagne. Les poètes les plus distingués se firent gloire de composer des hymnes religieux, et d'y ajouter tout ce que la musique et la danse pouvoient y répandre d'agrémens. On établit des prix de poésie, et ce prix, au moins à la campagne, étoit un bouc ou une outre de vin; depuis long-temps l'hymne bachique étoit appelé tragédie, c'est-à-dire, chanson

du bouc ou des vendanges ; ce ne fut en effet rien autre chose durant un long espace d'années. On perfectionna le même genre, mais on ne le changea pas, et on ne trouve ni dans ces hymnes ni dans les chœurs qui les chantoient, aucune trace de la véritable tragédie; Le P. Tournemine conjecture non-seulement que ces poésies devinrent graves, touchantes et passionnées, mais qu'elles eurent pour objet la mort de Bacchus ou Osiris tué par Typhon, lorsque les Egyptiens eurent apporté cette mythologie dans la Grèce. Quoiqu'il en soit, ces simples chœurs n'étoient pas des tragédies : ce qu'on nous raconte de Thespis barbouillant ses acteurs de lie, pour les rendre plus semblables à des satyres, les promenant dans des chariots, d'où ils lançoient des épigrammes et des plaisanteries aux passans, donne bien l'origine du drame satyrique; mais l'acteur unique qu'il introduisit dans ses chœurs, ne rend pas aussi bien raison de l'origine de la tragédie. Cet acteur unique pouvoit-il jouer seul une tragédie; il faut pour un drame un dialogue et, conséquemment deux interlocuteurs. L'introduction de cet acteur fut une heureuse innovation, il supposoit sans doute une action dont il faisoit le récit, mais ce ne fut qu'une ébauche fort imparfaite de la tragédie; les poètes se lassèrent à la fin de ces éloges bachiques qui devenoient fades comme les louanges toujours répétées sur le même sujet, et le récit qui n'étoit que l'accessoire l'emporta peu à peu sur le principal. Phrynichus, Cherillus et tous

ceux qui composèrent dans le goût de Thespis, oublièrent presqu'entièrement la destination du chœur et ne parlèrent plus de Bacchus; delà il arriva que la tragédie fut détournée de son but, et passa des honneurs rendus à Bacchus à des fables et à des représentations passionnées [1]. Les prêtres s'en plaignirent, et leurs plaintes fondèrent ce proverbe: *Cela est beau, mais on n'y voit rien de Bacchus.* « Il est surprenant, ajoute le P. Brumoy, que ni Aristote, ni ceux qui ont traité cette matière, ne nous aient pas montré les divers changemens que reçut la tragédie depuis sa naissance. Aucun écrivain, à l'exception de Philostrate et de Quintilien, ne nous ont dit nettement qu'Eschyle fut le véritable inventeur de la tragédie proprement dite, chose qui résulte nécessairement des écrits de tous les auteurs de l'antiquité. Tous en effet s'accordent à dire qu'il joignit un second acteur à celui de Thespis; voilà des interlocuteurs, voilà un dialogue, et par conséquent le genre de la tragédie; avant lui, rien de tout cela, c'est donc Eschyle qui est véritablement le père de la tragédie. Ce fut lui qui orna le théâtre de décorations convenables au sujet, il masqua le visage des acteurs, il les haussa sur le cothurne, et les revêtit de robes traînantes pour paroître avec plus de majesté. Il fit élever le théâtre, il donna à ses acteurs les formes et la taille des héros qu'ils représentoient et que les anciens croyoient avoir été d'une énorme grandeur (Hercule avoit huit pieds).

(1) Plut., *Sympos.*, lib. I, *Quæst.* I.

Ainsi ils avoient une tête, des jambes et des bras postiches; l'immense ouverture de la bouche étoit tellement figurée, qu'elle augmentoit le son de la voix; ce porte-voix étoit nécessaire pour remplir la capacité du lieu, aussi bien que les vases d'airain placés dans les intervalles de l'amphithéâtre. Il donna aux acteurs les nonces, les internonces, en un mot tout le cortège des héros. Aussi les Athéniens l'appelèrent-ils le père de la tragédie, et quoiqu'il fût mort, ils l'invitoient à haute voix à assister aux Dionysiaques. »

On ne sauroit nier la justesse de ces réflexions que j'ai tirées du discours sur l'origine de la tragédie par le P. Brumoy. Ainsi, suivant ce savant et judicieux écrivain, le hasard et Bacchus donnèrent les premières idées de la tragédie en Grèce; cependant au lieu de restreindre l'origine de la tragédie au bourg d'Icarie, au hasard d'un bouc immolé par les habitans de ces contrées, à leur joie et à leurs chants autour de la victime, historiette qui n'a peut-être été créée par les Athéniens que parce que ce bourg avoit vu naître Thespis, je trouve bien plus sûrement l'origine de toute poésie en général et conséquemment de la tragédie, dans le caractère et l'esprit des premiers âges. Lorsque les Pélasges se rassembloient pour offrir aux dieux les prémices des grains et des vendanges, ils exprimoient leur joie et leur reconnoissance par des danses et par des chants; ces assemblées étoient composées surtout de jeunes gens des deux sexes, qui en for-

moient la plus belle et la plus nombreuse partie; le culte religieux prenoit l'empreinte de la gaieté bouillante d'un peuple vif et turbulent. Ces fêtes étant particulièrement consacrées à Bacchus, ceux qui, parmi les jeunes Pélasges, avoient le plus d'imagination, échauffés par les présens du dieu qu'on célébroit, composoient des chants en son honneur. Mais après la formation des premières peuplades chez les Grecs, les assemblées solennelles des Pélasges, leurs chants, leurs danses n'eurent plus seulement pour objet l'adoration de leurs divinités, mais la célébration de quelqu'événement heureux, par exemple d'une victoire remportée sur les ennemis. Le récit qu'on en faisoit donnoit un nouvel aliment à la joie publique : l'on sait que la danse des anciens, comme celle des barbares de notre temps, étoit une représentation mimique de quelque fait; la narration de cet événement heureux étoit donc accompagnée de la représentation de la chose-même par la danse, par un chant approprié au mouvement du corps, par le son d'un instrument de musique qui, en même temps qu'il marquoit et régloit les mouvemens du corps, régloit aussi ceux du discours; le discours lui-même étoit cadencé et tenoit de la poésie, il devoit fixer, d'une manière frappante, le fait dans l'esprit des auditeurs : cet ensemble d'abord grossier se perfectionna dans la suite, et fut soumis à des règles qui devoient naître de l'expérience même, puisqu'on remarquoit les choses qui déplaisoient et

celles qui faisoient une impression agréable. Chaque année on célébroit l'anniversaire de cet heureux jour et le récit se renouveloit; mais chaque année aussi on y faisoit entrer des circonstances nouvelles, et le fait principal, vrai et certain d'abord, ne fut bientôt qu'une fable : les chefs de famille les plus recommandables étoient placés par ces récits au rang des héros; les louanges des dieux, qui auparavant formoient le seul objet des solennités, furent amalgamés avec les hauts faits de ces héros. L'on reconnoît l'origine du poëme épique et même de la tragédie dont les sujets furent puisés dans ces récits, c'est-à-dire, dans l'histoire et dans la fable, on reconnoît le germe de la poésie en général qui s'éleva par la suite à un si grand point de perfection chez les Grecs. De là il arriva qu'ils eurent un génie qui leur étoit propre, génie qui a eu une grande influence sur leur système religieux.

Après la fondation d'Athènes l'art de la tragédie qui avoit pris naissance dans les fêtes de Bacchus, à la campagne, passa dans la ville en y traînant un cortège qui fit toujours reconnoître son origine; le drame satyrique particulièrement, dont les chœurs étoient composés de satyres, étoit un spectacle uniquement consacré à Bacchus, et que les poëtes avoient été obligés de joindre à leurs tragédies perfectionnées, dans le dessein de contenter le peuple qui s'écrioit toujours en voyant ces pièces nouvelles, *Quid ad Bacchum* (1). Les jours désignés pour la

(1) Οὐδὲν πρὸς τὸν Διόνυσον. On a donné diverses étymologies

représentation des pièces dramatiques annonçoient encore le dieu qui leur avoit donné naissance, puisque ce n'étoit que dans les fêtes de Bacchus que ces spectacles étoient donnés à Athènes. Ainsi la tragédie et la comédie restèrent toujours liées à la solennité de ses fêtes, tous les théâtres et tous les jeux scéniques lui étoient uniquement consacrés; c'est pourquoi les combats sur le théâtre ont été appelés Dionysiaques. Les acteurs étoient aussi appelés διονυσιακοὶ τέχνιται, ouvriers de Bacchus. On ne représenta d'abord des pièces qu'aux fêtes Lénéennes

à ce proverbe. On rapporte qu'Epigènes de Sicyone, ayant fait une tragédie sur Bacchus, les spectateurs lui crièrent, *quid ad Bacchum?* mais il n'y a rien de si invraisemblable que ces relations, et en général que l'existence de ces tragédies et de leurs auteurs avant Thespis :

Ignotum tragicæ genus invenisse Camœnæ
Dicitur, et plaustris vexisse poemata Thespis. (Horat., *de Arte poet.*)

Sur quelle autorité peut être fondée l'existence d'un Théomis, que l'on dit être le contemporain d'Oreste, et dont les tragédies furent imitées par Minos et par Auléas, ainsi que celle d'Epigènes de Sicyone, qui étoit séparé de Thespis par seize générations? D'après une tradition beaucoup plus vraisemblable, les combats littéraires en l'honneur de Bacchus commencèrent par les pièces appelées *Satyriques*, peu à peu on en vint aux tragédies, dont les sujets étoient puisés dans l'histoire et dans la fable, sans qu'il fût question de Bacchus, d'où quelques-uns s'écrièrent, *quid ad Bacchum?* Suivant Plutarque, ce proverbe fut appliqué à Phrynichus et à Eschyle, comme nous l'avons vu : en général on appliquoit ce proverbe à ceux qui s'éloignoient du but qu'ils s'étoient proposé. (Suidas, v. Οὐδεν.)

et aux Dionysiaques de la ville [1], ensuite on donna des représentations dramatiques aux Panathénées ; Samuel Petit assure qu'avant la troisième année de la quatre-vingt-treizième olympiade qui eut Callias pour archonte, les poètes donnoient trois représentations par an.

Si l'observation de Samuel Petit est vraie, il faut que le plaidoyer de Lysias pour un citoyen accusé de s'être laissé corrompre par des présens, ait été fait après la troisième année de la quatre-vingt-treizième olympiade ; car dans la péroraison de ce plaidoyer qui nous est restée, il fait dire à ce citoyen : « Inscrit dans le catalogue des citoyens sous l'ar- » chonte Théopompe et nommé *Chorège pour les » tragédies*, je tirai trente mines de ma bourse ; » trois mois après, pendant les Thargélies, j'obtins » le prix avec le chœur d'hommes faits, et il m'en » coûta 2000 drachmes ; plus de huit cents sous » l'archonte Glaucipe, pendant les grandes Pana- » thénées ; sous le même archonte, dans les fêtes » de Bacchus, je remportai le prix avec le chœur » d'hommes faits, dont les frais avec la consécration » du trépied, montèrent à cinq mille drachmes ; » ajoutez trois mille sous l'archonte Dioclès, pendant » les petites Panathénées pour une troupe de musi- » ciens, danseurs......... Sous l'archonte Euclide, » j'exerçai la fonction de Chorège dans des comé- » dies : Céphisodote étoit chef du chœur, je vain-

[1] *Scholiast.* Arist., *Ach.*, v. 503.

» quis mes rivaux, et je dépensai seize mines avec » la consécration des habits, plus sept mines dans » les petites Panathénées, pour une troupe de » jeunes danseurs. » Ainsi à l'époque où ce discours fut prononcé, il y avoit des représentations dramatiques non-seulement aux grandes et petites Dionysiaques, mais encore aux grandes et petites Panathénées et aux Thargélies.

Antiphon fait dire aussi au Chorège pour lequel il fit un plaidoyer : « Lorsque je fus nommé chorège » dans les fêtes Thargéliennes [1], et que le sort » m'eut donné Pantaclée pour maître de chœur et » m'eut assigné la Tribu Cécropide, outre l'Erech- » téide dont je suis, je remplis ma charge avec » tout le zèle et toute l'équité dont j'étois capable. » Je commençai par disposer, pour instruire ma » troupe, de la salle la plus commode de ma mai- » son, qui m'avoit déjà servi quand j'étois chorège » dans les fêtes de Bacchus; ensuite je formai la » meilleure troupe que je pus sans faire de peine » à personne, sans enlever des gages de force, sans » me faire haïr. Tout se faisoit de la manière la » plus satisfaisante et la plus avantageuse pour les » deux parties, j'engageois les citoyens par la voie » de la douceur à m'envoyer leurs enfans : ils me » les envoyoient d'eux-mêmes et sans contrainte, » ma troupe de jeunes gens étoit formée, mais ne

[1] Les fêtes Thargéliennes se célébroient dans le mois de juillet en l'honneur d'Apollon et de Diane, ou plutôt en l'honneur du soleil. (Meursius, *Græc. fer.*, lib. IV, p. 879.)

» pouvant assister ni veiller à son instruction, j'en
» chargeai Phanostrate mon gendre. Je pris avec
» lui Amynias de la Tribu Erechtéide, connu par
» sa probité, que les citoyens de la Tribu ont
» nommé pour rassembler les jeunes gens, et pour
» veiller partout aux intérêts de la Tribu, et un
» autre de la Cécropide, qui est aussi dans l'usage
» de rassembler les jeunes gens de sa Tribu. Je
» pris pour quatrième Philippe, que je chargeai
» de faire les achats et toutes les dépenses que de-
» manderoit le maître du chœur ou quelqu'un des
» trois que je viens de nommer. »

On voit qu'un chorège avoit le droit de forcer les citoyens de sa tribu de lui envoyer leurs enfans, et de prendre des gages qui lui répondoient de leur exactitude à les envoyer.

Ce plaidoyer prouve quelle ardeur on mettoit à s'intruire pour briller dans ces solennités. Un jeune homme de la troupe de ce chorège avoit pris une drogue pour se former la voix : cette drogue l'empoisonna, il mourut sur le champ; ce plaidoyer a pour objet de défendre le chorège de l'accusation portée contre lui à cet égard.

Le chorège devoit avoir quarante ans passés, afin qu'il n'eût de liaisons avec les enfans qu'il formoit que dans un âge mûr.[1]

On distinguoit à Athènes deux sortes de charges publiques onéreuses, les unes pour l'utilité, les autres pour le plaisir ; ces dernières étoient prin-

[1] Eschin., *Orat. in Timarch.*

cipalement les charges de chorège, de gymnasiarque et d'estiateur. On ne pouvoit pas être exempt des charges pour l'utilité, mais l'exemption des charges pour le plaisir étoit une des grâces dont les Athéniens récompensoient les services rendus à l'État. Les étrangers établis à Athènes, ou ceux qui ne demeuroient pas à Athènes, mais qui avoient été gratifiés du titre de citoyen, étoient obligés de remplir les charges de chorège, de gymnasiarque, et d'estiateur; il falloit passer une fois pendant sa vie par ses charges, mais on n'étoit obligé d'y passer qu'une fois. (1)

Le citoyen qui étoit revêtu de la fonction publique et sacrée de chorège, s'engageoit à former à ses dépens une troupe de musiciens et de danseurs pour célébrer les fêtes de Bacchus. Il paroît que chaque tribu n'étoit pas tenue de nommer tous les ans un chorège, car la loi ordonnoit de tenir un mois avant les Dionysiaques une assemblée des chorèges de toutes les tribus, et cette assemblée ayant été convoquée selon l'usage, tous les chorèges s'y trouvèrent, excepté celui de la Tribu Pandionide; Démosthène voyant la honte qui rejailliroit sur tous les habitans, si pour la troisième année ils ne pouvoient pas encore fournir un chorège, s'offrit pour l'être et reçut les applaudissemens universels; dans cette assemblée on tiroit au sort pour le choix d'un joueur de flûte, le sort procura à Démos-

(1) Démosth., *in Leptin.*

thène l'avantage de choisir le premier, et il désigna Téléphanes le plus habile d'entr'eux. Il y avoit une grande émulation entre les chorèges des différentes Tribus : celui dont la troupe étoit la mieux formée et la mieux décorée obtenoit une couronne, et c'étoit un affront cruel pour le chorège que sa troupe ne fût pas instruite, et qu'elle ne pût pas obtenir le prix.

Le chorège portoit une robe brochée d'or uniquement destinée à cet usage, et la troupe étoit décorée de couronnes d'or; du moins celle dont Démosthène fut le chorège portoit ces décorations. (1)

§ VIII. *Des Chœurs. — Ils étoient de deux espèces, les Chœurs isolés et ceux des pièces dramatiques.—De leur composition.*

On distinguoit à Athènes deux sortes de chœurs, les chœurs isolés et ceux des pièces dramatiques. Dans l'origine tous les chœurs étoient isolés, ce n'étoit d'abord qu'une troupe d'hommes et de femmes, de jeunes gens et de jeunes filles qui chantoient et qui dansoient pour célébrer les fêtes et implorer la protection de Bacchus. Dans la suite Thespis, comme vient de nous le dire le P. Brumoy, introduisit un acteur qui donnoit au chœur le temps de reprendre haleine; Eschyle joignit un second acteur, puis un troisième qui lioient conversation entr'eux et qui créèrent le dialogue, conséquemment

(1) Démosth., *in Mediam.*

une action et une pièce dramatique. Cette nouveauté eut tant de succès que le chœur employé exclusivement à chanter Bacchus, étant conséquemment le principal, devint l'accessoire; ces chœurs ne chantèrent plus que pour délasser le spectateur, et ils furent renvoyés aux intermèdes, ou bien ils parurent dans la pièce comme simples acteurs: ils devinrent agissans, tantôt nymphes, tantôt furies, quelquefois courtisans, souvent peuple, mais toujours intéressés à l'action. Eschyle jugea seulement qu'il étoit convenable d'abréger les chants du chœur, et ce fut par où il commença. Il fit donc un double usage du chœur; le coryphée entra dans l'action à la tête des autres personnages du chœur, au nom desquels il prenoit la parole: ses autres fonctions consistoient à chanter dans les intervalles, le chœur s'en acquittoit comme auparavant, en mêlant des marches graves et majestueuses au chant de toutes les voix réunies, avec cette différence que depuis l'invention de la tragédie, et même au temps de Thespis, il ne chantoit rien qui ne fût lié à tout l'ouvrage. C'est ainsi que, sans cesser tout à fait d'être ce qu'il avoit été, le chœur changea la matière de ces chants, et ne devint qu'une partie d'un grand tout. Les chœurs chantoient et dansoient comme avant Thespis; quand le nombre de cinquante personnages fut réduit à quinze, ils paroissoient sur trois rangs de cinq, ou sur cinq rangs de trois, et de même à proportion

lorsqu'on les réduisit à douze. Il paroît que ce fut Eschyle qui réduisit les chœurs à douze personnages, Sophocle les porta à quinze; ils faisoient ensuite diverses évolutions et prenoient des airs différens de joie ou de tristesse, selon l'impression que leur donnoit leur guide ou leur coryphée: le chœur alloit de droite à gauche, ce tour s'appeloit strophe; il déclinoit ensuite de gauche à droite, c'étoit l'antistrophe ou le retour, enfin le chœur s'arrêtoit au milieu du théâtre pour y chanter un morceau qu'on nommoit épode (*u*). Le chœur se divisoit quelquefois en deux parties, c'est ce qu'on appeloit Ἡμιχόρια.

On conserva néanmoins des chœurs isolés, c'est-à-dire, des troupes de musiciens et de danseurs qui dansoient simplement, ou qui, en dansant, chantoient des hymnes en l'honneur de Bacchus. Ces musiciens portoient le nom de Phallophores, d'Ithyphalles, et Autocabdales.

Les Phallophores ne mettoient pas de masques, ils se ceignoient d'un plastron fait d'un tissu de serpolet, surmonté de feuilles d'acanthe : ensuite ils se mettoient une couronne épaisse entrelacée de lierre et de violettes et paroissoient vêtus d'une *canace*, s'avançant les uns par l'entrée ordinaire, les autres par le milieu des chœurs, et en mesure, ils débutoient toujours ainsi :

« Bacchus, c'est à toi que nous consacrons ces » chants, variant nos accents sur un rhythme simple,

» mais ces chansons seroient peu convenables de-
» vant des vierges, nous allons commencer un
» hymne nouveau. »

Après ce début, ils s'avançoient en courant et persiffloient qui bon leur sembloit; le coryphée des Phallophores marchoit tout droit et tout barbouillé de suie. (1)

Les Autocabdales prononçoient leurs chants avec lenteur, ils cherchoient à y mettre de la grâce, on les appela dans la suite Iambes, eux et leurs pièces. Ils portoient une couronne de lierre.

Les Ithyphalles portoient un masque qui étoit celui des gens ivres. Ils avoient la tunique talare (robe traînante) qui étoit bigarrée moitié de blanc, et ils fixoient, avec une ceinture, une tarentine qui les couvroit jusqu'aux talons; leurs manches de diverses couleurs et toutes couvertes de fleurs leur tomboient sur les mains. En entrant par la grande porte ils marchoient en silence, et lorsqu'ils s'étoient avancés jusqu'au milieu de l'orchestre, ils se tournoient vers le théâtre et disoient :

« Rangez-vous, faites place au dieu, car le dieu
» veut passer droit, sur la chaussure dont il a les
» pieds ceints. (2) »

Athénée (3) fait la description du repas que Caranus donna en Macédoine pour ses noces, et

(1) Athen., lib. XIV, cap. 3, 4.—Suidas, v. *Phallophoroi.*= (2) Athen., *Ibid.*—Si l'on veut avoir plus de détails sur les Ithyphalles et leur origine, il faut voir Eudocie, dans les *Anecdotes Grecques* de M. Villoison, p. 412. = (3) Athen., lib. IV, cap. 1.

il raconte que tout-à-coup la troupe de ceux qui venoient de célébrer à Athènes la fête des chytres, fit une irruption dans la salle, ils étoient suivis des Ithyphalles, des Skeropaiktes, (c'étoit la troupe de ceux qui disoient des injures; *skeros*, *injure*, *παίζειν*, badiner).

Il y avoit encore d'autres chœurs tels que les Hilarodes qui portoient des habits blancs d'hommes et des couronnes d'or, qui chaussoient des sandales et dont les chants étoient accompagnés d'un instrument à corde : on donnoit une couronne pour récompense à l'hilarode ou au chef de ces chœurs. Les Magodes et les Lysiodes chantoient des vers de même espèce, et ne différoient qu'en ce que les uns portoient des habits de femmes et les autres des habits d'hommes. Ils avoient avec eux des tambours et des cymbales, entremêloient dans leurs rites une espèce de magie. Il y avoit aussi les chœurs orbiculaires, qui chantoient le dithyrambe, et qui dansoient au chant de cette espèce d'hymne, en l'honneur de Bacchus, les mains tantôt libres, tantôt entrelacées.

Démétrius de Phalère introduisit des rhapsodes sur le théâtre. Chaméléon cité par Athénée dit dans son ouvrage sur Stésichore qu'on chantoit non-seulement les poésies d'Homère, mais même celles d'Hésiode, d'Archiloque, et celles de Mimnerme et Phocylide : Simonide de Zacynthe chanta les vers d'Antiloque sur le théâtre, y étant assis. Le Rhapsode Mansion déclamoit des vers ïambiques de Si-

monide dans les pompes publiques. Hégésias déclama des morceaux d'Hérodote sur le théâtre, et Hermophante, des morceaux d'Homère. Le dialogue de Platon intitulé *Ion* ou de la poésie, prouve que les Rhapsodes disputoient le prix sur le théâtre, en récitant les tirades les plus intéressantes des grands poëmes.

Il y avoit quatre personnes principales dans les chœurs, le chorège χορηγός qui étoit chargé des frais de la troupe; le maître du chœur qui l'instruisoit et le formoit, ὁ τοὺς χοροὺς διδάσκων; le coryphée κορύφαῖος, il étoit le chef de la troupe, c'est lui qui la conduisoit; enfin le joueur de flûte αὐλητής, celui qui lui donnoit le ton. Il y avoit ensuite le président de la partie droite du chœur, le président de l'aile gauche, et le président du centre: du reste plusieurs écrivains et particulièrement J. Pollux (1) nous ont donné de longs détails sur la composition et la division des chœurs, ainsi que sur le lieu appelé *Chorægium* où l'on plaçoit tout ce qui appartenoit aux personnages du chœur et aux acteurs, les ornemens et les décorations de théâtre. Ces détails sont intéressans, mais ils nous éloigneroient trop de notre sujet: chaque tribu (et elles étoient au nombre de dix) avoit des chœurs qui disputoient à l'envi, le prix de la musique et de la danse; ce prix étoit un vase à trois pieds, le chorège vainqueur consacroit ces trépieds à Bacchus.

(1) J. Pollux, lib. IV, cap. 15 *et sub.*

On lit dans le Gorgias de Platon, que Nicias fils de Nicératus et ses frères, avoient donné les trépieds qu'on voyoit rangés de suite dans le temple de Bacchus; Nicias gagna la faveur populaire en donnant des spectacles et des jeux dans lesquels il surpassoit en magnificence et en bon goût tous ceux qui l'avoient précédé et tous ses contemporains. Il consacra aux dieux de nombreuses offrandes, et il plaça particulièrement dans le temple de Bacchus un petit temple (Megara) et tous les trépieds qu'il dédia comme vainqueur dans les jeux; car il fut souvent couronné et jamais vaincu. On raconte que dans un chœur de tragédie dont Nicias faisoit les frais, il passa sur le théâtre un de ses esclaves habillé en Bacchus qui, encore dans la fleur de l'âge, étoit d'une taille et d'une beauté singulières. Les Athéniens charmés de sa figure battirent long-temps des mains; Nicias s'étant levé, dit au peuple qu'il se croiroit coupable d'impiété, s'il retenoit dans la servitude un esclave que la voix publique venoit de consacrer comme un dieu, et sur le champ il le mit en liberté. (1)

Les Grecs portoient partout cet esprit de magnificence et de goût pour les combats dramatiques et les fêtes de Bacchus; à son retour d'Egypte en Phénicie, Alexandre fit des sacrifices et donna des fêtes solennelles, où des chœurs disputèrent le prix de la musique et de la danse, et où l'on combattit

(1) Plut., *Vit. Nic.*, cap. 3.

pour le prix de la tragédie. Ces fêtes furent remarquables non-seulement par la magnificence de leur appareil, mais encore par l'émulation de ceux qui en firent les préparatifs. Les rois de Chypre avoient fourni à cette dépense, comme le faisoient à Athènes, ceux qui, dans chaque tribu, étoient désignés par le sort; et il y eut entr'eux une ardeur extraordinaire à se surpasser, mais personne ne se piqua de plus de magnificence que Nicocréon, roi de Salamine, et Pasicratès, roi de Soli. Le premier se chargea des frais de Thessalus, le second de ceux d'Athénodore, les deux acteurs qui avoient le plus de célébrité à cette époque. Alexandre favorisoit Thessalus, mais il ne montra son intérêt pour lui, qu'après qu'Athénodore eut été proclamé vainqueur. Athénodore ayant été condamné à l'amende par les Athéniens, pour ne s'être pas trouvé aux fêtes de Bacchus, pria Alexandre d'écrire en sa faveur; Alexandre n'écrivit pas, mais il paya l'amende pour lui. Un autre acteur nommé Lycon, de la ville de Scarphium, ayant eu le plus grand succès sur le théâtre, inséra dans son rôle un vers, par lequel il demandoit à Alexandre dix talents : ce prince sourit et les lui fit donner. (1)

La fête des Dionysiaques exigeoit de grands frais; les chœurs isolés surtout étoient très dispendieux, ils coûtoient beaucoup plus que les chœurs de tragédie ou de comédie. Toutes ces dépenses étoient déterminées par une loi; chacun savoit d'avance

(1) Plut., *Vit. Alex.*, cap. 14.

dans sa tribu ce qu'il avoit à faire. On ne négligeoit rien dans ces fêtes, tout étoit prévu, tout étoit réglé. [1]

Pour soutenir ces frais, on prenoit le plus riche citoyen de chaque tribu; et pour le dédommager de ses dépenses, on avoit statué que son nom, avec celui de la tribu victorieuse, seroit gravé sur le vase à trois pieds qui demeuroit attaché à la voûte du temple de Bacchus (v). Voici une de ces inscriptions tirée de Plutarque: *La tribu Antiochide remporta le prix, Aristide Chorège fit les frais du chœur, et le poète Aristarque composa les tragédies.* [2]

Dans le premier mois qui suivoit la célébration des Dionysiaques, on nommoit ceux qui devoient pourvoir aux frais de la fête pour l'année suivante;

(1) Démosth., *première Philipp.*

(2) Cet Aristide consacra, ainsi que le fit Nicias, des trépieds dans le temple de Bacchus, comme un titre de sa victoire. On a donné ce fait comme une preuve qu'Aristide étoit riche; mais il a été démontré que depuis la guerre des Mèdes, jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse, il n'y avoit dans les registres que deux Aristides qui eussent remporté la victoire dans les jeux qu'ils donnoient à leurs dépens, et l'un et l'autre n'étoient pas le même que le fils de Lysimachus. Les Grecs disoient: *Cet homme parle du trépied*, lorsqu'on disoit la vérité; ce proverbe est le même que cet autre qui appartient également aux Grecs: *Vin vérité.* Ce trépied étoit proprement le trépied de la vérité; c'étoit une espèce de cratère qu'on appeloit *Lebetas*: il étoit propre à Bacchus à cause de la vérité qui suit l'ivresse. (Athen., lib. II., cap. 2.

c'étoit alors qu'on nommoit aussi les édiles de chaque tribu. Sous l'archonte Callias, on régla que ces frais seroient supportés par deux choréges au lieu d'un; ce qui donna à ces jeux plus d'appareil et plus d'éclat, en donnant les moyens d'en augmenter les dépenses.

Les hymnes et les chœurs avoient été établis pour les fêtes de Bacchus, non-séulement d'après les lois relatives aux Dionysiaques, où l'on avoit consacré les rites antiques, mais d'après l'ordre des oracles qui tous enjoignoient aux Athéniens de former des chœurs, suivant leurs anciens usages, d'immoler des victimes dans les carrefours. Démosthène [1] nous a transmis deux de ces oracles; le premier étoit un oracle de Delphes:

« J'ordonne aux descendans d'Erechthée, habi-
» tans de la ville de Pandion, qui sont fidèles à
» observer dans les fêtes, les rites antiques; je
» leur ordonne de ne pas oublier le dieu Bacchus,
» de lui rendre tous ensemble, dans les carre-
» fours, les honneurs accoutumés, d'immoler les
» victimes sur les autels, la tête ornée de fleurs. »

Le second étoit un oracle de Dodone.

« Le prêtre de Jupiter annonce qu'il faut
» immoler à Bacchus, protecteur du peuple, une
» victime sans tache, l'honorer par des libations
» et par des chœurs, faire porter des couronnes
» aux hommes libres et aux esclaves qui s'abstien-

[1] Démosth., *in Necr.*

» dront de tout travail pendant un jour. » Divers autres oracles qui n'ont pas été cités par Démosthène, avoient été rendus sur le même objet.

§ IX. *Des divers combats littéraires en l'honneur de Bacchus.— Prix de ces combats.*

Il y avoit en l'honneur de Bacchus des combats pour tous les âges, pour les enfans, pour les hommes faits et pour les vieillards. Chacune de ces parties avoit son organisation particulière, et cette organisation étoit la même pour chacune de ces classes ; il y avoit le *Præbitor* des enfans, comme celui des hommes faits et des vieillards : ce dernier chœur étoit composé de ceux qui étoient au-dessus de quarante ans jusqu'à soixante (1). Ainsi outre les chœurs de la comédie, de la tragédie et du drame satyrique, on distinguoit dans les chœurs isolés, les chœurs des enfans, ceux des jeunes gens, et ceux des hommes faits. Julius Pollux a prétendu que Tyrtée avoit établi chez les Lacédémoniens ces trois chœurs. Ce que J. Pollux attribue à Tyrtée, quelques-uns ont cru que Plutarque en faisoit honneur à Lycurgue ; l'on sait qu'il entroit dans l'esprit des institutions de Lycurgue de favoriser l'art de la poésie, mais de cette poésie qui excitoit le courage, inspiroit un véritable enthousiasme, et enflammoit pour les belles actions : le style en étoit simple et mâle, dit Plutarque (2) ; les sujets graves

(1) *Lois de Plat.*, lib. I. = (2) Plut., *Vit. Lycurg.*

et propres à former les mœurs... Dans les fêtes publiques, ajoute cet auteur, tous les citoyens étoient divisés en trois chœurs suivant les trois âges différents; mais Plutarque ne dit pas que cette division fût due à Lycurgue, et Meursius [1] a très bien prouvé que ce n'étoit ni Tyrtée ni Lycurgue qui avoit inventé les trois chœurs des enfans, des hommes faits et des vieillards, mais que cet usage étoit ancien à Sparte comme à Athènes: du reste chez ces deux peuples, ces chœurs n'avoient ni la même origine, ni le même objet; chez les Athéniens c'étoit les rites perfectionnés de l'ancienne joie religieuse des premiers âges; chez les Lacédémoniens, c'étoit une institution politique au but de laquelle le législateur vouloit faire concourir la religion.

Les législateurs de la Grèce, voulant détruire les restes de l'ancienne barbarie et calmer une multitude inconstante et passionnée, non-seulement se servirent des moyens toujours puissans des fêtes et des réunions publiques, mais encore ils encouragèrent la culture des arts, et les combats sur les ouvrages d'esprit entrèrent dans leurs moyens; ils en firent une des principales parties de leurs solennités. Il n'y a rien de si incertain que l'époque à laquelle ces combats furent établis: quelques-uns en font remonter l'origine jusqu'aux temps héroïques. Acésandre, auteur d'une histoire de Cyrène, cité par

[1] Meursius, *Miscell. Lacon.*, lib. II, cap. 10.

Plutarque [1], avoit écrit qu'Acaste, aux funérailles de Pélias son père, proposa un prix de poésie, et que Sybilla y remporta la victoire. L'on connoît le combat très douteux d'Homère et d'Hésiode aux funérailles d'Œlicus de Thessalie et d'Amphidamas de Chalcis. Tous ces faits sont peu croyables sans doute ; ce qu'il y a de certain, c'est que ces combats, sans qu'on puisse déterminer l'époque de leur création, avoient lieu dans la plupart des jeux de la Grèce. Dans le trésor des Sicyoniens, à Delphes, il y avoit un livre d'or consacré par Aristomaché, qui avoit remporté le prix aux jeux pythiques. Terpandre y remporta trois fois le prix de la lyre, qui consistoit à exécuter des odes et des élégies mises en musique par les auteurs eux-mêmes. Suivant une tradition rapportée par Pausanias, les jeux pythiques consistoient anciennement en un combat de poésie et de musique, dont le prix se donnoit à celui qui avoit fait et chanté le plus bel hymne en l'honneur du dieu. L'on connoît les victoires remportées par Corinne sur Pindare à Tanagre. Il y avoit près d'Olympie un gymnase appelé *Lalichmion*, du nom de celui qui l'avoit institué, et dans lequel pouvoient se présenter tous ceux qui vouloient s'exercer dans les combats littéraires de tout genre ; mais les plus célèbres de ces combats étoient ceux des fêtes de Bacchus. Suivant Plutarque, les poètes tragiques ne connoissoient pas encore ces combats littéraires du

[1] Plut., *Sympos.*, lib. V, cap. 2.

temps de Thespis, qui vivoit vers la soixantième olympiade [1]. Ce fut à peu près vers le retour de Solon à Athènes, de son voyage de l'Egypte et de l'Asie, que Thespis donna une forme différente à la tragédie. L'Alceste, une des premières pièces qu'il fit jouer, est placée par la chronique de Paros à la première année de la soixante-unième olympiade. On a prétendu que les marbres d'Oxford étoient en opposition avec l'opinion de Plutarque, qui dit que l'usage des combats littéraires dans les fêtes de Bacchus ne s'établit que du temps d'Eschyle et de Phrynichus. A la vérité cette chronique parle [2] de la première représentation d'une comédie dont Susarion et Dolon Icariens étoient les auteurs : ils eurent pour prix un panier de figues et une barrique de vin qu'ils emportèrent sur un char. Les marbres sont mutilés dans cette partie, la date de l'année et le nom de l'archonte sont effacés ; cependant on peut placer cette comédie à l'époque de la première usurpation de Pisistrate à Athènes, c'est-à-dire, dans l'intervalle des années 610 et 589 avant J.-C., longtemps avant que Thespis eut donné son Alceste, dont les mêmes marbres placent la représentation à l'année 508 avant l'ère chrétienne [3] : on y voit aussi qu'il reçut un bouc pour prix. Ces passages de la Chronique ne disent pas qu'il y eut concours : il est certain que Thespis fit jouer seul sa tragédie d'Al-

[1] Plut., *Vit. Sol.*, § 40. = [2] *Chron.*, *Ep.* 40. = [3] *Chron.*, *Ep.* 44.

ceste, et cela peut d'autant moins être révoqué en doute, que c'est la première pièce qui ait paru, et que jusqu'alors il n'y avoit eu que des chœurs, et cependant la Chronique dit qu'il reçut un bouc pour prix : ce prix n'étoit donc que la récompense de son travail, et non le prix d'un combat. On peut en dire autant de Susarion et de Dolon, comme le prouvent les termes mêmes de la Chronique : *Athenis comœdia primum acta est in scena tabulata inventoribus Süsarione et Dolone;* il ne s'agit là que d'une seule comédie, dont Susarion et Dolon étoient les auteurs [1]. L'opinion de Plutarque, d'ailleurs si vraisemblable, conserve donc toute son autorité. Les combats entre les poètes tragiques ne devinrent célèbres que vers la soixante-dixième olympiade, lorsqu'ils commencèrent à se disputer le prix par quatre pièces dramatiques, qui étoient comprises sous le nom général de tétralogies. Les pièces dont se composoit la tétralogie étoient trois tragédies et une quatrième appelée satyre, telle que le Cyclope d'Euripide, la seule de ce genre qui nous soit restée. Plusieurs critiques [2] prétendent que le sujet des trois différentes tragédies qui entroient dans la tétralogie avoient ordinairement quelque chose qui leur étoit commun. Ainsi, la tétralogie d'Eschyle,

[1] Il est naturel de penser que les prix ne furent établis que lorsque l'émulation eut multiplié les poètes, et que leur nombre eut amené une foule de prétentions opposées, et conséquemment des combats littéraires.

[2] *Schol.* Aristoph., *in Nub.*

connue sous le nom d'Orestia, a été ainsi nommée, parce que la première de ses trois tragédies étoit Agamemnon, la seconde les Cœphores, la troisième les Euménides; une tétralogie d'Euripide roula sur les affaires de Troie : ces tragédies furent Alexandre, c'est-à-dire Pâris, Palamède et les Troyennes : nous n'avons plus le drame satyrique intitulé Protée, qui étoit la quatrième pièce de cette tétralogie; ou bien ces trois pièces, quoique tirées d'histoires différentes, rouloient sur des faits d'à peu près même nature, telles sont celles du poète Xénoclès qui, dans la quatre-vingt-onzième olympiade, obtint le prix de la tétralogie contre Euripide : il donna Œdipe qui tua son père, Lycaon et les Bacchantes qui égorgèrent leurs enfans, suivies d'Athamas, drame satyrique [1]. Cependant cette règle n'étoit pas générale, car nous avons des tétralogies dont les sujets paroissent n'avoir rien de commun : par exemple, on cite une tétralogie d'Euripide qui comprenoit Médée, Philoctète, Dictys et les Moissonneurs; un autre d'Eschyle comprenoit Phynée, les Perses, Glaucus et Prométhée [2]. Sophocle fut le

[1] Ælian., *Hist. Variæ*, lib. II, cap. 8.

[2] Celles qui étoient sur le même sujet étoient les plus estimées; on les regardoit comme plus difficiles. On donnoit à ces sortes de tétralogies un seul nom, celui du héros qui en étoit l'objet; c'est ainsi que l'on disoit la Pandionide de Philoclès, l'Orestiade d'Eschyle. Les Romains n'imitèrent pas les tétralogies, ils se contentèrent de faire sur un même héros une tragédie et une atellane. Ainsi on voyoit le même personnage

premier qui, dans ces combats, commença à opposer tragédie à tragédie, sans faire de tétralogie : du reste ces combats entre les poètes tragiques devinrent si célèbres, que Thémistocle immortalisa la mémoire de celui dans lequel Phrynichus et lui furent couronnés, par une inscription qui est venue jusqu'à nous [1]. Dans la suite, soit que les génies se fussent épuisés, soit que les Athéniens eussent conservé un goût exclusif pour les anciens poètes, on permit aux auteurs de porter au combat les pièces des anciens auteurs corrigées, et Quintilien assure que quelques modernes avoient été jugés par cette seule raison dignes de la couronne.

On ne connoît pas très bien les lois et les juges de ces combats, qui ont subi divers changemens, suivant l'usage et encore plus suivant la diversité des lieux et des temps. D'après Hésychius il y avoit cinq juges pour les pièces de théâtre, d'après Lu-

dans les deux pièces; c'est ce qui a fait dire à Horace :

Verum ita risores, ita commendare dicaces
Conveniet satyros, ita vertere seria ludo,
Ne quicumque Deus, quicumque adhibebitur heros,
Regali conspectus in auro nuper et ostro,
Migret in obscuras humili sermone tabernas,
Aut dum vitat humum, nubes et inania captet. (Horat., *Art. Poetic.*, v. 225.)

(1) Plut., *in Themist.* — Voici cette inscription :

Thémistocle, du bourg de Phrear, étoit chorège : Phrynichus avoit composé la pièce, Adimante étoit archonte.

Cette inscription étoit placée sur une table consacrée par Thémistocle, à l'occasion du prix même qu'il avoit obtenu.

cien il y en avoit sept [1], d'après Plutarque dix (x) : ils étoient tous tirés au sort [2] ; il paroît même que dans les temps anciens, le jugement des ouvrages de poésie, de musique, et même de peinture et de sculpture, étoit abandonné à la multitude : celui des concurrens pour qui plus de mains s'étoient levées en signe d'approbation étoit déclaré vainqueur. Cet usage fut sagement réformé, on nomma des juges, et il ne resta de l'ancienne coutume que ce qu'il étoit bon d'en conserver, la présence du peuple à l'examen des ouvrages et à la proclamation des jugemens ; ces juges étoient choisis dans chaque tribu, ils avoient des places distinguées, ils étoient assis sur le premier banc, ils prêtoient serment de juger selon le droit et équité, sans cabale ni sans aucune faveur. On prenoit toutes les mesures nécessaires pour mettre le jugement au-dessus de tout soupçon, et en général on y avoit grande confiance. « La foule, dit Timothée à Harmonide [3], suit tou- » jours le suffrage de ceux qu'elle regarde comme » d'excellens juges; c'est à ce petit nombre que » vous devez plaire. Dans les jeux publics, le grand » nombre des spectateurs peut bien applaudir ou » siffler, mais ceux qui décernent le prix ne sont » qu'au nombre de sept ou de cinq, plus ou moins.» Dans certaines occasions ces juges montroient la plus grande sévérité; on voit par l'exemple d'Evangélus, cité par Lucien, qu'ils étoient en droit de

(1) Lucian., *Harmost.* = (2) Plut., *in Cimon.* = (3) Lucian., *Harmonid.*

punir et même de faire battre de verges, ceux qui étoient assez téméraires pour se présenter au combat sans avoir les qualités requises. [1]

Il y avoit ordinairement plusieurs prix dans les combats entre les poëtes tragiques ou comiques, comme le prouve l'argument de la Médée d'Euripide, donné par Aristophane le grammairien, où il dit que cette pièce fut représentée sous l'archonte Pythiodore, vers la quatre-vingt-septième olympiade: Euphorion obtint le premier prix, Sophocle le second, et Euripide le troisième. Médée, Philoctecte, Dictys et les Moissonneurs, drame satyrique, formoient la tétralogie que fit jouer Euripide. On voit aussi dans le second argument des Grenouilles d'Aristophane, que cette comédie fut jouée sous l'archonte Callias, lors des fêtes lénéennes, et que cette pièce fit donner à Aristophane le premier prix, Phrynichus obtint le second pour sa comédie intitulée les Muses, et Platon le troisième pour sa comédie de Cléophon. D'après les lois de l'Athénien Lycurgue, on inscrivoit sur le tableau des citoyens ceux qui avoient remporté la victoire.

Dans les jeux publics de la Grèce, on ne combat-

[1] Il paroît que le jugement des pièces dramatiques étoit prononcé devant tout le peuple, et pendant les fêtes pour lesquelles ces pièces avoient été composées. Ce qui arriva à la représentation des Nuées en donne la preuve, le peuple applaudit avec transport, et voulut forcer les juges à prononcer en faveur d'Aristophane, cependant Cratinus et Amipsias eurent les deux premiers prix. (Arg., *Nub.*, p. 50, 51.)

toit que pour la gloire; l'esprit d'émulation étoit un des traits distinctifs du caractère des Grecs. Du temps de Pindare les prix des vainqueurs, tant dans les exercices du corps que dans ceux de l'esprit, ne consistoient que dans une simple couronne(*y*) d'olivier sauvage aux jeux olympiques, de laurier aux jeux pythiques, d'ache vert aux jeux néméens, et d'ache sec ou de pin aux jeux isthmiques (*aa*). Les poètes qui étoient vainqueurs aux panathénées, outre une couronne d'olivier de ceux qu'on appeloit sacrés ou *μορίαι*, recevoient encore un vase plein d'huile; et quoique la loi défendît le transport de l'huile hors de l'Attique, il étoit permis à ceux d'un autre pays d'emporter celle qu'ils avoient reçue pour prix. Dans les fêtes de Bacchus on donnoit aux poètes vainqueurs, du vin nouveau; mais ces dons étoient d'un prix si mince qu'ils n'avoient pour objet que le dieu sous les auspices duquel ils avoient vaincu, c'étoit une distinction qui pouvoit seulement flatter le vainqueur : ils recevoient une couronne de lierre, plante consacrée à Bacchus, que les poètes reconnoissoient aussi pour une des divinités qui les inspiroient [1]. Ces prix étoient accompagnés de tout ce qui pouvoit flatter l'amour-propre des gens de lettres et exciter leur émulation; aussi les recherchoient-ils avec une ardeur incroyable, et lorsqu'ils les avoient obtenues, il donnoient à leurs amis un grand festin qu'on appeloit *ἐπινίκια*.

[1] *Me doctarum hederæ præmia frontium*
Dîs miscent superis. (Horat., *Carm.*, lib. I, *Od.* I, v. 29.)

Les citoyens qui avoient bien mérité de la patrie, qui avoient fait une action courageuse, ou dont on vouloit récompenser la vertu, recevoient une couronne qui leur étoit décernée, soit par le sénat, soit par le peuple, soit par leurs bourgs en particulier. Une loi citée par Démosthène régloit la manière dont ces couronnes devoient être proclamées. Voici le texte de cette loi : « Les couronnes que décerneront les bourgs, seront proclamées dans chaque » bourg particulier, mais si le peuple, ou le sénat » décernent des couronnes, on pourra proclamer » celles-ci sur le théâtre aux fêtes de Bacchus (1). » Eschine prétendoit au contraire que les couronnes décernées par le sénat devoient être proclamées dans le lieu de l'assemblée du sénat, que ceux couronnés par le peuple devoient l'être seulement dans le *Pnyx*, lieu de l'assemblée du peuple, et qu'il étoit défendu de les couronner ailleurs. L'infraction à cette loi a été un des motifs de l'accusation d'Eschine contre Ctésiphon, qui avoit proposé de proclamer sur le théâtre pendant les grandes Bacchanales, au jour des nouvelles tragédies, la couronne décernée à Démosthène, à cause de sa vertu et de sa fermeté courageuse, à cause du zèle dont il étoit animé pour le peuple d'Athènes, et des services qu'il avoit rendus à la patrie. « Quant à la proclamation sur le » théâtre, réplique Démosthène, mille couronnes » furent mille fois proclamées, et moi-même j'y fus

(1) Démosth., *Orat. in Coron.*

» couronné plusieurs fois. » Il cite particulièrement l'exemple des généraux Nausiclès, Charidème et Diotime, dont la couronne d'or fut proclamée aux fêtes de Bacchus et aux grandes Panathénées.

Parmi les motifs que donne ce décret, de l'honneur rendu à Démosthène, l'on voit que lorsqu'il présidoit aux dépenses du théâtre, il avoit ajouté généreusement cent mines pour les sacrifices, à la somme tirée de toutes les tribus; il paroît que chaque tribu contribuoit à l'instant même pour les frais des sacrifices.

Non-seulement on décernoit sur le théâtre des couronnes d'or à des citoyens pour récompenser leurs services, mais un peuple décernoit des couronnes à un autre peuple par reconnoissance des services qu'il en recevoit; c'est ce que prouve un passage d'Eschine, dans sa harangue sur la couronne. « Ne » seroit-il pas bien triste, que dans un jour qui étoit » consacré aux couronnes étrangères, où le théâtre » étoit rempli de couronnes, on couronnât dans ce » même jour, et sur ce même autel, Démosthène » qui est cause, par son administration, que vous » n'êtes plus couronnés [1]? » Démosthène rapporte le décret par lequel les Byzantins, les Périnthiens et les peuples de la Chersonèse, décernèrent des couronnes au peuple d'Athènes, qui les avoit secourus contre Philippe [2]. Le peuple récompensoit le sénat d'une couronne d'or, lorsqu'il l'en jugeoit

[1] Eschin., *Orat. in Coron.* = [2] Démosth., *in Coron.*

digne; mais s'il n'avoit pas fait construire de galères, il lui étoit défendu par la loi de demander cette récompense. La proclamation de toutes ces couronnes se faisoit sur le théâtre par la voie du héraut: la loi ordonnoit de consacrer à Minerve la couronne d'or qui avoit été proclamée sur le théâtre.[1]

§ X. *La célébration des jeux scéniques avoit lieu le jour de la fête des Chytres. — Du théâtre. — Les pièces dramatiques étoient particulièrement consacrées à Bacchus. — Des acteurs. — Ils étoient aussi consacrés à Bacchus. — De l'Odeum.*

Il est certain, d'après le vers deux cent vingt-unième de la comédie des Grenouilles, que les jeux scéniques qui avoient lieu le jour des Chytres, se célébrèrent au Lénæum, d'abord sur de simples planches que l'on dressoit pour cet usage, et ensuite sur le théâtre (*bb*), que l'on construisit en ce lieu après l'accident de Pratinas, ou plutôt lorsque la ville se fut embellie, car ce prétendu accident n'a d'autre garant que l'autorité de Suidas[2]. Ce théâtre, construit en pierre, étoit à l'angle sud-est de la citadelle: il étoit joint au temple de Bacchus[3]. On ne connoît pas d'une manière précise l'époque où il a été construit; il étoit le plus ancien de tous, dit Pausanias[4]. Il y avoit dans la même enceinte deux petits temples et deux statues de Bacchus; l'une étoit

[1] Aristoph., *Ran.*, v. 299. = [2] Suidas, v. Πράτιν. = [3] Ulpian. Enar., *in Demosth.*, *Orat. C. Midiam.* = [4] Pausanias, lib. I, cap. 20.

le Bacchus d'Eleuthère, l'autre, en ivoire et en or, étoit un ouvrage d'Alcamène. Les peintures qui ornoient ce lieu, représentoient divers traits de l'histoire de Bacchus.

On voyoit dans le théâtre d'Athènes les portraits de plusieurs poètes tragiques, et particulièrement ceux d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. La tragédie étoit uniquement consacrée à Bacchus; alors il étoit représenté sans la robe syrmate, mais il étoit chaussé du cothurne, ainsi que les bacchantes[1]. La comédie étoit consacrée à Apollon; c'est pourquoi les comédiens avoient coutume de dresser un autel en l'honneur d'Apollon au milieu du *Proscenium*[2]. Ménandre appelle cet autel Δήλιος; néanmoins la comédie, chez les Athéniens, ne jouissoit pas de la même estime que la tragédie; une loi défendoit à tout juge de l'aréopage de faire des comédies, tandis que les auteurs de tragédies imprimoient une sorte de vénération qui tenoit du respect religieux. On les regardoit comme les favoris des dieux, on comparoit leurs poëmes et leurs discours au chant des sirènes, on regardoit leurs vers comme une inspiration divine. On racontoit que les Lacédémoniens ayant fait une irruption dans l'Attique au moment de la mort de Sophocle, Bacchus apparut en songe à celui qui les commandoit, et lui ordonna de rendre des honneurs à la nouvelle Sirène. Eschyle,

[1] *Schol.* Arist., *Ran.*, v. 406.—Tacite, lib. II. = [2] Terent., *Andr.*

dans sa jeunesse, s'étant endormi dans une vigne, Bacchus lui ordonna de composer une tragédie. La comédie ne fut pas d'abord admise, comme la tragédie, dans les fêtes publiques; les magistrats ne commencèrent à admettre des chœurs comiques que bien plus tard. Ceux qui jouoient la comédie étoient des acteurs libres et volontaires, qui donnoient ces représentations sans ordre du magistrat.

Le drame satyrique qui avoit un rapport plus immédiat avec le culte de Bacchus, tiroit son nom des satyres qui en faisoient toujours l'ame et non de la satire qui a été bien postérieure aux poëmes satyriques, et qui, suivant l'expression de Quintilien, étoit toute romaine. La matière ordinaire de ces pièces étoit Bacchus; comme la tragédie et la comédie informes, elle étoit née de la liberté des fêtes célébrées par les paysans. Les vendanges, le bouc immolé, les quolibets de villages, la licence des paysans assez conforme à celle des satyres, furent, dit le P. Brumoy, les sources des spectacles qui amusèrent si long-temps Athènes. (1)

Le poëme satyrique n'a pris sa forme, comme la tragédie et la comédie, qu'à peu près dans le même temps et de la même manière, c'est-à-dire, au temps d'Eschyle et par ses soins. L'inventeur du dialogue est sans contredit l'inventeur de tous les spectacles de son siècle. Les satyres et les silènes

(1) *Carmine qui tragica vilem certavit ob hircum*
Mox etiam agrestes satyros nudavit. (Horat.)

composoient le chœur des pièces satyriques; Thespis, contemporain de Solon vers la soixantième olympiade, fut le premier qui fit paroître des satyres dans son chariot, comme Horace semble le dire. La scène étoit conforme à celle des spectacles de cette nature, un rocher, un antre, des pâturages, des troupeaux. Les satyres se couvroient de peaux de chèvres; les satyres et les silènes vieux étoient distingués des jeunes par des masques grotesques, vraies têtes postiches ayant l'air de celles des chèvres. Ces espèces de casques les distinguoient par la coiffure à longs poils; une peau de bête couvroit négligemment les satyres. Les silènes étoient ornés de fleurs artistement tissues; les uns et les autres étoient quelquefois représentés par des acteurs grimpés sur des échasses, afin de mieux imiter leurs jambes grêles comme celles des boucs. Le spectacle consistoit ainsi que les autres, dans la poésie, le chant et la danse; mais tout étoit plus gai dans le genre satyrique, surtout la danse qui avoit été de tout temps affectée aux satyres. Leur danse particulière se nommoit Sicinnis, soit à cause de Sicinnus son inventeur, ou du mot grec κίνησις qui signifie mouvement : aussi étoit-elle vive, ainsi que la musique qui n'étoit nullement gracieuse, comme cela convenoit à un spectacle qui devoit se ressentir du genre grossier des paysans (1) (*cc*).

Tous les habitans de l'Attique assistoient aux

(1) Brumoy, *Discours sur le spectacle satyrique.*

représentations théâtrales, et la bouffonerie des drames satyriques étoit faite pour divertir les paysans, en leur présentant des farces dans le genre de la joie grossière et agreste des campagnes.

Il y avoit deux autres espèces de poëmes qui étoient destinés uniquement au culte de Bacchus, les *dithyrambes et les iobacchi.* Les Iobacches étoient plus simples et plus naturels que les dithyrambes, on les nommoit ainsi du mot *iobacche* qui entroit à différentes reprises dans la composition de ces hymnes. Les poètes conservèrent même dans la suite, le genre dithyrambique, dans les pièces dramatiques qu'ils donnoient lors des fêtes de Bacchus; dans la comédie des Acharniennes par Aristophane, l'invocation à la muse Acharnienne est dans le genre dithyrambique, on y trouve tout le désordre attaché à cette sorte de poëme qui étoit consacré à Bacchus (*dd*).

L'usage des jeux scéniques étoit tombé dans l'oubli, il fut rétabli par l'orateur Lycurgue qui fit aussi achever le temple de Bacchus auquel il présida en personne. Il ordonna que tout acteur qui auroit remporté le prix dans la fête des Chytres, auroit le droit de cité : cette concession qui étoit nouvelle remit en vigueur un talent qu'on avoit négligé faute d'encouragement. Une autre loi de Lycurgue portoit qu'on éleveroit des statues de bronze aux poètes tragiques, Eschyle, Sophocle et Euripide; que leurs tragédies seroient transcrites aux dépens du public, et que le secrétaire

de la ville les liroit aux acteurs : le but de cette lecture étoit d'exciter leurs talents en leur faisant entendre ces chefs-d'œuvre de l'art.

Les acteurs eux-mêmes étoient consacrés à Bacchus, et comme les anciens soldats avoient coutume de consacrer leurs armes à Mars, les gladiateurs à Hercule, les bergers leurs flûtes à Pan, les femmes surannées leurs peignes à Vénus, ainsi les artistes, lorsqu'ils quittoient le théâtre, consacroient leurs masques dans le temple de Bacchus [1] : les acteurs appelés τεχνῖται διονυσιακοὶ, *artistes ou ouvriers de Bacchus*, formoient à Athènes un corps nombreux et important. Lorsqu'Aristion favori de Mithridate arriva à Athènes, au milieu des acclamations du peuple tout entier qui attendoit de grands bienfaits de ce prince, *les ouvriers de Bacchus* allèrent au-devant de lui, le prièrent comme envoyé d'un nouveau Bacchus, de se rendre à leur foyer commun, et d'y être présent aux prières et aux libations accoutumées. On fit des sacrifices dans le terrain consacré des ouvriers de Bacchus, en présence d'Aristion, et les libations furent annoncées par un héraut, dans l'assemblée générale qui eut lieu le lendemain. Aristion engagea les Athéniens à abandonner le parti des Romains : « Non, Athéniens, » leur dit-il, ne voyons pas avec indifférence la » voix de Bacchus réduite au silence, le vénérable

[1] Aristid., *Fragm. apud Phrynich.—Quisnam dixerit puer? Quod Bacchi templum, ubi personæ adpenduntur.*

» temple des divinités Eleusiniennes fermé, et les » écoles des philosophes sans maîtres et sans audi- » teurs [1] ! » Nicomachus, dans son Ilithyie, produit sur la scène un cuisinier qui l'emporte par sa fierté et son arrogance, même sur *le corps des artistes consacrés au culte de Bacchus*. Ce corps avoit un grand crédit dès le temps même d'Alcibiade, comme on en peut juger par la faveur qu'obtint l'acteur Hegemon. Un insulaire avoit dirigé une accusation contre lui : Hegemon réunit le corps des acteurs et alla avec eux prier Alcibiade de le protéger. Alcibiade leur ordonna à tous de le suivre, il se rendit au temple de Cybèle où étoit le registre des causes, et effaça l'accusation dirigée contre Hegemon. L'archonte offensé garda le silence !!! On donnoit des gages considérables aux acteurs qui avoient acquis une grande célébrité [2], leur salaire se régloit sur le nombre de pièces qu'ils jouoient ; dès qu'ils se distinguoient sur le théâtre d'Athènes, ils étoient recherchés des principales villes de la Grèce ; elles les appeloient pour concourir à l'ornement de leurs fêtes (*ee*).

Le théâtre s'ouvroit de très bonne heure : à la pointe du jour, dit Eschine, Démosthène conduisit au théâtre les ambassadeurs de Philippe ; aussi donnoit-on par jour beaucoup de pièces dont on ne peut évaluer le nombre d'une manière précise.

Le prêtre de Bacchus, en raison de sa dignité,

(1) Athen., *Deipnos*, lib. 13. = (2) Plut., *in X Rhetor.*

occupoit dans le théâtre, la place la plus distinguée [1] : en général les ministres des dieux avoient un grand crédit et tenoient un rang considérable à Athènes; quoiqu'ils n'eussent aucune juridiction, ils avoient des prérogatives qui les distinguoient, leurs ministères étoient sacrés, et leurs personnes inviolables.

Dans le voisinage du temple et du théâtre de Bacchus étoit l'Odéum. Andocide [2] étant sur le vestibule du temple de Bacchus, disoit avoir vu plusieurs personnes descendre de l'Odéon. Vitruve démontre que le portique de Mercure, le temple de Bacchus et l'Odéum étoient placés à la gauche de ceux qui sortoient du théâtre; l'Odéum avoit la forme d'un théâtre [3], il fut construit par Périclès. Tous les anciens écrivains ont célébré la grandeur et la magnificence de l'Odéum. Avant la construction du grand théâtre ou son rétablissement par Lycurgue, les poëtes et les musiciens s'assembloient dans l'Odéum pour y jouer et y faire représenter leurs pièces : c'est ce qui le fit appeler Odéum, du mot ᾠδὴ, *cantus*. On avoit placé à l'entrée une belle statue de Bacchus : les Archontes y tenoient quelquefois leur tribunal, et l'on y faisoit au peuple la distribution des bleds et des farines, comme on les distribuoit dans le Long Portique à ceux qui habitoient le Pirée. Le comble de cet

[1] Aristoph., *Ran.*, v. 299. = [2] Andocid., *Orat. in Myster.* = [3] *Schol.* Arist., *ad Vesp.*

édifice étoit construit des antennes et des mâts enlevés aux vaisseaux des Perses, et sa forme imitoit celle de la tente de Xerxès [1]. Cet édifice fut brûlé l'an de Rome 668, quatre-vingt-six ans avant l'ère chrétienne, pendant le siège d'Athènes par Sylla. Aristion qui défendoit la ville pour Mithridate, craignant que le général romain se servît des matériaux de l'Odéum pour attaquer l'Acropole [2], y fit mettre le feu. Le roi Ariobarzane, deuxième du nom et surnommé Philopator, qui régna en Cappadoce depuis l'an 690 de Rome, jusqu'en 703, fit rebâtir l'Odéum; ce prince n'épargna rien pour rendre à l'édifice, sa première splendeur. Strabon, Plutarque, Pausanias, qui ont écrit depuis son rétablissement, le mettent au nombre des plus magnifiques monumens d'Athènes: Hérode Atticus qui vivoit sous les Antonins, ajouta de nouveaux ornemens à l'Odéum; du moins c'est l'opinion de Wheler [3]; mais Stuart pense que l'Odéum d'Hérode étoit distinct de celui de Périclès: les anciens disent qu'Hérode bâtit l'Odéum en l'honneur de sa femme Regilla, et non qu'il en restaura un ancien [4]. Wheler prouve d'après le témoignage de Pausanias et par les circonstances locales, qu'on ne doit pas confondre l'Odéum avec le théâtre qui

[1] Vitruv., Lib. 5. cap. 9.— Théophr., *Caract.*, cap. 3.—Plut. = [2] Appian., *de Bello Mithrid.* = [3] Wheler, T. II, p. 165.

[4] Dans la supposition de Wheler, l'ancien Odeum auroit été à droite du théâtre de Bacchus, tandis que, suivant Vitruve, il étoit à gauche. (Vitruv., lib. V, cap. 9.)

s'appelle encore le théâtre de Bacchus. Dans l'orchestre de l'Odéum étoit placé l'autel de Bacchus que l'on appeloit Thymelé. Dans la partie antérieure du Pulpitum ou Logeum que l'on appeloit aussi Thymelé étoient assis les musiciens et les choristes, comme on peut le conjecturer d'après quelques restes de siéges placés dans le roc, que l'on voit encore à présent au fond du Thymelé. Ces musiciens prenoient le nom de Thymélici du lieu où ils étoient placés. « Les Thymélici, dit » Isidore, étoient des musiciens de théâtre, qui » s'accompagnoient avec des instrumens, des lyres » et des cythares. On les appeloit Thymélici, parce » que placés autrefois dans l'orchestre, ils exécu» toient leurs morceaux de musique de dessus le » Pulpitum qu'on appeloit Thymelé [1]. » D'après le passage du scholiaste d'Aristophane (*ad vespas*), l'Odéum étoit le lieu où se faisoient les répétitions des pièces de poésie ou de musique qui devoient être jouées sur le théâtre de Bacchus. [2]

§ XI. *Importance que les Athéniens attachoient à la fête des Dionysiaques. — Lois et réglemens pour leur observation. — Les distributions d'argent au peuple se faisoient au théâtre pendant les Dionysiaques.*

Les Dionysiaques étoient une chose si importante chez les Athéniens, qu'on étoit dans l'usage de

[1] Isidor., lib. XVIII, cap. 48. = [2] *In quo soliti fuerunt pœmata pronunciare ante illam pronunciationem in theatro.*

compter le temps à partir de cette fête[1]. C'étoit pour ce peuple l'objet de ses désirs, et le terme de comparaison pour tout ce qui pouvoit lui arriver d'agréable et d'heureux.[2]

Leur solennité attiroit des spectateurs de toutes les parties de la Grèce et répandoit un esprit de vertige parmi les habitans d'Athènes; pendant plusieurs jours on les voyoit abandonner leurs affaires, se refuser au sommeil, passer une partie de la journée au théâtre, ne pouvant se rassasier des divers spectacles qu'on y donnoit : ce plaisir étoit d'autant plus vif pour eux, qu'ils le goûtoient rarement.[3]

Le respect pour ces fêtes étoit tel qu'il n'étoit permis de les troubler en aucune manière; un créancier ne pouvoit pas même exiger de l'argent de son débiteur; les Athéniens ne laissoient pas punir dans ces solennités les injustices qui avoient précédé; ils abandonnoient pour ce temps aux débiteurs condamnés, les biens adjugés aux créanciers par une sentence. Voici le texte de la loi rapportée par Démosthène : » Lorsqu'on célébrera les » fêtes de Bacchus, il ne sera point permis, dans les » jours consacrés à ces fêtes, de prendre des gages,

(1) *Ex eo ferè tantum effluxit temporis, quantum à Dionysiis.* =(2) *Sperans, si pax esset, spectacula Dionysiis celebraturum iri.* —*Fœdera jucundissima et Dionysiis digna.*— *Oh Dionysia! hæc quidem fœdera ambrosiam et nectar reddent.* (Suidas, v. *Dionysia.* =(3) Barthélemy., *Voyage du J. Anacharsis*, T. II, p. 197, chap. 11.

» de rien exiger de ceux même qui seront en retard » pour l'exécution d'une sentence ; quiconque en- » freindra cette loi, pourra être accusé par ceux » qu'il aura forcés ; on pourra porter des plaintes » contre lui dans l'assemblée du temple de Bac- » chus, on l'accusera comme ayant violé la fête, » on le jugera comme on juge tout violateur de la » fête. [1] »

Les insultes faites à Athènes à un simple particulier étoient poursuivies par les voies ordinaires ; mais si elles étoient dirigées contre un homme public et particulièrement contre ceux chargés des solennités religieuses, l'action étoit publique : une insulte faite à un Thesmothète, à un chorège, étoit punie de l'infamie, elle étoit considérée comme étant faite aux lois, à la religion elle-même, et au dieu dont on célébroit la fête.

Il paroît que les désordres occasionnés par le tumulte de ces fêtes et par la jalousie des tribus et des personnages qui y recevoient quelque distinction, y avoient été portés à un tel point qu'on avoit été obligé de faire cette loi, car elle étoit nouvelle du temps de Démosthène.

La loi pour les mystères d'Eleusis étoit la même que pour les Dionysiaques ; un certain Evandre de

(1) Cette loi ajoute : « Lorsqu'on célèbre les fêtes de la lune » et du soleil, il ne sera point permis, etc. » Ulpien remarque à cette occasion, que la fête de la lune se célébroit après les Dionysiaques, parce que la lune étoit la sœur de Bacchus, que l'on sait avoir été considéré comme le soleil.

Thespies fut condamné pour avoir violé les mystères, parce qu'ayant obtenu une sentence contre Menippe de Carie dans une affaire de commerce, et n'ayant pu jusqu'alors mettre la main sur sa personne, il le saisit aux mystères de Cérès: on vouloit le punir de mort, mais l'accusateur qui étoit Menippe lui-même, s'étant laissé fléchir, l'accusé fut seulement condamné à perdre la somme de deux talents que lui devoit Menippe, et à dédommager celui-ci de tout le temps qu'il avoit perdu à Athènes pour ce procès. Le père de l'archonte Chariclès qui étoit l'assesseur de son fils, alloit être condamné pour avoir lui-même chassé du théâtre avec violence, pendant les fêtes de Bacchus, un étranger qui s'y étoit emparé d'une place; il mourut avant que de paroître au tribunal. Un certain Ctésiclès fut condamné par tout le peuple à la peine de mort, parce qu'il célébroit les Bacchanales armé d'un fouet, et qu'étant ivre, il en avoit frappé quelqu'un qui étoit son ennemi; on jugea qu'il avoit violé la fête, qu'il avoit eu l'intention d'outrager son ennemi, et qu'il s'étoit servi du prétexte de la fête et de l'ivresse pour traiter les hommes libres comme les esclaves [1]. Il étoit défendu aux étrangers de paroître dans les chœurs; cependant si le chorège les citoit quand ils étoient sur le théâtre, on le condamnoit à une amende de cinquante drachmes. S'il les forçoit lui-même de se

[1] Démosth., *in Mid.*

retirer, l'amende étoit de mille drachmes : la loi autorisoit seulement le chorège à citer devant le juge, avant qu'il parût sur le théâtre, ou après qu'il y avoit paru, l'étranger qui se mettoit parmi les personnages du chœur. Cette loi a le même principe, le respect pour ces solennités.

Ulpien prétend que pendant les Dionysiaques on ouvroit les prisons, et qu'on permettoit aux prisonniers de se promener librement dans la ville.

C'étoit l'usage que dans les querelles survenues au sujet des fêtes de Bacchus, le peuple assemblé tumultuairement dans le temple de ce dieu, prononçât d'abord sur les délits qui étoient ensuite portés à un tribunal plus tranquille, aux Prytanes qui s'assembloient le lendemain des fêtes de Bacchus. Dans cette assemblée on traitoit d'abord des objets de la religion, ensuite on s'occupoit de juger les querelles qui étoient survenues dans les cérémonies de Bacchus. [1]

C'étoit au spectacle, pendant les fêtes de Bacchus, que se faisoient les distributions d'argent au peuple. Isocrate, dans l'éloquent discours qu'il composa pour faire sentir à ses compatriotes la nécessité de faire la paix avec les villes de Chio, Cos, Rhodes et Byzance qui s'étoient soulevées contre Athènes, (ce qu'on appela la guerre des alliés), Isocrate reproche aux Athéniens leur conduite envers les alliés. « Ceux qui nous gouvernoient, dit-il, sembloient

[1] Démosth., *in Midiam.*

» ne s'occuper qu'à nous rendre odieux; en vertu » de leurs décrets, l'argent qui restoit des contri- » butions des alliés étoit distribué à chaque spec- » tacle, pendant les fêtes de Bacchus; les alliés » étoient témoins de ces largesses du plus pur de » leurs biens par des orateurs mercenaires. [1] »

L'argent ainsi distribué portoit le nom de *Théorica*. Comme il arrivoit souvent que dans les jeux des Dionysiaques, il s'élevoit des rixes violentes, et que les étrangers s'emparoient des places tandis que les citoyens en étoient privés, le peuple d'Athènes décréta que le spectacle ne seroit plus gratuit et que chaque citoyen payerait sa place; mais comme les pauvres souffroient de cette mesure, puisque les riches en y mettant un prix élevé eussent pu prétendre exclusivement à ces places, on régla que chaque citoyen ne payeroit qu'un drachme, et on appella aussi cette rétribution *Théoricon*: il y eut un magistrat chargé de la recevoir et il en porta le nom. Eubulus, à l'approche des Dionysiaques, ayant distribué de l'argent pour les sacrifices, afin que tous les citoyens pussent célébrer la fête, et que personne ne fût privé du spectacle à cause de son indigence, on étendit le nom de *Théorica* à l'argent que l'on distribuoit au peuple, pour les spectacles, pour les sacrifices et pour les jours de fête. [2]

[1] Isocr., *Orat. de Pace.* = [2] Suidas, v. *Theorica.*

Démosthène [1], Plutarque [2] et Justin [3], se sont élevés contre l'abus et le luxe des spectacles et des Bacchanales à Athènes, fêtes qui, dit Démosthène, absorbent plus d'argent que vous n'en dépensez pour aucune de vos flottes, qui surpassent en pompe et en magnificence celles du reste de la Grèce. « Le fonds des armemens de terre et de » mer, dit Justin, se dissipe en jeux et en fêtes. La » paie du soldat se distribue au citoyen oisif, les » représentations du théâtre l'emportent sur les » exercices du camp. La valeur et la science mili- » taire ne se comptent pour rien, on n'applaudit plus » aux grands capitaines; il n'y a d'acclamations » que pour les bons poëtes et les excellens comé- » diens. » Tel est le tableau que Justin fait des Athéniens après la mort d'Epaminondas; mais le passage de Plutarque où il fait le parallèle des généraux et des poëtes, est bien plus remarquable, surtout par les détails qu'il présente. Plutarque fait avancer les poëtes avec leurs instrumens de musique, en chantant: « Qu'ils se présentent, dit-il, » avec tout leur attirail, leurs masques, leurs » autels, leurs machines tournantes (pour faire » descendre et monter les dieux, dit Amyot), et leurs » trépieds récompenses de leurs victoires; qu'ils y » joignent leurs acteurs, décorateurs de la tragédie » qu'ils parent à la manière des femmes somp-

[1] Démosth., *Philipp.* I. = [2] Plut., *de Glor. Athen.* = [3] Justin, lib. I, cap. 9.

» tueuses ; qu'ils paroissent avec leurs vases et leur
» attirail scénique, qu'ils se fassent accompagner
» de la troupe affairée des chœurs, et de toute cette
» suite nombreuse qui entraîne de si grands frais. A
» la vue de ces dépenses excessives, un Spartiate
» dit avec vérité que les Athéniens avoient grand
» tort de prodiguer à des jeux, à des théâtres,
» un argent précieux qu'ils auroient dû employer à
» l'approvisionnement des flottes et des armées. En
» effet si l'on veut calculer ce que coûte la repré-
» sentation de chaque tragédie, on trouvera que
» les Athéniens ont plus dépensé pour les Bac-
» chantes, les Phéniciennes, les deux OEdipes,
» Antigone, les malheurs d'Electre et de Médée,
» que pour les guerres qu'ils ont soutenues contre
» les barbares, et qui avoient pour objet l'empire
» et la liberté. Les généraux en menant les citoyens
» au combat, leur faisoient prendre la nourriture
» la plus simple; mais les intendans des jeux, pen-
» dant le temps qu'ils exerçoient leurs acteurs, leur
» faisoient faire la chair la plus délicate. » « Les
» spectacles les plus fréquentés à Athènes, dit
» ailleurs Plutarque, sont ceux pour lesquels on
» distribue de l'argent aux spectateurs [1]. » Cet
usage de distribuer de l'argent aux pauvres citoyens,
donna aux Athéniens un tel goût de spectacles que,
pour le satisfaire, on épuisoit le trésor public. On
en étoit venu au point de faire une loi qui pronon-

[1] Plut., *Préceptes de santé.*

çoit la peine de mort contre quiconque proposeroit de rappeler les fonds de la république à une destination plus utile, et l'on peut voir dans la première Olynthienne, avec quelle précaution Démosthène, qui avoit l'intention de conseiller ce changement, touche un article si délicat.

§ XII. *Bacchus Melpoménus.*

Bacchus étoit adoré sous le nom de Melpoménus, d'abord comme dieu du chant, de la poésie et des beaux arts; en second lieu comme divinité suprême présidant à l'harmonie universelle.

« J'ai vu Bacchus, dit Horace [1], dicter des vers
» au milieu des rochers escarpés. Les nymphes
» l'écoutoient avec docilité, les satyres tenoient
» leurs oreilles attentives, etc. »

Ailleurs Horace invoque Bacchus comme le dieu de la poésie [2]; Bacchus partageoit avec Apollon

(1) *Bacchum in remotis carmina rupibus*
Vidi docentem, credite, posteri,
Nymphasque discentes, et aures
Capripedum satyrorum acutas.
Evoe! recenti mens trepidat metu,
Plenoque Bacchi pectore turbidum
Lætatur. Evoe! parce Liber,
Parce, gravi metuende thyrso. (Horat., lib. II, *Od.* 19.)

(2) *Quo me, Bacche, rapis tui*
Plenum! Quæ nemora aut quos agor in specus
Velox mente nova. (Horat., lib. III, *Od.* 25.)

l'hommage des poëtes [1]. Sur le chemin de l'Hélicon qui conduisoit au bois des Muses, on voyoit les statues d'Apollon, des Muses et de Bacchus; mais ils célébroient aussi Bacchus particulièrement, comme le prouvent ces vers d'Ovide :

Illa dies hæc est, quâ te celebrare poetæ,
(Si modo non fallunt tempora) Bacche, solent: etc. [2]

Les fêtes de Bacchus célébrées par les poëtes, étoient aussi solennelles que celles qu'ils célébroient en l'honneur d'Apollon, mais avec cette différence, qu'ils se couronnoient de lierre au lieu de laurier [3], et qu'ils faisoient des libations de vin sur ses autels. Perse, dans son Prologue, abandonne les déités de la pâle Pirène [4], les habitans de l'Hélicon, à ceux

[1] *Lucain les réunit,* quand il dit à Néron :
Nec, si te pectore vates
Accipiam, cirrhæa velim secreta moventem
Sollicitare deum, Bacchumque avertere Nysa. (Lucan., *Bell. civ.*, lib. I, v. 65.)

[2] Ovid., *Eleg.* III, lib. V, v. 1.

[3] *Tu tamen e sacris hederæ cultoribus unum*
Numine debueras sustinuisse tuo. (Ovid., *ibid.*, v. 15.)
— Ovide invoque ensuite Bacchus comme le protecteur des poëtes : *Fer, bone liber, opem* (*Ibid.*, v. 35.) :
Huc ades, et casus releves, pulcherrime, nostros,
Unum de numero me, memor, esse tuo. (*Ibid.*, *v.* 43.)

[4] La fontaine de Pirène, située près de Corinthe, étoit consacrée aux Muses.

dont un lierre flexible caresse les images [1]. On plaçoit dans les bibliothèques les statues ou les bustes des poëtes illustres, et ils étoient couronnés de lierre, tels étoient ceux qui ornoient le beau portique qu'Auguste avoit fait construire dans le temple d'Apollon, sur le mont Palatin. Les poëtes chantoient en l'honneur de Bacchus un hymne solennel [2]. Ils le célébroient surtout parce que le vin excite le génie [3], aussi Bacchus avoit-il le surnom de Διδάσκαλος.

« La maison de Polytion, dit Pausanias, est
» maintenant consacrée à Bacchus, qui a reçu le
» surnom de Melpoménus, comme Apollon celui
» de Musagète, et par la même raison. [4] »

(1) *Heliconiadasque, pallidamque Pirenen*
Illis relinquo, quorum imagines lambunt
Hederæ sequaces. (Pers., *Prol.*)

(2) L'ode dix-neuvième d'Horace paroît avoir été faite pour cette fête.

(3) *Nulla placere diu nec vivere carmina possunt*
Quæ scribuntur aquæ potoribus. (Horat., lib. I, *Epist.* 19).
—C'est dans le même sens que Martial dit :
Possum nil ego sobrius : bibenti
Succurrunt mihi quindecim poetæ. (*Epigr.*, lib. II, *Epigr.* 7.)
—On lit dans l'Anthologie :
Vinum est instar equi gestat tollitque poetas. (*Anthol. græc.*, lib. I, *Epigr. Sôter.*)
—Dans Pindare : *Audax est ad poculum sermo.*
—Et dans Lucien : *Pariter cum vino ingrediente loquendi accedit fiducia.*

(4) Pausan., *Attic.*

Nous avons déjà vu que cette maison, placée sur la voie sacrée, appartenoit au culte de Bacchus Eleusinien; c'est comme premier principe, présidant à l'harmonie universelle, qu'il y étoit adoré. Ce premier principe, ce principe producteur, d'après le système théologique des Grecs et des Orientaux, étoit l'ame universelle qui embrassoit la nature entière, et qui par une extension continue et proportionnelle de sa substance, étoit distribuée dans toutes les parties de l'univers : cette suprême intelligence y exécutoit ses lois générales, qui varioient partout selon les rapports de composition, de mouvement, de distance, qui caractérisent les parties à gouverner; c'est ainsi que l'ame de l'homme exerce ses différentes fonctions selon les organes du corps qu'elle anime. L'idée de l'ame du monde est indiquée par la nature; nos sens reconnoissent une force agissant dans tout, gouvernant tout, présent partout : c'est pourquoi les poètes, dès les temps les plus reculés, personnifièrent tout, au ciel et sur la terre, et les philosophes théologiens déifièrent toutes les parties de l'univers. Pythagore, qui avoit adopté le système de l'ame universelle, découvrit, par un de ces heureux hasards qui n'arrivent qu'aux hommes de génie, les nombres harmoniques qu'il cherchoit depuis long-temps, c'est-à-dire, les rappòrts proportionnels des sons harmoniques, ou plutôt la proportion des nombres qui représentent les consonnances de l'échelle musicale. Cette découverte eut un grand éclat, on voulut

l'appliquer à tout; et comme nos sens nous apprennent aussi que tout est en harmonie dans le système général de l'univers, les parties de l'ame universelle furent distribuées selon les lois harmoniques, qui étoient connues avec certitude [1]. Je n'entrerai pas dans le détail des applications que les pythagoriciens firent de ces lois au système du monde, mais ils obtinrent, pour résultat de leurs calculs, l'accord parfait ou le concert de toutes les parties de l'univers.

A ces idées les pythagoriciens rattachoient celles des anciens théologiens, suivant lesquels les muses présidoient à l'univers. Les théologiens l'avoient divisé en trois régions : 1° celle des étoiles fixes; 2° celle des planètes; 3° celle des corps sublunaires. Dans le principe, les muses ne furent qu'au nombre de trois, et chacune d'elles avoit sous sa garde l'une des trois régions qui composent l'univers [2]. Les deux muses qui présidèrent à la région des étoiles et à celle des planètes, conservèrent entre les étoiles et les planètes une harmonie parfaite et un accord constant; mais celle qui gouverna les corps sublunaires et qui dirigea toutes les substances mortelles, leur

(1) Une corde, tendue dans toute sa longueur, rend un son; pressée dans sa moitié précise, elle donne l'octave, dans son tiers elle rend la quinte, dans son quart la quarte, dans son huitième le ton, dans son dix-huitième le demi-ton. Il est aisé, d'après ces principes, de trouver les nombres harmoniques, le premier nombre étant donné.

(2) Plut., *Sympos.*, lib. IX, *Quæst.* 14.

imprima l'harmonie autant que leur nature le permettoit, par le moyen de l'instruction, du chant et de la cadence [1]. Ces trois régions de l'univers furent placées et distribuées entr'elles suivant les proportions harmoniques [2]. Les pythagoriciens adoptèrent surtout le système plus récent des théologiens, qui placèrent le soleil, représenté par Apollon ou par Bacchus, au centre du monde planétaire, d'où il présidoit au mouvement des sphères, et donnoit l'impulsion à chacune d'elles [3]. Cette théologie est celle des prêtres de l'Egypte et de la Chaldée, qui représentoient Dieu sous l'emblême d'un musicien entretenant le concert éternel du monde, lequel ne se soutenoit que par l'harmonie [4]. « Chacune des » sphères, dit Platon dans sa République, roule » dans les cieux en portant une sirène; ces sirènes » chantent toutes sur un ton différent et forment » un concert agréable : ravies elles-mêmes de leur » harmonie, elles chantent les choses divines et » accompagnent leurs chants d'une danse sacrée,

(2) Plut., *Ibid.*

(2) D'après les principes de cette théologie, il y avoit dans les globes célestes une force double, l'une *in cognoscendo*, l'autre *in globo ipso vivificando atque regendo*. Chacune des sphères étoit présidée par une muse au nom de laquelle on avoit uni un nom de Bacchus, emblême de cette force; par exemple, dans la sphère de Mars, Bacchus Bassaræus et Clio; dans celle de Jupiter, Bacchus Sabazius et Terpsichore; dans celle de Saturne, Bacchus Amphiétès et Polymnie.

(3) Plut., *Sympos.*, lib. IX, *Quæst.* 14. = (4) Origen., *Philosoph.*, p. 27.

» que dirige la douce mélodie de leurs huit cordes.» Chaque muse, comme autant de sirènes, assise sur son astre, remplissoit donc de son chant mélodieux l'espace céleste qu'elle parcouroit.

« Quel est ce concert mélodieux, qui frappe et » remplit mes oreilles, s'écrie Scipion enlevé dans » les cieux? C'est, lui répond son guide céleste, » le concert des astres qui, emportés dans leurs » sphères selon les intervalles et les proportions » marquées, produisent la variété des sons graves » et aigus qui font l'harmonie de l'univers. [1] »

Du haut du ciel, le coryphée de l'univers donnoit le signal, et tous les dieux inférieurs s'avançant en mesure, chacun dans leur orbite, achevoient leurs tours et retours périodiques, observant religieusement les distances et les rencontres dans la chorégraphie de l'univers : cette danse étoit figurée par les strophes et les antistrophes des poètes sur le théâtre; on chercha à peindre de cette manière les mouvemens et les retours des planètes, comme on chercha à imiter l'harmonie céleste par les hymnes et les chants employés dans les cérémonies religieuses. Dans des vers cités par Eusèbe, on fait dire au dieu moteur de l'univers : « Je suis le père in» fatigable et éternel de toutes choses, je suis aussi » la lyre immortelle qui rend les sons harmonieux » résultant de l'action symétrique de toutes les » parties du ciel et de leurs mouvemens. » Les

[1] Cicer., *Somn. Scipion.*, T. III, § 5, p. 412.

pythagoriciens appeloient le ciel la lyre de Dieu [1]; c'est cette lyre symbolique que l'on mit dans les mains d'Apollon, ame du monde et des sphères dont il est le lien, c'est cette lyre dont il régloit les accords : c'est lui, dit Martianus Capella, qui placé au milieu des autres sphères, donne le double tétracorde. Le même auteur désigne le système planétaire sous l'emblême d'une forêt harmonique [2] : cette théorie se retrouve dans Alexandre d'Ephèse et dans le Pimander. Proclus, dans son Commentaire sur le Timée, dit que l'heptade fut consacrée par Apollon, comme renfermant toute symphonie et l'ordre harmonique de l'univers, dont le soleil ou le génie solaire est le lien [3]; c'est pourquoi on lui dédia le septième jour, qui fut regardé comme sacré, parce qu'on supposoit que c'étoit celui de la naissance d'Apollon, auquel on donnoit le nom d'Hebdomagène [4]. Dans les fêtes du cirque, qui étoient célébrées en l'honneur du soleil, on faisoit sept tours, *septem curricula* [5]; dans les mystères de Mithra, les grades étoient au nombre de sept [6]. Autrefois on faisoit usage des sept voyelles pour désigner le système planétaire [7]; ces mêmes voyelles, combinées de diverses manières, devenoient autant

[1] Marsil. Ficin., *Com. in Plat. Ennead.* II, lib. 3, cap. 4. = [2] Martianus Capella, *de Nuptiis philosophiæ*, lib. I, cap. 1. = [3] Proclus, *in Tim.*, cap. 3. = [4] Plut., *Sympos.*, lib. VIII, *Quæst.* 1. = [5] Aulu-Gel., lib. III, cap. 10. = [6] Plut., v. *Ei.* = [7] Hieronym., *Epist. ad Lætam.*, v. N.

de formules de prières et d'invocations mystiques; elles formoient même entr'elles une espèce de gamme ou d'échelle musicale [1]. Dans les vers rapportés par Eusèbe que nous venons de citer, on fait dire au premier Être: « Moi, dont sept voyelles répètent sans » cesse le nom et vantent la gloire. » Les Gnostiques, qui avoient emprunté beaucoup d'idées des Egyptiens et des pythagoriciens, disoient aussi que chaque planète rendoit un son, et que toutes ensemble elles formoient l'heptacorde; le soleil étoit le mèse. [2]

Cette doctrine de l'ame universelle, motrice du ciel, à laquelle Pythagore avoit appliqué son système des nombres, ne fut pas chez les Grecs une simple opinion philosophique: elle fit partie de leur religion, comme elle faisoit partie de celle des Orientaux; elle entra non-seulement dans le mythe de Bacchus [3] et dans celui d'Apollon [4], mais encore dans celui de Pan, dont la flûte aux sept tuyaux inégaux exprima la même idée [5]. La statue d'Apollon Isménien, dont Proclus nous donne la descri-

(1) Demetr., *Phaler.*, sec. 71. = (2) Nicomach., *Harmonic.*, lib. III, p. 33.

(3) Les dieux touchés des peines et des maux attachés à notre espèce, dit Platon, nous donnèrent Bacchus et les Muses pour former ensemble des chœurs dont il est le chef.

(4) Les Indiens faisoient aussi de leur Vichnou un musicien céleste.

(5) *Musagetes Apollo colitur, est unitas ad harmoniam in universo.* (Proclus, *ad Platon.*)

ption, prouve la liaison que les Anciens établissoient entre ce dieu et le système de l'harmonie universelle [1]. La cérémonie qui se pratiquoit tous les neuf ans au temple d'Apollon Isménien, rappeloit la théologie des neuf Muses; aussi les neuf Muses se distribuoient-elles la surveillance de tous les ouvrages de génie où régnoient l'ordre et l'harmonie, elles les eurent sous leur direction, et Apollon ou Bacchus leur chef, par une conséquence toute naturelle, inspira les poètes et les artistes, et fut regardé comme le dieu des beaux arts et des belles-lettres.

CHAPITRE III.

§ 1. Des grandes Dionysiaques, l'une des plus grandes solennités de la Grèce.—Epoque de leur célébration.

§ 2. Il n'y avoit que deux Dionysiaques, les petites, qui étoient annuelles, et les grandes qui étoient triennales.

§ 3. Des différentes fêtes de Bacchus dans la Grèce.

§ 4. Bacchus Eleuthère.—Mysès.

§ I. *Des grandes Dionysiaques, l'une des plus grandes solennités de la Grèce.—Epoque de leur célébration.*

Les rites, les cérémonies, les usages dont nous venons de donner le détail, étoient communs aux Anthestéries et aux grandes Dionysiaques. La seule

(2) Apud Phot., *Cod.* 242.

différence, c'est que ces cérémonies après l'établissement des grandes Dionysies, étoient célébrées avec plus de pompe dans cette solennité que dans les Anthestéries.

Les grandes Dionysiaques portoient le nom de *ἀςυκὰ*, *μεγάλα*, *urbana et majora*; souvent on les appeloit *Dionysia*, par excellence. Ainsi, lorsqu'on trouve dans les auteurs anciens le mot de *Dionysia* seulement, cette dénomination indique toujours les grandes Dionysiaques.

Les étrangers étoient admis aux grandes Dionysiaques, et ils ne l'étoient pas aux Lénéennes. Cette affluence augmentoit la solennité de la fête, et on devoit y mettre plus d'appareil en raison même de cette circonstance. Aussi les Dionysiaques étoient une des plus grandes solennités de la Grèce; on cherchoit par la beauté des spectacles, à fixer l'attention des étrangers qui y affluoient de toutes parts [1]. C'est à cette époque qu'on apportoit les tributs des villes soumises.

Les grandes Dionysiaques se célébroient en automne; il y a eu une grande divergence à cet égard, je dois donc rapporter les preuves sur lesquelles j'ai fondé mon opinion.

Je tire mes preuves d'Aristophane et de l'époque où ses pièces ont été jouées: les dates de ces pièces sont fixées par les paroles même d'Aristophane,

[1] Aristoph., *in Acharn.*, v. 644.—*Schol.* Arist., v. 377.—Ælian., *Hist. Div.*, lib. II, cap. 30.

par d'anciennes préfaces grecques sur ses œuvres, par les scholiastes, et par les raisonnemens que l'on peut tirer de ces choses réunies, et qui l'ont déjà été par ses commentateurs.

Il nous reste onze pièces d'Aristophane, quatre ont été jouées aux fêtes Lénéennes, les Acharniennes, les Chevaliers, les Guêpes, et Lysistrate; six ont été jouées dans les grandes Dionysiaques, les Nuées, la Paix, les Oiseaux, les Thesmophories, les Grenouilles et les Harangueuses; quant à Plutus la date en est fort incertaine, on croit qu'elle fut jouée la quatrième année de la quatre-vingt-dix-septième olympiade; mais on n'en a d'autre preuve que la préface grecque, et rien n'indique si elle a été jouée aux Lénéennes ou aux Dionysiaques.

Il est essentiel de remarquer qu'on ne trouve ni dans Aristophane, ni même dans les tragiques grecs, l'indication d'aucune autre fête de Bacchus que les Lénéennes et les Dionysiaques, où les pièces de théâtre aient été jouées : ce qui confirme pleinement mon opinion sur le nombre des fêtes publiques de Bacchus à Athènes.

J'ai déjà démontré que les anthestéries se célébroient tous les ans au printemps, et que le mois anthestérion correspondoit au mois de mars; j'ai maintenant à tirer des pièces données aux dionysiaques, la preuve qu'elles l'ont été en automne : et sans me livrer à la citation de tous les passages d'Aristophane et de tous les faits desquels je pourrois induire cette preuve, je me contenterai d'en citer

quelques-uns, en me bornant à ce qui sera nécessaire pour apporter la conviction. Je tire ma première preuve de la comédie des Grenouilles : on se rappelle que dans cette comédie Bacchus voit passer la procession d'Iacchus, et entend les initiés chanter le cantique Iacchus que nous avons cité plus haut; or, les fêtes d'Eleusis se célébroient sur la fin de l'automne, dans le mois d'octobre: l'apparition de ce chœur se rapportoit donc au temps des Dionysiaques, et Aristophane établit ainsi l'identité d'époque des fêtes de Bacchus où fut jouée la comédie des Grenouilles et celle des fêtes d'Eleusis qui avoient lieu en automne.

Dans les Thesmophories qui ont été jouées pendant les grandes Dionysiaques, Mnésilochus se plaint d'être entraîné hors de chez lui, dans la mauvaise saison, par l'importunité d'Euripide son parent; le valet d'Euripide annonce que son maître va paroître, car, ajoute-t-il, on ne brille pas à faire des vers en cette saison, si l'on ne recourt à la chaleur du soleil. Un autre passage de cette comédie est encore plus positif, c'est le vœu qui est exprimé par un des personnages du retour des hirondelles, c'est-à-dire, du printemps. (1)

La comédie des Nuées a été jouée sous l'archonte Aminias, c'est ce que dit textuellement le scholiaste d'Aristophane sur le vers 31 de cette comédie.

(1) *Quando tandem optatum veniet tempus, quo a molestiis hisce liberabor.* Nous exprimons ce vœu à présent de la même manière.

Cette horrible et dégoûtante satyre qui prépara la mort du plus sage des Grecs, fut donnée pendant les grandes Dionysiaques où il y avoit un grand concours d'étrangers, puisqu'au nom du malheureux Socrate si fréquemment répété et à sa figure que les faiseurs de masques avoient parfaitement imitée, les étrangers qui ne savoient pas de quoi il s'agissoit, faisoient du bruit dans l'assemblée à force de demander quel étoit donc ce Socrate: il le remarqua, il y étoit venu sachant bien qu'il étoit le bouffon de la comédie; car il n'alloit au spectacle que lorsqu'Euripide disputoit le prix pour des tragédies nouvelles. Il s'étoit placé dans un lieu d'où il pouvoit être vu de tous les spectateurs, il affecta de tirer les étrangers d'embarras: il se leva et durant le spectacle, il se tint debout, tant il montra de mépris pour cette satyre et pour tous les Athéniens assemblés. Quand même l'on révoqueroit en doute ce fait rapporté par Elien [1], il seroit prouvé par les passages suivans, que la comédie des Nuées a été jouée devant les étrangers et conséquemment dans les grandes Dionysiaques. Le chœur dit [2] : *primum Athenienses salvere jubeo eorumque socios.* Dans les Acharniennes, le même Aristophane parlant des fêtes Lénéennes, dit [3] : *Neque adsunt peregrini, neque tributa veniunt, nec ex urbibus, (quæ tributa pendunt socii.)* C'est

[1] Ælian., *Var. hist.*, lib. II, cap. 13. = [2] Aristoph., *Nub.*, v. 609. = [3] Aristoph., *Acharn.*, v. 505.

ce que confirme Elien, dans ce passage, à l'occasion même de cette comédie, *et quippe, cum essent Dionysia, magna multitudo Græcorum confluxerat.* Il faut se rappeler que par l'expression *Dionysia*, les anciens entendoient toujours les grandes Dionysiaques. Il est également établi qu'Aristophane a donné la comédie des Guêpes aux fêtes Lénéennes, sous le même archonte Aminias, et dans la même année qu'il a donné ses Nuées. Or, puisqu'il est prouvé que les fêtes Lénéennes étoient célébrées au printemps, puisque les Nuées n'ont pu être jouées aux Lénéennes, mais seulement aux grandes Dionysiaques, car il y avoit des étrangers à la comédie des Nuées, et ils étoient exclus des Lénéennes, il s'ensuit que les grandes Dionysiaques n'étant pas célébrées au printemps, ont dû l'être en automne: aussi le valet dans la première scène des Nuées, commence-t-il à se plaindre de la longueur des nuits.

Je dis que les grandes Dionysiaques n'étant pas données au printemps, on doit en conclure qu'elles l'étoient en automne, et en effet quelqu'ait été le dissentiment des auteurs anciens et modernes, sur le nombre, le lieu, la nature des Dionysiaques, tous se sont accordés à reconnoître que la célébration de ces fêtes n'avoit lieu que dans deux saisons de l'année, le printemps et l'automne; or, s'il est vrai, comme il n'y a pas à en douter, que les Dionysiaques doivent être réduites à deux, les Lénéennes étant célébrées dans le printemps, il s'en-

suivra que les grandes Dionysiaques ont été célébrées en automne.

A ces preuves de raisonnement qui me paroissent concluantes, aux inductions tirées des pièces même d'Aristophane, je pourrois joindre un grand nombre de preuves directes : Galien parlant de l'époque à laquelle il faut semer le platane, dit que c'est dans le mois appelé septembre à Rome, ὑπερβερεταῖον à Pergame, et dans lequel on célèbre les mystères. Un passage de Philostrate est encore plus positif : il dit qu'il arriva au Pirée dans le temps que les Athéniens célébroient les mystères de Dionysius, solennité la plus fréquentée de la Grèce et qui a lieu en automne. Le scholiaste d'Aristophane dit textuellement [1] que les grandes Dionysiaques se célébroient *en automne*. Le scholiaste d'Eschine [2] fixe cette époque d'une manière encore plus précise : *La fête des Dionysiaques de la ville, à Athènes, dit-il, arrive au mois de posidéon;* en appliquant cette date aux harangues sur la fausse ambassade, l'on y trouvera des preuves plus imposantes encore, que les grandes Dionysiaques se célébroient en automne. Eschine dit dans sa harangue sur la fausse ambassade, que Démosthène de retour à Athènes avec les autres députés envoyés en Macédoine le huitième jour du mois, prononça un discours dans lequel il proposa de recevoir les ambassadeurs de

(1) *Schol.* Arist., *ad Achar.*, act. II; scen. 2. = (2) Eschin., *Orat. in Timarch.*

Philippe, et de leur assigner une place pour les jeux dans les Dionysiaques. Eschine ne pouvoit parler que des grandes Dionysiaques, puisqu'il s'agissoit d'y donner une place à des étrangers; il ne nomme pas le mois, mais d'après le passage de son scholiaste que nous venons de citer, c'étoit le mois de posidéon. Eschine dit ensuite qu'ils arrivèrent après les Dionysiaques urbaines le dix-huitième jour du mois; ainsi, les grandes Dionysiaques se célébroient dans l'intervalle du 8 au 18 du mois posidéon: on se rappelle qu'il correspondoit à nos mois d'octobre et de novembre. Eschine rapporte un autre décret proposé par Démosthène suivant lequel il veut qu'après les Dionysiaques et l'assemblée tenue dans le temple de Bacchus, les Prytanes indiquent deux assemblées, l'une pour le 18 et l'autre pour le 19. Ces passages d'Eschine semblent autoriser à croire que, comme les Lénéennes étoient célébrées les 11, 12 et 13 du mois anthestérion, les grandes Dionysiaques étoient également célébrées les 11, 12 et 13 du mois posidéon. Dodwell dit qu'elles commençoient le 12, mais il ne rapporte aucune autorité sur laquelle il fonde son opinion; du reste il règne une obscurité impénétrable sur la durée des grandes Dionysiaques, et sur les cérémonies qui y étoient observées. Dans cette matière on en est réduit à des conjectures : nous rapporterons l'une de ces conjectures qui a été tirée d'un passage de Plutarque [1], où cet écrivain citant l'exemple de plu-

[5] Plut., *an Seni.*, T. II, p. 785.

sieurs vieillards qui avoient conservé la vigueur de leur jeunesse, parle d'un acteur nommé Polus qui vivoit du temps de Démosthène, et qui à l'âge de 70 ans, avoit joué dans huit tragédies en quatre jours. Ce ne pouvoit pas être aux Panathénées, où du temps de Démosthène, on ne jouoit pas de pièces dramatiques; ce ne pouvoit pas être aux Lénéennes qui ne duroient que trois jours. Il falloit bien que ce fût aux grandes Dionysiaques, et alors on en a conclu qu'elles duroient au moins quatre jours: on pouvoit en conclure avec plus de fondement qu'elles duroient bien davantage; car une fête aussi solennelle dans laquelle les rites Eleusiniens et ceux du dieu du vin devoient être réunis, dans laquelle on célébroit des mystères, on faisoit des initiations et une procession solennelle, ne pouvoient pas être remplis seulement par des représentations dramatiques: ces représentations, dans les Lénéennes, ne formoient que le tiers de la fête.

Je pourrois multiplier à l'infini les autorités qui établissent que les grandes Dionysiaques se célébroient en automne; je sais que l'on pourroit m'opposer des autorités respectables qui placent les grandes Dionysiaques au printemps. L'on ne peut concilier, sans doute, des autorités aussi contradictoires: quelque recommandables que soient celles que je viens de citer, je ne m'en prévaus pas; mais du moins l'on doit céder aux règles de la saine critique et aux preuves de raisonnement qui, comme nous l'avons vu, nous démontrent que les grandes

Dionysiaques ne peuvent pas être placées dans un autre temps que l'automne, preuves qui ont d'autant plus de force qu'elles sont conformes à l'esprit de la religion des Grecs. C'est en automne que finissent les travaux de la campagne et les récoltes de tous les fruits, c'est alors que doivent être naturellement placées les solennités religieuses qui ont eu pour objet primitif de remercier la divinité de ses dons : aussi voit-on que tous les autres mystères étoient placés en automne, c'est ce qui faisoit appeler cette saison, μυςηριωτίδας ὥρας, *le temps des mystères*. On ne sauroit deviner le motif de l'exception qui auroit été faite pour les Dionysiaques dont l'intime liaison avec l'agriculture a dû au contraire les faire placer à cette époque : aussi les principales fêtes de Bacchus se célébroient-elles chez tous les peuples en automne; et ceux qui aiment à se rappeler leurs auteurs classiques, savent que celles de ces fêtes qui se célébroient sur le mont Rhodope, et qui ont été décrites par Horace (1), avoient lieu dans le mois d'octobre.

§ II. *Il n'y avoit que deux Dionysies, les petites, qui étoient annuelles, et les grandes qui étoient triennales.*

M. de Sainte-Croix (2) déclare positivement que

(1) *Hebrum prospiciens, et nive candidam*
Thracen, ac pede barbaro
Lustratam Rhodopen. (Horat., lib. III, *Od.* 25.)

(2) Sainte-Croix, *Myst. du pagan.*, T. II, p. 75.

les Athéniens ne distinguoient que deux Dionysies, les petites qui étoient annuelles, et les grandes qui étoient triétériques ou triennales. Je suis convaincu que M. de Sainte-Croix a raison, il n'est entré dans aucun détail; je vais tâcher d'y suppléer et de démontrer la vérité de sa doctrine, quoiqu'elle ne soit pas maintenant suivie par la plupart des savans qui ont été séduits par la dissertation de Rhunckenius [1]. L'opinion de Rhunckenius, n'a pour garant que l'autorité d'Hésychius qui, seul, parmi les anciens écrivains, reconnoît trois Dionysies à Athènes : 1° Celles des champs au mois de posidéon; 2° celles de la ville nommées les grandes Dionysiaques au mois d'élaphébolion; 3° celles appelées anthestéries ou Lénéennes, qui se célébroient tous les ans le 12 du mois appelé anthestérion ou lénéon. Toute la doctrine de Rhunckenius, en la réduisant à ses termes les plus simples, n'est fondée que sur un raisonnement qui a pour base ces passages d'Aristophane; dans la comédie des Acharniennes, Dicéopolis dit [2] : « Pour moi, libre de soucis, loin des » armes, je vais au milieu des champs célébrer » les Dionysies. » Le même personnage s'exprime ainsi [3]: « Divin Bacchus, ayez égard à la reconnois» sance qui préside à cette fête et aux sacrifices que » j'offre avec toute ma famille. Permettez qu'exempt » de service militaire, je célèbre sans accident les

(1) Rhuncken., *Auct. Emend.*, Hesych., T. II. = (2) Aristoph., *Acharn.*, v. 202. = (3) *Id.*, v. 251.

» Dionysies des champs. » Dicéopolis dit encore [1] : « Nous sommes seuls dans ce temps consacré aux » fêtes Lénéennes, pendant lesquelles l'étranger n'a » point d'accès ici; on n'y reçoit même ni tributs » ni alliés. » Le chœur dit dans la scène neuvième de la même comédie: « Antimaque historien et poète, » nous a tristement renvoyés sans souper un jour » des Lénéennes qu'il donnoit une grande fête. » Voici maintenant comment raisonne Rhunckenius : la scène de cette comédie est à Athènes, on tient des comices sur des objets de la plus haute importance, les habitans du bourg d'Acharnes y assistent, et parmi eux Dicéopolis qui, fatigué d'une longue guerre, tandis que les autres en désirent la continuation, obtient des Lacédémoniens la paix pour lui seul; transporté de joie, il vole d'Athènes à son bourg d'Acharnes, il célèbre les fêtes champêtres: bientôt de retour à Athènes, il célèbre avec les Athéniens les Lénéennes dont il parle (vers 503). Il est donc certain, dit Rhunkenius, que ces passages d'Aristophane, loin d'affoiblir l'autorité d'Hésychius qui distingue les Lénéennes des fêtes champêtres, la confirment.

Mais que prouvent ces passages d'Aristophane? ils donnent seulement la preuve qu'à l'époque où les Lénéennes se célébroient à Athènes, Dicéopolis, comblé de joie par la faveur particulière qu'il venoit de recevoir, alla célébrer dans son intérieur la fête de Bacchus. Mais quelle étoit cette fête?

[1] *Id.*, v. 503.

celle des Lénéennes : les détails qu'il en donne lui-même ne laissent aucun doute à cet égard, il observa dans son intérieur les mêmes cérémonies qu'on observoit publiquement aux fêtes Lénéennes. La fête célébrée par Dicéopolis n'étoit donc pas une fête publique, ou célébrée publiquement, mais une fête domestique, et cette scène même en donne la preuve. Les habitans d'Acharnes qui veulent la continuation de la guerre, sont furieux contre Dicéopolis partisan de la paix, qui a obtenu un traité de paix particulier pour lui; et tandis que, libre de soucis, il célèbre les bacchanales dans son intérieur, les Acharniens le cherchent, questionnent tous les passans sur cet homme, ils veulent s'en saisir, ils tâchent de se procurer quelqu'indice sur la route prise par ce *porteur de traités*. Les uns croient qu'il a pris la fuite, qu'il s'est évadé, et ils veulent se mettre à sa poursuite; enfin ils entendent l'hymne Ithyphallique, et ils découvrent Dicéopolis. Ils le menacent : « Oh! oh! qu'est ceci, dit Dicéopolis ? ils en veulent à mon chytre, à ma marmite; point du tout, disent les Acharniens, nous en voulons à ta tête, scélérat. » Peut-il y avoir maintenant aucun doute sur la nature de cette fête, surtout si l'on réfléchit que c'est la fille de Dicéopolis, qui est la Canéphore, que c'est encore elle qui répand la farine sur le gâteau, et qui fait toutes les autres cérémonies, que c'est Xanthias valet de Dicéopolis, qui porte le Phallus, que c'est la femme seule de Dicéopolis qui est placée sur la

plate-forme avec le flambeau, que Dicéopolis est le roi de la fête, chante l'hymne, énonce textuellement son objet ? c'est la reconnoissance envers Bacchus qui préside à cette fête et aux sacrifices qu'il *offre avec toute sa famille*, et quelles inductions peut-on tirer en faveur du système d'Hésychius, d'une fête semblable à laquelle les habitans du bourg d'Acharnes ne prenoient aucune part, de la célébration de laquelle ils n'ont pas été avertis, et dont toutes les cérémonies étoient imitées des Lénéennes ? Nous avons contre l'opinion de Rhunkenius l'autorité du scholiaste d'Aristophane qui a tiré une conclusion toute opposée, de ces paroles de Dicéopolis : « Quant aux Acharniens, je leur » tire ma révérence, je vais dans le fond de ma » campagne célébrer les Bacchanales. » Il en a textuellement conclu que les Dionysiaques champêtres ou célébrées dans les champs par Dicéopolis étoient les mêmes fêtes que les Lénéennes ; assurément Rhunkenius et Brunck ont vu dans ce passage ce qui n'y est pas, lorsqu'ils ont dit que Dicéopolis retenu à la ville, n'a pu célébrer les premières fêtes de Bacchus à la campagne dans le temps marqué, et qu'il profite pour cela du premier moment qu'il a de libre. Dicéopolis dit au contraire bien plus naturellement, après avoir accepté le traité de paix qui lui est apporté par Amphytéus pour lui personnellement : « Je me retire dans le fond de ma campagne (cette campagne qu'il est si empressé de revoir), je vais y célébrer les Bacchanales que l'on

célèbre à Athènes, mais loin des amis de la guerre.» Ainsi cette fête qui, comme on ne sauroit trop le répéter, étoit particulière à Dicéopolis, qui étoit célébrée dans l'intérieur de sa maison, sans que le bourg d'Acharnes y prît aucune part, et où tous les rites des Lénéennes étoient observés, peut-elle former autorité pour l'admission d'une troisième espèce de Dionysies, les Dionysies champêtres? ce sont les Lénéennes qui étoient les véritables Dionysies champêtres, c'est à elles que ce nom étoit appliqué parce qu'elles avoient pris naissance dans la joie des campagnes, qu'elles avoient été transportées à Athènes et célébrées au Limnæ après la fondation d'Athènes par Thésée. Aussi Théophraste ne distingue que deux Dionysiaques, les premières et les secondes qu'il appelle *Rurales* [1] : ce qui confirmeroit ces autorités, si elles avoient besoin de l'être, ce sont les oracles cités par Démosthène que nous avons rapportés, lesquels ordonnoient le rétablissement des fêtes de Bacchus à Athènes. Ces oracles ont voulu

[1] Le diseur de rien vous apprend, dit Théophraste, qu'au printemps, où commence l'une de ces deux bacchanales, la mer devient navigable. Dès que Théophraste a dit que la mer étoit navigable après les Dionysiaques, il a entendu nécessairement parler des Lénéennes, puisqu'elles seules se célébroient au printemps, et qu'en effet la mer ne devenoit navigable, comme l'atteste Aristote, qu'après l'équinoxe, au vingt-un mars : dans ces temps où la science de la navigation étoit si peu perfectionnée, les mers étoient fermées pendant tout l'hiver. (Théophr., *Caract.* cap. 2.)

que les fêtes de Bacchus fussent rétablies à Athènes d'après les anciens rites, c'est-à-dire, telles qu'elles étoient célébrées dans les premiers âges et à la campagne avant la réunion des habitans de l'Attique par Thésée: les cérémonies étoient absolument les mêmes, il n'y avoit aucune différence entre ces fêtes, soit qu'elles fussent célébrées à Athènes, soit qu'elles le fussent dans d'autres villes de l'Attique, ou à la campagne, soit qu'elles le fussent dans l'intérieur des familles; tandis qu'on les célébroit à Athènes avec plus de solennité, elles l'étoient soit publiquement, soit particulièrement avec plus de simplicité dans le reste de l'Attique. Ces Dionysiaques qui avoient la même origine et les mêmes rites, ne doivent pas plus être considérées comme des fêtes différentes parce qu'elles étoient célébrées hors d'Athènes et dans des lieux différens, que nos solennités religieuses ne sont des fêtes différentes, parce qu'on les célèbre à Paris et dans les autres parties de la France.

Pour admettre que ces fêtes fussent différentes, il faudroit des autorités positives, et loin de là, toutes les autorités sont contraires à ce système: on ne trouve, dans aucun auteur ancien, aucune trace de cette troisième espèce de Dionysiaques créée par le grammairien Hésychius; tous, comme Théophraste, ne parlent que des grands et des petits mystères de Bacchus. Aristophane lui-même dans cette comédie des Acharniennes dont a argumenté Rhunkenius, ne distingue que deux solennités publiques

en l'honneur de Bacchus : « Je sais, dit-il, ce qu'il » m'en coûta pour ma comédie de l'an passé ; Cléon » me traîna au tribunal des Athéniens avec un bruit » effroyable, il déchargea sur moi des torrents » d'impostures et de calomnies, et je pensai périr » dans le bourbier où il me plongea. » La comédie dont parle Aristophane étoit celle des Babyloniens qui est perdue. Comme cette pièce avoit été jouée aux grandes Dionysiaques en présence des alliés, Cléon en prit occasion d'accuser le poète d'avoir livré les citoyens et l'état à la risée des étrangers. En jouant la comédie des Acharniennes pour les fêtes Lénéennes où les étrangers n'avoient pas accès, Aristophane dit qu'il n'est plus dans le même cas. Aristophane distinguant deux fêtes de Bacchus où l'on jouoit des pièces dramatiques, ne parle que des grandes Dionysiaques où étoient admis les étrangers, et des Lénéennes où il n'y avoit que des citoyens d'Athènes. Nous avons déjà remarqué que toutes les comédies d'Aristophane n'avoient été jouées qu'aux grandes Dionysiaques ou aux Lénéennes, et qu'en scrutant avec scrupule tous les passages de ce poète où il parle de la représentation de ses pièces, et tout ce qu'en ont écrit les scholiastes et les commentateurs, on ne trouve la trace d'aucune autre fête de Bacchus. Aux autorités précises de Théophraste et d'Aristophane, nous nous contenterons d'ajouter deux passages qui sont positifs sur la question qui nous occupe, l'un du scholiaste sur le vers 503 des Acharniennes : « Le combat littéraire

» des Dionysiaques, dit ce scholiaste, avoit lieu » deux fois par an : le premier, lorsque les alliés ap» portoient leurs tributs à Athènes ; le second au lieu » appelé Lénéum, lorsqu'il n'y avoit pas d'étran» gers à Athènes. » L'autre passage est de l'auteur ancien de l'argument du discours de Démosthène contre Midias : « Chez les Athéniens, on célébroit » deux espèces de Dionysiaques, les grandes et les » petites ; les petites avoient lieu tous les ans, et les » grandes *tous les trois ans*, dans le temps des fêtes » des pressoirs, pour lesquelles chaque tribu nom» moit un chorège qui fournissoit aux frais des » chœurs des enfans et des hommes faits. » Apollodore, Etienne de Byzance et beaucoup d'autres anciens écrivains confirment ces autorités et ne font aucune distinction des Lénéennes et des Dionysiaques champêtres. J. Scaliger, Casaubon, Ez. Spanheim et la plupart des savans modernes ne les distinguent pas davantage; loin de là, ils ont tous reconnu positivement que les Bacchanales champêtres étoient les Lénéennes et ils les ont appelées de ce nom : *Lenæus Agon*, *Bacchi in Agris*, dit Etienne de Byzance. Suivant le témoignage de l'auteur de la vie d'Aristote que Ménage a fait imprimer dans ses notes sur Diogène Laerce [1], ce philosophe avoit composé un ouvrage sur les Dionysiaques, et le titre du livre cité par l'auteur de sa vie, prouve qu'Aristote ne reconnoissoit que deux Dionysiaques : Διονυσιακῶν ἀστυκῶν et Ληναίων ....

[1] Diogen. Laert., *Not. Menag.*, T. II, p. 201.

Dans toutes les fêtes de Bacchus célébrées à Athènes [1], on donnoit des représentations théâtrales; Paulmier qui veut qu'il y ait eu trois Dionysiaques à Athènes, prétend que les représentations théâtrales n'avoient lieu que dans deux de ces solennités: savoir, les Dionysiaques urbaines et celles des champs, et qu'elles n'avoient pas lieu dans les Anthestéries ou Lénéennes, du moins du temps d'Aristophane et dans les siècles suivans. C'est au contraire du temps d'Aristophane qu'il est prouvé que les jeux scéniques avoient lieu aux Lénéennes; si Paulmier n'eut pas eu les yeux fascinés par le préjugé qu'il y avoit trois solennités publiques en l'honneur de Bacchus à Athènes, voyant que toutes les pièces d'Aristophane avoient été jouées dans deux solennités seulement, il en auroit naturellement conclu qu'il n'y avoit que deux Dionysiaques à Athènes. Il cite ensuite un passage de Diogène Laerce qui détruit son système au lieu de l'établir [2]: Diogène Laerce dit que *les jeux scéniques se donnoient aux Dionysiaques, aux Lénéennes, aux Panathénées et aux Chytres* : les Panathénées étoient une fête de Minerve, et comme les Chytres n'étoient que le troisième jour de la solennité des Lénéennes, il s'ensuit que, d'après Diogène Laerce, il n'y avoit que deux espèces de Bacchanales; il faut donc conclure d'après ces autorités et celles

(1) Palmer., *ad Theophr.*, p. 618. = (2) Diogen. Laert., lib. III, § 56.

que l'on pourroit invoquer et qui présentent toutes la même conséquence, qu'il n'y avoit d'autres Dionysiaques champêtres que les Lénéennes.

Eh! que seroit-ce de l'autorité d'Hésychius, le seul auteur qui ait distingué les Dionysiaques champêtres et ait porté le nombre de ces fêtes à trois, si son texte étoit corrompu? Kuster, après avoir remarqué qu'Hésychius, dans ce passage, est en contradiction avec tous les écrivains, qui disent que les Lénéennes étoient les Dionysiaques des champs, déclare positivement que cet endroit d'Hésychius est corrompu. Il veut qu'après les mots Dionysiaques des champs, on lise καὶ ἐκαλεῖτο ληναία, appelées Lénéennes, parce que les Lénéennes et les Dionysiaques champêtres étoient la même fête : ainsi il y auroit eu transposition du mot μηνὸς qui ayant été placé devant λήναιος, doit se rapporter au mot ἐλαφηϐολιόνος; cette transposition a forcé l'éditeur de changer le mot λήναια en celui de ληναιῶνος. Ainsi d'après cette correction qui est très vraisemblable, Hésychius lui-même n'admettroit que deux Dionysiaques, celle des champs dans le mois lénéon, et celle de la ville dans le mois d'élaphébolion.

Il me semble que Rhunckenius auroit pu présenter son système d'une manière plus plausible en s'appuyant sur ce passage de Démosthène : *Cum Bacchi festivitas in Piræo est, et comædi et tragædi; et cum lenæa pompa est, et tragædi et comædi; et cum in urbis liberalibus pompa est, et pueri, et comes, et comædi et tragædi.* On auroit

tort néanmoins de conclure de ce passage, que du temps de Démosthène, les Athéniens célébroient trois solennités en l'honneur de Bacchus, et qu'on donnoit des jeux scéniques dans ces trois solennités. La fête célébrée au Pirée étoit une des deux plus anciennes solennités célébrées à Athènes; mais ce n'étoit pas une troisième fête, ce n'étoit pas une fête différente des deux premières Dionysiaques. Le savant Spanheim va prendre le soin de lever lui-même tous les doutes qui pourroient rester sur cette question d'après ce passage de Démosthène: « Du temps » de Thucydide, dit Spanheim [1], les Lénéennes » étoient tombées en oubli, comme le prouvent » plusieurs passages d'auteurs anciens. Elien nous » apprend que Socrate descendoit au Pirée pour y » assister à la représentation des pièces d'Euripide. » Le Pirée n'étoit qu'à quarante stades de distance » d'Athènes; lorsque la ville fut devenue plus po- » puleuse, cet intervalle se couvrit d'habitations et » et l'on y érigea un théâtre de Bacchus, dont par- » lent Thucydide et Xénophon. Il arriva donc que » la pompe des Dionysiaques les plus anciennes, qui » se célébroient dans le temple de Bacchus Lim- » næus, dans la partie supérieure de la ville d'Athè- » nes, fut transportée au Pirée après la construc- » tion du temple de Bacchus dans cette partie de » la ville, d'où la distance de la citadelle d'Athènes » n'étoit pas très considérable par les longues mu-

(1) Spanh., *Not. in Ran.* Arist.

railles. » Spanheim invoque encore à cet égard le témoignage de Démosthène dans son discours contre Néera, où il dit que tous les ans le temple de Bacchus Limnæus étoit ouvert un certain jour, sans faire aucune mention des jeux scéniques; cependant le second jour des Lénéennes, le jour des chytres, on donnoit des représentations théâtrales : Spanheim en conclut qu'elles étoient données au théâtre de Bacchus dans le Pirée, et non au théâtre de Bacchus Limnæus, et il ajoute : Ce fut à l'époque où les jeux scéniques, d'abord interrompus (nous avons vu qu'ils avoient été abolis par Cinésias, contemporain d'Aristophane), furent rétablis par Lycurgue, qu'ils furent transportés au Pirée. Samuel Petit pense aussi que les jeux scéniques furent donnés au Pirée, lors de leur rétablissement par Lycurgue.[1]

Thucydide[2] et Xénophon[3] marquent d'une manière précise la position du théâtre de Bacchus au Pirée; il étoit proche du port Munychium. C'est là qu'après l'administration de Lycurgue, furent données les fêtes des Lénéennes qui, ayant été autrefois les plus célèbres et les plus solennelles d'Athènes, étoient déchues de cette splendeur pour faire place aux grandes Dionysiaques, qui furent toujours célébrées sur le grand théâtre et au temple de Bacchus, près de l'Acropole. Les Ioniens avoient au contraire conservé cette fête comme la plus solennelle.[4]

(1) Sam. Petit, *Miscell.*, lib. I, cap. 6.= (2) Thucyd., lib. VI, VIII.= (3) Xénoph., *Hist. Græc.*, lib. II.= (4) Thucyd., lib. II, cap. 15.

Nous avons cité le passage de l'auteur ancien d'un des argumens de Démosthène contre Midias, qui affirme que les grandes Dionysiaques étoient triennales : cette opinion, adoptée par Meursius, M. de Sainte-Croix, Dupuis et beaucoup d'autres savans, est confirmée par l'autorité du scholiaste d'Aristophane [(1)], dont le passage a déterminé l'opinion de Prideaux [(2)], par l'autorité de Plutarque [(3)], de Diodore de Sicile [(4)] et de Sénèque [(5)] ; le passage de Plutarque surtout est remarquable, et confirme d'autant mieux l'autorité de Diodore, qu'il s'applique à la ville même d'Athènes.

« Moi qui suis Athénien, dit Méragène un des » interlocuteurs du banquet, je vous déclare que » c'est le même dieu (Bacchus et le dieu des Juifs); » la plupart des preuves qui le confirment ne peu- » vent être communiquées qu'à ceux qui sont initiés » à la parenthélie, *triétérique de Bacchus*. » L'on sait qu'à Athènes il n'y avoit pas d'autres mystères particuliers à Bacchus que ceux des Dionysiaques. Ce même interlocuteur confirme les preuves que nous avons déjà données, que les grandes Dionysiaques se célébroient en automne. Il dit plus bas, en parlant de la fête des Juifs : « La plus grande et » la plus solennelle de leurs fêtes se célèbre dans un » temps et d'une manière qui prouvent son analogie

[(1)] *Schol.* Aristoph., *ad Pac.* = [(2)] Prid., *ad Marm. Oxon.*, p. 36, 37. = [(3)] Plut., *Sympos.*, lib. IV, *Quæst.* V. = [(4)] Diod. Sic., lib. IV. cap. 2. = [(5)] Sen., *in Herc. Œt.*, act. II, *chor.*

» avec celle de Bacchus : ils la solennisent pendant » la vendange. » Le passage de Sénèque prouve également, et que les grandes Dionysiaques étoient triennales, et qu'elles se célébroient en automne. [1]

Mais ce qui ne me laisse aucun doute sur la question des Dionysiaques triennales, c'est la comparaison que j'ai faite des années où les comédies d'Aristophane ont été représentées; pour mettre cette thèse dans tout son jour, je dois entrer dans quelques détails. Quatre des comédies d'Aristophane ont été données aux Lénéennes, et six aux grandes Dionysiaques. Celles données aux Lénéennes ont été jouées, savoir : les *Acharniennes*, la troisième année de la quatre-vingt-huitième olympiade; les *Chevaliers*, la quatrième année de la même olympiade; les *Guêpes*, la deuxième de la quatre-vingt-neuvième, et *Lysistrate*, la première année de la quatre-vingt-douzième olympiade : ainsi il n'y a qu'une année d'intervalle entre les Acharniennes et les Chevaliers, et un espace de deux années entre les Chevaliers et les Guêpes. La comédie de Lysistrate a été jouée beaucoup plus tard : l'intervalle qui se trouve entre ces trois pièces établiroit, indépendamment de toutes les autres preuves, que

[1] *Nos Cadmœis orgya ferre*
Tecum solitæ condita cistis,
Cum jam pulso sidere brumæ
Tertia soles evocat æstas.

C'est aussi l'opinion de Servius sur le vers trois cent-deux de l'Enéide : *Libera sacra tertio quoque anno innovabantur.*

les Lénéennes étoient célébrées tous les ans. Voyons maintenant les pièces d'Aristophane qui ont été jouées pendant les grandes Dionysiaques. Les Nuées ont été jouées la première année de la quatre-vingt-neuvième olympiade; la Paix, la première année de la quatre-vingt-dixième; les Oiseaux, la première année de la quatre-vingt-onzième; les Thesmophories, la première année de la quatre-vingt-douzième; les Grenouilles, la troisième année de la quatre-vingt-treizième olympiade: ainsi il y a eu régulièrement trois années d'intervalle entre la représentation des quatre premières pièces, et six années entre les Thesmophories et les Grenouilles. Quant aux Harangueuses, cette pièce a été donnée beaucoup plus tard, dans la quatre-vingt-seizième olympiade.

Cette opinion a été adoptée parmi les modernes par des écrivains d'un grand poids, outre Meursius, Sainte-Croix et Dupuis: Mélanchton dit textuellement que les Dionysiaques dont parle Térence dans l'*Heautontimorumenos*, se célébroient de trois ans en trois ans, sans s'expliquer sur ces Dionysiaques. Mais en supposant qu'il ne fût pas prouvé que les Lénéennes se célébrassent tous les ans, Scaliger dans son Traité *de Emendatione Temporum* [1], Casaubon dans son Commentaire sur Athénée [2], et Selden dans son Commentaire sur les Marbres d'Arundel [3], prononcent que c'étoient les Astyques

(1) Scalig., lib. I. = (2) Casaub., lib. VI, cap. 15. = (3) Selden, lib. II.

qui se célébroient tous les trois ans : Prideaux reconnoît aussi qu'il y avoit des Dionysiaques triennales, mais il prétend que les Lénéennes étoient la fête de Bacchus la plus solennelle, et que ce sont elles qui étoient triennales; Prideaux avoit donc oublié le passage de Démosthène.

Je crois avoir prouvé ces divers points : 1° Les Lénéennes se donnoient au printemps, et les grandes Dionysiaques en automne; 2° les premières étoient annuelles, les secondes triennales; 3° il n'y avoit à Athènes que ces deux espèces de fêtes publiques célébrées en l'honneur de Bacchus. Je ne me suis attaché sur cette dernière question qu'à l'opinion de Rhunckenius, parce qu'elle a réuni des suffrages imposans, et que les nombreuses difficultés qui embarrassent cette matière, les autorités contradictoires et inconciliables qui l'obscurcissent, et qui ont peut-être éloigné un examen plus approfondi, paroissent avoir réuni en faveur de l'opinion de Rhunckenius l'assentiment de la plus grande partie des savans. Je ne parle pas des autres systèmes des modernes, parce qu'ils sont très nombreux et tous contradictoires, et que la plupart de ces systèmes ne sont dûs qu'à la difficulté qu'éprouvoient leurs auteurs, en voulant concilier les diverses autorités relatives au nombre des fêtes de Bacchus à Athènes. C'est la judicieuse réflexion que fait M. de Sacy, en parlant du système de Fréret, qui a supposé que l'on célébroit à Athènes quatre fêtes de Bacchus : 1° Les grandes Bacchanales au mois d'Anthestérion; 2° les

petites Bacchanales au mois de Posidéon ; 3° les petites Bacchanales de la ville au mois d'élaphobolion ; 4° les Bacchanales triennales qui se célébroient, dit-il, après les vendanges à Athènes, dans le lieu nommé *les Pressoirs*, et où l'on donnoit des pièces comiques, tragiques et satyriques.

Il faut donc s'en tenir aux preuves positives, qui démontrent qu'il n'y avoit d'autres fêtes que les Lénéennes et les grandes Dionysiaques. Les autres fêtes de Bacchus dans l'Attique n'étoient que des fêtes particulières, ou la répétition de ces deux fêtes publiques hors de la ville d'Athènes. Chaque habitant de la campagne qui ne pouvoit pas prendre part aux grandes solennités d'Athènes, en faisoit les cérémonies chez lui, soit en commun par village, ou en particulier par famille. C'est de ces fêtes particulières que parle Isée [1], lorsqu'il fait dire au petit-fils de Ciron : « Il ne sacrifioit jamais sans » nous, se conduisant comme un aïeul doit le faire » à l'égard de ses petits-fils ; nous étions présens à » tous ses sacrifices, et nous en partagions le soin ; » dans les fêtes de Bacchus il nous menoit toujours » à la campagne. » Dans cette répétition des solennités d'Athènes, on conservoit plus ou moins les rites propres aux Dionysiaques, sur l'observation desquels il s'étoit introduit un grand nombre de modifications ; car dans la Grèce, où il n'y avoit point de hiérarchie religieuse, chaque bourg, et

[1] Isée, *Orat. de cir. hered.*

même chaque individu, pouvoit, selon diverses circonstances, retrancher des rites du culte public ou y ajouter : telle est la cause de cette grande variété de cérémonies qui se faisoit remarquer d'un lieu à un autre dans des solennités du même genre. Madame Dacier remarque même sur ce vers de Térence (*Heaut.*) : *Dionysia hic sunt hodie, apud me sis, volo*, que la même fête ne se célébroit pas en même temps dans tous les lieux, et qu'elle étoit célébrée aujourd'hui dans un lieu, demain dans un autre, selon les convenances locales, ou même lorsqu'elle étoit une fête particulière, selon les dispositions de celui qui vouloit donner cette fête. Les particuliers célébroient même des fêtes plus fréquentes en l'honneur de Bacchus, ce qui étoit conforme à l'esprit des premiers âges; mais ces fêtes étoient purement domestiques, comme celle de Dicéopolis, quoiqu'on y suivît plus ou moins les rites des Lénéennes et des grandes Dionysiaques. Casaubon va même jusqu'à fixer, d'après le scholiaste d'Aristophane, l'époque de ces fêtes particulières; il prétend qu'outre le temps de l'année consacré aux fêtes publiques de Bacchus, il y avoit à la fin de chaque mois des fêtes particulières en son honneur [1]. Les Athéniens faisoient encore des sacrifices à Bacchus dans les occasions importantes : avant que de partir pour son expédition d'Egypte et de Chypre, Cimon offrit à Bacchus un sacrifice

[1] Casaub., *in Carm. Lycophr.*

particulier, et les victimes lui donnèrent de funestes présages. (1)

Comme il n'y avoit pas dans l'Attique de fêtes de Bacchus qui ne fussent une émanation des grandes et des petites Dionysiaques, quels que fussent leurs noms et les lieux où elles étoient célébrées, nous devons les réunir ici, ou du moins rassembler ce que nous trouvons épars chez les auteurs de l'antiquité.

§ III. *Des différentes fêtes de Bacchus dans la Grèce.*

L'une de ces fêtes s'appeloit *Ascolies*; les rites en étoient absolument les mêmes que ceux des jours des Choès aux fêtes Lénéennes. On sautoit sur des outres faites de peaux de chèvre : le mot ἀσκωλιάζειν signifie proprement sauter, et ce terme étoit principalement employé pour dire, *sauter sur des outres*, afin d'exciter le rire. Ces outres étoient enflées et frottées d'huile; ceux qui sautoient dessus tomboient par terre, comme le prouve ce passage d'Eubules (*in Damalia*) : *et prœterea utribus in medio positis, super eos salite, et ridete eos qui, dato signo, in terram labuntur.* On appeloit ἀσκωλιαζόντες ceux qui sautoient d'un seul pied en boitant de l'autre, et ἀσκωλίασμος celui qui sautoit tantôt sur un pied, tantôt sur un autre. (2)

Ce que les Grecs appeloient ἀσκωλιάζειν, les Latins l'appeloient *cernuare*, comme le prouve ce passage

(1) Plut., *Vit. Cim.* = (2) Suidas, v. Ἀσκὸς.

de Varron [1] : *Etiam pelles bubulas oleo perfusas percurrebant, ibique cernuabant.* Le scholiaste d'Aristophane [2] dit que l'outre étoit remplie de vin, et que celui qui avoit sauté avoit pour prix du vin. Les Ascolies étoient les mêmes fêtes que les Choès, célébrées sous un autre nom; les *Vinalia* des Romains étoient les Choès ou les Ascolies des Grecs. Virgile rappelle cette fête dans ces termes: « Ni les frimats dont l'hiver blanchit les plaines, » ni les ardeurs d'un brûlant soleil d'été, donnant » dans toute sa force sur les côteaux desséchés, ne » furent jamais si nuisibles à la vigne que le venin » de la dent meurtrière des troupeaux, et leur mor- » sure imprimée dans le bois. Ce n'est pas pour un » autre crime que l'on immole un bouc sur tous les » autels de Bacchus [3]. Delà ces premiers spectacles » offerts sur un théâtre, delà ces prix proposés au » génie par les enfans de Thésée, et ces jeux, dans » lesquels enivrés de joie, ils sautoient dans une » prairie, au milieu des vases remplis de vin, sur » des outres enflées et frottées d'huile. Nos bons » habitans de l'Ausonie, à leur exemple, célèbrent » ces fêtes par des vers rustiques, en riant à gorge

(1) Varr., *de Vit. pop. rom., ap. Nonium*, lib. I. — (2) Aristoph., *in Plut.*

(3) Servius, à cette occasion, s'exprime ainsi : *Victimæ numinibus, aut per similitudinem, aut per contrarietatem immolantur, per similitudinem, ut nigrum pecus Plutoni; per contrarietatem, ut porca, quæ obest frugibus, Cereri; et caper, qui obest vitibus, Libero.*

» déployée, ils se forment avec une écorce creusée » un hideux visage, ils invoquent Bacchus par des » chants joyeux, et suspendent à un pin de légers » oscilles [1] du dieu. Dès-lors la vigne pousse des » grappes en abondance, l'aspect du dieu fertilise » les arides côteaux, les humides vallons. Honneur » et gloire à Bacchus ! célébrons ses fêtes; répé- » tons à sa louange les hymnes de nos pères, offrons- » lui des gâteaux, les prémices des fruits, faisons » des libations en son honneur, que le bouc soit » traîné par les cornes sur son autel, et que des » broches de coudrier nous servent à faire rôtir les » entrailles de la victime [2]. » Après avoir fait le tour des vignes, on retournoit à l'autel de Bacchus d'où l'on étoit parti, on offroit au dieu sur des bassins des victimes que l'on livroit ensuite aux flammes; toutes les cérémonies terminées, on faisoit un repas en commun, d'où chacun se rendoit chez soi [3]. Dans les Ascolies ou les Lénéennes qui se célébroient à la ville, des outres gonflées de vin et

[1] Nous avons déjà parlé de ces oscilles; c'étoit, comme nous l'avons dit, de petites têtes de Bacchus que les vignerons suspendoient à des arbres, persuadés que dans tous les endroits vers lesquels se tournoit cette image, les vignes devenoient fécondes. M. Holdsworth dit avoir vu le dieu de la vendange ainsi représenté sur une pierre antique de la collection du grand-duc de Florence.

[2] Virgil., *Georg.*, lib. II, v. 376. = [3] Nat. Com. *Mythol.*, lib. V, cap. 13, p. 500.

frottées d'huile étoient placées sur le théâtre, selon le témoignage de Phurnutus.[1]

Les fêtes Agrioniennes étoient consacrées à Bacchus, elles se célébroient la nuit, on s'y couronnoit de lierre, et elles avoient beaucoup de rapport avec les Nyctélies, c'est-à-dire, avec les Dionysiaques : on faisoit dériver leur nom du mot ἀγρὸς, *champ*, ou de la rusticité des premières fêtes de Bacchus; d'autres tiroient son étymologie de la férocité que l'ivresse donne quelquefois, du mot ἄγριος, féroce, sauvage[2]. Dans les fêtes Agrioniennes, les femmes, après avoir cherché Bacchus, comme s'il s'étoit éloigné d'elles, cessent bientôt leurs poursuites, en disant qu'il s'est réfugié vers les Muses, et qu'il se tient caché auprès de ces divinités; ensuite, sur la fin du repas, elles se proposent des énigmes et des questions à résoudre. Ce rite, suivant Castellanus, est le symbole de l'établissement de la civilisation, dont les progrès ont été hâtés par le commerce des Muses, qui ont fini par enlever les hommes à leur férocité et par adoucir leurs mœurs[3]. Ces fêtes étoient célébrées à Orchomène tous les ans avec un singulier rite : le prêtre de Bacchus poursuivoit,

(1) Phurnutus, *de Baccho*.

(2) Les hymnes attribués à Orphée donnent à Bacchus le nom d'Agriós, dans le sens de féroce, sauvage (Orph., *Hymn.* 29, v. 3.). Bacchus portoit même le nom d'Agrionien, dans le même sens qu'il portoit celui d'Omestes, *féroce*, *cruel*.

(3) Castellanus, *Syntagm. de Festis Græcor.*, v. *Agrionia*.

l'épée nue à la main, les femmes d'Orchomène, que l'on disoit tirer leur origine des filles de Mynias; il les obligeoit de s'enfuir promptement. Il avoit droit de tuer celle qu'il pouvoit saisir, et Plutarque dit que le prêtre Zoïle l'avoit fait de son temps; mais ce meurtre lui fut funeste ainsi qu'à tous ceux de sa famille, et ils furent obligés d'abandonner le sacerdoce, qu'on déféra à celui des citoyens qui en fut jugé le plus digne. Voici l'origine que l'on donne à cet usage: les trois filles de Mynias, Leucippe, Arsinoé et Alcathoa, étant devenues furieuses pour avoir méprisé le culte de Bacchus [1], eurent l'affreux désir de manger de la chair humaine, et tirèrent au sort leurs enfans. Il tomba sur Hippasus, fils de Leucippe, qu'elles mangèrent après l'avoir coupé par morceaux; depuis ce forfait, les femmes issues de cette famille furent chassées par le prêtre de Bacchus, qui s'armoit d'une lance contre elles.

Les Ambrosies, autre fête de Bacchus, étoient célébrées dans l'Attique pendant le mois de lénéon; c'étoit la même fête que les Lénéennes, comme l'ont remarqué Moschopulus, Proclus et Tzetzès sur Hésiode. Les Béotiens célébroient aussi les Ambrosies dans le mois de lénéon.

Les Thalysies étoient célébrées après la récolte des fruits, en action de grâces de la fertilité de l'année. On rendoit ces actions de grâces à toutes les divinités en général et surtout à Cérès

[1] Ovid., *Metam.*, lib. IV.

et à Bacchus, comme inventeurs de l'agriculture [1]; car les anciens rapportoient à Bacchus l'art de semer et de labourer [2]. Il y avoit dans l'Attique une autre fête du même genre qu'on appeloit Aloa; Eustathe [3] dit positivement qu'elle étoit consacrée à Cérès et à Bacchus, c'étoit une fête champêtre : les cultivateurs se rassembloient autour de l'aire de la grange, en tiroient les prémices de la récolte et alloient les offrir au temple d'Eleusis. Cette fête se célébroit dans le mois posidéon ou novembre [4]; Suidas dit qu'elle a été appelée aloa, du mot ἅλως, aire de la grange où l'on bat le bled. Cette fête qui rappeloit les temps anciens où les Grecs habitoient la campagne, se célébra ensuite dans l'intérieur même d'Athènes, comme le prouvent deux passages d'Alciphron; Ménandre écrit à Glycère : *Les Haloennes m'obligent à rester à la ville*; et *Thaïs* écrit à Thessala: *Nous touchions aux Haloennes, et nous étions toutes assemblées chez moi pour célébrer la veille de la fête.* La veille de chaque fête se célébroit avec une très grande solennité, et lorsqu'on y observoit certaines cérémonies qui faisoient partie de la fête même, elle rassembloit une grande affluence dans

(1) *Etym. magn.*

(2) *Arationis et sementis multi deum Bacchum existimant fuisse primarium auctorem.* (Diod. Sic., lib. III.)

Δημήτρι, καὶ τῷ Διονυσίῳ, οἱ γεώτροι τὰ θαλύσια,

Cereri et Baccho thalusia agricolæ.

(3) Eustath., *Iliad.* I. = (4) Harpocrat.

le voisinage des temples. La fête des Haloennes duroit plusieurs jours, car Ménandre dit à Glycère: aussitôt après la fête des Haloennes, viens me rejoindre sur le champ; le sacrifice étoit fait par des femmes, et il ne devoit se composer que des fruits de la terre, comme le prouve ce passage du discours de Démosthène contre Néera : Vous devez vous rappeler, Athéniens, que vous avez puni Archias qui avoit été pontife et qu'on avoit convaincu d'impiété dans un tribunal, pour n'avoir pas sacrifié selon les anciens rites; entr'autres faits impies qu'on lui imputa, il fut accusé d'avoir fait conduire pendant la fête des Haloennes, la victime à l'autel par la courtisane Sinope qui l'immola aux divinités d'Eleusis, tandis qu'à cette solennité on ne devoit présenter que les fruits de la terre, que ce n'étoit pas à cette femme à faire ce sacrifice, mais seulement aux prêtresses d'Eleusis, et que ce sacrifice ne pouvoit pas avoir lieu ce jour-là. Si les sacrifices des prémices des fruits qui devoient avoir lieu dans cette fête, n'ont pas pu se faire au jour dont parle Démosthène, on doit en conclure qu'ils se faisoient un autre jour, ce qui est une nouvelle preuve que ces fêtes avoient plusieurs jours de durée. Ce passage démontre encore que ces sacrifices ne se faisoient pas par des hommes, mais par des femmes.

Les fêtes que les habitans de la ville d'Athènes appeloient Dionysies, les peuples de l'Attique les célébroient sous le nom de Théonies : c'est ce que

prouve le passage d'Harpocration τὰ κατὰ δήμους Διονύσια Θεοίνια ἐλέγετο. Phurnutus appelle Théonies les Dionysiaques célébrées dans les villages. [1]

« Les Dionysiaques que les peuples de l'Attique » célébroient, étoient appelées Théonies, et Bac-» chus avoit le surnom de *Théoinos*, dit Suidas.[2] »

Les Néonies, autre fête de Bacchus, étoient célébrées dans le temps du vin nouveau [3], comme l'indique son nom. Les anciens Latins célébroient la même fête qu'ils appeloient *Meditrinalia*; en ce jour, ils rendoient grâces aux dieux en buvant le vin nouveau [4], et ils prononçoient cette formule: *vetus novum vinum bibo, veteri novo morbo medeor*. C'est ce qui avoit fait donner par les Latins à cette fête le nom de *Meditrinalia*; le jour où elle se célébroit portoit le même nom. Mnésithée d'Athènes cité par Athénée [5], dit que la Pythie ordonna aux Athéniens d'honorer Bacchus médecin, parce qu'il nourrit, fortifie le corps et l'ame, et qu'il met dans une assiette tranquille ceux qui boivent modérément. Le même Athénée cite un autre oracle de la Pythie, rapporté par Chaméléon poète tragique: *vingt jours avant la canicule et vingt jours après, prends Bacchus pour médecin en te tenant à l'ombre de ta maison*. C'est donc

(1) Phurnutus, *de Nat. deor.* 30. = (2) Suidas, v. *Theonia*. = (3) Hesychius, v. *Neonia*. — Longus, lib. II. = (4) Festus, v. *Meditrinalia*. = (5) Athen., lib. I, cap. 19.

aussi comme dieu du vin que Bacchus étoit adoré comme médecin ; c'est dans ce sens que Mytilène poète lyrique, disoit : *arrose ton poumon de vin, car la canicule fait sa révolution ; c'est un temps pénible, buvons pendant que cet astre parcourt sa période.* C'est aussi comme dieu du vin que Bacchus étoit adoré sous le nom de *Néos ;* dans Nonnus, Erynnès s'écrie : « Qu'Athènes se garde bien d'honorer *Néos*, que ce dieu nouveau n'usurpe pas des » honneurs égaux à ceux qu'on rend à Dionysius » Eleusinien. [1] »

Les Protrygies étoient une fête commune à Bacchus et à Neptune, c'est-à-dire, qu'elle étoit consacrée au principe générateur de la substance humide [2] ; Bacchus avoit le surnom de Protrygès. Pollux donne à Neptune et à Bacchus ce surnom, comme présidant à la production des fruits : il tire cette étymologie de τρύγη, *frumentum* [3]. Achilles Tatius qui a donné de grands détails sur les cérémonies et l'origine de cette fête chez les Tyriens(*gg*)[4], fait dériver ce mot de τρυγάω, *vindemio, dator vini ;* c'est par la même raison et comme principe de la substance humide, que Pindare l'a appelé *Dendrites*, protecteur des arbres. Tous les Grecs lui sacrifioient sous le nom de Dendrites auquel Pindare fait allusion par ce vers : *O Bacchus*,

(1) Dionys., p. 786., lig. 30, in-4°. = (2) Hesychius. v. Προτρύγεα. = (3) Pollux, I, 24. = (4) Achill. Tat., *de Clitoph. et Leucip. amor.*, lib. II, cap. 2.

source inépuisable des plus doux fruits, mûris les moissons de nos vergers! Que les pommes soient un présent de Bacchus, dit Athénée [1], c'est ce qui est confirmé par ce passage de Théocrite: *Il gardoit dans son sein les pommes de Bacchus,* ayant sur sa tête *une couronne de peuplier, arbre consacré à Hercule.* Néoptolème de Parium, cité par Athénée [2], rapporte dans sa Dionysiade, que les pommes et en général tous les fruits ont été trouvés par Bacchus. Bacchus a été appelé Sycitès, parce qu'il passoit pour avoir donné le figuier aux hommes. Athénée cite Sosibius de Lacédémone qui dit que les Lacédémoniens adoroient Bacchus sous le nom de *Sycitès*, parce que le figuier avoit été inventé par lui [3]: Hésychius lui donne le même surnom, quoiqu'il ne fasse pas mention des Lacédémoniens.

Les Apaturies étoient consacrées à Bacchus [4], il y portoit le nom de Mélanégide; suivant une ancienne tradition rapportée par Chariclès, les Athéniens avoient établi la fête des Apaturies et élevé un autel à Bacchus Ménalégide, en commémoration de la victoire qui avoit été remportée par Mélanchthus sur Xanthius de Béotie, ou plutôt de l'assassinat commis par Mélanchthus qui tua Xanthius par une infâme trahison, ce qui lui valut le trône d'Athènes et l'enleva à Thymétès qui avoit

(1) Athen., lib. I, cap. 21. = (2) *Ibid.* = (3) Aristoph., *Acharn.*, act. I. = (4) Proclus, *in Tim. Com.* I.

refusé le combat singulier avec Xanthius [1]. D'après la même tradition, Mélanchthus avoit fait vœu d'établir en l'honneur de Bacchus des cérémonies sacrées, s'il pouvoit tromper Xanthius, et on donna à Bacchus le nom de Mélanégide, c'est-à-dire, couvert d'une peau de chèvre noire, parce que le second combattant que Mélanchthus feignit de voir derrière Xanthius pour l'assassiner pendant qu'il se retourneroit, étoit, avoit dit Mélanchthus, couvert d'une peau noire, ou plutôt, si l'on en croit cette même tradition, parce que Bacchus, dans le commencement du combat, apparut à Mélanchthus derrière Xanthius, sous la forme d'un jeune homme imberbe, revêtu d'une peau de chèvre noire [2]: ainsi la fête des Apaturies tireroit son nom de ἀπάτη, *fraude*, *tromperie*. Xénophon donne à cette fête une origine beaucoup plus noble et beaucoup plus vraisemblable: elle avoit, suivant lui, pour but, de se réjouir de l'acquisition que l'état faisoit de nouveaux citoyens; les parens et les alliés des pères et mères qui donnoient des sujets à la république, se joignoient à eux pour célébrer cette fête [3], et on lui donna le nom d'Apaturies, du mot grec ὁμοπατόρια dont on a fait ἀπατόρια, parce que les pères conduisoient leurs enfans pour les faire inscrire sur les registres de la tribu. On y observoit les rites des fêtes de Bacchus, et elle

(1) Suidas, v. *Apaturia*. — (2) Conon, *ap. Phot.* — (3) Xénoph., *de Repub. Atheniens.*

étoit elle-même une fête consacrée à ce dieu; un passage d'Alciphron prouve qu'elle étoit la même fête que les Dionysiaques [1]. Le scholiaste d'Aristophane dit que cette fête se célébroit dans le mois de pyanepsion qui correspondoit aux mois d'octobre et de novembre. On y exécutoit des danses comme aux fêtes de Bacchus, et un des parasites d'Alciphron assure y avoir dansé la cordace, sorte de danse exécutée par des gens qui étoient ivres ou du moins dans la joie des festins et des plaisirs. Les Apaturies, ainsi que les Dionysiaques, se célébroient la nuit, comme le prouve l'histoire rapportée par l'auteur de la vie d'Homère [2] : ce poète voulant passer en Grèce, se rendit à Samos; les Samiens célébroient la fête des Apaturies, un habitant de cette île qui l'avoit vu à Chio, l'ayant reconnu à la sortie du vaisseau, courut en diligence, faire part à ses compatriotes de l'arrivée d'Homère. Les Samiens lui ordonnèrent de l'amener près d'eux; Homère s'étant mis en marche avec celui qui l'avoit invité, rencontra sur sa route des femmes qui offroient dans un carrefour, un sacrifice à *Courotrophos*, c'étoit le surnom de Cérès [3]. La prêtresse l'ayant aperçu, lui dit d'un

[1] *Apud eum contingat oblectatio, dum Dionysia vel Apaturia celebrantur.* (Alciphr., *Epist.* 9. lib. I.)

[2] *Vit. Homer.*, cap. 29, 30, 31.

[3] Hésychius, en disant que c'est Cérès, traduit le mot de *courotrophos* par *puerorum nutrix*, et Pausanias, en parlant du temple de *Courotrophos* et de *Chloé*, qui étoit dans la citadelle d'Athènes, dit que c'étoit le temple de Cérès, *puerorum nutricis.*

air lugubre : « *Homme, éloigne-toi de nos sacrifices* ! » Quand il fut au lieu où la Phratrie prenoit son repas, il s'arrêta sur le seuil de la porte : il improvisa des vers où il vantoit l'agrément du feu qui brille dans une maison un jour de froid, ce qui détermine l'époque de cette fête ; ensuite il entra et s'étant mis à table avec ceux de la phratrie, ils lui témoignèrent de grands égards et beaucoup de respect : il passa la nuit en ces lieux.

On avoit élevé à Athènes un temple à Bacchus Mélanégide, et il y avoit en son honneur des combats annuels de poésie, de natation, et des combats nautiques, dit Pausanias (1). Les Apaturies comme les Anthestéries, étoient célébrées pendant trois jours : les Athéniens appeloient le premier jour Δορπιαν, jour du repas nocturne. Ce jour-là, ceux du bourg ou de la tribu (2) se traitoient, dans un repas dont les andouilles faisoient probablement le mets principal ; car Aristophane (3) dit en parlant de Sitalcès roi de Thrace : « Son fils que nous avons » fait Athénien, souhaitoit fort de venir manger » des andouilles pendant les Apaturies. » La tribu se divisoit en trois, et on appeloit phratrie la troisième partie d'une tribu ; le repas du premier jour des Apaturies se donnoit par tribu, ceci rappelle la coutume dont parle Pausanias (4) : dans l'Attique chaque tribu avoit ses dieux tribules qui étoient

(1) Pausanias, *Attic.* = (2) Holstenius, *ad Steph. Byzant.*, p. 142. = (3) Aristoph., *Acharn.*, act. I. = (4) Pausan., *Attic.*

adorés par chaque phratrie, indépendamment du culte qui leur étoit rendu en public. Chaque phratrie avoit aussi ses prêtres particuliers qui étoient appelés ἱεροσκόπους; c'est pourquoi on trouve dans les auteurs et dans les monumens anciens, que les Apaturies étoient célébrées en l'honneur d'un grand nombre de divinités différentes, de Jupiter Tribule, de Minerve, de Bacchus [1], de Diane [2], de Vulcain [3], d'Hercule, de Cérès, de Vénus qui avoit le nom *d'Apaturia* à Phanagorie ville grecque chez les Scythes des Palus Méotides [4], c'est-à-dire, que chaque tribu ou chaque phratrie célébroit la fête des Apaturies en l'honneur de la divinité sous le patronage de laquelle elle s'étoit placée, et quoique les Apaturies fussent plus généralement célébrées en l'honneur de Bacchus, et qu'elles paroissent avoir été calquées sur les Dionysiaques, on y retrouve, en les prenant dans leur généralité, des rites appartenant au culte d'autres divinités, rites qui avoient probablement passé d'une tribu à une autre par l'imitation. C'est ainsi que dans toutes les Apaturies, on sacrifioit le second jour à Jupiter Tribule et à Minerve [5] : dans cette fête, les Athéniens revêtus des plus beaux vêtemens et portant des torches allumées à la main, chantoient, en courant, les louanges de Vulcain, pour célébrer l'invention du feu dont il avoit fait pré-

(1) *Etymol. magn.* = (2) Procl., *in Tim. Com.* I. = (3) Harpocrat., *in Lamp.* = (4) Strab., lib. XI. = (5) *Etym. magn.*

sent aux hommes [1]. Le troisième jour des Apaturies, on sacrifioit une brebis ou une chèvre à Hercule, et on lui offroit une mesure de vin : cette libation s'appeloit *Oinisteria* [2]. Les προτένθαι, c'est-à-dire, les prégustateurs ou parasites dont il y avoit un collège à Athènes et qui avoient la direction des banquets sacrés, présidoient aux repas donnés dans chaque phratrie le jour des dorpies : ils étoient à Athènes ce que les *Viri Epulones* étoient à Rome. [3]

Le second jour des Apaturies s'appeloit *Anarrhysis*, parce que ce jour-là on faisoit des sacrifices et on immoloit des victimes; suivant Scaliger [4], ἀναῤῥυεῖν signifie dans l'ancien langage θυεῖν, immoler : on appeloit les sacrifices de ce jour ἀναῤῥύματα [5]. Les parens, suivant Andocide, portoient leurs enfans nouveaux-nés au pied des autels en y conduisant une victime, et là ils demandoient au prêtre de faire des libations pour appeler sur cet enfant la faveur des dieux. [6]

Le troisième jour qui s'appeloit Curéotis, les parens venoient présenter leurs enfans, et on les

(1) Isæus. = (2) Hesych., *voc.* Οἰνιςήρια. — Pollux, lib. III, cap. 4.

(3) *Sed, ut pontifices veteres, propter sacrificiorum multitudinem tres viros epulones esse voluerunt, cum essent ipsi a Numa, ut etiam illud ludorum epulare sacrificium facerent, instituti.* (Cicer., *de Orat.*, lib. III, cap. 19.)

(4) *Animadvers. J. Scaligeri in Euseb. Chronic.*, p. 57. = (5) Proclus. = (6) *Apud.* Meurs., *Apat.*

inscrivoit dans la tribu [1]. On coupoit leur chevelure qui étoit consacrée dans le temple du dieu en l'honneur duquel on déclaroit qu'elle avoit été portée. Les nobles personnages, c'est-à-dire, ceux qui se croyoient au-dessus du vulgaire, consacroient la chevelure de leurs enfans à Apollon Pythien, et d'après un ancien usage dont parle Plutarque dans la vie de Thésée, ils alloient à Delphes faire cette consécration; mais le plus ordinairement elle étoit faite à Diane [2]. On ne pouvoit couper la chevelure de l'enfant admis dans la phratrie, avant que d'avoir fait à Hercule le sacrifice et la libation dont nous avons parlé [3]. Il se donnoit ce jour-là un festin où se trouvoient rassemblés les pères des enfans et leurs plus proches parens; c'est devant cette assemblée que les enfans disputoient les prix des rhapsodies et qu'ils leur étoient distribués : ils étoient décernés à ceux qui avoient mieux récité plusieurs morceaux de poésie [4]. Solon avoit fait des vers pour cette solennité, comme le prouve un passage du Timée de Platon. On inscrivoit dans les tribus non-seulement les enfans mâles, mais les filles nubiles : cette cérémonie s'appeloit *gamelia*, de *gamios*, *noces*, *mariage* [5], comme la cérémonie pour les enfans mâles s'appeloit *curium*. Le jour de l'admission des filles nubiles,

[1] Corsini, *Fasti Attici*, T. III, p. 306. = [2] Athen., lib. IV. — Hésych. = [3] J. Pollux, lib. III, cap. 4. = [4] Plat., *in Tim.* —Proclus, *Com. in Tim.* = [5] Pollux, *Onomastic.*, lib. I, cap. 3.

les femmes faisoient *in trivio* un sacrifice à Cérès *courotrophos*, dans lequel il étoit défendu aux hommes d'intervenir. On a varié sur l'âge auquel les enfans étoient admis dans les tribus le jour des Apaturies, les uns ont dit la première [1], les autres la troisième ou la quatrième année de leur naissance [2] : suivant ceux-ci, c'étoit dans l'âge adulte [3]; mais on a confondu des choses très différentes, que Samuel Petit a très bien distinguées [4]. Outre la présentation des nouveaux-nés, qui se faisoit le deuxième jour des Apaturies, comme nous l'avons vu, il y avoit le troisième jour de cette fête deux cérémonies : dans l'une on faisoit l'inscription des enfans en bas âge, et on inscrivoit sur le registre des adultes les jeunes gens parvenus à l'âge de puberté. Il y avoit une autre cérémonie le même jour, où les jeunes gens à l'âge de dix-huit ans étoient admis au nombre des citoyens, et où les jeunes filles alloient se faire inscrire à un second registre, conduites par ceux qui devoient les épouser; c'étoit la *Gamélie* : on appeloit aussi *Gamélie* le don du jeune fiancé qui précédoit les noces, et un souper qu'il donnoit à ceux de la tribu. A Athènes, la phratrie ou la troisième partie de chaque tribu, dont le chef s'appeloit *phratriarchos*, avoit un lieu sacré appelé *Phratrios*, où se rassembloient les principaux de

(1) *Etymol. magn.*, *in Apaturia.* = (2) Proclus, *in Tim. Platonis.* = (3) J. Pollux, lib. VIII, cap. 9. — Schol. Aristoph., *ad Ranas.* = (4) Petit, *Leg. Attic.*, p. 150.

la phratrie pour la cérémonie de la présentation des enfans. Les parens qui présentoient leurs enfans pour être inscrits dans la tribu, étoient tenus d'offrir aux dieux de la tribu (Θεοῖς φρατροῖς) une victime d'un certain poids; lorsqu'on la présentoit, on s'écrioit par plaisanterie : Μεῖον, μεῖον, *moindre*, et ceux qui l'offroient étoient appelés Μειαγῶται. Cette victime, qui portoit aussi le nom de *phratrie*, devoit être une brebis ou une chèvre; la brebis devoit peser quarante-huit mines, et la chèvre cinquante mines : l'action du sacrifice s'appeloit μειαγωγεῖν, et l'oblation du vin οἰνιςήρια [1]. Le sacrifice que l'on faisoit de la victime s'appeloit encore *curium*, parce qu'il étoit fait à l'occasion de l'admission des enfans dans la tribu ou curie [2]; c'est par la même raison que le jour de ce sacrifice étoit appelé *cureotis*. Harpocration appelle les registres publics sur lesquels on inscrivoit les noms, κοινὸν γραμματεῖον [3]; on coupoit les cheveux à ces enfans, et on offroit leur chevelure en sacrifice à Diane [4]. Simplicius, Hésychius et Suidas [5], comptent un quatrième jour des Apaturies, qu'ils appellent ἐπίϐδαι; mais le même Hésychius dit ailleurs, qu'on appeloit ainsi les jours qui suivoient les fêtes, quoiqu'ils n'en fissent pas partie [6]. Les tribunaux d'Athènes vaquoient non-seulement

(1) J. Pollux, *Onom.*, lib. III, cap. 4, *seg.* 53 = (2) J. Pollux, lib. VIII, cap. 9, *seg.* 28. = (3) Harpocrat. *voce* κοιν γραμ. = (4) Athen., lib. IV. — Hésych. = (5) Simplicius, *Com. in Arist. Physic.*, cap. 4. — Hésych., v. *Apaturia*. — Suidas, v. Ἀπατ. et v. Ἀνέῤῥ. = (6) Hesychius, v. Ἐπίϐδας.

pendant les trois jours des Apaturies, mais encore les deux jours suivans, comme on le voit par le décret que proposa Phocus, sous l'archontat de Nausigènes, la première année de la cent-troisième olympiade [1]. Le sénat des cinq cents vaquoit aussi pendant trois jours.

L'institution des Apaturies a nécessairement précédé la colonie ionienne, puisqu'Hérodote dit que tous ceux qui étoient originaires d'Athènes, et qui célébroient la fête des Apaturies, étoient Ioniens [2]; or ils la célébroient tous, excepté les Ephésiens et les Colophoniens, qui en avoient été exclus à cause d'un meurtre. Aussi Larcher dit-il que la fête des Apaturies avoit été instituée à Athènes l'an 3524 de la période Julienne, onze-cent-quatre-vingt-dix ans avant J.-C., et par conséquent soixante ans avant l'envoi de la colonie ionienne. [3]

La Théodésie et l'Astydromie étoient une même fête, dans laquelle on honoroit Bacchus et les Nymphes : elle étoit l'emblême de la manière de tempérer le vin par l'eau [4]. Suivant Philochore, cité par Athénée [6], ce fut Amphictyon, roi d'Athènes, qui mit le premier de l'eau dans le vin, et ce fut de Bacchus même qu'il apprit à le faire. Auparavant les hommes buvoient le vin pur et marchoient tout courbés, dès qu'ils l'eurent pris étendu d'eau, ils devinrent droits ; c'est pourquoi on éleva un au-

(1) Athen., lib. IV, cap. 21. = (2) Hérod., lib. I, cap. 147. = (3) Larcher, *Notes sur Hérodote*, T. VI, p. 203. = (4) Suidas, v *Astydromia*. = (5) Athen., lib. II, cap. 2.

tel à Bacchus *orthos*, *droit*, dans le temple des Heures, parce que les Heures nourrissent le fruit de la vigne. Amphictyon, qui éleva aussi un autel aux Nymphes près de ce temple, parce que les Nymphes ont été les nourrices de Bacchus, vouloit apprendre par ce monument, que le vin devoit être tempéré par l'eau. Phanedème, également cité par Athénée, prétend que les nymphes ou sources d'eau ont été nommées nourrices de Bacchus, parce que l'eau mêlée avec le vin en augmente la quantité [1]. Amphictyon statua par une loi, que pendant le repas on ne présenteroit du vin pur aux convives, qu'autant qu'il en faudroit pour le goûter, que du reste on en boiroit avec de l'eau autant qu'on voudroit, en invoquant Jupiter sauveur [2]. Séleucus prétend que l'usage de l'antiquité étoit de ne faire aucun extraordinaire, ni en vin, ni en aucun autre plaisir, à moins que ce ne fût en l'honneur des dieux [3]. Platon dit, dans le deuxième livre des Lois: « L'homme arrivé à quarante ans, qui assiste à un » festin, invoquera les dieux; mais il adressera » surtout ses prières à Bacchus, lui demandant » d'être favorable à la fête et aux amusemens de la » vieillesse [4], en faveur de laquelle il a donné le vin » pour égayer l'austérité de cet âge, et comme un » puissant moyen de nous rajeunir à un certain

(1) Athen., lib. XI, cap 3. = (2) Athen., lib. IV, cap. 6.= (3) Athen., lib. II, cap. 3.

(4) Mot consacré aux initiations des Dionysiaques; à quarante ans on passoit dans la classe des vieillards.

» point, et de nous faire oublier le chagrin. » Ces plaisirs s'appeloient θοίναι, c'est-à-dire, qu'il étoit permis de faire couler le vin en l'honneur des dieux, ou θαλίας, ce qui signifie le plaisir de s'asseoir à un festin pour célébrer les dieux. Homère appelle δαίτην θαλαῖαν, un festin abondant en toutes choses. Ces traditions prouvent quelles mesures prirent les premiers législateurs pour tempérer les excès et la grossièreté des repas des premiers habitans de la Grèce; ils admirent la présence des dieux à tous ces festins, afin que tout y fût contenu dans les bornes de la décence et de la modération. L'intempérance ne pouvoit pas être portée aussi loin, lorsque la fête avoit les dieux pour objet, et que c'étoit pour eux seuls qu'il étoit permis de s'y livrer; c'est dans cette vue que les Anciens n'avoient admis que des hymnes en l'honneur des dieux, pour les chants de leurs festins; les éloges des dieux étant ainsi réunis à des chants mesurés, donnoient à chaque convive une élévation mêlée de respect (1). Les dernières libations se faisoient en l'honneur de Mercure : « Et ne joi-
» gnoit-on pas alors, dit Plutarque, le vin et la
» raison, puisqu'au moment de se retirer, on adres-
» soit ses vœux au dieu le plus prudent, qu'on
» croyoit présent et témoin de tout ce qui se pas-
» soit. » Les Anciens donnoient à Bacchus le nom de sage conseiller, et à cause de lui ils appeloient la nuit la déesse de bon conseil. Les Grecs, comme

(1) Athen., lib. XIV, cap. 6.

les Perses, traitoient leurs affaires à table: les banquets publics, chez les Crétois et les Spartiates, étoient de véritables assemblées de sages, où l'on traitoit les affaires les plus importantes; à Athènes, le Prytanée et le repas des Thesmothètes n'étoient pas autre chose. Dans Platon [1], cette assemblée nocturne des principaux citoyens versés dans la politique, et à laquelle on renvoie la discussion des affaires les plus sérieuses, est de ce genre. [2]

Les Hérochies étoient la même fête que les Théodésies : le traité entre les Hiérapytniens et les Priansiens, imprimé pour la première fois à Paris en 1635, dans les Notes de Pricæus sur l'Apologie d'Apulée, nous apprend que les Hérochies étoient une fête des Crétois. Les Théodésies se célébroient non-seulement en Crète, mais chez les Libyens: en Crète, Bacchus s'appeloit *Théodésius* [3]. Dans la Libye, on associoit les Nymphes à Bacchus; il en étoit probablement de même en Crète. Il est parlé des Hérochies dans le traité entre les Hiérapytniens et les Priansiens, et des Théodésies dans celui entre les Latiens et les Olontiens : ainsi il paroît que ces fêtes, quoique de même nature, étoient célébrées en Crète à des époques différentes.

Les Dionysiaques se célébroient à Brauron bourgade de l'Attique, *o domine, quantum habes proctopenteterida*, dit Aristophane. Le poète se sert

[1] Plat., VIIe livre des Lois. = [2] Plut., *Sympos.*, lib. VII, *Quæst.* 9. = [3] Hésych. *h. v.*

de cette expression, parce que les Dionysiaques s'y célébroient tous les cinq ans. Meursius avoit attribué cette fête à Diane, mais Hémersthius a très bien prouvé dans son commentaire de J. Pollux [1], l'erreur de Meursius (*gg*). Sans doute le culte de Diane étoit en grand honneur dans le bourg de Brauron, elle y avoit un temple fameux dont parle Strabon [2] : sa statue antique qui y étoit adorée, excitoit un saint respect, parce qu'on croyoit qu'elle avoit été apportée dans la Grèce par Iphigénie à son retour de la Tauride; on célébroit en son honneur des fêtes annuelles où on lui immoloit une chèvre comme à la déesse de la chasse, elles étoient célébrées par de jeunes vierges qui ne devoient pas avoir moins de cinq ans ni plus de dix. Les Athéniens avoient décrété qu'aucune fille ne pourroit se marier, avant qu'elle n'eût fait un sacrifice à Diane Brauronienne; mais il n'y a aucun rapport entre ces fêtes annuelles de Diane et celles de Bacchus qui étoient célébrées dans ce bourg tous les cinq ans, comme le démontrent les passages d'Hérodote, de Suidas, du scholiaste d'Aristophane, et de l'ancienne scholie du discours de Démosthène contre Conon, cités par Hémersthius, qui fait même remarquer que Meursius est tombé dans une étrange contradiction en attribuant dans sa *Græcia feriata* ces fêtes à Diane, tandis que dans son ouvrage *in populis atticis*, il les donne à Bacchus. Cette fête

(1) J. Pollux, lib. IX, cap. 6, *seg.* 74. = (2) Strab., lib. VIII.

de Bacchus avoit cela de particulier que les fonctions sacrées étoient remplies par dix sacrificateurs, tandis que dans les fêtes de Diane en général, et surtout à Brauron, elles l'étoient par des femmes. (1)

Les Oscophories furent instituées par Thésée en l'honneur de Bacchus : voici les détails que donne Aristodème sur cette fête dans le troisième paragraphe de son ouvrage sur Pindare. A Sciros, sur le chemin qui conduit d'Eleusis à Athènes, les éphèbes ou jeunes gens de l'âge de puberté disputoient entr'eux le prix de la course, ayant à la main, pendant qu'ils couroient, une branche de vigne garnie de ses raisins; la longueur de la course étoit depuis le temple de Bacchus jusqu'à celui de Minerve Scirade. Le vainqueur recevoit un vase qu'on appeloit le *pentaplaos*, et il étoit admis au festin des jeunes gens : on appeloit ce vase *pentaplaos*, parce qu'il contenoit cinq choses, du vin, du miel, du fromage, de la farine et un peu d'huile; les jeunes gens étoient choisis parmi les plus nobles familles de chaque tribu, tous devoient avoir leur père et leur mère vivants. Le lieu du port de Phalère où étoit situé le temple bâti par Sciros, s'appeloit Oscophore, c'est ce qui donna le nom à ces fêtes; d'autres disent qu'elles le tiroient de ὄσχην, branche de vignes que les jeunes gens portoient en courant dans la procession. Ces jeunes gens étoient suivis par deux autres habillés en femme et par un

(1) J. Pollux, *ibid.* — Dinarch., *Orat. adv. Aristog.*

chœur qui chantoit les louanges des premiers : ce chœur s'appeloit oscophorique. Des femmes les accompagnoient, portant sur leurs têtes des corbeilles, l'on prenoit pour ces fonctions les plus riches de la ville ; toute la troupe étoit précédée par un héraut qui avoit à la main un bâton entouré de rameaux [1]. Pendant les libations, on s'écrioit *Eleleu, Iou, Iou ;* voici l'origine que Plutarque donne à ces différents rites [2], quand Thésée, de retour de son heureuse expédition contre le minotaure de Crète, fut près de l'Attique, transporté de joie, il oublia de mettre sur son vaisseau la voile blanche qui devoit être pour Egée le signe de l'heureuse délivrance des Athéniens. Egée qui crut son fils mort, se précipita du haut d'un rocher et se tua ; cependant Thésée étant entré dans le port de Phalère, envoya un héraut à la ville porter à son père la nouvelle de son arrivée. Le héraut trouva sur son chemin un grand nombre de citoyens qui déploroient la mort du roi ; néanmoins, on le reçut avec de grandes démonstrations de joie, et on lui présenta des couronnes pour l'heureuse nouvelle qu'il apportoit. Il accepta les couronnes, mais au lieu de les mettre sur sa tête, il en entoura son caducée : à la nouvelle de la mort de son père, Thésée et ses compagnons montèrent précipitamment à la ville, en gémissant et poussant de grands cris ;

(1) *Schol.* Nicandr., *Alexipharmac.* = (2) Plut., *Vit. Thes.*, cap. 20, 21.

de là vient qu'encore aujourd'hui, dans la fête des Oscophories, on ne couronne pas le héraut, mais seulement son caducée, et qu'après les libations, toute l'assemblée s'écrie : *Eleleu, Iou, Iou.* Le premier cri est celui de gens qui se hâtent et qui sont dans la joie, le second marque l'étonnement et le trouble. Thésée n'avoit pas conduit en Crète toutes les filles qui étoient tombées au sort; il avoit pris deux jeunes gens qui avoient les traits aussi délicats que de jeunes filles, mais qui étoient pleins de courage et de résolution : à son retour, il ordonna la fête des Oscophories à laquelle assistèrent ces jeunes gens habillés en filles. Des femmes appelées Deipnophores, étoient associées à la fête et au sacrifice qui l'accompagnoit : elles représentoient les mères des enfans tirés au sort, leur apportant toutes sortes de provisions de bouche; elles débitoient des contes, comme le faisoient ces mères à leurs enfans, pour les consoler et soutenir leur courage.

Quelques-uns prétendent que la fête des Oscophories a été instituée en l'honneur de Bacchus et d'Ariadne [1]; mais Proclus dans sa Chrestomathie, dit que Thésée institua cette fête pour rendre grâces à Minerve et à Bacchus par la protection desquels il avoit délivré sa patrie du honteux tribut qui lui étoit imposé : ces deux divinités lui avoient, dit-on, apparu dans l'île de Dia ou Naxos. Il se

[1] Plut., *Vit. Thes.*, cap. 20, 21.

servit de deux jeunes gens élevés dans l'ombre, comme ministres, pour célébrer ces cérémonies sacrées : aussi Meursius est-il d'avis qu'au lieu de Bacchus et d'Ariadne, il faut lire dans Plutarque Bacchus et Minerve. Meursius prétend que les Oscophories et les Scirades ne sont qu'une seule et même fête ; Corsini distingue au contraire ces fêtes, il donne les scirades comme une fête particulière à Minerve, ou selon d'autres, aux divinités éleusiniennes, et les oscophories, comme une fête particulière à Bacchus, qui diffère des scirades par le lieu et par le temps de la célébration. Comme les motifs qui fondent l'opinion de Corsini sont d'un grand poids et que j'ai adopté son opinion, je vais les rappeler ici succinctement :

D'abord, la procession des scirades partoit de la citadelle d'Athènes, et se rendoit à Sciros qui est situé sur la voie sacrée entre Athènes et Eleusis, tandis que la pompe des oscophories alloit du temple de Bacchus au temple de Minerve, non à celui qui étoit situé dans le bourg de Sciros, mais à celui qui étoit à Phalère. En second lieu, les scirades se célébroient le douze du mois de scirophorion ou au printemps, et les oscophories dans le mois de pyanepsion ou en automne : voici comment Corsini prouve ce fait qui est bien plus concluant encore que le premier. Corsini argumente, pour la différence des temps, du fait même cité par Aristodème et rappelé par Meursius, que dans les oscophories les éphèbes disputoient le prix de la course,

ayant à la main, pendant qu'ils couroient, une branche de vigne garnie de ses raisins : Proclus ajoute [1] qu'ils étoient dans leur fraîcheur. Or, il est certain que, si les éphèbes portoient des raisins dans leur fraîcheur, ce rite ne pouvoit pas avoir lieu dans le printemps, mais seulement en automne : un passage décisif de Plutarque démontre la justesse de cette conséquence tirée par Corsini. Plutarque dit textuellement que ce fut Thésée qui établit les oscophories [2] et qu'il les établit à son retour de Crète : or, le même auteur [3] fixe le retour de Thésée au sept du mois pyanepsion qui correspond au mois d'octobre. Le rite usité dans ces fêtes et qui subsistoit encore du temps de Plutarque de faire bouillir ce jour-là des légumes, venoit, dit-on, de ce que les jeunes gens que Thésée avoit heureusement ramenés, firent cuire dans une même marmite tout ce qui leur restoit de vivres et les mangèrent ensemble. On ne sauroit nier qu'il y ait une très grande ressemblance entre ce rite et celui qui avoit fait donner au second jour des Dionysiaques le nom de la fête des Chytres. On portoit aussi dans ces fêtes une branche d'olivier entourée de laine qui étoit semblable, disoit-on, à celle qu'avoit Thésée avant son départ, lorsqu'il fit sa prière aux dieux ; elle étoit garnie de toutes sortes de fruits, et l'on chantoit l'hymne suivant : *Rameau précieux, tu portes*

(1) Proclus, *in Chrestomath.*=(2) Plut., *in Thes.*, cap. 21.=(3) *Id.*, cap. 20.

des figues et du froment; le miel délicieux et l'huile salutaire découlent de tes branches sacrées; nous chérissons en toi la source prospère, d'où découle ce vin, doux nectar, qui enivre les vieillards et qui leur procure un sommeil bienfaisant. On reconnoît dans cet hymne l'esprit des premières fêtes, qui n'avoient d'autre objet que l'agriculture et la reproduction; on y retrouve même le mot consacré dans les initiations des Dionysiaques, qui nous a déjà été donné par Platon : aussi dit-il que les oscophories se célébroient en l'honneur de Bacchus, parce que Thésée et ses compagnons arrivèrent à Athènes, pendant la récolte des fruits. Les oscophories étoient donc une fête différente des scirades, les premières appartenoient plus particulièrement au culte de Bacchus, et elles étoient commémoratives du voyage de Thésée en Crète; tandis que les scirades appartenoient à Minerve Scirade, et avoient reçu des interpolations du culte d'Eleusis.

Les Sthénies étoient une fête à peu près semblables aux scirades, Aristophane en parle dans les thesmophories [1] : « Elle auroit dû, dit-il, avoir » la première place aux Sthénies, aux scirades, » et aux autres fêtes que nous célébrons. » Les Sthénies étoient donc une fête que les femmes célébroient entr'elles, comme le remarque Suidas : « Les Sthénies, dit-il, et les Scires sont des fêtes

(1) Aristoph., v. 841.

» particulières aux femmes. » La nuit de cette fête, dit le lexique de Photius, les femmes se plaisantent et se raillent les unes les autres : elle se célébroit au commencement du printemps, dans le temps que les bleds donnoient de grandes espérances, c'est pourquoi on se livroit pendant cette fête à la joie et aux railleries.

Il y avoit dans l'Attique une fête appelée Pæonies, comme le prouve ce vers des Acharniennes d'Aristophane :

Ἀλλ' οὔχι νυνὶ τήμερον παιωνία. (1)

At hodie, nunc haud celebrantur Pæonia.

On trouve chez les anciens une très grande divergence d'opinions sur la divinité à laquelle ces fêtes appartenoient : le scholiaste d'Aristophane dit qu'elles étoient consacrées à Apollon ; Pausanias nous apprend qu'il y avoit à Athènes une statue et un autel de Minerve Pæonia, dont parle Plutarque dans la vie de l'orateur Lycurgue. Enfin Hésychius dit que Bacchus étoit appelé Pæonien : il est facile d'accorder Hésychius avec le scholiaste d'Aristophane, puisqu'Apollon et Bacchus étoient souvent adorés comme la même divinité, mais il n'est pas possible de les accorder avec Pausanias ; d'après les deux premières autorités, il faudroit admettre que les Pæonies n'avoient rien de commun avec Minerve Pæonia.

Le lendemain des Dionysiaques, on célébroit à

(1) Aristoph., *Acharn.*, act. V, scen. 2, v. 1211.

Athènes les fêtes de la Lune comme sœur de Bacchus qui étoit le Soleil sous certains rapports : ces fêtes s'appeloient *Pandia* [1]. Cicéron fait la Lune mère de Bacchus, il dit qu'elle est la même que Sémélé. Les anciens trouvoient encore d'autres rapports de la Lune avec Bacchus et même avec Cérès : ces trois divinités présidoient également aux fureurs. Nonnus [2] dit, en parlant de la Lune :

Ἶσα δὲ Βάκχῳ
Κοιράνεϣ μανίης ἑτερόφρονος.
Æqualis vero Baccho
Regi furoris aliter sentientis.

On joignoit Cérès à ces deux divinités, et on les invoquoit toutes les trois pour éloigner les fureurs et la folie.

On donnoit à Athènes le nom de Démétries ou Démétriades à la plupart des fêtes de Cérès ou de Deméter; mais dans la suite, Démétrius traita la déesse en conquérant, et plusieurs fêtes du nom de Démétriades furent instituées en l'honneur de Démétrius par les Athéniens, qui poussèrent la bassesse de la flatterie envers ce prince à un point incroyable. Ils lui donnèrent ainsi qu'à son père Antigonus le titre de dieux sauveurs : ils nommèrent un prêtre des dieux sauveurs, qui devoit être réélu tous les ans, et dont le nom seroit mis à la tête de tous les actes publics.

(1) Démosth., *adv. Mid.* — Ulpian., *Enar.* — (2) Nonnus, XLIV.

Ils décrétèrent que les portraits de ces deux rois seroient brodés parmi ceux des autres dieux sur le voile de Minerve. Le lieu où Démétrius étoit descendu de son char, fut consacré; on y éleva un autel à Démétrius descendant du char. Ils ajoutèrent deux nouvelles tribus aux anciennes, la tribu Démétriade et la tribu Antigonide : il devoit y avoir cinquante sénateurs de chaque tribu, et le sénat des cinq cents fut porté à six cents. Stratoclès l'auteur de toutes ces basses flatteries, fit ordonner que les ambassadeurs qui seroient envoyés vers Antigonus ou Démétrius, auroient le titre de *Théores*. Un autre flatteur voulant enchérir sur la bassesse de Stratoclès, ordonna que Démétrius, toutes les fois qu'il viendroit à Athènes, y seroit reçu avec les mêmes offrandes qu'on faisoit à Cérès et à Bacchus, et que celui des Athéniens qui auroit surpassé tous les autres par l'éclat et la magnificence de ses dons, recevroit du trésor une somme d'argent dont il feroit offrande aux dieux : on changea le nom de Munychion en celui de Démétrion; le dernier jour de ce mois qu'on appeloit la vieille et la nouvelle lune, fut nommé Démétriade, et les Dionysiaques ainsi que les fêtes de Cérès, *Cerealia* [1], prirent le nom de Démétriades.

Mais ce qu'il y eut de plus étrange dans toutes ces flatteries, c'est le décret de Dromoclide, du bourg de Sphettie, qui ordonna que pour la consé-

[1] Plut., *Vit. Démétr.*, cap. 13.

cration des boucliers dans le temple d'Apollon à Delphes, l'oracle fût rendu par Démétrius. Plutarque rapporte les propres termes du décret [1]; suivant Diodore de Sicile [2], il fut décrété que tous les ans il y auroit des jeux publics, qu'on feroit des sacrifices, et qu'on célébreroit une fête religieuse en l'honneur de Démétrius. C'est dans cette fête que furent transportés les rites des Dionysiaques, Démétrius y étoit représenté assis sur le globe terrestre [3]: Meursius prétend qu'elle fut célébrée le 30 de munychion, et que la célébration des anthestéries fut remise à cette époque, mais rien ne prouve cette assertion; Corsini l'a rejetée avec raison comme invraisemblable. Plutarque cité par Meursius, dit seulement que les rites des Dionysiaques furent transportés dans les démétriades; du reste, Démétrius voulut être initié à tous les mystères à Athènes et affranchi de toutes les lois qui précédoient l'initiation. [4]

§ IV. *Bacchus Eleuthère ou Liber.*

Suivant une tradition rapportée par Diodore de Sicile [5], Bacchus rendit la liberté à sa patrie, d'où il fut appelé Eleuthère par les Grecs [6], et il fonda une ville du même nom pour perpétuer le souvenir de ce bienfait. L'éleuthérie signifie en général la liberté, par opposition à la servitude:

(1) Plut., *Vit. Demetr.*, § 15. = (2) Diod, Sic., lib. XX. = (3) Athen., lib. XII, cap. 9. — Eustath., 11, ε. = (4) Harpocr., v. Ἀνεπότερος. = (5) Diod. Sic., lib. IV. = (6) Plut., *Quæst. roman.*

l'éleuthérie des villes grecques, dit Xénophon, ne reconnoissoit point de supérieur sur la terre. Les esclaves qui avoient recouvré leur liberté, célébroient des éleuthéries particulières [1]. Les Samiens et les habitans de Smyrne avoient une fête qu'on appeloit *Eleutheria*, c'étoit la fête de la liberté [2] : à Trézène, on avoit élevé un temple au soleil Eleuthère, hommage bien mérité, dit Pausanias, que les Tréžéniens rendirent à ce dieu, lorsqu'ils se virent à l'abri du joug de Xerxès et des Perses [3]. C'est dans le même esprit et en mémoire du même événement, que les Platéens célébroient tous les cinq ans en l'honneur de Jupiter Eleuthère, des fêtes pour la liberté qu'il avoit donnée à la Grèce. « Tout proche de Platée, dit Strabon, étoit Eleuthère : c'est là que les Grecs, réunissant leurs forces, exterminèrent Mardonius et ses trois cent mille Perses; c'est là qu'ils consacrèrent un temple à Jupiter Sôter (Libérateur), et qu'ils instituèrent la fête dite Eleuthérienne, où il y avoit un combat gymnique, qui portoit aussi le nom d'*Eleutheria*, et dont le vainqueur recevoit une couronne de laurier [4]. » Après cette célèbre victoire, Aristide convoqua l'assemblée générale de la Grèce, où il proposa le décret portant que tous les cinq ans on y célébreroit les jeux éleuthériens; ce décret ayant été approuvé, les

(1) Plut., *Parallel.* — Stuckius, *Conviv.*, lib. I, cap. 22, p. 77. = (2) *Basilice, Eleutheria agito.* (Plaut., *Persa*, act. I, scen. I, v. 29. = (3) Pausan., *Corinth.*, cap. 31. = (4) Strab. lib. IX, p. 42.

Platéens de leur côté se chargèrent de faire tous les ans des sacrifices en l'honneur des Grecs tués en cette bataille. A peu de distance des tombeaux de ces Grecs, on avoit élevé un trophée en bronze, un autel et une statue de Jupiter Eleuthère[1] en marbre blanc, devant lesquels les Athlètes couroient armés.[2]

Il y avoit dans la plaine même d'Eleuthère, un temple de Bacchus qui étoit particulièrement adoré dans cette partie de la Béotie. Les habitans d'Eleuthère se glorifioient de lui avoir donné naissance[3] : c'est de là que Pégase, un de ses habitans, transporta le culte de Bacchus à Athènes où il porta l'ancienne statue en bois qui étoit dans le temple d'Eleuthère. Celle qu'y a vue Pausanias n'en étoit qu'une copie[4]. Cette ancienne statue fut placée dans le temple de Bacchus aux Limnes : tous les ans, le jour même des Dionysiaques, on portoit processionnellement cette statue de Bacchus Eleuthère dans le petit temple de Diane, qui étoit au Céramique, dans l'enceinte sacrée, où étoit aussi la statue de cette même déesse, surnommée *très bonne*

[1] Jupiter Eleuthère avoit un temple à Athènes. C'est sous le portique de ce temple qu'on consacroit les boucliers des guerriers morts en combattant pour la patrie, avec une inscription en leur honneur. Sylla et son armée enlevèrent ces boucliers et leurs inscriptions (Pausanias, *Phocic.*, cap. 21.). Jupiter Eleuthère, à Syracuse, étoit couronné de laurier.

[2] Pausanias, *Bœotic.*, cap. 2. = [3] Diod. Sic., lib. III. = [4] Pausan., *Attic.*, cap. 38.

et très belle[1]. Le Bacchus Eleuthère de la Béotie et d'Athènes, étoit donc le même que Bacchus Dionysius, que les Grecs avoient reçu de Pégase d'Eleuthère, et qu'ils adorèrent plus généralement sous la dénomination de Dionysius que sous celle d'Eleuthère, tandis que le nom de *Liber* fut universellement donné chez les Romains à la même divinité qui, ainsi que Dionysius chez les Grecs, étoit adoré sous les deux rapports du dieu des mystères et du dieu du vin : les *Liberalia* à Rome étoient la même fête que les Dionysiaques à Athènes. C'est sous le rapport de principe producteur revêtu du caractère du signe du printemps, que Bacchus fut d'abord fêté dans les *Liberalia* : aussi cette fête étoit-elle appelée *Agonium martiale*, dans le chant des Saliens[2]. Cicéron distingue Bacchus fils de Jupiter et de Sémélé, du dieu *Liber* dont la divinité avoit été consacrée avec celle de Cérès et de la déesse *Libera*[3]. Ce sont les trois divinités des mystères, et *Libera* étoit le nom que les Romains donnoient à Proserpine. Un temple avoit été élevé à Rome en l'honneur de ces trois divinités près du grand Cir-

[1] Pausanias, *Attic.*—*Cum Dionysia essent et in Academiam deferretur in Ceramico Bacchi simulachrum, civibus pariter ac peregrinis potum præbeas* (Philostrat., *in Herode sophist.*). Suivant S. Clément d'Alexandrie, Bacchus avoit dans Athènes un temple de Bacchus Eleuthère, qui fut détruit par Darius. (S. Clem. Alex., *Cohort. ad Gentes.*, p. 47.)

[2] Varro, *de lingua latina*, lib. V, p. 46.—Macrob., *Saturn.*, lib. I, cap. 4. = [3] Cicer., *de Naturâ deor.*, lib. II, § 24.

que; ce temple, qui avoit été bâti par A. Posthumius et détruit par le temps, fut reconstruit par Auguste, et achevé sous Tibère qui en fit la dédicace [1]. Sur toutes les médailles qui nous sont restées des jeux solennels célébrés chez les Romains en l'honneur de Cérès, on joint toujours à cette déesse Bacchus et *Libera* fille de Cérès, la même que Proserpine [2]. Cicéron, nouvellement désigné édile, se glorifioit des fonctions qu'il avoit à remplir, pendant sa magistrature, dans les jeux donnés pendant les fêtes de *Cérès, Liber et Libera* [3]. Une médaille de C. V. Varus [4] présente d'un côté la tête de la déesse *Libera* [5] couronnée de lierre, et au revers un tigre et un thyrse, symboles de Bacchus, un autel qui marque la part que Cérès avoit à ces jeux, et sur cet autel un masque, pour signifier les jeux scéniques qui faisoient partie de ces fêtes [6]. On s'abstenoit

(1) Tacit., *Ann.*, lib. II, § 49.= (2) Gruter, p. 84, nº. 8.— Reinesius, *Inscript. Class.* I, nº 110.

(3) *Mihi ludi sanctissimi maxima cum ceremonia, Cereri, Libero Liberœque faciundi.* (Cicer., *in Verr.*, lib. V, cap. 14.)

(4) Morel, *Thesaur.*, tab. I, nº 6.

(5) Quelquefois les Romains donnoient Libera ou Proserpine pour femme à Bacchus. Dans Ovide, Bacchus dit à Ariadne:

Tu mihi juncta toro, mihi juncta vocabula sume.
Jam tibi mutatæ Libera nomen erit (Ovid., *Fast.*, lib. III, v. 511.). —Ovide est le seul auteur qui ait donné à Ariadne le nom de Libera.

(6) Tertullien dit, dans son livre *de Spectaculis* (cap. 10.), que Bacchus avoit institué les jeux scéniques qui furent appelés de son nom *Dionysia*, et par les Latins *Liberalia*.

de les donner lorsque la république étoit en deuil, parce qu'il falloit y assister avec des vêtemens blancs [1] : la nouvelle de la bataille de Cannes fit cesser la célébration de ces jeux [2]. Les *Liberalia* étoient à Rome des fêtes fixes, elles se célébroient chaque année au dix-sept de mars : c'étoit à cette époque et pendant ces fêtes, que les jeunes gens quittoient la robe prétexte pour prendre la robe virile. Cicéron écrit à Atticus que son frère l'a chargé de faire prendre la robe virile à son fils le jour des Liberalia [3] ; cette cérémonie de la prise de la toge virile se faisoit avec la plus grande solennité, cette robe étoit le symbole des citoyens et les plaçoit au rang des hommes libres [4] : « Pourquoi, dit Ovide, donne-t-on la toge libre au jour de ta fête, ô Bacchus! est-ce parce que la jeunesse brille toujours sur ton front, et que tu tiens le milieu entre les deux âges? c'est peut-être pa ce qu'étant père, les pères recommandent aux soins de ta divinité, leurs enfans gages de leur tendresse, ou bien parce que

(1) *Alba decent Cererem, vestes cerealibus albas*
Sumite; nunc pulli Veneris usus abest. (Ovid., *Fast.*, lib. IV, v. 619.)

(2) Tite-Live, lib. XXII, cap. 56.

(3) Cicer., *ad Attic.*, lib. VI, *Ep.* 1.

(4) *Interea tacito passu labentibus annis,*
Liberior fratri sumta mihique toga est. (Ovid., *Trist.*, IV, *Eleg.* 9.)

Quem non corrumpit pubes effrena,
novæque
Libertas properata togæ. (Stat., *Sylv.*, lib. V.)

te nommant *Liber*, c'est sous tes auspices que l'on prend le vêtement libre et que l'on commence une carrière plus indépendante; n'est-ce pas plutôt parce que dans les siècles où nos ancêtres se livroient à l'agriculture avec plus d'ardeur, où le sénateur labouroit lui-même le champ de ses pères, où le consul quittoit la charrue pour prendre les faisceaux, dans ces temps où on ne rougissoit pas d'avoir les mains endurcies par le travail, le peuple des campagnes venoit assister à la célébration des jeux en l'honneur des dieux? le dieu de la vigne avoit alors, à un jour fixe, ses jeux particuliers qu'il partage maintenant avec la déesse armée de flambeaux; et afin que les jeunes gens pussent célébrer ces jeux, on crut ne pas devoir prendre un autre jour pour les revêtir de la toge. »

Ovide fait bien connoître un des premiers objets de ces fêtes, l'établissement de la religion, de la culture et de la civilisation: « Avant ta naissance, dit-il, les autels étoient sans culte, et l'herbe croissoit au milieu des foyers glacés; le premier tu offris au grand Jupiter les prémices de tes conquêtes, le cinnamome et l'encens. Les objets des libations (*Libamina*) et les gâteaux (*Liba*) que l'on présente en partie sur les foyers sacrés tirent leur nom de celui de leur auteur (*Liber*); on offre des gâteaux au dieu, parce qu'il aime leur douceur, et que le miel a été découvert par lui. Étant sur le Rhodope et sur les côteaux fleuris du Pangée, les compagnons de Bacchus font entendre le son de

leurs cymbales; tout-à-coup excitées par ce bruit retentissant, des abeilles (*novæ volucres*) s'assemblent et suivent le son de l'airain : Bacchus les réunit et les enferme dans le creux d'un arbre, le miel fut le prix de sa découverte..... C'est avec raison que nous lui présentons le miel blanc versé dans les gâteaux brûlans. »

Les gâteaux dans cette fête représentoient les offrandes en général, suivant l'esprit des premiers âges.

Le dieu *Liber* étoit surtout le dieu de la reproduction : dans les *Liberalia*, on portoit les symboles de la fécondité sur des chars de parade ; on les promenoit dans les champs, on les conduisoit dans la ville. A Lavinie ils étoient exposés un mois entier, et lorsqu'on les mettoit à leur place, la femme la plus respectable et la plus vertueuse les couronnoit publiquement [1]. C'est alors qu'on célébroit des jeux publics, qu'on donnoit des représentations théâtrales et que l'on dressoit des tables dans les rues pour les repas communs : on exposoit les parties viriles de l'homme et les parties sexuelles de la femme dans les temples de *Liber* et de *Libera*. Saint-Augustin cite un passage de Varron qui nous en donne la raison : dans l'esprit des plus anciens théologiens romains, les divinités *Liber* et *Libera* présidoient à la formation des hommes et à l'émission des semences, chacun d'une manière analogue à son sexe [2] ; Isidore re-

[1] S. Augustin, *de Civ. Dei*, lib. VII, cap. 21.

[2] *Liberum a liberamento appellatum volunt, quod, quasi*

produit la même idée [1], c'est pourquoi on joignoit toujours le nom de *Pater* à celui de Liber, et celui de Mater à celui de *Libera* : cette déesse avoit des cornes, comme Isis, Cérès et toutes les déesses mères. [2]

Dans les vases étrusques [3], *Liber Pater* est représenté avec un membre viril en érection, comme symbole de la force reproductive de la nature [4]; dans leurs cérémonies sacrées, ils l'adoroient comme dieu *conjugalis*. Cette dénomination de *Pater* fut commune à tous les dieux mâles [5], mais elle fut préférablement donnée à *Bacchus Liber* [6], comme dieu de la reproduction.

Toutes les étymologies que les anciens ont données du mot *Liber* appliqué à Bacchus, prouvent qu'ils le considéroient comme le Bacchus des mys-

mares, in coeundo, per ejus beneficium, emissis seminibus, liberentur; hoc idem in feminis agere Liberam, quam etiam Venerem putant, quod et ipsam perhibeant semina emittere, et ab hoc Libero eamdem virilem corporis partem in templo poni, femineam Liberæ. (Varr., *apud* S. August., *de Civ. Dei*, VI, cap. 9.)

(1) Isidor., lib. VIII, cap. 2. = (2) Spanheim, *de Usu et præstantia numismat.*, Dissert. = (3) Passer. *vasa etrusca*, nº 201.

(4) *Liber pater, per quem plantarum Virtus significatur, vis efficax et genitrix eo excitetur.*

(5) *Veteres omnes deos patres dicebant.* (Servius, *Æneid.*, lib. I, v. 187.)

(6) *Pater licet generale sit omnium deorum nomen, tamen proprio Libero semper cohæret.* (Servius, *ad Georg.*, lib. II, v. 4.)

tères. Servius a fait dériver le mot *Liber* de *Liberare*, qu'il rapporte à la purification des ames, dans l'application théologique qu'il fait de ce mot. Bacchus avoit encore été appelé *Liber* par les Latins, parce qu'il représentoit le soleil qui est libre et errant [1], comme il avoit été appelé Dionysius chez les Grecs, parce que par son mouvement journalier d'Orient en Occident, il fait la course entière du ciel, ἀπὸ τοῦ διάνυσαι. Nous venons de voir que les habitans de Trézène désignoient le soleil sous la dénomination d'Eleuthère : on donnoit aussi à Bacchus le nom d'Eleuthère, *a bene faciendo*, comme on lui donna celui d'Évergète, parce qu'il étoit le bienfaiteur de l'humanité; la liberté étant le plus grand bienfait que les hommes puissent recevoir de la divinité, les Romains lui donnèrent le nom de *Liber*, comme dieu de la liberté. Il étoit adoré dans toutes les villes où elle régnoit, et Marsyas son ministre fut aussi honoré comme en étant le symbole.

Les Romains ont adoré dans *Liber* non-seulement le dieu producteur, mais encore le petit dieu symbole des productions, le fils de Cérès, *le jeune Iacchus : sed quod ex nobis natos liberos appellamus, idcirco Cerere nati nominati sunt Liber et Libera.* [2]

Les Liberalia étant les mêmes que les Diony-

(1) *Quod Liber et vagus est.* (Macrob., lib. I, p. 312.)=
(2) Cicer., *de Natur. deor.*, lib. II, cap. 24.

siaques, le mélange des deux cultes de Bacchus des mystères et de Bacchus dieu du vin, devoit se retrouver dans la fête des Romains comme dans celle des Grecs: aussi les Liberalia se célébroient-elles à Rome comme à Athènes, à l'époque où on sépare la lie du vin; aussi Bacchus a-t-il été appelé *Liber* à Rome, comme il a été appelé *Lyæus* dans la Grèce, parce que le vin nous délivre de nos chagrins, *quia vinum curis mentem liberat et solvit*, le mot *Liberare* en latin, et le mot Λύειν en grec, étant le même. Bacchus a été appelé *Liber*, dit Sénèque, ou de la licence de la langue, ou parce que le vin rend les hommes plus libres, ou plutôt parce qu'il délivre l'ame de tous soucis et qu'il chasse la tristesse [1]. Les anciens, dit Fulgence [2] donnent à Bacchus le nom de *Liber*, parce que le vin donne de la liberté à l'esprit. Pourquoi, dit Plutarque, les Romains donnoient-ils à Bacchus le nom de *Liber Pater*? Est-ce parce qu'il est pour les buveurs le père de la liberté? Est-ce parce que ce dieu introduisit l'usage des libations [3]? Les anciens, ajoute-t-il, donnoient à Bacchus Eleuthère ou Lyæus une grande influence dans la divination, comme dieu du vin, non à cause des transports de fureur dont il agitoit les Bacchantes, comme l'a dit Euripide, mais parce qu'il affranchit l'ame de tout sentiment servile et terrestre [4]; dans le banquet des sept sages, Thalès

[1] Senec., *de Tranquillit. anim.* = [2] Fulgent., *Mythol.*, lib. II, cap. 15. = [3] Plut., *Quæst. rom.* 104. = [4] Plut., *Sympos.*, lib. VII, *Quæst. rom.*

engage Bias à répondre aux problêmes qui vont lui être proposés par Nixolène, tandis qu'il est à jeun. Je connois, répond Bias, la puissance de Bacchus, et surtout cette sagesse qui lui a fait donner le nom de Lyæus ou qui délie : ainsi quand je serai plein de ce dieu, je ne crains pas de combattre avec moins d'avantages.

On trouve souvent dans les anciens ouvrages philosophiques, et particulièrement dans ceux des pythagoriciens, des platoniciens, des stoïciens et des orphiques, les surnoms de *Mysès*, *Arsenothélès* et *Diphyès*, qui ont été donnés à Dionysius comme divinité mâle et femelle. Ces philosophes attribuoient à Bacchus les deux sexes, comme ils les donnoient à la plupart des divinités [1] : voici l'origine de cette opinion. Les philosophes orientaux pensoient que de toute éternité l'*Esprit* (*pneuma, mens*) avoit été réuni à la matière dans l'immense chaos, que l'Esprit avoit peu à peu donné au chaos la forme de l'œuf, et que lorsque cette forme avoit été à peu près amenée au point qui lui convenoit, l'Esprit avoit alors manifesté sa force et sa puissance, en séparant les élémens, et en créant avec ces élémens tout ce qui existe ; que l'Esprit avoit en soi la nature *masculo-féminine*, c'est-à-dire, qu'il réunissoit les facultés ou la puissance de toute la nature, la puissance active et la puissance passive, *et qua agit*

[1] *Dicunt utriusque sexus participationem habere numina.* (Servius, *Æneid.*, v. 633.)

et qua patitur, parce que sans le concours de ces deux puissances rien ne peut être produit. Les philosophes grecs et romains ont quelquefois suivi cette doctrine énigmatique et symbolique des Orientaux : c'est de là que les nouveaux pythagoriciens, les nouveaux platoniciens et les orphiques ont conçu l'idée de leurs divinités *masculo-féminines*. Ils ont concentré dans le premier Être, comme principe de toute vertu génératrice, la force active et la force passive, ils l'ont fait mâle et femelle, et ils l'ont représenté sous des symboles qui tenoient de l'un et de l'autre, et quelquefois de tous les deux; tous les spéculatifs ont adopté ces idées avec une espèce de fureur, cette doctrine est surtout consignée dans quelques hymnes attribués à Orphée.[1]

[1] Apulée (*de Mundo*, p. 753.) rapporte des vers attribués à Orphée : c'est un portrait de Jupiter, dans lequel le poète concentre tous les dieux et toutes les parties de la nature; il le fait mâle et femelle :

Jupiter et mas est, estque idem nympha Perennis.

Il donne également les deux sexes à l'Amour, dans l'hymne quatrième.

Dans l'hymne sur la nature, Orphée s'exprime ainsi :

Omnium es pater et mater, nutrix quoque et altrix.

Dans celle à Minerve :

Vir genite, et mulier, genitrix prudentia belli.

Orphée donne à Bacchus l'épithète singulière de reine des priapes : *Et priaporum regina.*

Varron (*Apud* S. Augustin, *de Civ. Dei*, lib. VIII, cap. 9.) cite ces vers de Valerius Soranus, ancien poète latin :

Jupiter omnipotens, regum, rerumque, deûmque

Les hymnes d'Orphée ont, en général, un caractère d'antiquité qui est incontestable; mais un grand nombre a été interpolé par des nouveaux platoniciens, par des chrétiens et par des Juifs. Celui qui est relative à Bacchus Mysès, est évidemment de ce nombre: « J'implore Dionysius, ce dieu législateur, » armé d'une férule, illustre père d'Eubule; je » t'implore, souveraine pure et sacrée, vénérable » Mysès, tout à la fois homme et femme; Iacchus, » divinité à deux natures, soit que tu te plaises » dans le temple parfumé d'Eleusis, soit que dans » la Phrygie tu célèbres les mystères avec ta mère » vénérable, soit que tu cherches à Chypre l'ai- » mable Cythérée, soit que transporté de joie tu » frappes le sein fécond de la terre, près du fleuve » sacré de l'Egypte, accompagné de la déesse à qui » tu dois le jour, de la vénérable Isis; viens, ô » divinité bienfaisante, et protège nos travaux! » Cette interpolation a même été faite par une main peu habile. Car en donnant à Iacchus la qualification de divinité à deux natures, elle blesse non-seulement la doctrine religieuse des mystères, mais même l'opinion des philosophes qui n'attribuoient les deux sexes qu'à la puissance démiour-

Progenitor, genitrixque deûm, deus unus et omnis.

Suidas dit de Bacchus : *utriusque etiam sexus est in Libero : ut qui et virilia agat et muliebria patiatur.*

Aristide (*Orat. in Bacch.*), dit de Bacchus : *Unde factum aiunt ut utroque sexu deus sit prœditus, cum illi pater utramque naturam assumserit.*

gique se fécondant elle-même, et non pas au jeune dieu emblême des productions; dans ce système, le pouvoir générateur seul pouvoit être représenté sous l'emblême des deux sexes.

Cette doctrine qui fut celle des Orientaux plutôt que celle des Grecs, s'est introduite dans les religions de l'Orient, comme semblent le prouver certains symboles religieux, tels que le scarabée et le vautour auxquels on attribuoit les deux sexes et la puissance de s'engendrer eux-mêmes, et dont par cette raison on avoit fait les symboles de l'être suprême [1]; tandis que dans la Grèce cette doctrine n'étoit que celle de quelques sectes philosophiques [2]. Car il est certain que, si ces idées métaphysiques ont pénétré dans la mythologie vulgaire des Grecs, ce n'a été qu'à l'époque très récente où les principes des nouveaux Pythagoriciens et des nouveaux Platoniciens, appuyés sur quelques dogmes de la théologie orientale, ont prévalu partout. L'examen de toutes les autorités qui ont

[1] On lit dans Horus Apollo : *Ægyptiis mundus constitutus esse ex rebus tum naturæ masculinæ tum femininæ. Minervæ autem appingunt scarabæum, Vulcano vero vulturem, quod hi soli ex diis, apud ipsos mares sint simul ac feminæ.* (Horus Apoll., lib. I, *Hieroglyph.* 13.)

[2] La Nomade de Pythagore étoit *masculo-féminine* (Meurs., cap. 5, *de denario Pythagor.*). L'anonyme (*in Theologomenis arithmeticis.*), parlant de la Nomade, s'exprime ainsi : *Vocant itaque eam non tantum deum sed et mentem, et* ἀρσενοθῆλυν, *viro feminam.* Le même auteur dit ailleurs : *Velut semen denique omnium, marem ipsam et feminam statuunt.*

été recueillies sur ce sujet par J. Alb. Fabricius et l'étude de tous les monumens [1], ne laissent aucun doute à cet égard; ces idées n'ont même reçu une aussi grande vogue et une aussi grande extension parmi les philosophes que dans les temps voisins du christianisme. Jamblique avoue ingénuement qu'il a tiré cette doctrine des livres hermétiques, que les savans regardent comme étant l'ouvrage des nouveaux Pythagoriciens et même des Gnostiques chrétiens; cette même doctrine a été adoptée à la même époque, avec avidité non-seulement par les Valentiniens, secte chrétienne [2], et par les Juifs cabalistes [3], mais encore par quelques auteurs ecclésiastiques, particulièrement par Julius Firmicus Maternus, et par Synesius qui étoit un grand partisan de la philosophie orientale. [4]

Quelques progrès que ces idées aient faits parmi les philosophes, elles ne se sont jamais introduites dans la religion des Grecs avant l'époque que nous

(1) Fabricius, *in Cod. apoc. vet. test.*, vol. I, p. 361, 362. =(2) *Et esse hunc octonarium generis principium, radicem et fundamentum omnium, quem quatuor complectuntur nominibus profunditate, mente, ratione, et homine; quorum unum quodque mas simul sit et femina.* (Irenæus, *Num.* II, p. 117.) =(3) J. Croii Part. II, *Sacr. et Historic. Observat.*, cap. 12. =(4) Julius Firmicus Maternus, *Prefat.*, *ad* lib. V, *Mathes.*, (Voyez la page 15. du premier volume de cet ouvrage.) — Synesius, *Hymne* III, dit en parlant de l'Être-Suprême :

Tu pater, tu es mater,
Tu mas, tu femina.

venons de déterminer; on pourroit même assurer que dans aucun temps, elles n'ont pénétré dans les mystères qui formoient la véritable religion des payens : elles étoient trop opposées à cette religion qui, comme nous l'avons démontré, avoit pour fondement l'observation de la nature telle qu'elle se présente à nos sens, une cause active agissant sur la masse génératrice, et les êtres produits étant le résultat de cette action. Les idées métaphysiques des philosophes sur le chaos, sur l'union de l'esprit à la matière avant l'existence du monde, peuvent entrer dans un système philosophique; mais elles n'ont pas pu faire partie de la doctrine religieuse des anciens qui étoit simple et qui rejetoit toutes discussions, surtout ces discussions abstruses qui appeloient l'examen et la controverse sur l'origine des choses et sur la manière d'opérer de l'être suprême, questions dont les religions anciennes ne s'occupoient jamais. Il y a plus, l'on sent facilement que cette idée bizarre des deux sexes attribués à l'être suprême n'a été imaginée qu'à la suite du système qui l'a précédée sur la cause active et la cause passive dont tout atteste l'existence dans la nature; certainement si la notion sublime d'un dieu unique et créateur s'étoit d'abord présentée aux anciens, ils l'auroient émise dans toute sa pureté : c'est le besoin de se rapprocher le plus possible des principes des chrétiens, qui a fait sentir aux philosophes payens de cette époque le besoin d'admettre l'unité complète du premier Être; mais ils ne pou-

voient pas dégager entièrement cette doctrine de celle du principe actif et du principe passif qui formoit le fondement de leur propre religion, ou bien il auroit fallu l'abandonner, tandis qu'ils combattoient pour elle. Ils ont donc imaginé de faire sur un même être la réunion bizarre de ces deux principes ou des deux sexes: aussi, que l'on consulte tous les monumens religieux qui sont donnés pour preuve que ces idées métaphysiques étoient passées des écoles de philosophie dans la religion des Grecs, et l'on verra qu'il n'y en a aucun qui soit antérieur à l'époque dont nous parlons.

Les monumens sur lesquels se sont principalement appuyés les partisans de l'opinion que le culte des divinités *masculo-féminines* faisoit partie du culte des anciens, sont les temples du dieu *Men* dans la Phrygie et la statue de Vénus à Chypre. On a fait du dieu *Men* le dieu Lunus, qui ne se trouve que dans Spartien, cet historien cité une fois l'a été mille; c'est ainsi qu'à force de transcrire et de répéter sans examen et sans critique, on parvient à consacrer les plus insignes erreurs. Le besoin d'appuyer ce système n'a pas même laissé la liberté d'examiner les idées puériles qui se trouvent dans le morceau de Spartien, idées bien dignes de la superstition grossière qui régnoit au temps où Spartien écrivoit. « Caracalla, dit Spartien (1), méditoit une » seconde guerre contre les Parthes, et dans cette

(1) Spartien, *Vit. Carac.*

» vue il se rendit à Carrha pour le culte du dieu » Lunus. » Spartien dit ensuite : « Puisque nous » avons parlé du dieu Lunus, il faut savoir que tous » les docteurs nous ont transmis et que les habitans » de Carrha pensent aussi, que quiconque est dans » l'idée qu'il faut donner un nom de femme à la » lune est constamment l'esclave du sexe ; que celui » au contraire qui en fait un dieu, maîtrise les » femmes et n'a rien à craindre de leurs embûches. » De là vient que les Grecs et les Egyptiens, quoi- » qu'ils donnent à cet astre un nom de femme, » disent mystiquement que c'est un dieu. »

Le dieu appelé Lunus par Spartien n'est donc que le dieu *Men* ou *Mois* auquel on rendoit un culte dans différents pays de l'Asie mineure et particulièrement en Phrygie ; ce fait nous a été transmis par Strabon dans les termes suivans. « Pythodoris, dit Strabon, possédoit le temple de *Men* » surnommé *Pharnace* dans le grand bourg *d'Ameria* ; il est dédié à la lune, de même que celui » des Albanes et ceux de Phrygie, savoir le temple » de *Men* situé dans le lieu de ce nom, le temple » nommé Ascæus près Antioche de Pisidie et celui » qui est dans le territoire des Antiochéens [1]. » Il faut rapprocher ce passage de Strabon de celui où il parle de la religion des *Albani* [2] : « Les divinités, » dit-il, auxquelles les Albani rendent hommage,

[1] Strab., *Geogr.*, lib. XII, p. 375.

[2] Les *Albani* habitoient les bords de la mer Caspienne : cette mer les bornoit du côté de l'orient, à l'occident ils étoient

» sont le Soleil, Jupiter, la Lune; ils honorent » particulièrement cette dernière, son temple est » voisin de l'Ibérie. Le personnage auquel on défère » le sacerdoce de ce temple, est après le roi le » premier en dignité; il gouverne non-seulement » le territoire sacré, lequel est vaste et fort peuplé, » mais aussi tous les ministres du culte. » Strabon entre ensuite dans le détail des sacrifices que l'on fait tous les ans à la lune, à laquelle on immole avec les victimes ordinaires, un des ministres de cette divinité.

Strabon parle encore du temple de *Men Carus* situé entre Laodicée et *Caroura*, qui jouissoit d'une grande vénération. (1)

Les paroles de ce judicieux écrivain sont d'un grand poids, et en les examinant on voit quelle connoissance approfondie il avoit de l'histoire et du culte des contrées dont il parloit. On remarquera d'abord que Strabon ne parle que du dieu Men, et du culte de Jupiter, du Soleil et de la Lune chez les *Albani*, et qu'il ne fait aucune mention du dieu Lunus, ni de cette divinité représentée avec les deux sexes : il parle toujours de la Lune comme d'une déesse; il dit seulement que le temple du dieu *Men Pharnace* étoit dédié à la Lune, et cette assertion est parfaitement en harmonie avec

bornés par les Ibères, au nord par les monts Cérauniens faisant partie du Caucase, au midi par l'Arménie.

(1) Strab., lib. XII, p. 580.

le système religieux de ces contrées. Chez les Phrygiens comme chez les Grecs, le mot masculin *Men* signifioit le mois lunaire [1]; c'est cette divinité masculine que Spartien et peut-être quelques écrivains de la basse latinité ont exprimée par le mot masculin *Lunus*. Les Orientaux divinisèrent ce mois, comme ils ont fait du temps, de l'année, du jour, de la nuit et des heures, autant de divinités diverses [2]; dans leur système théologique, ils rendoient à ces mesures du temps ou à ces effets les plus remarquables du soleil et de la lune, les mêmes honneurs qu'ils rendoient au soleil et à la lune eux-mêmes, parce que ces deux astres en étoient les causes efficientes : ces hommages religieux étoient toujours rapportés par ces peuples, à leur source, c'est-à-dire, au temps, et surtout au soleil et à la lune, qui par leurs mouvemens engendrent l'année, le mois, le jour, la nuit, les heures. C'est pourquoi le temple de *Men* étoit dédié à la lune, c'est pourquoi à Gadès, on avoit élevé des autels à l'année et au mois en l'honneur du temps [3] qu'on adoroit

(1) Il existe des médailles de Nysa, avec l'inscription de ΚΑΜΑΡΕΙΤΗΣ, *Kamareitès*, un des noms du dieu *Men*, qui est dérivé de *Kœmer* ou *Kamar*, qui en arabe signifie *lune*. (Strab., lib. XII, p. 557, not. 2, *trad.*)

(2) Jamblic., *Opuscul.*, vol. XI, p. 67, 72.

(3) *Gadibus aram unam anno, alteram mensi erectam esse, in honorem temporis cum brevioris, tum longioris.* (Ælian., *apud Eustath.*, *in Dionys. Perieget.*, v. 453.)

comme divinité principale [1]; du reste l'opinion erronée qui s'est répandue sur les deux sexes du dieu Lunus, a sa source dans une règle grammaticale des langues Orientales. En général les Orientaux ne distinguoient pas dans leur langage, le sexe de leurs divinités, ou plutôt ils mettoient indifféremment leurs noms au genre masculin et au genre féminin : c'est ce que prouve la lecture même de l'Écriture Sainte, qui donne aussi souvent le genre féminin que le genre masculin aux dieux Baal, Moloch et autres. Bochart, après avoir cité ce passage d'Euthymius, *Idolum Baccha, ismakeek dictum, miseros barbaros adorare jussit* [2], ajoute: « Cette divinité *Baccha* est-elle la » même que Bacchus dieu des Arabes, que les » uns ont appelé Durotal, les autres Dusarès? rien » ne s'oppose à ce que cela soit ainsi, pas même » la terminaison féminine de *Baccha*, car le mot » hébreu *Koheleth*, qui signifie ecclésiaste, et le » mot arabe *Calipha*, qui signifie empereur, ont » aussi la terminaison féminine [3]. » C'est pourquoi le nom de la lune chez les Orientaux étoit tantôt du genre masculin, tantôt du genre féminin : les

[1] *Non tempus tantum ut deum celebrant, sed et diem ipsum, et noctem et mensem dixerunt et annum.* (Proclus, lib. IV, p. 251, *in Timæum.*)

[2] *Euthymius, in Maomethicis*, cap. 8. = [3] Bochart, *Geogr.* lib. IV, cap. 12, p. 214, 215.

Egyptiens lui donnoient même préférablement le genre masculin.[1] »

Tout ce qu'on a débité sur la statue de Vénus à Chypre, a pour fondement une semblable erreur; Macrobe, chaud partisan de l'opinion philosophique qui donnoit aux dieux les deux sexes, après avoir dit que cette statue de Vénus avoit de la barbe, des vêtemens de femme, un spectre et la stature d'un homme, ajoute : On croit que cette divinité étoit mâle et femelle [2]. Il cite ensuite un passage de Philochore (*in atthide*) d'après lequel les hommes faisoient avec des vêtemens de femme et les femmes avec des vêtemens d'homme des sacrifices à cette Vénus que Philochore affirme être la même que la lune. Macrobe conclut de ce bizarre usage que cette divinité étoit regardée comme mâle et femelle; Pontanus soutient au contraire que cet usage tire son origine de la coutume des Parthes qui donnoient à la lune un nom masculin [3]. Hésychius s'exprime ainsi sur cette statue de Vénus à Chypre : « *L'auteur inconnu de l'histoire d'Amathonte dit que la déesse Vénus avoit à Chypre la*

[1] *Ægyptii nomine masculini generis lunam nominare consueverunt.*

[2] *Putant eamdem marem ac feminam esse.* (Macrob., *Saturn.*, lib. III, cap. 8.

[3] *Hoc est quod Parthi eam lunam coluerunt, nomine quoque masculo.*

» *figure d'un homme barbu* [1]. » Il n'y a donc aucune preuve positive que cette statue eût les deux sexes : aussi la conjecture de Maçrobe est fondée sur des inductions qu'il tire de faits qui ne sont pas assez positifs, pour prouver l'existence d'un pareil culte ; du reste, Macrobe lui-même semble appuyer son opinion moins sur ces faits que sur des passages des auteurs anciens, passages qui l'ont fait adopter par Servius.

Servius qui vivoit à la même époque que Macrobe, c'est-à-dire, du temps de Théodose le Grand, affirme que Vénus et Junon avoient les deux sexes, et il l'affirme uniquement parce que Virgile a dit en parlant de Vénus *ducente deo,* et en parlant d'Alecto ou Junon, *nec dextræ erranti deus abfuit.* Servius s'exprime ainsi sur ce dernier passage : [2]. *Alecto deum dicit, nam numina utriusque sexus videntur ideo, quia incorporea sunt, et quod volunt assumunt corpus.* D'abord Servius s'est certainement éloigné du système des philosophes qui admettoient les divinités *fémino-masculines*, en prétendant que c'étoit parce qu'ils étoient incorporels, que les dieux prenoient la forme qui leur plaisoit. Ce système philosophique des divinités *masculo-féminines* tenoit à un ordre d'idées bien autrement mystiques et métaphysiques, et, on ne sauroit s'empêcher de

(1) *Incertus rerum Amathuntiarum scriptor ait deam Venerem figuram in Cypro habere viri barbati.*

(2) Virgil., *Æneid.*, lib. VIII.

le reconnoître, bien plus élevées. Cette idée que Servius [1] prête à Virgile n'a certainement pas été celle de ce grand poète; Virgile a seulement imité les Grecs qui font θεὸς des deux genres, comme le prouvent une foule de passages d'Homère, de Sophocle et de Platon. Virgile, comme la plupart des poètes et des auteurs latins, ont suivi la même locution que les poètes grecs qui en parlant des dieux de quelque nature qu'ils soient, disent τὴν θεὸν; c'est pourquoi Aristophane appelle Vénus *Aphroditon*. On trouve une foule d'exemples de ces imitations non-seulement dans Virgile, mais dans presque tous les poètes latins, et surtout dans Lucain et Claudien. Ennius a dit : *respondit Juno Saturnia, sancta deorum*, et Varron, dit en parlant de la déesse Palès : *Hic Pales*. L'on se rappelle que Stilpon le Mégarien, ayant nié la divinité de Pallas, fut accusé d'impiété; il voulut se justifier en disant qu'il avoit nié que ce fût un dieu, εἶναι θεὸν, mais qu'il n'avoit pas nié que ce fût une déesse, εἶναι θεάν : l'aréopage proscrivit cette justification comme une plaisanterie déplacée dans une chose aussi sérieuse, et il le condamna à l'exil.

Vossius, après avoir cité ce passage d'Hésychius

(1) Servius a encore fondé son opinion sur ce passage de Licinius Calvus, poète et orateur contemporain de Cicéron : *Pollentemque deum Venerem*. Mais Vossius a très bien prouvé que *deum* étoit là au génitif pluriel, et que Licinius Calvus a dit de Vénus, *pollens deum*, comme Horace a dit de la même déesse *pollens Cypri*.

qui a été répété par Phavorinus, *adagoos, deus quispiam apud phryges utroque sexu prœditus*, remarque avec raison que tous ces écrivains ont puisé leur opinion dans le livre Platonicien et demi-chrétien, ayant pour titre *Pœmander*, où l'on trouve ces expressions sur l'esprit éternel qui a engendré un autre esprit, νοῦς ou *logos, mens etiam sive deus quia, mas et femina est, vita et lux, enixa est verbo alteram mentem opificem.* Vossius pouvoit ajouter que ce système n'a jamais fait partie de la religion nationale des payens, puisqu'il n'auroit pu y être admis qu'en renversant l'ancienne croyance religieuse.[1]

[1] Fréret, qui connoissoit si bien l'antiquité, a porté sur cette doctrine le même jugement que Vossius. On voit par la manière dont il s'exprime sur le dieu Lunus, qu'il n'a pas même cru devoir s'arrêter un instant sur l'idée fausse qu'ont eu certains écrivains, d'en faire un dieu mâle et femelle. « Strabon, dit Fréret, nous apprend (XII. 557.) que le dieu » honoré sous le nom de Pharnack, dans l'Ibérie et dans le » Pont, étoit le même que le dieu Lunus, ou que l'intel- » ligence qui présidoit au cours de la lune. Ce dieu avoit un » temple célèbre à Cabira ou Sébastopolis, sous le nom de » Μὴν Φάρνακος : et les sermens qui se faisoient, en joignant » son nom à celui du roi régnant, passoient pour inviolables. » Strabon ajoute que le dieu Lunus avoit des temples en Phry- » gie et en Pisidie, sous le titre de Μὴν Ἄσκαιος. On voit dans » Haïm, sur une médaille de Sardis, le buste de ce dieu coiffé » d'un bonnet phrygien, et porté dans un croissant, avec le » titre de Μὴν Ἄσκηνος. Il y a beaucoup d'apparence que la » figure en pied qui se voit au revers des médailles de Phar-

» nace et de son fils Mithridate, est celle de Μὴν Φάρνακος ou
» du dieu Lunus de Cabira, représenté à peu près comme
» on le voit sur plusieurs médailles publiées par Vaillant. On
» compte dans les médailles grecques des empereurs jusqu'à
» dix-neuf villes de l'Asie mineure, de la Thrace et de la Syrie,
qui ont mis ce Dieu Lunus sur leurs médailles. (*De l'Année cappodocienne*, IIe partie *in fine.*)

DEUXIÈME PARTIE.

DEUXIÈME SECTION.

BACCHUS THÉBAIN.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire de Bacchus Thébain.

§ 1. Théophanie de Bacchus.— § 2. Son histoire d'après les mythologues, comme demi-dieu.—§ 3. Nourrices de Bacchus.— § 4. Suite de l'histoire de Bacchus. — Ses voyages.—Histoire de Lycurgue.— § 5. Histoire de Penthée.—Etablissement du culte de Bacchus à Thèbes. — § 6. Culte de Bacchus dans la Béotie.—§ 7. Culte de Bacchus dans l'Argolide.—§ 8. Culte de Bacchus dans l'Attique et dans la Mégaride.— § 9. Voyage de Bacchus d'Icarie à Naxos. — Corsaires tyrrhéniens. — § 10. L'histoire de Bacchus est l'expression poétique et allégorique du bonheur que l'agriculture et la civilisation ont donné au genre humain.

§ I. *Théophanie de Bacchus.*

Diodore de Sicile rapporte sur Bacchus Thébain une tradition qui donne la clef du système religieux des Grecs en général, et qui fixe d'une manière

certaine les idées que l'on doit se former de cette divinité dans la Grèce.

« Cadmus, dit Diodore de Sicile, eut entre » autres enfans une fille nommée Sémélé qui, ayant » été séduite, depuis l'établissement de Cadmus » dans la Grèce, conçut un fils dont elle accoucha » au bout de sept mois. Il mourut bientôt; Cad- » mus fit embaumer son corps à la manière des » Egyptiens, le fit dorer, lui fit offrir des sacrifices, » et publia qu'Osiris avoit voulu encore une fois » apparoître aux hommes sous cette forme. Il attri- » bua cette renaissance à Jupiter : les principes de » la théologie égyptienne, qui étoient connus de » Cadmus, lui fournirent toutes les couleurs dont » il avoit besoin pour faire passer cette fourberie, » qui d'ailleurs flattoit l'orgueil des Grecs [1]. »

Les Grecs reconnoissoient donc deux espèces de divinités : les unes étoient éternelles et immortelles, les autres étoient de simples mortels parvenus aux titres et aux honneurs divins [2]. Cette seconde doctrine étoit particulière à la religion des Grecs, elle formoit le caractère fondamental de l'hellénisme, dénomination que les premiers écrivains du christianisme donnent à cette croyance; on n'en trouve aucune trace chez les nations orientales, et aucun peuple ne croyoit comme les Grecs, que les dieux pussent être de la même nature que les hommes :

[1] Diod. Sic., lib. I, cap. 13.= [2] Diod. Sic., lib. VI, *Frag.*, T. II, p 632. — Euseb., *Præp. Ev.*, lib. III, cap. 2.

aussi les prêtres égyptiens firent-ils, dans une conférence avec Hérodote [1], le reproche aux Grecs d'avoir altéré la religion, en donnant aux dieux les passions des mortels, et en croyant qu'un homme pouvoit devenir dieu après sa mort. Les Grecs ont mis les hommes au rang des dieux de deux manières; 1° par la théophanie, c'est-à-dire, en supposant l'apparition d'une ancienne divinité dans un corps humain, tel a été Bacchus, qui n'a jamais été chez les Grecs un personnage réel; 2° par l'apothéose, c'est-à-dire, en associant un homme, ou si l'on veut, une ame humaine avec les anciens dieux. Tel a été Hercule, personnage véritable, qui a été mis ensuite au rang des dieux par les Grecs, à cause de ses grands exploits et des services qu'il avoit rendus à l'humanité : Homère nous a expliqué comment on concevoit l'apothéose chez les Grecs [2]. Les dieux, pour récompenser la vertu des héros, séparoient la partie divine de leur ame, la transportoient dans le ciel, se l'associoient et la faisoient participer à leur gloire et à leur félicité, mais ils laissoient dans les enfers l'ame animale; c'est cette ame d'Hercule qu'Ulysse trouva dans l'empire de Pluton. Ainsi dès le temps de Cadmus, on étoit persuadé en Grèce que les dieux avoient un corps semblable au nôtre, qu'ils avoient des passions comme nous, et que de leur commerce avec la race humaine sortoient des enfans qui méritoient d'être élevés au rang des dieux. Ceux qui ont

(1) Herod., lib. I, cap. 131. = (2) Homer., *Odyss.* lib. XI.

paru sous le nom d'anciennes divinités reçurent les honneurs divins, et on confondit dans leur culte leur nouvelle attribution de héros et leur ancienne puissance. Dans ce système on reconnoît la grossièreté d'un peuple barbare, qui aime à diviniser ses chefs; c'est ainsi qu'Hercule et Bacchus, deux grandes divinités de l'Egypte, furent réduits, l'un à l'état d'un fils d'Amphytrion, et l'autre fut confondu avec un enfant de la fille de Cadmus. De cette manière, plusieurs des plus anciens et des plus grands dieux de l'Egypte devinrent les plus nouvelles et les plus petites des divinités des Grecs, qui reçurent leur culte dans des temps différens, et qui, sans observer l'ordre qu'ils avoient entre eux, fixèrent leur naissance au temps de leur admission: cette manie de diviniser des mortels ne paroît pas néanmoins avoir appartenu aux Grecs antérieurs à Cadmus; car s'ils avoient eu ce goût, ils auroient mis au nombre de leurs dieux leurs premiers fondateurs.

La colonie dont Cadmus fut le chef, est la première colonie phénicienne qui se soit établie dans la Grèce; elle fut très nombreuse: la principale partie s'empara de la Béotie; les autres se répandirent dans les îles. Or, avant Cadmus, la Grèce connoissoit la plupart des divinités égyptiennes, elles y avoient été introduites par les colonies qui l'avoient précédé. Lorsqu'on consulta l'oracle de Dodone pour savoir si l'on devoit admettre le grand nombre de dieux d'Egypte, il ne fut pas

question de Bacchus qui parut plus tard. Au temps de Cadmus, le corps de la religion hellénique étoit formé, dit Fréret, et tous les emplois étoient partagés entre les dieux dont le culte étoit reçu. A cette époque on apprit aux Grecs à cultiver la vigne, et on fit de la nouvelle divinité le dieu du vin. Nous verrons dans le détail que nous donnerons de la propagation de ce culte dans les différentes parties de la Grèce, quels obstacles rencontra son établissement. A une époque bien plus rapprochée il n'eut pas beaucoup de célébrité : Homère, Hésiode et Pindare lui-même, n'en parlent que d'une manière très succinte.

La théophanie de Bacchus fut faite par Cadmus lui-même, mais dans la suite la fable de Bacchus reçut un grand nombre d'augmentations; les poètes et les mythologues en firent un personnage réel, ils lui attribuèrent un grand nombre d'exploits, et il devint un héros, un demi-dieu, semblable à Hercule : il entra donc dans le système de l'apothéose; nous allons présenter ces additions d'après les mythologues eux-mêmes. [1]

§ II. *Son histoire d'après les mythologues, comme demi-dieu.*

Cadmus eut quatre filles, Ino, qui fut mariée à Athamas, Autonoé à Aristée, Agavé à Echion, et Sémélé. Jupiter étant amoureux de Sémélé, alloit

[1] Apollod., lib. III, cap. 4.

clandestinement jouir de ses faveurs à l'insu de Junon. Mais Sémélé, trompée par la déesse qui lui persuada que Jupiter la méprisoit, parce qu'il n'alloit la voir qu'en secret, demanda au maître du tonnerre qu'il vînt chez elle avec toute la majesté qu'il déployoit lorsqu'il alloit voir Junon. Comme il s'étoit engagé à faire ce qu'elle lui demanderoit, et qu'il ne pouvoit manquer à sa promesse, il entra dans sa chambre sur un char et accompagné de foudres et d'éclairs. Sémélé, étant enceinte de sept mois, fut frappée de terreur, accoucha d'un enfant et mourut : Jupiter enleva sur le champ du milieu des flammes cet enfant, qu'il enferma dans sa cuisse. M. Heyne [1] remarque que c'est une locution orientale, pour dire que quelqu'un est sorti des reins de son père ; cette locution a pu donner lieu à la fable. Heinsius a observé que la cuisse étoit prise là pour les parties viriles [2], d'après le plus grand nombre des auteurs. Les mythologues, en disant que Bacchus étoit sorti de la cuisse de Jupiter, ont voulu dire seulement qu'il étoit né de lui [3]. Diodore de Sicile [4] racontant à peu près de la même manière la naissance de Bacchus, d'après les fables des Grecs, ne parle pas de la cuisse de Jupiter ; il dit seulement qu'aussitôt après la mort de Sémélé, il prit l'enfant et le donna à Mercure, avec ordre de le transporter

[1] Heyn. n. *in* Apollod., p. 227, *ad.* III, 4, 2, 3.—[2] Heins., *Arist.*, cap. 1. = [3] Lactant., lib. I, cap. 8. — Lactantius, *ad Stat.*, lib. I, *Thebaid.*, v. 12. — Philost., *de Iconib.*, lib. I, cap. 14. = [4] Diod. Sic., lib. IV, cap. 2.

dans l'antre de Nyse, qui est entre la Phénicie et le Nil; il le fit nourrir par les nymphes, et il leur recommanda de prendre un soin extrême de son éducation. Suivant Hygin, Junon, pour tromper Sémélé, prit la forme de Beroé sa nourrice, et elle la détermina, en lui disant qu'elle connoîtroit le plaisir qu'il y avoit à coucher avec un dieu, *ut intelligas quæ sit voluptas cum deo concumbere.*[1]

Tous les enfans qui étoient nés par un accouchement forcé, et que les Latins appeloient *cæsones*, passoient pour être consacrés à Bacchus, parce que Bacchus étoit né de la même manière. Charax, cité par l'anonyme *de Incredibilibus*, imprimé à la suite de Paléphate, dans le Recueil de Th.-Gale, raconte la naissance de Bacchus d'une manière bien plus simple, et qui se rapproche de la tradition de Diodore de Sicile, que nous avons citée plus haut. Sémélé, fille de Cadmus, dit Charax, étant devenue enceinte sans être mariée, fut frappée de la foudre au moment où elle accouchoit; elle fut tuée, mais l'enfant vécut. La manière dont Sémélé périt, la fit regarder comme une divinité, et on la nomma Thyoné: Cadmus eut le plus grand soin de l'enfant. Mais reprenons le récit des mythologues. Jupiter ayant décousu sa cuisse au bout de neuf mois, en tira Bacchus et le donna à Mercure, qui le porta à Ino et à Athamas, et les engagea à l'élever. Junon irritée les rendit furieux: Athamas prenant Léarque,

(1) Hygin, *Fab.* 167, 179.

l'aîné de ses fils, pour un cerf, le poursuivit et le tua. Ino jeta Mélicerte, son autre fils, dans une chaudière bouillante; elle prit ensuite son cadavre dans ses bras, et se précipita dans la mer avec lui. Apollodore dit que Jupiter changea Bacchus en chevreau, pour le soustraire à la colère de Junon, et Mercure le porta aux nymphes qui habitoient le mont Nysa: Jupiter les changea ensuite en astres, et les nomma Hyades.

§ III. *Nourrices de Bacchus.*

Nous avons déjà parlé des Hyades, nourrices de Bacchus, considérées comme le principe de l'humidité et comme le germe de toute production; mais on ne s'accorde pas sur les nourrices de Bacchus Thébain. Diodore dit qu'il fut confié à une fille d'Aristée qu'il nomme *Nysa*, et qu'Apollonius de Rhodes nomme Macris [1]. Orphée la nomme Hippa [2]; suivant une tradition rapportée par Etienne de Byzance [3], Bacchus fut nourri par Rhéa: c'est ce qui explique cette partie de la fête de Bacchus à Alexandrie, où l'on voit le dieu se réfugiant à l'ombre de l'autel de Rhéa pour éviter la poursuite de Junon. Les variétés que les mythologues nous ont transmises sur les Hyades sont innombrables: Hésiode n'en nomme que cinq. Suivant Phérécydes, cité par Hygin [4], elles

(1) Apoll. Rhod., lib. IV, v. 1131. = (2) Orph., *Hymn.*, XLVIII. (3) V. Μάςαυρα. = (4) Hyg., *Astron.* XXI. — *Schol.* Homer., *ad Iliad.* Σ, v. 486.

étoient au nombre de sept, et auparavant elles étoient les nymphes Dodonides : leurs noms sont, Ambrosie, Eudora, Phésyle, Coronis, Polyxo, Phaæo, Thyène. Suivant une autre tradition[1], elles étoient filles de l'Océan, et au nombre de six : c'étoient les naïades Cisséis, Nysa, Erato, Eriphia, Bromie, Polyhymno. L'Océan obtint de Médée (Heinsius[2] a pensé qu'il falloit lire Thétis au lieu de Médée) qu'elle les rajeuniroit, et elles recouvrèrent leur jeunesse. D'autres mythologues, en rapportant la même tradition, ont varié sur les noms : suivant Diodore de Sicile, les nourrices de Bacchus s'appeloient Philia, Coronis, Cléis, et elles n'étoient que trois. Euripide n'en reconnoissoit également que trois ; cette opinion étoit commune à ces poètes et aux habitans de l'île de Naxos. Certains mythologues veulent que les Hyades aient été nourrices de Jupiter, d'autres de Bacchus ; quelques-uns assurent que c'étoient les Hespérides elles-mêmes[3]. Cette fable des Hyades a été interpolée avec celle d'Atlas : Atlas eut de Pleione ou d'Océanitide douze filles et un fils nommé Hyas qui, ayant été tué par un sanglier ou par un lion, fut tellement pleuré par ses sœurs, qu'elles périrent par leurs larmes. Cinq d'entr'elles furent mises au rang des astres, placées entre les cornes du taureau ; leurs noms sont les mêmes que ceux donnés par Phérécydes : Phésyle,

[1] Hyg., *Fab.* 182. = [2] Ovid., *ad Met.* = [3] Servius, *ad Virgil.*, *Georg.* 219.

Ambrosie, Coronis, Eudora et Polyxo, qui furent appelées Hyades, du nom de leur frère, et que les Latins appelèrent *Suculæ*, comme le leur reproche l'affranchi de Cicéron, *Tiro*, dans son ouvrage *de Pandectis*, cité par Aulu-Gelle [1]. Quelques-uns prétendent qu'elles ont été nommées Hyades, parce qu'elles ont la forme d'un Y; d'autres parce qu'en se levant, elles amènent les pluies : ὕειν en grec signifie *pleuvoir*. Les autres filles d'Atlas furent appelées Pléiades, et placées au rang des astres. Alexandre faisoit les Hyades filles de Hyas et de Béotie; Nonnus, filles du fleuve Lamus; Myrtile, filles de Cadmus; Euripide, filles d'Erechthée : mais le plus grand nombre des mythologues les font filles de l'Océan et d'Œthra. Dans toutes ces variétés de la fable des Hyades, le caractère de Bacchus qui domine le plus, c'est celui de principe de l'humidité, conséquemment le germe de toute reproduction. Cette fable des nourrices de Bacchus, comme la fable entière de sa naissance et de son éducation, peut bien aussi être considérée comme n'étant qu'une simple allégorie relative à la culture et à la propagation de la vigne et à l'art de faire le vin. Il naquit avant terme pendant un tonnerre violent; ce sont les orages qui font tourner le raisin. Pour achever de le mûrir il a besoin d'être grossi par les pluies; ce sont les Hyades ou nymphes pluvieuses que l'on donne pour nourrices à Bacchus. Fréret a encore vu du rapport entre

[1] Aulu-Gel., lib. XIII, cap. 9.

la double naissance de Bacchus et l'art de provigner la vigne : on couche, dit-il, et on enterre les jets, auxquels on veut faire prendre racine, avant que de les couper et les replanter ; alors les branches ont, pour ainsi dire deux mères, dont l'une est le cep d'où elles sont sorties, et l'autre est la terre où elles ont pris racine avant que d'être détachées du cep. Diodore de Sicile explique le nom de Déméter donné à Bacchus, parce qu'il naît deux fois : la première lorsque la plante déposée dans la terre en sort et prend de l'accroissement, la seconde lorsqu'elle donne des fruits. Hésychius explique le mot *meros* par τόμος ἀμπέλου; τῆς καλάμης κῶλον, *segmentum* ou *sarmentum vitis*, *calami internodium* : il signifie aussi cuisse, et cet équivoque a pu donner naissance à la fable de Bacchus enfermé dans la cuisse de Jupiter, fable que Fréret croit n'être pas très ancienne. Ce savant conjecture que le mot de Sémélé pourroit venir de σεμάλια, mot employé dans Théophraste pour marquer les jets ou pousses qu'on conserve en taillant la vigne, et qui doivent porter des grappes ; mais suivant Diodore de Sicile, la terre étant naturellement regardée comme la mère de Bacchus, qui n'est que le fruit de la vigne produit par la terre, fut nommée Sémélé par les Anciens, à cause de la vénération et du respect qu'on lui portoit, et Thyoné à cause des fréquens sacrifices qu'on lui faisoit et des prémices des fruits qu'on lui offroit.

Voici, suivant Fulgence [1], l'allégorie sous la-

[1] Fulgent., *Mythol.*, lib. II, cap. 15.

quelle se présente la fable de Bacchus et des quatre filles de Cadmus, Ino, Autonoé, Sémélé et Agavé. Ces quatre noms signifient les quatre degrés d'ivrognerie : 1° l'enivrement, ou la première pointe de vin, en grec οἶνος, Ino; 2° l'oubli des choses, αὐτονόη, Autonoé; 3° le libertinage, σωμάλυον, Sémélé. Bacchus est né de Sémélé, parce que le libertinage produit l'ivrognerie; 4° la folie, ἀγάυη [1]. Agavé est tellement livrée à la folie, qu'elle coupe la tête de son propre fils. L'histoire des Myniades, dans Elien [2], est semblable à celle d'Agavé; celle de Lycurgue, roi de Thrace, voulant violer sa mère [3] est la même : on trouve dans Plutarque une pareille histoire de Cyanippus le Syracusain. [4]

Les Hyades, nourrices de Bacchus, présentent aussi une allégorie, mais elle est toute différente. Les Anciens disoient que Bacchus avoit eu plusieurs nourrices, parce qu'il falloit que ce dieu, nourri et formé par beaucoup de nymphes, en devînt plus traitable et plus doux [5]; c'est-à-dire, qu'il falloit mêler le vin avec beaucoup d'eau. Plutarque a encore cité cette allégorie dans son Traité sur l'art de lire les poëtes : mais poursuivons l'histoire de Bacchus.

(1) Euripid., *Bacch.*, v. 1112.—Ovid., *Met.*, v. 712, 713.= (2) Ælian., *Var. hist.*, lib. III, cap. 42.—Lucian., *Dial. Junon. et Jov.* = (3) Hyg., *Fab.* 132. = (4) Plut., *in Parallel.* = (5) Plut., *Sympos.*, lib. III, *Quæst.* 9.

§ IV. *Suite de l'histoire de Bacchus.—Ses voyages.—Histoire de Lycurgue.*

Ce dieu passa ses premières années au milieu des chœurs de femmes, dans le sein des plaisirs et des jeux; ayant découvert la vigne, Junon le rendit furieux. Dans le Cyclope d'Euripide, Silène ouvre seul la scène par ces mots : « Hélas! Bacchus, com-» bien je souffre, et combien j'ai souffert pour toi » dès ma tendre jeunesse! Rappellerai-je d'abord le » temps où, agité par les furies que t'envoya la ja-» louse Junon, tu quittas les nymphes des monta-» gnes qui t'avoient élevé? Rappellerai-je nos dan-» gers dans la guerre des Géans? Glorieux souvenir! » Silène étoit à tes côtés! Tu le sais, je signalai ma » valeur; et, sans vanité, je perçai de ma lance » Encelade, malgré son énorme bouclier. » Silène fait le fanfaron pour amuser le peuple, car les silènes et les satyres étoient représentés comme des lâches dans ces pièces; mais Euripide ne rapporte pas moins des traditions reçues, à l'exception du coup porté à Encelade par Silène. La Terre irritée du malheur des Titans, eut d'Uranus les Géans, qui lançoient contre le ciel des rochers et des chênes enflammés. Il étoit dans les lois du destin que jamais les Géans ne seroient vaincus sans le secours de deux demi-dieux [1], et les dieux appelèrent Hercule et Bacchus. Suivant Apollodore, Bacchus combattit

[1] *Schol.* Pindar., *Nem.*, *Od.* I, v. 100.

comme les autres dieux, et il tua Eurytus d'un coup de thyrse; c'est pourquoi les poètes représentent toujours Bacchus armé du thyrse menaçant.

Dans les peintures antiques, on le voit souvent menaçant de son thyrse[1]. Bacchus, qui combattoit avec vigueur et avec succès, étoit sans cesse animé par le cri de Jupiter: *Evohé! bene sit tibi*; ce cri devint celui des bacchantes.

Hésiode ne dit rien du combat des Géans avec les dieux. Suivant ce poète, la terre ayant reçu les gouttes de sang qui découlèrent de la blessure d'Uranus, lorsqu'il fut mutilé par son fils, produisit les Géans: on ne trouve même aucune trace de ce combat dans Homère.

Bacchus parcourut presque toute la terre: il se rendit d'abord en Egypte, et fut reçu par le roi Protée. Comme Homère avoit placé Protée en Egypte, les écrivains postérieurs ont nommé Protée lorsqu'ils ont eu à parler d'un roi d'Egypte; les Grecs avoient mis ce nom dans la liste des rois de ce pays. Bacchus se rendit ensuite en Syrie, et delà à Cybèle dans la Phrygie, où il fut purifié par Rhéa, qui lui enseigna les mystères. On reconnoît ici le mélange de la fable du dieu des mystères et du dieu du vin. Partout il poliçoit les nations, et les combloit de bienfaits; aussi on lui a rendu partout de

[1] *Parce, liber, parce, gravi metuende thyrso*. (Horat., II, 9, 7.)

grands honneurs. Il reçut de Rhéa la robe longue et prit son chemin par la Thrace; Lycurgue, fils de Dryas, roi des Edones, qui habitoient près du fleuve Strymon, le chassa de son pays après l'avoir outragé; c'est-à-dire que Lycurgue s'opposa à l'introduction du culte de Bacchus dans son pays. Bacchus se réfugia dans la mer auprès de Thétis, fille de Nérée, à à qui il fit cadeau d'un vase d'or, qui servit dans la suite à renfermer les restes d'Achille. Suivant quelques mythologues, cette fable de Bacchus s'enfuyant et se jetant dans la mer, étoit le symbole d'une ancienne manière de faire le vin; on y méloit de l'eau de mer, parce que cette eau le rendoit plus agréable [1]. On lit dans Plutarque [2] que des pêcheurs reçurent ordre de plonger Bacchus dans la mer, et que ceux qui étoient loin de la mer mettoient dans le vin du plâtre de Zacinthe cuit au four, pour ôter au vin sa rudesse. Pline [3] parle de plusieurs moyens employés par les Anciens pour apprêter les vins, et il dit que les Grecs fortifioient les leurs avec de la poudre de marbre, du sel ou de l'eau de mer.

Les bacchantes et les satyres qui marchoient à sa suite furent faits prisonniers, mais ils furent bientôt délivrés, car Bacchus rendit Lycurgue furieux. Dans sa fureur il tua Dryas, son propre fils, d'un coup de cognée, croyant couper un cep de vigne; il lui coupa ensuite les extrémités des pieds et des

(1) Athen., lib. I, cap. 20. = (2) Plut., *Quæst. natur.* 10. = (3) Plin., *Hist. Nat.*, lib. XIV, cap. 29.

mains, puis il recouvra son bon sens. Triclinius[1] raconte que Bacchus combattit Lycurgue et le vainquit. Celui-ci voulant s'enfuir, ses pieds se trouvèrent enlacés par des sarmens de vigne, et Bacchus le fit jeter dans un précipice, ou, suivant d'autres, le fit tomber entre les mains de ses ennemis, qui l'enfermèrent dans une caverne, où il mourut de faim. Suivant Sophocle, ce fut Bacchus lui-même qui enferma Lycurgue dans une prison de pierre. D'après Hygin[2], Lycurgue qui avoit d'abord nié que Bacchus fût un dieu, s'avisa ensuite de boire du vin; s'étant enivré, il voulut violer sa propre mère. Sa raison étant revenue, il ordonna d'arracher les vignes, mais Bacchus le rendit furieux; dans un de ses accès il tua sa femme et ses enfans: ce dieu le fit ensuite déchirer par des panthères. Suivant le récit d'Apollodore, la terre étoit restée sans produire, et Bacchus prédit qu'elle ne reprendroit sa fertilité que lorsqu'on auroit mis Lycurgue à mort. Les Edones le lièrent, le conduisirent vers le mont Pangée, et le firent écarteler par des chevaux, conformément aux ordres de Bacchus. Une autre tradition lie l'histoire de Lycurgue à celle d'Orphée[3]. Lycurgue avoit formé l'horrible projet d'attaquer la nuit les Ménades, et d'assassiner Bacchus avec tous ses compagnons; celui-ci dut son salut à Tharops, habitant de la Thrace, qui lui

(1) *Schol.* Soph., v. 965. = (2) Hyg., *Fab.* 132. = (3) Plut., *Sympos.*, lib. III. *Quæst.* 9.

dévoila cet affreux dessein. Bacchus alla aussitôt rejoindre son armée qui étoit campée sur le rivage opposé : il attaqua et vainquit Lycurgue, qu'il priva de la vie et de ses états. Il fit don de ce royaume à Tharops, lui enseigna les orgies et l'initia dans les mystères : Œagrus, fils de Tharops, reçut de son père son royaume et sa science religieuse, qu'il transmit ensuite à Orphée. Celui-ci fit de grands changemens dans les mystères de Bacchus, les introduisit dans la Grèce, et les fit célébrer le premier sur une montagne de la Béotie où étoit né Bacchus, et qui fut appelée Cithéron ; cette histoire de Lycurgue est rapportée par une foule de mythologues. On rendra facilement raison des combats de Bacchus contre Lycurgue, ainsi que de ceux contre Penthée, et de ses guerres avec Persée, si l'on reconnoît avec Hérodote et les prêtres égyptiens, que dans le système de la religion des Grecs, la naissance des différentes divinités n'est que l'établissement de leur culte dans la Grèce, car la légende de ces dieux est, avec beaucoup de probabilité, l'histoire défigurée de l'établissement de ce culte, et la peinture allégorique des obstacles que leurs ministres éprouvèrent.

§ V. *Histoire de Penthée.—Etablissement du culte de Bacchus à Thèbes.*

Bacchus fit ensuite la conquête de l'Inde, dont nous avons parlé à l'article Dionysius.

Après trois années, il revint à Thèbes. Penthée, fils d'Echion et d'Agavé, qui, suivant la fable avoit succédé à Cadmus sur le trône de Thèbes, ou plutôt le chef des Thébains, quel qu'il fût alors, effrayé, comme tous les hommes raisonnables, des désordres qu'un culte semblable à celui du dieu du vin devoit entraîner après lui, surtout chez un peuple aussi grossier, voulut apporter de la résistance à l'introduction de ce culte; mais elle fut inutile, et Penthée fut la victime de son zèle, comme l'avoit été Lycurgue. La fable dit que devenu impie jusqu'à profaner les mystères de Bacchus, Penthée éprouva la vengeance du dieu [1], et qu'il fut mis en pièces sur le mont Cithéron par Agavé sa mère, qui le prit pour une bête féroce [2]. La tragédie des Bacchantes d'Euripide, et les Métamorphoses d'Ovide [3] ont rendu cette aventure célèbre.

C'est à Thèbes que le culte de Bacchus fut établi avec le plus d'éclat; cette ville fut le sanctuaire de cette divinité et le théâtre de sa gloire : c'est là que furent créées ces triétériques qui eurent une si grande célébrité dans toute la Grèce, et qui furent sans doute une des principales causes pour lesquelles les Grecs rapportoient au fils de Sémélé tout ce qui appartenoit au culte des autres Bacchus. « Oh dieu » honoré sous mille noms divers, qui faites la gloire » de la fille de Cadmus, illustre rejeton du maître

(1) Pausan., lib. IX, cap. 5. = (2) Apollodor., lib. III, cap. 5, § 3. = (3) Ovid., *Met.*, lib. III, 701.

» du tonnerre, dieu protecteur de l'illustre Italie,
» et héros des fêtes d'Eleusis au sein de Cérès! Oh
» Bacchus! qui habitez Thèbes, métropole des bac-
» chantes, sur les bords du limpide Ismène, chez
» les enfans nés des dents fécondes des dragons. La
» fumée des victimes s'élève jusqu'à vous sur le
» double mont, lieu fréquenté par les nymphes co-
» ryciennes (les Bacchantes), arrosé par les eaux
» de Castalie; les échos du mont Nysa, dont les
» sommets sont couverts de lierre, et dont les co-
» teaux sont couverts de vignes, répètent les hym-
» nes plaintives des Bacchantes, lorsque vous vous
» rendez à Thèbes, ville que vous honorez au-
» dessus de toutes les autres, ainsi qu'elle le fut
» par votre mère frappée de la foudre, et qu'un
» horrible désastre menace maintenant. Accourez à
» son secours, franchissez les vallons du Parnasse,
» ou les flots mugissans du détroit, vous qui con-
» duisez la troupe des bacchantes armées de four-
» ches, qui présidez à leurs chants nocturnes; fils
» de Jupiter, paroissez avec vos prêtresses, les
» *Thyades de Naxos*, elles qui agitées de fureur,
» célèbrent pendant toute la nuit leur chef Iac-
» chus. (1) »

Sophocle fait ici mention de l'Italie, à cause des Tyrrhéniens chez lesquels le culte de Bacchus étoit en grand honneur. Nous verrons bientôt la fable des matelots tyrrhéniens changés en dauphins par

(1) Soph., *Antigon.*, v. 1127.

Bacchus. La grotte Corycius, qui étoit consacrée aux nymphes coryciennes, étoit sous le mont Parnasse : la fontaine Castalie couloit de la même montagne. L'on remarque facilement le mélange des différens cultes de Bacchus, sans qu'il soit besoin d'en avertir. Dans Euripide (1), les vierges thébaines célèbrent par leurs danses le dieu Bromius, à qui l'amante de Jupiter donna le jour, dans les lieux où les eaux d'un beau fleuve (l'Ismène) et l'onde pure de Dircé répandent la fertilité. (2)

Les fêtes de Bacchus s'appeloient triétériques, parce qu'elles se célébroient tous les trois ans (3). Dans les triétériques thébaines, les hommes étoient mêlés avec les femmes, ce qui distingue ce culte de celui de Bacchus Eleusinien et de Bacchus Dionynius. Comme toutes les fêtes de Bacchus, elles se

(1) Euripid., *Phen.* v. 652.

(2) Dircé, femme de Lycas, roi de Thèbes, honoroit singugulièrement Bacchus (Hy., *Fab.* 7.—Pausan., lib. IX, cap. 17.). Les fils d'Antiope, Zéthus et Amphion, ayant appris les maux qu'elle avoit faits à leur mère, firent mourir Dircé dans des tourmens cruels : ils l'attachèrent à la queue d'un taureau indompté, qui la traîna sur les rochers du mont Cithéron; Antiope avoit elle-même consenti à cet horrible attentat. Bacchus vengea la mort de Dircé : Antiope perdit l'esprit, et hors d'elle-même elle courut toute la Grèce, jusqu'à ce que Phocas, fils d'Ornytion et petit-fils de Sysiphe, l'ayant rencontrée, la guérit et l'épousa ensuite. Bacchus, par un bienfait particulier, fit naître du corps de Dircé une fontaine qui porta son nom.

(3) Senec., *Herc. Œtacus*, v. 594, 599.—Lucan., lib. V.

célébroient pendant la nuit [1]. Ces fêtes avoient conservé plus que toutes les autres l'empreinte de la grossièreté des premiers âges, et de l'enthousiasme des hommes non civilisés. Elles se célébroient hors de la ville, sur le mont Cithéron, où ces cérémonies sacrées étoient solennisées par des courses, des cris, des fureurs : on y portoit les cistes, les vases sacrés, les statues du dieu; on y formoit des thyases, des chœurs :

Qualis commotis excita sacris
Thyas, ubi audito stimulant trieterica Baccho
Orgia, nocturnusque vocat clamore Cithæron. [2]

Le terme de *movere sacra*, dont se sert Virgile, rappelle un ancien usage commun à toutes ces solennités ; les temples s'ouvroient pour faire les sacrifices, on déplaçoit les images des dieux et tous les objets sacrés, pour les courses ou processions publiques qui avoient lieu dans toutes ces fêtes; c'est pourquoi Plaute a dit : *Scis tu profecto, mea si commovissem sacra, quo pacto et quantas soleam turbas dare* [3] :

Et Horace :

Non ego te, candide Bassareu,
Invitum quatiam, nec variis obsita frondibus
Sub divum rapiam. [4]

Les Grecs croyoient que pendant les triétériques

[1] Pap., *Thebaid*, lib. II, v. 661, 663. = [2] Virgil., *Æneid.*, lib. IV, v. 301, 302. Servius, *in h. L.* = [3] Plaut., *in Pseud.* = [4] Horat., *Od.* XIV, lib. I, v. 11.

Bacchus se manifestoit aux hommes [1] : ils invoquoient souvent sa présence.

Le chœur, dans l'Œdipe roi, de Sophocle [2], invoque ainsi Bacchus : « Toi, qui es orné d'une mithre d'or, qui portes le même nom que cette terre, je t'invoque, vineux Bacchus, chef des Ménades, viens avec tes torches enflammées, consume cette divinité honteuse et pestiférée. »

« Thèbes! patrie de Sémélé, que le lierre couronne ta tête! que le smilax (l'if) toujours vert étale de tous côtés ses grappes fleuries! que les sapins et les chênes prêtent leurs rameaux aux Bacchantes! Revêtez la peau de cerf tachetée! et qu'une toison de brebis d'une blancheur éclatante la recouvre; armez-vous des bâtons de férule qui inspirent un orgueil sacré; accourez tous aux danses de Bacchus; c'est lui qui remplit de fureur les femmes thébaines, qui les arrache à leurs occupations paisibles et les entraîne sur les montagnes sauvages. [3] »

Suivant une tradition rapportée par Hygin [4], Bacchus avoit été roi de la Béotie, et il avoit établi lui-même les triétériques. Ayant conduit son armée dans l'Inde, il laissa jusqu'à son retour la puissance royale à Nysus son nourricier; mais celui-ci ne voulut pas lui rendre sa couronne. Bacchus ne combattit pas Nysus, mais il attendit l'occasion favorable de la reprendre : après la troisième année

[1] Diod. Sic., lib. IV, cap. 2. = [2] Soph., *Œd.*, v. 220. = [3] Euripid., *Ch.* = [4] Hyg., *Fab.* 131.

il se réconcilia avec lui, et il déclara qu'il vouloit établir dans son royaume les fêtes sacrées qu'il appela triétériques, parce qu'elles se célébroient la troisième année; il revêtit ses soldats d'habits de femmes, les introduisit dans cette fête comme bacchantes, s'empara de Nysus et recouvra son empire.

Par la suite des temps, la législation perfectionnée ou les mœurs mieux ordonnées, firent supprimer en divers lieux beaucoup des fêtes, qui conservoient l'empreinte des fureurs et de la grossièreté des temps barbares, et que le raffinement même des mœurs rendoit plus dangereuses; c'est ainsi que les lemniennes, et à Thèbes les triétériques de Bacchus furent supprimées [1]. Il paroît même que le gouvernement soupçonna que l'indécence s'étoit introduite dans ces fêtes, puisque Diagondas fit rendre à Thèbes une loi, qui défendoit de pratiquer aucune cérémonie nocturne [2]; cependant les Thébains eurent, dans tous les temps, la plus profonde vénération pour Bacchus et pour son culte. Ils prétendoient que Cadmus avoit eu sa maison au lieu où étoit le marché de la citadelle : ils montroient les restes des deux chambres nuptiales, l'une d'Harmonie, femme de Cadmus, et l'autre de Sémélé, dont ils ne laissoient approcher personne. Ils assuroient que lorsque Sémélé fut frappée de la foudre,

(1) Heyn., *Not. ad Virgil. Æneid.*, p. 3. = (2) Cicer., *de Leg.* lib. II, § 15.

il tomba du ciel un morceau de bois que Polydore enchâssa dans du bronze, et qu'il nomma Bacchus le Cadméen. Cette tradition est la même que celle de Diodore de Sicile, au miracle près du morceau de bois tombé du ciel. Non loin de là étoit une statue de Bacchus en bronze massif, faite par Onassimède. [1]

Le théâtre étoit près la porte Prétide à Thèbes, et près du théâtre il y avoit un temple de Bacchus surnommé Lysius. Voici l'origine fabuleuse que les Thébains donnoient à ce surnom de Bacchus. Des Thraces avoient emmené quelques Thébains captifs; lorsqu'ils furent arrivés au pays des Haliartiens, le dieu fit tomber les chaînes des Thébains et endormit les Thraces, ce qui donna aux prisonniers le moyen de tuer leurs gardes et de regagner Thèbes. Dans ce temple, outre la statue de Bacchus, on en voyoit une que les Thébains disoient être de Sémélé : on n'ouvroit ce temple que certains jours de l'année. Près de là on montroit un tombeau de Sémélé. [2]

On célébroit à Thèbes, en l'honneur de Bacchus la fête appelée *Lysia sacra*, à laquelle une tradition, rapportée par Héraclide de Pont [3], donnoit la même origine, à quelque différence près dans le récit. Les Béotiens, vaincus par les Thraces, s'étoient réfugiés dans l'antre de Trophonius; ce dieu les

[1] Pausanias, lib. IX, cap. 12. = [2] Pausan., lib. IX, cap. 6. = [3] Suidas, v. *Lysia sacra*.

avertit pendant leur sommeil que Bacchus leur seroit favorable : ils attaquèrent les Thraces enivrés, et s'étant délivrés de leurs ennemis, ils établirent cette fête et fondèrent le temple de Bacchus Lysius, comme le rapporte Pausanias. Aristophane dit que Bacchus fut aussi favorable aux Thébains, parce qu'ils avoient acheté des Naxiens l'art de cultiver la vigne.

Nous avons vu que les anthestéries se célébroient à Thèbes dans le mois des Thébains qui correspondoit au mois anthestérion des Athéniens.

§ VI. *Culte de Bacchus dans la Béotie.*

Le respect pour Bacchus et pour son culte ne se bornoit pas à Thèbes; il étoit répandu dans toute la Béotie, qui regardoit Bacchus comme son dieu tutélaire et comme son bienfaiteur. Les Béotiens disoient que Bacchus voulant répandre ses bienfaits sur sa patrie, rendit libre toute la Béotie; il y bâtit une ville qui fut appelée Eleuthère, parce qu'elle ne recevoit de lois que d'elle-même [1]. Il étoit adoré dans cette ville sous le nom de Bacchus Mélanégide. Voici la tradition sur l'origine de ce culte : les filles d'Eleuthère, ayant vu le spectre de Bacchus revêtu de peaux noires de chèvre, le raillèrent; Bacchus irrité les rendit folles. Dans la suite l'oracle ordonna

[1] Diod. Sic., lib. IV, cap. 2.

aux habitans d'Eleuthère d'honorer Bacchus Mélanégide, pour délivrer leurs filles de leurs folies.[1]

Le scholiaste de Pindare, parlant du grand nombre de fêtes célébrées dans la Béotie en l'honneur de Bacchus, rappelle les Eleuthériennes que l'on célébroit à Platée.[2]

On voyoit à Potnies un temple de Bacchus surnommé *Egobolus*: Voici l'origine que l'on donnoit à ce surnom: Un jour que les Potniens sacrifioient à Bacchus, ils s'enivrèrent et ils portèrent l'insolence jusqu'à tuer le prêtre du dieu. Aussitôt frappés de la peste, ils envoyèrent consulter l'oracle, qui répondit que pour apaiser Bacchus il falloit lui immoler un jeune garçon, qui eût atteint l'âge de la puberté; mais peu d'années après, le dieu lui-même substitua une chèvre à la place du jeune homme que les Potniens alloient égorger: delà le surnom d'*Egobolus*.[3]

Dans le temple de Bacchus, à Tanagre, on voyoit une très belle statue du dieu: la matière étoit du marbre de Paros, et l'ouvrage de Calamis. Il y avoit aussi un triton qui étoit encore plus admirable; c'étoit le triton dont nous avons parlé à l'article Iacchus, en traitant des purifications dans les mystères. On a conservé sur cette statue une tradition moins merveilleuse, mais plus vraie, ou du moins plus vraisemblable. Un triton caché sous l'eau se jetoit

(1) Suid., v. Μέλαν. = (2) *Schol.* Pindar., *ad Olymp.*, *Od.* VII. = (3) Pausanias, lib. IX, cap. 4.

sur les bestiaux qui venoient boire ou paître en ce lieu, il attaquoit même les pêcheurs dans leurs barques ; les Tanagréens mirent une cruche de vin sur le bord de la mer : le triton attiré par l'odeur ne manqua pas de venir boire ce vin dont les fumées l'endormirent ; il se laissa tomber du haut d'une falaise : un Tanagréen l'ayant vu lui coupa la tête avec sa hache, aussi est-il représenté sans tête ; et parce que l'ivresse avoit été cause de sa mort, on a dit que Bacchus l'avoit tué.[1]

A Larymna, ville de la Béotie, située sur le bord de la mer, il y avoit un temple de Bacchus où le dieu étoit représenté debout.[2]

On voyoit à Thespies une statue de Bacchus[3] : celle qui étoit sur le mont Hélicon étoit un ouvrage de Lysippe. Il y en avoit une autre debout qui étoit de Myron ; c'étoit la plus belle qui fût sortie de ses mains après celle d'Erechthée qui étoit à Athènes : Sylla l'avoit enlevée aux Orchoméniens de Mynies, pour la donner aux Thespiens.[4]

A vingt stades de Coronée étoit le mont Laphystius. L'auteur de l'*Etymologicum magnum* remarque que cette montagne avoit fait donner à Bacchus le surnom de Laphystius.[5]

Les Grâces accompagnoient souvent Bacchus, et

(1) Pausanias, lib. IX, cap. 21. = (2) *Ibid.*, cap. 23. = (3) *Ib.*, cap. 26. = (4) *Ibid.*, cap. 30. = (5) *Etymol. mag.*, fol. 557, lib. XLI.

même, suivant une opinion assez généralement reçue, les Grâces étoient filles de Bacchus et de Vénus. D'après une tradition des Béotiens, Etéocle l'Orchoménien est le premier qui ait sacrifié aux Grâces, et il en reconnoissoit trois qui ont toujours été honorées depuis. Angélion et Tictéus, statuaires célèbres qui avoient fait l'Apollon de Délos, et d'autres statuaires qui avoient fait des statues de Bacchus, ont représenté ces dieux portant trois Grâces sur leur main. Les Orchoméniens avoient un temple de Bacchus et un autre fort ancien consacré aux Grâces, où ils conservoient avec beaucoup de religion les pierres qu'ils disoient être tombées du ciel, et avoir été ramassées par Etéocles. (1)

A Chéronée, il y avoit sur la place publique une statue de Bacchus (2). Bacchus avoit une statue et un temple très remarquables à Créphine, ville située sur le mont Ptous. (3)

Suivant une tradition des Béotiens, les nourrices de Bacchus lavèrent ce dieu dans la fontaine de Cissussa, située près d'Haliarte, dès que sa mère en fut délivrée; et la preuve qu'ils en donnent, c'est que ces eaux sont d'une très belle couleur de vin, très claires et très bonnes à boire. C'est au-dessous de cette fontaine que les Thébains tombèrent sur l'arrière-garde de Lysandre, et entamèrent le com-

(1) Pausanias, lib. IX, cap. 32. = (2) Plut., *Vit. Cim.* = (3) Pausanias, lib. IX, cap. 23.

bat où ce célèbre Spartiate fut tué [1]. La fontaine Cissussa est la même que la fontaine Telphusa, dont parlent Pausanias et Strabon.

Les particuliers avoient dans leurs maisons des images des dieux. A Creusis, l'arsenal des Thespiens, Pausanias ne remarqua aucun monument digne d'être cité, mais il vit dans la maison d'un particulier un Bacchus en plâtre peint de diverses couleurs. [2]

§ VII. *Culte de Bacchus dans l'Argolide.*

Suivant la fable, Bacchus après avoir établi son culte à Thèbes, passa lui-même dans l'Argolide pour l'y faire recevoir. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les anciennes colonies dans la Grèce, c'est-à-dire, celles arrivées avant Cadmus, avoient toujours désapprouvé le culte de Bacchus dieu du vin. La première tentative que ses partisans firent pour l'introduire dans l'Argolide, ne fut pas heureuse; leurs forces se composoient d'une foule indisciplinée d'hommes et de femmes qui, la tête échauffée par le fanatisme et par les vapeurs bachiques, entrèrent dans les états de Persée. Ce prince Phénicien, qui venoit d'amener une colonie dans l'Argolide et de fonder Mycènes, marcha à leur rencontre, les défit entièrement et en tua un grand nombre. On montroit dans plusieurs endroits de l'Argolide leurs tombeaux. Outre le tombeau qui leur avoit été élevé

(1) Plut. *Vit. Lys.* = (2) Pausanias, lib. 9, cap. 23.

en commun devant le temple de Junon Anthéia, on voyoit celui de la ménade Choria, qui lui avoit été érigé particulièrement, au-dessus du temple de Jupiter Néméen [1], parce qu'elle avoit un rang plus considérable dans l'armée : quelques écrivains ont même conclu du passage de Plutarque [2] sur le tombeau de Bacchus, à Delphes, que Bacchus, ou plutôt le chef des partisans de son culte qui avoit combattu contre Persée, avoit été tué dans l'Argolide et emporté à Delphes où il avoit reçu la sépulture. Le poète Decharnes, cité par Eusèbe [3], prétendoit qu'il étoit allé mourir de ses blessures à Delphes; mais nous avons vu les diverses interprétations que l'on a données de ce fait mythologique, dans lequel il n'y a certainement rien d'historique.

Après la mort de Persée, les partisans du culte de Bacchus cherchèrent à l'introduire dans la partie de l'Argolide gouvernée par Mégapenthès, et ensuite par Anaxagore son fils. La foiblesse des femmes et la vivacité de leur imagination leur présentèrent un auxiliaire plus sûr et plus puissant que les armes. Leurs émissaires secrets parvinrent facilement à les fanatiser [4]. On a dit avec beaucoup de vraisemblance que les Argiennes, menant une vie très resserrée et très monotone, avoient saisi avec empressement ce moyen de mettre un terme à ce genre de

(1) Pausanias, lib. II, cap. 20, 22. = (2) Plut., *de Is. et Osir.* = (3) Euseb., lib. II. = (4) Diod. Sic., lib. IV, § 68.—Herod., lib. IV, § 33.—*Schol.* Pind., *ad Nem.*, *Od.* IX, v. 30.

vie et de se procurer plus de liberté. Ce culte, qui s'étoit introduit furtivement à Argos, et qui se trouvoit hors de la surveillance des lois, ne tarda pas à y exciter les plus grands désordres; ils furent poussés à un tel point, que les femmes abandonnoient leurs maisons, leurs époux, leurs enfans, pour courir dans les champs, les bois, les déserts, et se livrer à toutes sortes d'extravagances et de dissolutions [1]. Dans cet état de folie, dit Apollodore, elles parcouroient toute l'Argolide, l'Arcadie et le Péloponnèse, en faisant les actions les plus indécentes et même les plus atroces; il va même jusqu'à dire qu'elles faisoient périr leurs enfans [2]. Mégapenthès et Anaxagoras, après avoir opposé des efforts impuissans à ce fanatisme, chargèrent Mélampus de chercher un remède à tant de maux. Il sentit, en homme sage, qu'il devoit faire des concessions; mais il falloit d'abord forcer ces femmes à rentrer dans leurs foyers. La voie seule de la persuasion lui parut insuffisante, leur raison étoit entièrement égarée par le fanatisme et par la longue habitude d'une vie errante et vagabonde. Il choisit les plus forts d'entre les jeunes gens de l'Argolide, il se mit à leur tête et ils allèrent à leur recherche. Elles fuyoient à leur approche; le plus grand nombre se réfugia dans une caverne des monts Aroaniens au-dessus de Nonacris, entre l'Arcadie et l'Achaïe.

(1) Pausan., lib. II, cap. 18. = (2) Apollod., lib. II, cap. 2, § 2.

Mélampus avoit appris à ces jeunes gens une danse sacrée et quelques pratiques mystérieuses puisées sans doute dans le culte même de Bacchus : il en fit usage devant cette grotte, et ce moyen réuni aux menaces d'employer la force, détermina ces femmes à écouter Mélampus, qui les conduisit dans le temple de Diane à Luses, ancienne ville du territoire de Clitore, où cessa leur frénésie. Les habitans de Clitore ont depuis cet événement adoré Diane sous le nom de Vénus *Héméresia*, c'est-à-dire, propice [1] : mais le reste de ces fanatiques rendirent nuls tous les moyens qu'on employa pour les ramener à la raison. Les jeunes gens les forcèrent de quitter les montagnes, elles entrèrent dans la Sicyonie ; plusieurs moururent dans cette fuite : les autres, excédées de fatigues, vinrent jusque sur la place de Sicyone, où elles furent forcées de s'arrêter, et où elles se laissèrent enfin persuader par Mélampus. Suivant les Sicyoniens, le temple de Pitho ou la Persuasion, qui est sur la place publique de Sicyone, a été bâti à l'endroit même où les Argiennes avoient été guéries de leur démence [2].

Quelques écrivains ont attribué à Vénus la cause de cette démence. La reine de Chypre, dit Elien [3], les rendit lascives ; elles parcoururent nues et furieuses divers lieux du Péloponnèse, elles

[1] Pausan., lib. VIII, cap. 18. = [2] Apollod., lib. II, cap. 2, § 2.—Pausan., lib. II, cap. 7. = [3] Elien, *Hist. Div.*, lib. III, cap. 42.

portèrent même, suivant Elien, leur fureur amoureuse dans d'autres régions de la Grèce. Tant de désordres et d'excès devoient avoir pour résultat d'affreuses maladies : leur honteuse impudicité, dit Hésiode, cité par Suidas [1], leur fit perdre la fleur de leur teint. « Vénus, dit encore Hésiode, cité » par Eustathe, et dans l'*Etymologicum magnum* [2], » répandit sur leurs têtes une lèpre affreuse, leur » peau fut entièrement couverte de dartres, leurs » belles chevelures en tombant laissèrent à découvert leurs têtes, et furent remplacées par une » triste calvitie. » Le savant Sprengel remarque que [3] la frénésie est la compagne assez ordinaire de la lèpre, que la voix des malades s'altère et devient semblable au cri des animaux [4], que certaines idées de frénétiques deviennent, pour ainsi dire, contagieuses, surtout parmi les peuples non civilisés. Il admire la méthode employée par Mélampus pour guérir ces femmes, il la juge très conforme à la nature du mal, et il dit qu'elle fait le plus grand honneur aux connoissances de Mélampus : aussi a-t-il été célébré par tous les poètes et par tous les écrivains, non-seulement comme augure et devin ; mais comme médecin très habile et très heureux ;

(1) Suidas, v. Μαχλοσύνη.

(2) *Etymologicum magnum*, p. 505, 18. — Eustathe, p. 1746, cite ces vers comme étant tirés d'un des catalogues d'Hésiode.

(3) Sprengel, *Essai d'une Histoire pragmatique de la Médecine*, lib. II, § 56.

(4) Virgil., *Ecl.* VI. *Prætides implerunt falsis mugitibus agros.*

son habileté et sa réputation avoient donné lieu à ce proverbe, en parlant d'une chose difficile : Nous aurions besoin de Mélampus. On peut voir les détails de cette guérison dans Sprengel lui-même [1], dans Daniel Leclerc [2], dans Dioscoride [3], dans Pline [4], dans Galien [5], dans Hippocrate [6]. Mélampus qui, suivant Apollodore, trouva le premier l'art de guérir par les médicamens et les purifications, fit usage de la purgation [7], et c'est le plus ancien exemple, dit Daniel Leclerc [8], que nous en ayons. Il avoit remarqué que les chèvres de ses troupeaux étoient purgées lorsqu'elles avoient mangé de l'ellébore, il en fit prendre aux Argiennes; dès-lors on donna à cette plante le surnom de melampodium, et Mélampus fut appelé Καθαρτὴς, c'est-à-dire, qui purge ou purifie. Mélampus fournit aussi dans le traitement des Prœtides, le premier exemple d'un médicament minéral pris intérieurement : après ce traitement, Mélampus fit baigner les Argiennes dans l'Anigrus, fleuve de la Tryphilie, qui est très profond et qui a si peu de pente qu'il forme une espèce d'étang. Ce lieu plein de fange, dit Strabon [9], exhale une odeur si forte qu'on la sent

(1) Sprengel, *ibid.*, § 57. = (2) Daniel Leclerc, *Histoire de la Médecine*, liv. II, ch. 2, 9. = (3) Dioscoride, *de Mater. med.*, lib. IV, cap. 61. = (4) Plin., *Hist. nat.*, lib. XXV, cap. 5. = (5) Galien, *de Atrabil.*, cap. 7. = (6) Hippocr., *Epist. ad Crat.*, T. II, p. 391. = (7) Apollodor., lib. II, cap. 2, § 2. = (8) *Hist. de la Médecine*, liv. I, ch. 9. = (9) Strab., lib. VIII, cap. 3, § 19.

de vingt stades au loin, et les poissons qu'on y pêche en sont infectés, au point de ne pas être mangeables. « Ces eaux, ajoute Strabon, possèdent » d'ailleurs la vertu de guérir les taches de la peau, » connues sous le nom d'alphes, les leucès, les dar- » tres. A Samicum, près de l'embouchure de l'Ani- » grus, dit Pausanias[1], il y avoit l'antre des nym- » phes Anigrides; ceux qui avoient des maladies de « peau venoient y faire des prières et leur offroient » des sacrifices avant de se frotter et de se baigner » dans le fleuve. » Je suis étonné que Sprengel, Leclerc, et tous les médecins habiles qui ont parlé des connoissances de Mélampus n'aient pas remarqué ces passages de Strabon et de Pausanias, et n'aient pas indiqué ces bains dans l'Anigrus, comme le premier exemple de l'emploi des eaux bourbeuses et de leur efficacité dans les maladies de la peau. Le poète comique Déiphile nous a laissé en les persifflant, dans un morceau qui a été conservé par S. Clément d'Alexandrie, quelques traces des purifications employées par Mélampus : elles étoient la plupart mystérieuses, et quoique Mélampus se servît de médicamens naturels, il les déguisoit sous le voile de la magie, de sorte qu'il étoit regardé moins comme médecin que comme magicien et inspiré des dieux. La médecine n'étoit alors qu'une partie de l'art mystérieux de la divination. Platon remarque[2]

[1] Pausan., lib. V, cap. 5. = [2] Plat, *Politic.*, lib. III, p. 398.

que dans l'état voisin de la nature, l'homme n'a besoin de médecin que pour les besoins externes et les maladies épidémiques : aussi la médecine étoit-elle extrêmement simple dans ces premiers temps. Mais outre les remèdes simples préparés avec des plantes, les magiciens ou médecins adressoient encore des prières à la divinité, chantoient des hymnes, prononçoient des paroles mystérieuses à l'oreille du malade ou même loin de lui, dans l'intention de le guérir, les accompagnoient de diverses cérémonies, employoient enfin toutes les pratiques superstitieuses connues sous le nom de charmes, enchantemens, amulettes, talismans, etc. Cette méthode de guérir les maladies est la plus ancienne; elle a été pratiquée de temps immémorial chez toutes les nations du monde : on la trouve chez les Israélites du temps de Moïse. On connoît les hymnes orphiques qui avoient la prérogative d'opérer des guérisons, les tablettes orphiques, trouvées en Thrace dans un temple de Bacchus [1], sur lesquelles étoient tracés des signes mystérieux et des formules magiques. Plusieurs maladies graves peuvent sans doute se guérir en donnant une direction plus convenable aux passions : Esculape, d'après le témoignage de Galien, conseilloit à ceux dont le sang étoit trop agité par une passion violente, d'écouter la lecture d'un poëme, le chant d'un hymne, les

[1] Euripid., *Alcest.*, v. 967. — *Schol.* Euripid., *Hecub.*, v. 1267.

accords d'un instrument, ou un spectacle comique. D'ailleurs la force de l'imagination a pu souvent apporter aux malades un soulagement réel par l'usage de remèdes mystérieux, qui n'étoient ni rebutans ni douloureux comme les remèdes ordinaires, et qui d'ailleurs étoient autorisés par la religion. Les moyens mystérieux employés par Mélampus ont donc pu agir puissamment sur l'imagination déréglée des Argiennes, et avoir une grande part à leur guérison : néanmoins la presque totalité de ces pratiques mystérieuses avoient leur source dans la crédulité des peuples et dans l'impuissance des remèdes.

Après avoir opéré cette guérison, *per carmen et herbas*, suivant l'expression d'Ovide [1], Mélampus s'occupant de l'avenir, régularisa le culte de Bacchus : il en régla les cérémonies. Il avoit appris ce qui concernoit le culte de Bacchus des descendans de Cadmus, et de ceux des Tyriens de sa suite, qui étoient venus de Phénicie dans la Béotie. [2]

Le souvenir de l'établissement de ce culte s'est conservé à Argos par une tradition relative au temple élevé dans cette ville en l'honneur de Bacchus Crésius. Suivant cette tradition, après les guerres de Persée, et les événemens que nous avons rapportés, les Argiens se réconcilièrent avec cette divinité et lui rendirent de très grands honneurs. Ils lui firent don de l'enceinte où étoit ce temple : Bacchus fut surnommé dans la suite Crésius (le Crétois), parce

[1] Ovid., *Met.*, lib. XV, § 21. = [2] Hérod., lib. II, § 49.

qu'Ariadne fut enterrée dans cette enceinte. Lycéas dit que, lorsqu'on rebâtit ce temple pour la seconde fois, on y trouva un cercueil de terre cuite, qu'on crut être celui d'Ariadne. [1]

Le culte de Bacchus ne tarda pas à se répandre dans le reste de l'Argolide. Dès le temps de la guerre de Troie, les Argiens ayant fait naufrage vers le promontoire Capharée, ceux d'entr'eux qui purent gagner la terre, furent bientôt en proie aux horreurs du froid et de la faim. Dans leur détresse ils adressèrent leurs prières au ciel, et aussitôt ils aperçurent en avançant un peu, un antre consacré à Bacchus, où ce dieu avoit une statue en bois, et où des chèvres sauvages s'étoient rassemblées pour se mettre à l'abri du froid. Les Argiens les ayant égorgées, vécurent de leur chair et se firent des vêtemens de leurs peaux : lorsque la mauvaise saison fut passée, ils raccommodèrent leurs vaisseaux et retournèrent dans leur patrie, emportant avec eux cette statue de Bacchus, qui fut l'objet de leur vénération. Elle fut placée dans le temple de Bacchus que l'on trouvoit à droite, en suivant depuis Argos la route appelée le Chemin Creux. [2]

Bacchus étoit adoré à Epidaure, où il avoit un temple. [3]

Il en avoit encore un dans la ville de Phialée, où l'on célébroit aussi des fêtes et des jeux en son hon-

[1] Pausanias, lib. II, cap. 23. = [2] Pausan., lib. III, cap. 23. = [3] *Ibid.*, lib. II, cap. 29.

neur. Dans la cent-unième olympiade, les bannis de cette ville, qui s'étoient emparés du fort Hérée, d'où ils faisoient de fréquentes incursions contre les Phialiens, saisirent un jour l'occasion des fêtes de Bacchus, et tombèrent à l'improviste sur les Phialiens qui étoient à l'amphithéâtre; ils en égorgèrent un grand nombre. [1]

Nous avons déjà parlé de la fête de Bacchus Lamptéros à Pallène.

On offroit des sacrifices à Bacchus et à Pan vers l'endroit du mont Lyconé où l'Erasinus prend sa source, et on y célébroit en l'honneur de Bacchus une fête nommée Tyrbé. [2]

§ VIII. *Culte de Bacchus dans l'Attique et dans la Mégaride.*

Les mythologues font ensuite venir Bacchus dans l'Attique, sous le règne de Pandion: Bacchus fut reçu par Icarius, à qui il donna un plan de vigne et à qui il enseigna l'art de faire le vin. Icarius voulant communiquer aux hommes le présent qu'il avoit reçu de ce dieu, alla vers quelques bergers auxquels il fit goûter cette boisson : ceux-ci la trouvant agréable en burent avec excès; ils se crurent empoisonnés et ils tuèrent Icarius. Le lendemain, ayant recouvré leur bon sens, ils donnèrent la sépulture à Icarius, prirent la fuite, et se retirèrent dans un autre pays. Erigone, fille d'Icarius, étant allée à sa

[1] Diod. Sic., lib. XV, § 40. = [2] Pausan., lib. IX, cap. 44.

recherche, une chienne nommée Mœera, qui avoit coutume de le suivre, trouva son corps. Erigone, après avoir pleuré son père, se pendit de désespoir [1]. La chienne Mœera a été placée parmi les constellations, mais dans des temps récens; elle n'y a probablement pas été placée avant l'époque des poëtes d'Alexandrie [2]. Nous avons parlé des *Aéores*, fêtes d'Athènes, que les uns disoient avoir été instituées en commémoration du meurtre du tyran Témaléus, les autres en l'honneur d'Erigone, fille de Clytemnestre et d'Egysthe, et d'autres, avec plus de vérité, en l'honneur d'Erigone, fille d'Icarius. Suivant l'*Etymologicum magnum*, cette fête s'appeloit aussi ἔνδειπνον, *bonicœnium*; c'étoit moins un jour de fête qu'un sacrifice, *Bonicœnium sacrificium Athenis propter Erigonem*, dit Hésychius. Eratosthène avoit composé sur Erigone un poëme célèbre qui n'est pas parvenu jusqu'à nous. Sophocle avoit aussi composé une tragédie d'Erigone. Servius, sur Virgile [3], dit que pour venger la mort d'Icarius et d'Erigone, les dieux affligèrent l'Attique d'une épidémie, dont un des effets étoit d'inspirer aux jeunes filles le dégoût de la vie, à la suite duquel elles s'étrangloient; l'oracle ayant été consulté, répondit qu'il falloit chercher les corps d'Icarius et d'Erigone, et comme on ne put parvenir à les découvrir, les Athéniens, pour montrer

(1) Apoll., lib. III, cap. 14, § 7. = (2) *Schol.* Homer., *ad Iliad.* XXII, v. 19. = (3) Servius, *ad Virg. Georg.*, lib. II, v. 389.

le zèle qu'ils avoient mis dans leurs recherches, inventèrent les oscilles ou l'escarpolette, dans laquelle ils se balançoient, afin de prouver qu'ils cherchoient ces corps dans tous les élémens. Suivant Hygin (1), l'oracle ordonna de satisfaire l'ombre irritée d'Erigone en lui faisant des sacrifices. Le scholiaste de Germanicus dit que le dieu ordonna d'offrir à Icarius et à Erigone les prémices des moissons et des vendanges (2). D'après une autre tradition, Erigone fut séduite par Bacchus,

Liber ut Erigonem falsâ deceperit uvâ (3);

et elle mit au monde Staphylus, dont le nom signifie grappe de raisin, *uva*; d'autres le font fils de Bacchus et d'Ariadne.

Quoiqu'il en soit de ces traditions fabuleuses, il n'y a rien de si incertain que l'époque de l'introduction de Bacchus dieu du vin dans l'Attique. La plupart des écrivains lui ont dònné une origine mythologique: suivant Plutarque (4) ce fut Saturne qui enseigna à Icarius l'usage du vin; Justin (5) dit qu'Icarius apprit l'usage du vin aux Athéniens. Syncelle (6) fixe au règne d'Amphictyon l'arrivée de Bacchus de Thèbes dans l'Attique, et il dit qu'il reçut l'hospitalité de Semachus, c'est-à-dire, que l'introduction de ce culte auroit eu lieu sous Amphyction. Pausanias lui donne la même époque: il raconte que dans la maison de Polytion, qui fut dans la suite consa-

(1) Hygin, lib. II. = (2) *Schol.* German., T. II. = (3) Ovid., *Met.*, lib. VI, *Fab.* I, v. 125. = (4) Plut., *Parall. hist. Græc. et Rom.* = (5) Justin, lib. II, cap. 6. = (6) Sync., p. 147.

crée à Bacchus, on voyoit Acratus, l'un des génies de la suite de Bacchus, dont la tête étoit enchâssée dans le mur, et qu'après l'enceinte consacrée à Bacchus on trouvoit un petit édifice avec des statues de terre qui représentoient Amphictyon, roi des Athéniens, donnant un repas à Bacchus et aux autres dieux. Le même Pausanias dit que Pégase d'Eleuthère introduisit le culte du dieu du vin dans l'Attique; aucun auteur ne donne l'époque de l'arrivée de ce personnage à Athènes, mais en rapprochant les deux passages de Pausanias, elle doit être fixée au règne d'Amphictyon. Fréret pense que le culte de Bacchus fut reçu sans opposition dans l'Attique; quelque respect que j'aie pour cet homme illustre et son prodigieux savoir, je ne puis partager son sentiment, ce qu'on raconte de Pégase donne la preuve du contraire. On dit que Pégase ayant porté le culte et les images de Bacchus à Athènes, fut accueilli des railleries et du mépris des Athéniens. Bientôt ils furent frappés d'une maladie épidémique, et ils envoyèrent consulter l'oracle qui leur répondit que, pour réparer l'injure qu'ils avoient faite à Bacchus, ils devoient recevoir ce dieu en pompe dans leur ville et lui rendre les plus grands honneurs. On exécuta les ordres de l'oracle, on porta les images de Bacchus en procession par toute la ville, et son culte fut établi à Athènes: cette tradition est appuyée de l'autorité de Pausanias. Pausanias en rappelant qu'on voyoit dans l'ancienne maison de Polytion la statue de Pégase d'Eleuthère, qui intro-

duisit à Athènes le culte de Bacchus fils de Sémélé, ajoute que Pégase fut secondé par l'oracle de Delphes, qui rappela aux Athéniens le voyage du dieu dans l'Attique du temps d'Icarius. [1]

La ville d'Eleuthères, patrie de Pégase, avoit en très grand honneur le culte de Bacchus; cette divinité avoit un temple célèbre dans la plaine de cette ville : l'ancienne statue en bois qu'il renfermoit avoit été transportée à Athènes [2]. On sait qu'Eleuthères formoit autrefois la limite de la Béotie et de l'Attique du côté d'Eleusis, et que les Eleuthériens s'étant réunis aux Athéniens, uniquement parce que le gouvernement d'Athènes leur plaisoit, et qu'ils haïssoient les Thébains, le pays de Platée devint limitrophe de l'Attique dans cette partie, dont les bornes furent reculées jusqu'au mont Cithéron, qui est appelé par Euripide la montagne des Ménades, la montagne de Sémélé. « Vas, dit Œdipe à Antigone [3], vas dans le temple écarté, consacré à Bromius, sur la montagne des Ménades. Dois-je, répond Antigone, invoquer le dieu que j'ai si souvent célébré par mes danses religieuses sur la montagne de Sémélé, revêtue de la peau du cerf des bacchantes? culte inutile et bien mal récompensé! »

J'ai donné à l'article des Dionysiaques tous les détails que j'ai pu réunir sur le culte de Bacchus

[1] Plut., liv. II, cap. 2. = [2] Pausanias, lib. I, cap. 30. = [3] Euripid., *Phen.*, v. 1740.

dans l'Attique, j'ajouterai seulement ici que cette divinité étoit honorée d'un culte particulier à Colone, comme le prouve ce passage de la tragédie d'Œdipe à Colone; le chœur dit à Œdipe : « Les » dieux vous ont conduit, ô étranger! dans le » séjour le plus délicieux de l'Attique, à Colone. » ..... Le riant Bacchus et ses joyeuses compagnes » y fixent à perpétuité leur séjour. » Bacchus étoit adoré à Acharnes sous le nom de *Kissos*[1]. Les habitans de ce bourg passoient pour grossiers et agrestes, le culte de Bacchus étoit en grand honneur parmi eux; les ânes, qui jouent un si grand rôle dans le culte de Bacchus, étoient célèbres à Acharnes : ils passoient pour être de la plus haute taille.[2]

Céramus, héros de l'Attique, que l'on suppose avoir bâti le Céramique, passoit pour être le fils de Bacchus et d'Ariadne.

Le culte de Bacchus s'étoit introduit de bonne heure dans la Mégaride, que l'on peut considérer comme faisant partie de l'Attique. Il y avoit à Mégare un temple célèbre de Bacchus; l'on prétendoit qu'il avoit été bâti par Polyïdus, fils de Céramus, et arrière-petit-fils de Mélampus, qui étoit venu à Mégare purifier Alcathus du meurtre de Callipolis son fils; il érigea aussi à Bacchus une statue en bois: la statue qu'on y voyoit du temps de Pausanias étoit accompagnée d'un satyre, ouvrage de Praxitèle, en marbre de Paros. On donnoit à ce Bacchus le nom

(1) Pausan., *Attic.* = (2) Hésych.

de Patroüs, et on honoroit sous celui de Dasyllius le Bacchus dont la statue avoit été érigée par Euchénor, petit-fils de Polyidus.[1]

§ IX. *Voyage de Bacchus d'Icarie à Naxos. — Corsaires Tyrrhéniens.*

Le dernier voyage que les mythologues évhéméristes font faire à Bacchus, est celui de l'île d'Icarie à celle de Naxos. L'une des nombreuses étymologies du nom donné à l'île d'Icarie, a été tiré d'Icarius, à qui Bacchus apprit dans l'Attique l'art de cultiver la vigne; cette île étoit fameuse par ses vins, elle produisoit surtout le vin appelé *pramnium*, et la vigne qui donnoit ce vin avoit été appelée Dionysiaque par les habitans de l'île.[2]

Suivant la tradition relative à ce voyage de Bacchus d'Icarie à Naxos, il loua une trirème appartenant à des corsaires tyrrhéniens. Ceux-ci laissèrent Naxos de côté, et dirigèrent leur route vers l'Asie, dans l'intention de l'y vendre; Bacchus changea le mât et les rames en serpens, remplit le vaisseau de lierre et y fit entendre le son des flûtes. Les corsaires devenus furieux se précipitèrent dans la mer, où ils furent changés en dauphins. Hygin[3] nomme ces matelots tyrrhéniens, qui sont au nombre de douze: Nonnus attribue cette trahison à la jalousie de Ju-

[1] Pausan., lib. II, cap. 43. = [2] Athen., lib. I, cap. 24. = [3] Hygin, *Fab.* 134.

non. Cette jalousie fabuleuse, que l'on supposoit à Junon contre Bacchus, n'étoit autre chose, suivant Plutarque, que l'extrême différence qui existoit entre l'objet de ces deux cultes, et qui étoit voilée sous cette allégorie de Junon jalouse. Junon, déesse de la pudeur et présidant au mariage, ne devoit avoir rien de commun avec le dieu du vin et les excès de ses adorateurs; aussi avoit-on grand soin de ne pas mêler les rites sacrés de ces deux divinités, et lorsque les prêtres d'Athènes se rencontroient, ils se disoient l'un à l'autre de ne pas porter le lierre dans le temple de Junon. (1)

La divinité de Bacchus ayant été démontrée par ce dernier prodige des matelots tyrrhéniens, les hommes lui rendirent les honneurs divins : il ramena ensuite sa mère Sémélé des enfers, et il monta au ciel avec elle. (2)

§ X. *L'histoire de Bacchus est l'expression poétique et allégorique du bonheur que l'agriculture et la civilisation ont donné au genre humain.*

On voit que les mythologues et les poètes grecs ont tous célébré les conquêtes de Bacchus, mais la plupart l'ont représenté comme soumettant le monde entier, moins par la terreur de ses armes que par les biens qu'il apportoit aux hommes, par le charme de ses chants, les plaisirs et la joie qui le suivoient.

(1) Plut., *Fragm. sur la fête de Dédalis.*—Euseb., , lib. III, cap. 1, p. 83. = (2) Apoll., lib. III, cap. 5.

Il les obligea de cette manière à quitter la vie sauvage qu'ils avoient menée jusqu'alors. Cette fable n'est évidemment que l'expression poétique et allégorique du bonheur que l'agriculture et la civilisation ont donné au genre humain : *Quibus beneficiis agrestes homines ad meliorem vitæ cultum traducti sunt*; c'est ce qu'Euripide a exprimé en beaux vers dans la tragédie des Bacchantes. « Il est deux divinités, dit Tirésias, objet de la vénération des hommes, l'une est Cérès ou la terre, sous quelque nom qu'on l'adore, c'est elle qui leur fournit les alimens dont ils se nourrissent; l'autre est Bacchus, qui leur a enseigné l'art de tirer de la vigne une liqueur délicieuse, qui charme les ennuis des mortels, qui leur donne l'oubli des maux, et qui est le souverain remède à leurs peines toujours renaissantes : aussi cette liqueur divine coule-t-elle sur les autels des dieux, afin que nous obtenions par elle les biens que ces dieux dispensent. Tel est celui que tu méprises, et à qui tu ne crains pas de reprocher les mystères de sa naissance. Tu seras témoin de sa gloire et des honneurs que la Grèce va lui rendre. N'accuse pas Bacchus des désordres des femmes thébaines, mais leur nature dépravée : celle qui chérit ses devoirs, les respecte toujours. [1] »

Le chœur s'adresse ensuite à Cérès [2] : « O déesse » vénérable ! peux-tu souffrir les outrages de Pen- » thée contre Bacchus. . . . . le fils de Jupiter est

[1] Euripid., *Bacch.*, v. 275. = [2] *Ibid.*, v. 370.

» l'ami de la paix, divinité bienfaisante qui peuple
» et réjouit la terre, il fait goûter au pauvre ainsi
» qu'à l'homme opulent, cette liqueur délicieuse
» ennemie de la tristesse. »

CHAPITRE II.

Compagnons de Bacchus.

§ 1. Des Satyres. — Des Silènes ou de Silène. — § 2. De Pan, des Pans, des Egipans, des Panisques. — § 3. Des Bacchantes.—Elles étoient considérées surtout comme danseuses. —De la danse comme partie principale du culte de Bacchus.

§ I. *Des Satyres.*

Les Silènes, les Satyres, les Ménades, les Pans, les Bacchantes, en un mot tous les compagnons de Bacchus, que l'on supposoit former son cortège ou faire partie de ses armées, n'étoient que des personnages fabuleux, représentés allégoriquement dans les cérémonies de son culte par ceux qui les célébroient.

La fable des Satyres paroît être chez les Grecs plus ancienne que celle de Bacchus et des Silènes, comme le prouvent la fable d'Argus Panoptès, d'Amymone, etc. L'histoire de Silène n'appartient probablement pas aux anciennes fables de la Grèce; Homère n'en fait aucune mention: il n'est pas davan-

tage question de Silène dans la Théogonie d'Hésiode. La plus ancienne mention peut-être qui ait été faite de Silène, comme faisant partie du chœur de Bacchus, se trouve dans un des hymnes attribués à Orphée [1]. Cet hymne, très court, est précieux par les détails qu'il donne sur Silène, et en ce qu'il donne l'idée que s'en formoient les Anciens.

« Ecoute-moi, ô vénérable père nourricier de
» Bacchus, qui l'as élevé ! O le plus éminent des
» Silènes ! honoré par les dieux et par les hommes
» dans les fêtes triétériques. Chaste initiateur,
» vénérable conducteur du thiase des pasteurs,
» joyeux, actif, prenant part aux plaisirs de la jeu-
» nesse, tu assistes à la divine cérémonie avec tous
» les Satyres qui guident et frappent des bêtes
» féroces, chantant les hymnes joyeux de Bacchus,
» et conduisant les fêtes brillantes du dieu du vin
» avec les bacchantes, célébrant les orgies noc-
» turnes et leurs cérémonies sacrées, maniant le
» thyrse et se livrant à la joie au milieu des thiases. »

Il n'y a rien de si incertain que l'histoire de Silène; est-ce un seul personnage? il y en a-t-il eu plusieurs? L'on pourroit dire avec Lucrèce, qui es-tu? d'où viens-tu? à quel pays appartiens-tu? Les écrivains de l'antiquité en ont parlé, tantôt comme d'un personnage unique, tantôt comme d'une certaine espèce de dieux, de démons, de monstres et d'hommes. D'après le témoignage le plus général des An-

[1] Orph., *Hymn.* 53, p. 15. *Eschembach.*

ciens, Silène a été le nom d'une race; mais il résulte des mêmes témoignages qu'il y a eu un archi-Silène, ou un chef des Silènes qui a été le père nourricier, le précepteur et le compagnon de Bacchus, lequel, suivant l'expression de Diodore de Sicile [1], avoit contribué à son mérite et à sa gloire. Il y a eu des Silènes de diverses natures, de différens pays, les uns ont vécu solitairement, les autres en commun : toutes ces variétés ont été recueillies par Gessner, mais nous devons nous borner à celles qui ont rapport au culte de Bacchus.

Les Silènes tiroient leur nom du mot Σιλλαίνειν; σίλλος signifie invectives, injures, sarcasmes, mauvaises plaisanteries. Parmi la foule d'étymologies données à ce nom, c'est celle qui m'a paru la plus vraisemblable, en même temps qu'elle est plus en rapport avec le culte de Bacchus. Dans Lucien, Momus se plaint que Bacchus ait amené au conseil des dieux, son chœur composé de personnages rustiques et particulièrement de Silène : « Et d'abord, » parlons, dit Momus, de ce Bacchus, de ce plaisant dieu à moitié homme, qui n'est pas même » Grec du côté de sa mère, petite-fille d'un certain » Cadmus, marchand de la Syrophénicie. Puisqu'on l'a jugé digne de l'immortalité, je ne dirai » rien de ses mœurs, de la bandelette qui retient » ses cheveux, de son ivresse, de sa démarche » chancelante : vous voyez tous à quel point il est

(1) Diod. Sic., lib. IV, cap. 2.

» efféminé, toujours agité d'une espèce de fureur, » et exhalant dès le matin l'odeur du vin pur. Il a » introduit parmi nous une tribu toute entière, et » il ne vient ici qu'en traînant à sa suite un chœur » de danse. Il a fait autant de dieux, de Pan, de » Silène, de ses Satyres, hommes rustiques et che- » vriers pour la plupart, qui ne marchent que par » sauts et par bonds, et dont la figure est tout-à- » fait étrange. L'un d'eux a des cornes au front, ses » jambes et ses cuisses sont celles d'une chèvre, et » la longueur de sa barbe le fait ressembler à un » bouc. L'autre est un petit vieillard chauve dont » le nez est camus; il est presque toujours monté » sur un âne : ce personnage nous vient de la Lydie. » Les Satyres ont de longues oreilles droites, le » front chauve, et armé d'une corne semblable à » celles des chevreaux nouvellement nés : ils sont » Phrygiens, et ont une queue derrière. Vous » voyez quels sont les dieux que le brave Bacchus » nous a créés. D'après cela nous serions étonnés » du mépris que les hommes ont pour nous, lors- » qu'ils voient des dieux si ridicules et d'une figure » si monstrueuse. Je ne parle point encore de deux » femmes qu'il a amenées avec lui, d'une Ariadne sa » concubine dont il a placé la couronne parmi les » astres, ni d'une certaine Erigone, fille d'Icarius, » paysan de l'Attique; mais ce qu'il y a de plus » ridicule, c'est qu'il a introduit parmi nous le » chien de cette Erigone, de peur que la jeune » fille n'eût le chagrin de ne pas avoir avec elle dans

» les cieux ce fidèle compagnon de son enfance, » qu'elle aima avec tant de tendresse; une telle con» duite n'est-elle pas un outrage, ou plutôt n'est-ce » pas le comble de la folie humaine? » Elien n'ose pas ouvertement appeler Silène un dieu, mais quoiqu'il fût par sa naissance (Elien dit qu'il étoit fils d'une nymphe), d'un ordre inférieur aux dieux, comme eux néanmoins il étoit immortel, et d'une nature fort supérieure à celle de l'homme [4]. Silène étoit donc mis au nombre des dieux, et Nonnus le place dans cette classe : il est vrai que les Anciens abusoient du nom de dieu. Strabon nous apprend qu'ils donnoient cette qualification non-seulement aux dieux mêmes, mais à leurs ministres et à leurs compagnons, et il cite un poëme d'Hésiode où les nymphes sont appelées déesses. Suidas et l'auteur de l'*Etymologicum magnum* prétendent que Bacchus étoit Silène lui-même, mais on ne trouve pas ailleurs cette opinion.

Il y a encore plus de diversité sur les parens de Silène ou des Silènes; mais, suivant l'opinion la plus générale, ils étoient fils de Pan et de la terre, ou, suivant d'autres, d'une nymphe : on a fait les Centaures pères des Silènes; mais on a mêlé le sang des Centaures, des Silènes et des Satyres, parce qu'ils étoient les uns et les autres très avides de vin : on en a fait une famille de buveurs.

Silène appartenoit à la Lydie, suivant les uns, à

(4) Ælian., *Hist. Div.*, lib. III, cap. 18.

la Phrygie suivant d'autres: Tertullien appelle Silène Phrygien. Les Macédoniens, d'après Hérodote, réclamoient Silène; mais il y étoit venu de la Phrygie. Catulle dit que Bacchus alla à la recherche d'Ariadne avec les Silènes *Nisygenæ*; il leur assigne donc Nysa pour patrie: les Silènes ont eu cela de commun avec Bacchus, que toutes les villes de Nyses ont réclamé l'honneur d'avoir été leur berceau. D'ailleurs *Nysæus*, comme nous l'avons vu, est non-seulement le surnom de Bacchus et de Silène, mais le nom et l'indication d'un lieu consacré à Bacchus, et comme le culte de Bacchus étoit répandu par toute la terre, partout le culte de Silène étoit joint à celui de Bacchus.

A Athènes, non loin de la statue érigée à Leæna, on voyoit une pierre assez peu élevée pour qu'un homme de petite taille pût s'asseoir dessus: on dit que Silène s'y reposa, lorsque Bacchus vint dans l'Attique. (1)

Les habitans de la ville de Pyrrichus, dans la Laconie, prétendoient que Silène, qui portoit aussi le nom de Pyrrichus, quitta Malée pour venir demeurer dans cette ville, à laquelle il donna son nom. Un passage de Pindare nous apprend que Silène étoit né à Malée: *Bacchus, ce dieu vaillant, et ami de la danse, élève de l'époux de Naïs, de Silène, que Malée vit naître.* Sur la place de cette ville, il y avoit un puits sans lequel les habitans au-

(1) Pausan., lib. I, cap. 23.

roient manqué absolument d'eau, ils croyoient que c'étoit un don de Silène.

On voyoit sur la place publique à Elis, un temple de Silène, mais un temple qui lui étoit particulier, sans que Bacchus en partageât les honneurs : Méthé, la déesse de l'ivrognerie, lui versoit du vin dans une coupe. [1]

Dans la citadelle d'Athènes, Minerve étoit représentée frappant le Silène Marsyas, parce qu'il avoit ramassé les flûtes que la déesse avoit jetées, et dont elle ne vouloit pas qu'on se servît [2]. Cette tradition, rapportée par Pausanias, avoit été rejetée par un grand nombre d'écrivains grecs. Athénée cite le passage de l'Argo de Téleste de Sélinunte [3] : « Je présume qu'un homme sage ne croira pas que » la déesse Minerve ait jeté loin d'elle la flûte, ef- » frayée de la laideur qu'elle contractoit en jouant » de cet instrument; car il fut la gloire du Silène » Marsyas, tant il en jouoit habilement. Cette tra- » dition, contraire au plaisir des chœurs, ne vient » que de quelques poètes futiles qui l'ont répandue » dans la Grèce, pour décrier les avantages de cet » art. . . . Bacchus acquit ce talent divin, et joi- » gnit toutes les grâces à un jeu aussi rapide que le » vent. »

Les flûtes phrygiennes avoient été inventées par Olympe et Marsyas : Tiritès en introduisit l'usage

(1) Pausanias, lib. VI, cap. 24. = (2) Pausan., lib. I, cap. 24. = (3) Athen., lib. XIV, cap. 2.

dans les cérémonies sacrées de la mère des dieux. Tirités étoit un Lybien nomade; c'est pourquoi, suivant Douris, dans son Histoire d'Agathocle, les poètes désignoient la flûte sous le nom de lybis [1]; mais les traditions phrygiennes attribuoient à Cybèle l'invention de la flûte composée de plusieurs tuyaux: elle guérissoit par des purifications et par la musique les maladies des enfans et celles des troupeaux; elle avoit pour ami Marsyas, homme recommandable par son esprit et par sa tempérance; il donna des marques de son génie en inventant la flûte simple, qui rendoit seule tous les tons de la flûte à plusieurs tuyaux. Marsyas accompagna Cybèle partout, ils arrivèrent ensemble chez Bacchus à Nyse, où ils trouvèrent Apollon. Après le fameux combat qui s'étoit élevé entr'eux, Apollon, désespéré de l'avoir écorché vif, consacra sa lyre et les flûtes de Marsyas dans l'antre de Bacchus. [2]

Marsyas étoit donc, sous certains rapports, le même personnage que Silène, ce qui rappelle le mélange des rites phrygiens avec ceux de Bacchus. Marsyas étant un personnage propre au culte de la Grande-Déesse, devoit nécessairement figurer dans celui de Bacchus.

Le principal caractère de Silène est d'avoir été le père nourricier, le précepteur de Bacchus, le directeur de ses études, son guide dans ses actions les plus éclatantes et son fidèle compagnon. Il lui donna

(1) Athen., *ibid.* = (2) Diod. Sic., lib. III, cap. 58, 59.

les premiers soins dès son berceau, dans l'antre de Nysa. Némésianus en a fait un tableau fort ingénieux [1] dans ces vers :

Quin et Silenus parvum veneratus alumnum,
Aut gremio fovet, aut resupinis sustinet ulnis,
Et vocat ad risum digito, motuque quietem
Allicit, aut tremulis quassat crepitacula palmis.
Cui deus arridens, horrentes pectore setas
Vellicat, aut digitis aures adstringit acutas,
Applauditve manu mutilum caput, aut breve mentum,
Et simas tenero collidit pollice nares.

La forme et la figure de Silène, dont Némésianus présente ici quelques traits, sont bien connues : tous les auteurs anciens en donnent la description. On le retrouve fréquemment dans les recueils nombreux des pierres antiques; il étoit laid, Alcibiade lui compare Socrate. Les Grecs, assiégés par le roi Antigonus, faisoient des plaisanteries sur sa difformité, sur sa petite taille, sur son nez brisé, et ils le comparoient à Silène. Il me réjouit, dit Antigonus, qu'il y ait un Silène dans mes armées, j'en espère d'heureux succès. Silène commandoit l'aile droite de l'armée de Bacchus dans la guerre des Indes, et il fut l'ame de son conseil. On regardoit dans cette occasion Silène comme l'emblême de la sagesse et de l'éloquence. Lucien a donné une description fort curieuse de l'armée de Bacchus dans les Indes, et de Silène l'un de ses chefs, de sa struc-

[1] Némésianus, *Ecl.* III, v. 27.

ture et de son caractère. « Les Indiens, dit Lucien, que leurs espions avoient instruits de la composition de l'armée de Bacchus la méprisèrent d'abord ; elle étoit composée d'une troupe de femmes insensées et furibondes, couronnées de lierre, revêtues de peaux de faon ; leurs armes consistoient en de petites lances de bois sans fer, et en des boucliers légers, qui résonnent pour peu qu'on les touchent (ils avoient pris les tambours des bacchantes pour des boucliers). De plus, on voit dans cette armée des jeunes gens rustiques qui dansent la cordace ; ils ont des queues et des cornes semblables à celles des chevreaux nouvellement nés. Le général de ces troupes, traîné sur un char attelé de panthères, n'a point de barbe ; ses joues ne sont pas même ombragées d'un léger duvet ; son front, orné de cornes, est couronné de grappes de raisin, et sa chevelure flotte retroussée sous une bandelette ; il porte un vêtement de pourpre et une chaussure dorée. Deux lieutenans commandent sous ses ordres ; l'un est un petit vieillard assez gras, remarquable par son gros ventre, son nez camus et de longues oreilles droites ; il soutient sur un bâton sa marche chancelante : le plus souvent il est monté sur un âne, sa robe est couleur de safran ; du reste, il est digne en tout du général dont il partage l'autorité. L'autre lieutenant, homme monstrueux, ressemble à un bouc par sa partie inférieure : ses jambes sont velues, il a le front surmonté de deux cornes et le visage garni d'une barbe longue et touffue : il paroît violent et prompt à s'irri-

ter ; d'une main il porte une flûte et de l'autre il lève un bâton recourbé. Il court en bondissant autour de l'armée : les femmes sont effrayées à son aspect, et lorsqu'il les approche elles agitent leurs chevelures flottantes au gré du vent, et crient *évohé!* ce nom parut aux espions celui que ces femmes donnoient à leur souverain. Ils rapportèrent encore qu'elles ravageoient les troupeaux, déchiroient de leurs mains les animaux tout vivans, et que quelques-unes même se nourrissoient de chair crue. A ce récit les Indiens et leur roi se mirent à rire, et dédaignèrent de se mettre en campagne ; ils auroient rougi de remporter une pareille victoire par eux-mêmes, et d'égorger des femmes insensées, un général efféminé, un petit vieillard ivre, cet autre demi-guerrier, et une troupe de danseurs nuds et ridicules. Cependant, quand ils eurent appris que le dieu dévastoit la campagne, réduisoit en cendres les villes et leurs habitans, embrasoit les forêts, remplissoit l'Inde entière de feux et de flammes [1], alors ils coururent aux armes. Lorsque les deux partis furent en présence, Bacchus se plaça au centre de ses troupes, Silène commanda l'aîle droite et Pan la gauche : les satyres marchèrent à la tête des bataillons et des cohortes; le cri de guerre fut *évohé*. Tout-à-coup on frappe

[1] Le feu est en effet l'arme de Bacchus, il la tient de son père, il l'a ravie à la foudre :

Ἰὼ *μάκαρ ὦ Διόνυσε*,
Ἅπτε σέλας φλογερὸν πατρώϊον. (Opp., *de Venat.*, cant. IV, v. 301.)

les tambours, les cymbales font entendre un bruit de guerre et donnent le signal du combat : un satyre, prenant une corne, sonne l'air orthien, l'âne de Silène se met à braire sur un air martial; les Ménades, le front ceint de serpens, poussent aussitôt des cris de fureur, découvrent le fer de leurs lances et fondent sur l'ennemi. Les Indiens et leurs éléphans plièrent bientôt et prirent la fuite en désordre; ils furent complètement vaincus et emmenés prisonniers de guerre par celui même dont ils s'étoient moqués peu de temps auparavant. Ils apprirent par cet événement qu'il ne faut jamais se moquer de ce qu'on ne connoît pas. »

Lucien continue ainsi sur le même sujet:

« Ces mêmes troupes contribuèrent aussi beaucoup à la victoire contre les géans [1]. Les Satyres et les Silènes étoient montés sur des ânes; ces animaux, à l'approche des Géans, se mirent à braire d'une manière si épouvantable, que les Géans effrayés crurent que c'étoit quelques monstres inconnus que les dieux amenoient contr'eux, et ils prirent la fuite sur-le-champ. »

Lucien, dans le même ouvrage, intitulé la Préface ou Bacchus, continue ainsi sur Silène, Pan et Bacchus : « Chez les Indiens qui occupent la rive gauche du fleuve Indus et s'étendent jusqu'à l'Océan, il est un bois sacré renfermé dans une enceinte; son étendue n'est pas considérable, mais il est agréable

[1] Erastothen., *Cataster.*, cap. 11. — Hyg., *Poet. astron.*, lib. II, cap. 23.

et touffu; le lierre et la vigne qui y croissent avec abondance lui fournissent un ombrage épais. Dans ce bois sont trois sources d'une eau limpide et parfaitement belle; l'une est consacrée aux Satyres, la seconde à Pan, la troisième à Silène. Chaque année les Indiens se rendent une fois dans ce bois, pour y célébrer la fête du dieu. Ils ne boivent pas tous à ces différentes sources, chacun puise à celle qui est réservée à son âge; les jeunes gens boivent à la source des Satyres, les hommes faits à celle de Pan, et les vieillards à celle de Silène. Il seroit trop long de vous dire ce qui arrive aux jeunes gens après qu'ils ont bu à leur source, où quelle est l'audace des hommes qui sont épris des fureurs de Pan, mais il n'est pas inutile de vous raconter ce que font les vieillards lorsqu'ils se sont enivrés à leur fontaine. Quand un vieillard a bu, il est aussitôt rempli de l'esprit de Silène; il demeure quelque temps sans voix, sa tête est appesantie, il ressemble à un homme plongé dans une profonde ivresse; mais tout-à-coup il recouvre la parole, sa voix devient brillante et sonore, il pousse des accens mélodieux, de muet qu'il étoit il devient disert, tout ce qu'il dit est rempli de sens et d'agrément; tel que l'orateur d'Homère, ses paroles sont aussi pressées que les flocons de neige qui tombent en hiver. Ce seroit peu de le comparer au cygne à cause de son âge avancé, son éloquence ressemble plutôt au chant rapide et précipité de la cigale, et comme elle il chante jusqu'à la nuit. A ce moment l'ivresse se dissipe, le vieillard se tait et

rentre dans son ancien état. Je ne vous ai point encore dit ce qu'il y a de plus surprenant dans cette merveille, c'est que le vieillard, forcé par le coucher du soleil d'interrompre son discours, le laisse imparfait; l'année suivante, en buvant à la même source, il le reprendra à l'endroit même où l'ivresse qui l'inspiroit l'avoit abandonné. Je n'ai pas besoin de vous expliquer le sens de cette fable, dit Lucien, en se l'appliquant; si je suis dans le délire, l'ivresse en est la cause, mais si mes discours vous ont paru marqués au coin de la raison, j'étois inspiré par Silène. »

La sagesse étoit donc le principal attribut de Silène, quoiqu'il fût l'ami des plaisirs; on voit sur quelques monumens antiques, Silène conduit par les amours. Les Anciens pensoient avec raison que la véritable sagesse n'est pas l'ennemi des plaisirs modérés, et le vin lui-même, qui produit des effets si funestes lorsqu'il est pris avec excès, en a d'heureux, dit Plutarque, lorsqu'il est pris modérément; il donne à l'esprit plus de vivacité, il inspire plus de confiance et plus de hardiesse, il rend les personnes timides plus aimables et plus persuasives. Les tragédies d'Eschyle passoient pour avoir été toutes inspirées par Bacchus [1]. Horace a exprimé ces idées en beaux vers dans l'ode *ad Amphoram*, où il parle de la vertu de Messala, et surtout de Caton :

> Non ille (Messala) quamquam Socraticis madet
> Sermonibus, te negliget horridus.

[1] Plut., *Sympos.*, lib. VII.—*Quæst.* 10.

Narratur et prisci Catonis
Sæpe mero coluisse virtus. .
Tu lene tormentum ingenio admoves
Plerumque duro; tu sapientium
Curas et arcanum jocoso
Consilium retigis Lyæo:
Tu spem reducis mentibus anxiis,
Viresque.......

Un des principaux caractères de la haute sagesse chez les Anciens, étoit le don de la divination, et Silène l'avoit. Servius [1] prétend même que la science des augures a été introduite en Italie par des Phrygiens envoyés de Marsyas, le même que Silène. Les Faunes qui, dans la religion des Romains, étoient les mêmes que les Silènes de la religion grecque, avoient le don de la divination [2] : Cicéron met des oracles dans la bouche de Silène. C'est la sagesse de Silène qui détermina Jupiter à lui confier l'éducation de son fils. Les philosophes grecs ont rendu un hommage éclatant à cette sagesse de Silène, et ils l'ont souvent invoqué [3]. Plutarque, dans la Consolation à Apollonius, cite ce passage d'Aristote, contenant la réponse de Silène à Midas, qui lui demanda ce qu'il y avoit de meilleur et de plus désirable pour l'homme. Non-seulement Silène instruisit Midas sur

(1) Servius, *ad Æneid.*, lib. III, v. 349. = (2) *De Orig. gent. rom.*, cap. 4. S. A. Victor.

(3) Ce mot de Bachylide : ὡς ἀπὸ Σειλήνου εἰρημένον, *quasi a Silene pronunciatum*, avoit la même signification chez les Anciens, que ce proverbe si connu parmi eux : *Ex tripode dictum.*

les misères de la vie humaine, et sur la condition bien plus heureuse des hommes après leur mort, mais il l'instruisit, suivant la fable, de l'origine des choses et de la philosophie naturelle. Eh! quel éclatant hommage Virgile ne rend-il pas à cette sagesse de Silène dans sa sixième églogue? C'est sans doute autant à cause de cette sagesse que de sa laideur, qu'on l'a comparé à Socrate. Un caractère commun à Silène et à Socrate étoit celui de la raillerie; Silène paroît toujours comme railleur chez les écrivains de l'antiquité, et les deux ouvrages importans où il joue ce rôle d'une manière plus étendue, sont le Cyclope d'Euripide, et les Césars de l'empereur Julien.

Dans la Collection des pierres antiques de Gorlæus [1], on en trouve une portant le nom de Xénocrate; le philosophe a la figure de Silène, et il est monté sur un âne comme lui. Xénocrate étoit le plus célèbre et le plus ancien des disciples de Platon, il n'est donc pas étonnant qu'on lui ait donné la figure et la monture de Silène, que les Anciens regardoient comme le plus ancien des philosophes. Si, comme semble le prouver la victoire de Xénocrate à la fête des Conges, dont nous avons déjà parlé, Xénocrate doit être placé parmi les φιλοπότας, *bibendi cupidos*, la ressemblance entre Silène et lui sera exacte sous tous les rapports.

Suivant Winckelmann [2], les Silènes, et particu-

[1] *Dactyl. gem.* 320, Part. II. = [2] Winckelm., *Hist. de l'Art.*, lib. IV, cap. 2, § 36.

culièrement le Silène père nourricier de Bacchus, n'ont pas la physionomie tournée au rire dans les compositio s sérieuses; ce sont de beaux corps dans la maturité de l'âge, telle que nous la représente la statue d'un Silène qui tient le jeune Bacchus, à la Villa-Borghèse. Dans quelques figures, la physionomie de Silène annonce la gaieté, et porte une barbe frisée; dans d'autres ce dieu, gouverneur de Bacchus, paroît sous la figure d'un philosophe, avec une barbe vénérable, qui descend en ondoyant jusque sur sa poitrine. C'est ainsi que nous voyons Silène représenté sur des bas-reliefs, connus sous la fausse dénomination de banquet de Trimalcion.

Les autres caractères et les autres attributs de Silène lui sont communs, soit avec les Satyres et les autres compagnons de Bacchus, soit avec Bacchus lui-même.

Les Satyres, dans le sens mythologique, n'étoient pas comme les poètes les ont faits dans la suite, des bouffons, d'ignobles farceurs, dont le caractère cynique, pétulant, lâche et paresseux, servoit de jouet à la populace, mais c'étoient des dieux de la classe subalterne que les Anciens avoient donnés pour compagnons à Bacchus: ils formoient les troupes légères de ses armées lorsqu'il combattoit, où ils contribuoient à ses paisibles succès, par leurs jeux, leurs chœurs, leurs plaisanteries, le mouvement de leur corps et la décomposition de leurs figures.

Il est probable que la joie des habitans des cam-

pagnes dans les fêtes des premiers âges, a donné l'idée de ces personnages mythologiques dans les fêtes de Bacchus; les Doriens surtout donnoient le nom de Satyres aux Tityres, et Tityre signifie proprement un homme de la campagne. Les Lacédémoniens appeloient Tityre le grand belier ou le bouc qui marchoit à la tête du troupeau. Les premiers écrivains qui ont parlé des Satyres, ne les réunissoient pas à Bacchus, ils les présentoient seulement comme des divinités champêtres, amans des nymphes et habitans des forêts; ce n'est que postérieurement qu'ils ont été réunis au culte de Bacchus; c'est alors qu'ils ont été confondus avec les Silènes, et que des auteurs très récens, tels que Strabon, Hésychius, Athénée, Lucien, ont dit que les Silènes et les Satyres étoient de la même espèce, et qu'ils étoient appelés Satyres lorsqu'ils étoient jeunes, et Silènes lorsqu'ils étoient vieux; c'est alors qu'on donna la même origine aux Satyres, aux Silènes, aux nymphes et divinités des montagnes, et même aux Curètes, danseurs amis des jeux; ils provinrent tous d'Hécatæus [1]. Les Satyres devinrent les compagnons perpétuels de Bacchus, et ils furent appelés Συγχορευταί; on leur fit jouer auprès de ce dieu le même rôle que les courtisans et les bouffons jouent auprès des grands, auxquels cette classe, quelque méprisable qu'elle soit, plaît toujours [2]. Les my-

[1] Strab., lib. X, cap. 6, § 9. == [2] Plut., lib. *de Adul. et Amici discr.*

thologues présentèrent Silène comme le père et le chef des Satyres ainsi que des Silènes; d'autres les firent descendre de Deucalion, ceux-ci des Centaures.

Les Satyres et les Silènes étoient de race mortelle, on peut en juger par leurs sépultures. Pausanias cite le tombeau d'un Silène qu'on voyoit à Pergame; il prétend qu'on en voyoit un autre dans le pays des Hébreux [1]. Vossius croit que le monument de Silène dans la terre des Hébreux, cité par Pausanias, n'est autre que le monument de Moïse, auquel quelques-uns ont donné des cornes. Mais les Hébreux n'avoient pas le tombeau de Moïse, on ne lui avoit élevé ni statue ni monument; l'usage des statues leur étoit entièrement interdit d'après leurs principes religieux. Ce que rapporte Pausanias a probablement rapport à ce passage de Diodore de Sicile, qui nous a été conservé par Photius: « Antiochus trouva dans le sanctuaire du temple (adyto) » la statue en pierre d'un homme extrêmement » barbu, assis sur un âne, tenant un livre à la main, » qu'il jugea être la statue de Moïse. » Il s'est élevé une longue controverse pour savoir quelle étoit cette statue; les Grecs y ont vu leur Silène monté sur un âne, le livre qu'il tient à la main est le symbole de cette sagesse qui lui est particulière.

Les mythologues ont peuplé de Satyres toutes les parties du monde, on peut voir la tradition rapportée par Pausanias [2] sur des îles situées dans l'Océan,

[1] Pausan., lib. X, cap. 24. = [2] Pausan., lib. IX, cap. 23.

auxquelles on donna le nom de Satyrides, parce qu'elles étoient peuplées de Satyres qui, comme tous les individus de cette race, étoient emportés par leur goût pour les femmes, et se livroient à leur brutalité.

Les naturalistes eux-mêmes ont beaucoup raisonné sur ces êtres fabuleux. Pline [1] dit que les Satyres étoient une espèce de singes, et c'est peut-être ce qui a donné lieu à tant de fables sur leur complexion amoureuse et sur les craintes qu'ils inspiroient.

Winckelmann présente ces idées sur la beauté des Satyres : « Le premier idéal de la beauté mâle a ses différens degrés, et commence par les jeunes Satyres. Les plus belles statues de ces divinités nous offrent l'image d'un beau jeune homme bien proportionné.» La jeunesse des Satyres se distingue de celle des héros par un profil commun, par un nez un peu camus, qui pourroit les faire appeler *simi*, ainsi que par un air de simplicité et d'innocence qui est joint à une grâce particulière, que Winckelmann appelle comique : telle étoit l'idée reçue des Grecs sur ces divinités. Il est probable que le fameux Satyre de Praxitèle a fourni le modèle des nombreuses statues de jeunes Satyres qui nous sont restées, et qui se ressemblent toutes. Quelquefois les anciens artistes donnoient à ces Satyres un air riant, avec des appendices de chair sous les mâchoires comme en ont les chèvres : de cette nature

(1) Plin., *Hist. Nat.*, lib. VII, cap. 2.

est une des plus belles têtes de l'antiquité, qui se trouve aujourd'hui à la Villa-Albani.

Le vêtement des Satyres étoit une peau de jeune mulet ou de jeune bouc; on l'appeloit *izanen* et *trage* : ils portoient aussi la peau de panthère. La tunique rouge et épaisse, parsemée de fleurs, que portoient les Silènes, s'appeloit χορταίος [1]. Elien prétend [2] que les Silènes portoient des robes garnies de poil des deux côtés, comme pour désigner les plants de vignes consacrés à Bacchus, et le nombre prodigieux de ceps et de pampres dont un vignoble est hérissé. Il fait aussi dériver le mot de *satyres* du mot grec σαίρειν, *oris rictus*, ouvrir tellement la bouche que les dents sont à découvert.

§ II. *De Pan, des Pans, des Égipans, des Panisques.*

Parmi les scholies rapportées par Athénée [3], on lit celle-ci : « O Pan ! qui règnes sur la célèbre Ar-» cadie, danseur qui accompagnes les nymphes » riantes de Bacchus, ô Pan ! viens seconder mes » chants et prendre part à mes plaisirs. »

Pan étoit en Egypte un des plus anciens dieux de la première classe; c'étoit le dieu suprême, mais considéré comme principe actif de la génération, et comme possédant éminemment la force virile. Les Egyptiens le nommoient également Mendès et Pan.

(1) J. Pollux, lib. XIV, *seg.* 118, cap. 18. = (2) Ælian., lib. III, cap. 10. = (3) Athen., lib. XV, cap. 14.

Son culte avoit pris naissance à Chemnis, cette ville des Egyptiens qui rappelle si puissamment le génie et la religion allégorique de ce peuple. Ce fut près de cette ville, l'une des plus anciennes de l'Egypte et consacrée de tout temps à Pan, que se trouva Isis à l'époque de la mort d'Osiris. Pan et ses compagnons, appelés eux-mêmes Pans ou Satyres, s'aperçurent les premiers de cette mort, et en répandirent l'effrayante nouvelle. Isis aussitôt coupa une partie de sa chevelure, et donna les autres signes de douleur qui sont détaillés au tableau des voyages d'Isis[1]. Ainsi, dans la mythologie égyptienne, la fable de Pan étoit déjà réunie à celle de Bacchus ou Osiris. Le culte de Pan ne fut reçu dans la Grèce que vers le temps de la guerre de Troie[2], ou même un peu après la destruction de cette ville, six ou sept générations après l'introduction du culte de Bacchus dans la Béotie. Les Grecs dégradèrent Pan comme ils avoient dégradé Bacchus; ils n'en firent plus que le dieu des bois et des forêts: cependant ils lui conservèrent les caractères égyptiens, et les attributs qu'ils donnèrent à Pan augmentèrent encore les rapports qui existoient déjà entre ces deux divinités. Comme dieux égyptiens, ils étoient l'un et l'autre le principe générateur, l'emblême de la reproduction: l'histoire de Bacchus ou Osiris avoit été amalgamée avec celle de Pan, et enfin chez les Grecs, Pan et ses compagnons, comme dieu des

(1) Plut., *de Isid. et Osir.* = (2) Hérod., lib. II, cap. 145.

forêts eurent encore plus d'analogie avec le culte de Bacchus, qui eut pour origine première la joie des campagnes et les fêtes villageoises. Il n'est donc pas étonnant que Pan et ses compagnons aient été placés dans le cortège de Bacchus; Pan lui-même fut un des généraux de Bacchus dans la guerre des Indes; et il seconda ce dieu dans le combat contre les Titans.[1]

La plupart des êtres qui accompagnoient Bacchus approchoient plus ou moins de la nature animale, mais les Pans plus que les autres; les Silènes et les Satyres ne différoient de la structure humaine que par la queue de chèvre et les oreilles pointues, tandis que les Pans avoient les pieds de chèvres, et la nature du bouc étoit imprimée sur toute leur physionomie, par l'os frontal, le poil de la barbe, et les appendices de chair pendus au bas des mâchoires: sur une face large, grossière et sauvage, ils avoient des cornes, de grandes oreilles, une barbe hérissée et en désordre. Il est vraisemblable que la représentation des ces êtres a été faite d'après l'aspect d'hommes grossiers, vêtus de peaux d'animaux, et qu'on a voulu donner le symbole d'une nature sauvage et grossière, par la réunion de la figure animale avec la figure humaine. M. Heyne conjecture que les Pans et les Egipans ne furent introduits dans la Grèce, qu'après que le culte du dieu Pan y fut éta-

[1] Pausan., *Arcad.*, cap. 27. — Nonn., *Dion.*, lib. XXIII, p. 717.

bli, qu'ils n'ont été imaginés que pour répandre plus de variété et d'agrément dans les drames satyriques et dans les chœurs des dionysiaques, et que c'est probablement dans cette vue qu'on y a introduit des Panisques, c'est-à-dire, des petits Pans; cependant l'on a vu qu'en Egypte le dieu Pan avoit des compagnons appelés Pans et Satyres, et il est naturel de penser que cette divinité a passé dans la Grèce avec tout son cortège. Quoiqu'il en soit de la conjecture de M. Heyne, l'on doit reconnoître avec lui qu'il règne une grande confusion sur la nature des compagnons de Bacchus, les Silènes, les Satyres et les Pans; comme tous les autres sujets de la mythologie, ils ont été produits et formés par des idées totalement disparates. On y reconnoît certaines fables primordiales; d'autres idées ont été puisées dans la fable de Bacchus : ces idées ont été fort étendues, tant par la danse dionysiaque que l'on doit regarder comme l'origine de la tragédie et de la comédie, que par les drames satyriques qui furent joués depuis. Ces êtres ont reçu d'autres attributs des anciennes orgies et des fêtes dionysiaques qui servoient à représenter le passage de la vie sauvage de l'homme à son état de civilisation. Ces fêtes ne furent plus, avec le temps, que des cérémonies auxquelles on n'attachoit aucun sens; cette confusion est encore augmentée pour nous par les idées des poètes, surtout des siècles postérieurs, qui cherchèrent à embellir la fable de Bacchus, déjà traitée tant de fois et de tant de manières différentes.

Enfin l'on perdit l'esprit des anciennes fables et des usages religieux; les antiquaires et les philosophes confondirent des fables de nature totalement différente, il ne faut donc pas s'étonner de l'obscurité et de la confusion qui règne dans les fables des compagnons de Bacchus.

§ III. *Des Bacchantes. — Elles étoient considérées comme danseuses.—De la danse, partie principale du culte de Bacchus.*

Les Bacchantes, que l'on met au nombre des compagnons de Bacchus et que l'on présente comme faisant partie de son armée dans ses différentes expéditions, et particulièrement dans celle des Indes, n'étoient proprement que le nom donné aux femmes qui célébroient les fêtes de Bacchus; nous avons vu Antigone regretter les mystères de Bacchus qu'elle célébroit comme Bacchante sur le mont Cythéron; Olympias, mère d'Alexandre, étoit une Bacchante, dans les fêtes de Bacchus en Macédoine; Agavé et les sœurs de Penthée sont des Bacchantes dans la tragédie d'Euripide. Cependant il paroît que du temps de Plutarque, les Bacchantes formoient un corps séparé où les hommes n'étoient pas admis. Les Bacchantes ne présentent aux modernes que l'idée de la fureur et de l'ivresse, mais les personnages qui célébroient les fêtes de Bacchus empêcheroient d'admettre cette idée, surtout si elle étoit absolue. L'idée d'ivresse, de fureur, appliquée à toutes les Bacchantes, ne peut pas s'allier avec les noms d'An-

tigone, d'Olympias, etc., toutes les femmes qui célébroient les fêtes de Bacchus ne pouvoient pas être considérées comme perdues de débauche et de vin. Les anciens monumens même qui nous restent des Bacchantes repoussent cette idée; la plupart de ces Bacchantes ne présentent que l'expression simple et douce du plaisir. Winckelmann cite particulièrement la tête d'une statue de Bacchante qui se trouve dans la Villa-Albani, et qui est d'une parfaite conservation. Cette tête, qui doit être rangée parmi les beautés idéales, présente la grâce que Winckelmann appelle comique, qui consiste le plus souvent dans un sourire de gaieté; c'est la même qui est propre aux airs de tête du Corrège. Cette tête a le profil aplati, les yeux élevés, et les angles de la bouche tirant en haut comme les Satyres. (1)

Théocrite nous a laissé la description des cérémonies observées par les Bacchantes sur le mont Cithéron, en l'honneur de Bacchus: « Ino, Auto-
» noé et Agavé conduisoient toutes trois sur la
» montagne trois chœurs de Bacchantes; les mains
» chargées de branches sauvages, de chêne touffu,
» de lierre fraîchement cueilli et de l'asphodèle
» rampant, elles élevoient dans une prairie solitaire
» douze autels, trois en l'honneur de Sémélé, neuf
» en l'honneur de Bacchus. Quand on eut tiré de
» leurs coffres les symboles mystérieux, on les plaça

(1) Winckelm., lib. IV, cap. 6.

» en chantant des hymnes, sur ces autels formés » de branches de vigne encore vertes; ainsi l'or» donnoit Bacchus : telles étoient les cérémonies » agréables à ce dieu. » La vue de ces mystères et de leurs symboles sacrés étoit interdite aux regards des profanes : dans ces fêtes on portoit les statues de Bacchus et de Sémélé, magnifiquement ornées. Suivant cette idylle de Théocrite, les Bacchantes étoient vêtues de longues tuniques qu'attachoit une ceinture. Les peintures, les marbres et les pierres gravées, nous offrent des Bacchantes sans ceinture, ou qui la portent à la main, soit pour désigner leur mollesse voluptueuse (par la même raison Bacchus n'avoit point de ceinture, et les Bacchantes portoient presque tous les attributs de Bacchus), soit pour indiquer que l'exercice de la danse ne permet pas au corps d'être gêné par aucun lien, car c'est principalement comme danseuses qu'étoient représentées les Bacchantes, et la danse faisoit la principale partie du culte de Bacchus.

La danse étoit inséparable de la plupart des fêtes de l'antiquité; elle paroît avoir eu une origine phrygienne, Rhéa passoit pour en être l'inventrice. L'auteur de l'*Etymologicum magnum* dit que Bacchus Phrygien étoit appelé Sabazius « A cause des » danses qui se font autour de lui, car les Barbares, » pour dire marcher en cadence, disent σαβάζειν, » et c'est delà que quelques Grecs qui les ont suivis, » ont appelé le cri *évohé* σαβασμὸς. [1]

[1] *Etym. mag.*, v. Σαβάσιος Διονύσιος.

Les danses des Corybantes et des Curètes étoient célèbres : les danses des mystères occupoient une partie du quatrième jour des fêtes d'Eleusis. On se livroit à ces danses dans une belle prairie et autour du puits Callichore, sur lequel il n'étoit pas permis de se reposer par respect pour Cérès. Le jour de la procession d'Iacchus, tous les initiés chantoient et dansoient autour de sa statue. Outre les danses qui s'exécutoient publiquement dans la prairie, près du puits, et celles de la procession d'Iacchus, il y avoit des danses qui faisoient partie des rites secrets et qui avoient lieu à la fin des cérémonies; c'est pourquoi Nonnus, dans ses Dionysiaques, donne souvent aux Bacchantes le surnom d'Eleusiniennes. Platon parle très positivement des danses qui accompagnoient les initiations et les mystères en général [1]. Il distingue les diverses sortes de danses, et il les distribue entre toutes les fêtes et tous les sacrifices, donnant à chaque fête la danse qui lui est propre, d'après sa nature. Les danses ne furent jamais séparées des mystères de Bacchus, elles en formoient pour ainsi dire l'essence, elles étoient l'expression de la joie inspirée par les dons de cette divinité. Il y avoit, dit Lucien [2], trois genres principaux de danses consacrées à Bacchus, la cordace, la sicinnis et l'eumélie, inventées toutes trois par les ministres de ce dieu. Ce fut, ajoute-t-il, en employant cet art, que Bacchus se soumit les Tyrrhé-

[1] Plat., *de Leg.* VII. = [2] Lucian., *de Salt.*

niens, les habitans de l'Inde et de la Lydie, et par des chœurs de danse il dompta ces peuples belliqueux. L'eumélie se dansoit dans la tragédie, et la cordace dans la comédie, qui recevoit aussi la sicinnis : il y avoit encore la danse satyrique, mais elle étoit la moins estimée des trois; elle consistoit en sauts ridicules, en postures lubriques, qui n'étoient propres qu'à divertir la populace. Platon [1] distingue deux espèces de danses nobles, l'une exprime la situation d'un corps bien fait, doué d'une ame généreuse, à la guerre et dans les autres circonstances pénibles et violentes. L'autre représente l'état d'une ame sage dans la prospérité et dans une joie modérée. Il sépare avec soin de ces danses, les danses bachiques, qui tirent leur nom des nymphes, des pans, des silènes, des satyres, où l'on contrefait ces divinités dans l'ivresse. Ces danses bachiques étoient extrêmement recherchées en Ionie et dans le Pont [2]; elles en avoient tellement subjugué tous les habitans que, dans le temps fixé pour ces représentations, ils abandonnoient toute autre affaire, et passoient des journées entières assis et occupés à voir danser des titans, des corybantes, des satyres et des bergers. Les citoyens les plus distingués et les premiers magistrats de chaque ville dansoient eux-mêmes des satyriques, et loin d'en avoir quelque honte, ils étoient plus glorieux de ces divertissemens que de leurs dignités, ou des vertus de leurs ancêtres. En

(1) Plat., *de Leg.*, lib. VII = (2) Lucian., *de Salt.*

général, la musique et les danses étoient différentes selon les divers cantons de la Grèce : les Athéniens préféroient les chœurs bachiques et circulaires [1]. La gymnopédie, si célèbre chez les Lacédémoniens, et si fort en usage dans la célébration d'une de leurs fêtes solennelles en l'honneur d'Apollon, étoit aussi consacrée à Bacchus [2]. Cette danse étoit composée de deux chœurs ou de deux troupes de danseurs, l'une de jeunes garçons, l'autre d'hommes faits; les uns et les autres étoient nuds et dansoient en chantant diverses poésies : cette danse avoit quelque rapport à une sorte d'exercice ou de lutte, connue des anciens sous le nom d'*anapalé;* lés jeunes gens qui y dansoient nuds, offroient, par leurs démarches figurées et les mouvemens cadencés de leurs pieds, une image, quoique fort adoucie, de la lutte et du pancrace; on passoit ordinairement de la gymnopédie à la pyrrhique, dont la gymnopédie étoit comme le prélude. L'ancienne pyrrhique étoit une danse pénible et laborieuse, elle reçut dans la suite divers adoucissemens, elle tomba même en désuétude dans la Grèce, si ce n'est chez les Lacédémoniens, qui en étoient les inventeurs. Il paroît que dans des temps postérieurs [3] la pyrrhique n'étoit plus qu'une danse consacrée à Bacchus, où l'on représentoit les victoires de ce dieu sur les Indiens, ainsi que la fable de Penthée, où les danseurs, au lieu d'armes offensives ne portoient que des thyrses,

[1] Athen., *Deipnos.*, lib. XIV, cap. 15. = [2] *Ibid.*, lib. IV, cap. 26. = [3] Athen., *Deipn.*, lib. XIV, p. 631.

des roseaux ou des flambeaux; on ne pouvoit adapter à cette danse que des tons élevés. En dansant la pyrrhique, les Bacchantes avoient des torches à la la main; Athénée distingue les férules des flambeaux, mais Euripide les confond *faces ferulaceæ*[1]. Tous ceux qui célébroient les fêtes de Bacchus prenoient part à ces danses, quel que fût leur âge. « N'est-ce » pas, dit Tirésias à Cadmus[2], prostituer la vieil-» lesse que de la couronner de lierre et de la livrer » aux danses? Non, un dieu distingue-t-il entre » elle et la jeunesse lorsqu'il s'agit de danser à sa » fête? il veut que tous les âges l'honorent, et n'ex-» clut de son culte que les mortels méprisables. »

Les femmes surtout faisoient l'ornement de ces danses. « Funeste Arès, dit le chœur dans les Phé-» niciennes[3], pourquoi le sang et la mort possè-» dent-ils ton cœur? Les cris de ta voix dissonante » sont étrangers à Bromius; tu ne te mêles point » aux danses brillantes des jeunes beautés; on ne » te voit point les cheveux épars sur les épaules, » accompagner du doux son de la flûte, des chansons » pleines de grâces et de gaieté. » Les modes les plus parfaits des chants étoient ceux qui pouvoient être accompagnés de la danse; parmi les hymnes, les uns étoient seulement chantés, les autres étoient chantés et dansés, tels étoient ceux en l'honneur de Vénus, de Bacchus et d'Apollon.[4]

(1) Euripid., *Bacch.*, v. 145, 149. = (2) Euripid., *Bacch.*, act. II, scen. 3. = (3) Euripid., *Phen.*, v. 792. (4) Athen., lib. XIV, cap. 17.

Le nombre des différentes danses consacrées à Bacchus étoit prodigieux, telles furent celles appelées nysia, cnosia, berecynthia [1], phalicon [2]. Les Lacédémoniens avoient des danses appelées *demalea*, où figuroient des silènes, et après eux des satyres qui dansoient en rond. Les danses appelées thyambes avoient aussi été instituées en Laconie en l'honneur de Bacchus [3]. C'est aux Phrygiens qu'étoit due l'invention de la danse appelée *sicinnis*; ils la dansèrent les premiers en l'honneur de Bacchus Sabazius: elle fut ainsi nommée, suivant Arrien, de la nymphe Sicinnis, compagne de Cybèle, étymologie bien digne d'un Grec; *Grœcia mendax*. Lucien [4] fait dériver ce nom du satyre Sicinnus, compagnon de Bacchus, inventeur de cette danse; Athénée et Eustathe n'en font pas un satyre, mais simplement un Barbare, et ils ont probablement raison [5]; cette danse étoit la danse des satyres, qui sont quelquefois appelés Sicinnis [6]. L'invention de la cordace avoit aussi été attribuée à un satyre de ce nom. Outre ces danses, il y avoit celles destinées aux réjouissances, telles que les noces, les festins, la moisson, les vendanges. Elles avoient des caractères différens: parmi celles qui convenoient aux vendanges, il y en avoit une qu'on appeloit ἐπιλήνιος, dont Longus, dans ses Pastorales, a donné la description en ces termes: « Dryas s'étant levé et ayant

[1] Suidas, v. *Nysia*. = [2] J. Pollux, lib. IV, cap. 14, *seg.* 100. = [3] *Ibid.*, *seg.* 104. = [4] Lucian., *de Saltatione*. = [5] Eusth.—Homer., *Iliad.* π. = [6] Athen., lib. I, cap. 14.

» commandé qu'on lui jouât un air bachique, se » mit à danser la danse du Pressoir, imitant suc- » cessivement les vendangeurs, ceux qui portent la » hotte, ceux qui foulent les raisins, ceux qui em- » plissent les tonneaux, et ceux qui boivent le vin » doux. Dryas, en dansant, exprima si naturelle- » ment toutes ces choses, qu'il sembloit que l'on vît » effectivement des vignes, un pressoir, des ton- » neaux, et que Dryas bût véritablement. » Philostrate, décrivant le tableau de Pyrrhus et des Mysiens, parle d'une danse de vendangeurs [1]; et Tacite, parlant des débauches de Messaline, fait aussi mention d'une danse de cette espèce [2]. Il y avoit encore des danses pantomimes où l'on représentoit les aventures des dieux, et qui la plupart portoient le nom de ces divinités : telle est la danse dont Xénophon donne la description dans son banquet, où on représenta Ariadne entrant dans la chambre nuptiale, et Bacchus venant ensuite la trouver.

Les danses bachiques se faisoient le plus ordinairement au son des cymbales, du crotale et du *scabillum*, instrument de fer ou de bois, qui, par la pression de deux lames l'une sur l'autre, rendoit un son particulier, instrument qu'on a mal à propos confondu avec les cymbales et le crotale : ces instrumens étoient aussi consacrés à Priape. [3]

[1] Philost., *Icon.* 10. = [2] Tacit., *Annal.*, lib. II.

[3] *Cymbala cum crotalis, pruriginis, arma Priapo*
Ponit, et adductâ tympana pulsa manu. (*Anthol.*, *Epig.* 27, lib. V.)

CHAPITRE III.

Attributs de Bacchus.

§ 1. Les Thyrses. — § 2. La Férule. — § 3. Les ânes consacrés à Bacchus. — § 4. Le Lierre.

§ I. *Les Thyrses.*

Nous avons vu que les bacchantes portoient les ornemens et les attributs que Bacchus portoit lui-même. Elles étoient, comme Bacchus, armées du thyrse : le thyrse étoit la verge de Bacchus ; on appeloit encore de ce nom le flambeau que l'on portoit en son honneur. [1]

La verge de Bacchus s'appeloit aussi *thytha ;* alors elle étoit faite de branches et de feuilles de figuier. Quelques-uns prétendent qu'on appeloit de ce nom tout ce qui étoit posé sur les autels de Bacchus ; d'autres donnent ce nom à la feuille de vigne, au lierre, aux branches d'arbres, aux férules, aux victimes, aux couronnes, aux libations faites en l'honneur de Bacchus. [2]

[1] On lit dans une épigramme de l'Anthologie :
Pani Biton capellam, nymphis rosas, thyrsos Baccho,
Triplex sub patulis arborum frondibus domum dedicavit.
(*Anthol.*, lib. VI, cap. 7, *Ep.* XI.)

[2] Suidas, v. *Thytha.*

Le thyrse étoit proprement un petit javelot enveloppé de pampres de vigne ou de feuilles de lierre qui en cachoient la pointe. On a donné à ce symbole diverses interprétations ; il étoit enveloppé de bandelettes, parce que les Egyptiens attribuoient le javelot (et le thyrse est un petit javelot) à Osiris ou au soleil, et les bandelettes à Isis [1]. Quelquefois on attachoit au thyrse de petites outres longues en guise de bandelettes. Suivant Phurnutus [2], le thyrse indique que les pieds des ivrognes ne font pas leurs fonctions : il est donné à Bacchus et aux bacchantes, pour marquer que les grands buveurs ont besoin d'un bâton pour se soutenir, lorsque le vin a troublé leur raison. Les thyrses contenoient des lances cachées, pour désigner que les repas dans lesquels on se livre à l'excès du vin, se terminent rarement sans quelques malheurs et sans quelques blessures graves, suite des provocations et des injures que profèrent si facilement des hommes excités par la fureur et par le vin. C'est de là que Bacchus a été appelé *Ménale*, et les bacchantes : *Ménades* Hésychius dit que ceux qui ont perdu la raison dans les fêtes de Bacchus sont frappés du thyrse. Dans les Bacchantes d'Euripide [3], Penthée demande à Bacchus : de quelle main dois-je tenir le thyrse? de la droite, répond Bacchus, en soulevant le pied droit. Le thyrse

[1] Pighius, *Expl. Myth., ad anni partes.* = [2] Phurnut., lib. *de Naturâ deor., de Bacch.,* cap. 30. = [3] Euripid., *Bacch.*, v. 23 et 54.—Catul., *de Aty.*, v. 19, 24.

étoit couronné de branches de lierre [1] : on appéloit ceux qui portoient le thyrse, dans les fêtes de Bacchus, *Konophores;* le fruit du pin s'appeloit *conon.* La pomme de pin étoit toujours employée dans les mystères de Bacchus, on la plaçoit au sommet des thyrses : l'arbre de pin a été consacré à Bacchus, soit parce que Bacchus avoit enseigné à cultiver tous les fruits [2], soit parce que les lieux qui donnent l'arbre à pin produisent aussi du très bon vin, ou, suivant Plutarque, parce que cet arbre adoucit le vin, et que cette liqueur est bien meilleure dans les pays qui abondent en pins [3]. La Phrygie produisoit beaucoup d'arbres à pin, aussi étoit-elle consacrée à Cérès aussi bien qu'à Bacchus. On voit Bacchus représenté avec le thyrse sur les médailles de plusieurs empereurs. Pellerin [4] a publié un beau médaillon de Septime Sévère, frappé sous la préture de Claudianus Terpander, qui représente un sacrifice offert à Bacchus, placé sur un cippe, tenant un pot de la main droite et un thyrse de la main gauche. Dans les sacrifices de Bacchus dieu du vin, on employoit un vase appelé *guthum*, avec lequel se versoit goutte à goutte du vin ou du lait sur la victime, qui ordinairement étoit une chèvre ou un bouc. On voit souvent ces vases dans les monumens anciens.

Les mythologues et les poëtes attribuoient aux

(1) Euripid., *Bacch.*, v. 938, 1032. = (2) Athen., lib. III, cap. 7. = (3) Plut., *Sympos.*, lib. V.— *Quæst.* 3. = (4) Peller., *Supp.* IV, p. 7.

thyrses une vertu magique. Une bacchante, dans Euripide, ayant frappé un rocher de son thyrse, il en sortit sur-le-champ une fontaine d'eau vive; une autre fit jaillir de la même manière une source de vin. Suivant le même poète, les bacchantes qui vouloient avoir du lait n'avoient qu'à frapper la terre du bout de leur thyrse, et on le voyoit couler de toutes parts; les thyrses étoient environnés de bouquets de miel. Euripide a voulu seulement présenter le tableau de l'abondance qui suivoit partout Bacchus; c'est dans le même sens qu'il dit dans cette même tragédie des Bacchantes: *Bacchus est le chef de cette troupe sacrée*, évohé. *On voit couler dans la plaine le lait, le vin et le nectar des abeilles*[1]. Bacchus étoit appelé *Brisæus*, *mellis inventor;* d'autres font dériver ce nom des nymphes appelées Brisæ, parce que les premières elles avoient fait le miel, et les nymphes étoient les nourrices de Bacchus. Cornutus, l'interprète de Perse, le tire du mot *bris*, qui signifie *jucundus;* Bochart trouve son origine dans la langue syriaque, où *briz doubsa* signifie un lac de miel. On célébroit les Néphalies en l'honneur de Bacchus Brysæus: les Néphalies Νηφάλια θύσια, *sobrium sacrificium*, ne se faisoient pas avec du vin, mais avec de l'hydromel; on fai-

[1] Ces vers d'Horace sont dans le même sens:

Fas pervicaces est mihi thyadas,
Vinique fontem, lactis et uberes
Cantare rivos, atque truncis
Lapsa cavis iterare mella. (*Od.* 19, lib. II.)

soit des libations de miel qui étoient au nombre des offrandes faites à Bacchus.

Le thyrse est, dans les monumens relatifs au théâtre, le symbole de la tragédie, parce qu'elle étoit sous la protection de Bacchus.

§ II. *La Férule.*

Les bacchantes portoient la férule, qui étoit un des attributs de Bacchus : la férule est une espèce de roseau qui croît abondamment dans les îles de l'archipel de la Grèce. La moelle qu'elle renferme se consume peu à peu et conserve long-temps le feu qu'on y allume, sans brûler le bois qui l'entoure : Prométhée, selon Hésiode, se servit de ce jonc pour dérober le feu du ciel. La férule d'Italie, qui diffère un peu de celle de la Grèce, servoit de canne aux vieillards et de sceptre aux pédagogues (1). Cet usage explique le sens que le mot *férule* a dans notre langue.

Ce symbole, comme tous ceux relatifs à Bacchus, a reçu diverses interprétations. Suivant Phurnutus, la férule que Bacchus tient en main signifie, par l'obliquité noueuse de ses jointures, que les ivrognes chancelans vont deçà delà, et les articulations de cette même férule sont l'emblême de la loquacité des

(1) *ferulæque tristes*
Sceptra pædagogorum. (Martial., *Epig.* X.)

ivrognes, qui a, pour ainsi dire, ses articulations, dit Euripide. [1]

Bacchus voyant que le passage de l'ivrognerie aux rixes étoit facile, défendit le bâton dans ses réunions, et ordonna de porter des férules, avec lesquelles on pouvoit repousser les attaques, mais avec lesquelles on ne pouvoit pas se tuer [2]. C'est pourquoi chez les Anciens il est souvent fait mention des férules lorsqu'il s'agit de Bacchus; Aristide prétend que la férule est l'emblême de la puissance de Bacchus [3]. Il reçut le surnom de *Narthécoporus*, du mot grec *νάρθηξ*, qui signifie *férule* : la férule de Bacchus suffit pour punir les ivrognes, dit Plutarque [4]; mais s'il châtie avec colère, au lieu de ce dieu charmant, qui bannit les chagrins et inspire la joie, il n'est plus qu'une divinité cruelle et furieuse. Suivant le même Plutarque, les Anciens avoient consacré à Bacchus l'oubli et la férule, pour faire entendre qu'il ne faut pas conserver le souvenir des fautes commises dans l'ivresse, c'est à quoi fait allusion ce proverbe : *Je hais un convive qui a de la mémoire*. On faisoit de la férule un attribut de Pluton : Euripide appeloit, dit-on, les férules *contumeliosæ*, parce que c'est une pâture très agréable aux ânes, et un poison pour les jumens. [5]

[1] *Circum autem ferulas contumeliosas sanctificemini*. (Euripid., *Bacch.*, v. 113, 114.)

[2] Plut., *Sympos.*, lib. VII, *Quæst.* 10.—Diod. Sic., lib. IV, cap. 2. = [3] Arist., *Orat. in Bacch.* = [4] Plut., *Traité de la colère*. = [5] Plin., lib. XX, cap. 2.—Lib. XXIV, cap. 1.

§ III. *Les ânes consacrés à Bacchus.*

Les ânes étoient consacrés à Bacchus : l'on se rappelle le rôle qu'ils jouent dans la guerre de Bacchus contre les Géans, dans son expédition des Indes, dans l'histoire des Silènes et des Satyres. Voici d'autres faits relatifs à Bacchus, dans lesquels figurent les ânes, et qui rendent raison de la consécration de ces animaux à cette divinité : 1° Ils montrèrent aux Naupliens la manière de tailler la vigne [1] ; 2° ils réveillèrent Vesta à qui Priape ou Bacchus tendoit des piéges pendant qu'elle dormoit [2]. Ils étoient admis dans les mystères de Vesta, à Rome, et la véritable raison étoit sans doute que Vesta étoit la même divinité que Cérès, Cybèle ou la terre, dans les sacrifices de laquelle ils étoient admis. Les boulangers chargeoient un âne des pains qu'ils offroient à Vesta le sixième jour des ides de juin :

Ecce coronatis panis dependet asellis. [3]

Priape voyoit avec plaisir le sang de l'âne couler sur son autel, parce que son cri l'avoit empêché de satisfaire sa passion avec la déesse qu'il avoit trouvée endormie ; l'âne en porta sur-le-champ la peine :

Morte dedit pœnas auctor clamoris ; et hæc est
Hellespontiaco victima grata deo.

Récemment on voyoit encore à Rome, auprès de

(1) Pausanias, *in Corinth.* = (2) Lactance, lib. I, cap. 31. = (3) Ovid., *Fast.* VI, v. 311.

la porte *Flaminia*, Priape ayant à sa droite une tête d'âne, avec la hache des sacrificateurs, et une pareille à sa gauche avec un long couteau; ce symbole étoit relatif à une pratique superstitieuse des Etrusques. Le tête d'un âne dépouillée de la peau, suspendue sur une terre labourée et ensemencée, avoit, selon eux, la vertu de préserver les semences de tout accident. Suivant Hygin, les Anciens attachoient aussi des têtes d'âne avec un cep de vigne aux colonnes du lit, pour exprimer le plaisir qu'ils y avoient goûté. On ajoutoit à la tête d'âne une sonnette, pour lui donner plus de ressemblance avec l'âne de Silène, qui en porte toujours une sur les monumens. L'on voit sur plusieurs monumens Silène, le père nourricier de Bacchus, descendu de son âne, qu'il conduit par la bride, et y ayant fait monter par honneur le dieu son élève. 3° Un âne ailé reconduisit Vulcain dans le ciel: cette fable signifie, suivant Aristide, que la puissance de Bacchus est telle, qu'il rend léger et adroit l'âne, cet animal si stupide [1]. 4° Dans les temples de Bacchus, en Sicile, on voyoit une tête d'âne, devant laquelle les femmes soupçonnées d'adultère juroient de leur innocence. 5° A la naissance de Bacchus, l'âne porta ce dieu nouveau-né; les bacchantes l'enveloppèrent dans une corbeille couverte, et le chargèrent sur un âne. 6° On raconte que Bacchus ayant été rendu furieux par Junon, s'enfuit dans la Thesprotie. Il se rendoit à Dodone

(1) Arist., *Orat. in Bacch.*

pour consulter l'oracle de Jupiter sur les moyens de recouvrer sa raison : arrivé au bord d'un grand lac qu'il ne pouvoit passer, deux ânes se présentèrent à lui, il monta sur l'un d'eux et traversa le lac sans être atteint par l'eau. Etant arrivé au temple de Dodone, il fut sur-le-champ délivré de sa fureur: il témoigna sa reconnoissance aux deux ânes, et pour les récompenser il les mit au nombre des constellations [1]. 7° L'âne étoit destiné à porter tout ce qui concernoit les mystères [2]. Ce rit étoit égyptien, comme la plupart des rites observés dans les mystères, surtout dans ceux d'Eleusis. Typhon, après sa défaite s'étoit enfui sur un âne, et l'âne étoit devenu par cette raison l'objet de la haine publique [3]. Sous le nom de Seth, l'âne eut dans cette contrée des mystères particuliers, et sa présence étoit absolument nécessaire dans les mystères d'Isis [4]. Suivant St. Epiphane, ce n'étoit pas proprement l'âne qu'on désignoit sous le nom de Seth, c'étoit Typhon dont l'âne étoit le symbole ou le représentant [5]. Les adorateurs du dieu Sérapis, surtout, avoient les ânes tellement en horreur, qu'ils ne pouvoient même pas souffrir le son des trompettes, parce qu'ils y trou-

(1) Hyg., *Astron. poet.* XXIII.

(2) *Tum, per jovem, ego sum asinus portans mysteria.*
Sed non feram hanc oneris molem diutius. (Aristoph., *Ran.*, v. 159, p. 120. — *Schol.*, *ad h. l.* — Suid., et Hésych., *in voce* ὄνος ἄγει μυστήρια. = (3) Plut., *de Isid. et Osir.* = (4) Minut. Felix, *Ed. Rig.*, p. 24. = (5) S. Epiph., lib. III, p. 1073.

voient quelque ressemblance avec la voix de ces animaux. Les coplies précipitoient les ânes du haut d'un rocher.

§ IV. *Le Lierre.*

La tête de Bacchus étoit ceinte de lierre; le lierre spécialement consacré à Bacchus, étoit celui à fruit doré, comme Pline s'exprime d'après Dioscoride et Théophraste : les Botanistes modernes l'appellent *Hedera Dionysios.* Bacchus étoit couronné de lierre, par une foule de raisons, suivant les mythologues, soit comme inventeur de cet arbuste, soit en mémoire de Cissus qui ayant fait une chute en sautant, tandis qu'on célébroit les orgies, mourut, et fut métamorphosé en lierre, ou parce que le lierre, toujours verd, est l'emblême de la jeunesse de Bacchus, ou parce qu'il a un certain esprit qui trouble la raison : aussi les bacchantes se portoient-elles droit sur le lierre, le déchiroient et le dévoroient [1]; ou parce qu'il est contraire à tous les remèdes contre l'ivrognerie [2], ou parce que Bacchus encore enfant, fut caché par sa nourrice sous des feuilles de lierre, afin qu'il ne tombât pas en la puissance de Junon [3]. Suivant Plutarque, Bacchus apprit à ceux qui se sentoient animés de ses fu-

[1] Plut., *Quæst. rom.* CXIII. = [2] Ex. Varr., *Serv. ad Virg. Ecl.* VIII. = [3] Ovid., *Fast.*, v. 769, 770.

reurs à se couronner de feuilles de lierre, à cause de la vertu qu'elles ont d'empêcher qu'on ne s'enivre [1]. Les poëtes étoient couronnés de lierre, comme étant consacrés à Bacchus, comme aimant le vin, et comme étant animés de la fureur poétique. Le lierre toujours verd, est l'emblême de l'éternité qu'obtient la poésie [2]. Callixène met l'if parmi les couronnes des bacchantes [3], et Pline dit que l'if est une plante semblable au lierre [4]: les bacchantes garnissoient de lierre leurs thyrses et leurs coiffures. Les Grecs croyoient que le premier lierre avoit paru à Acharnes, où le culte de Bacchus étoit en grand honneur; dans les pompes de Bacchus on lui plaçoit une ombelle composée de feuilles de vigne et de feuilles de lierre: souvent les couronnes de Bacchus étoient composées de feuilles de vignes, de pampres et de rameaux de figuier. Le médecin Philonide cité par Athénée [5], donne pour origine aux couronnes de Bacchus, la nécessité de soulager ceux qui avoient la tête frappée des fumées du vin: il prétend que le plus facile de tous, celui que la nature sembloit indiquer, parut être de la serrer. On se servit d'abord d'un lien; de ce lien on passa aux couronnes de lierre, qui croît partout en grande quantité, d'autant plus qu'il ne déplaît pas à la vue, qu'il ombrage bien le front par ses larges feuilles et ses

[1] Tert., *de Cor. milit.*, cap. 7. = [2] Serv., *ad* XIII, *Ecl. Virgil.* = [3] Athen., lib. V, cap. 7. = [4] Plin., lib. XVI, cap. 34. = [5] Athen., lib. V, cap. 15.

espèces de grappes: d'ailleurs il soutient une tension assez considérable, et il rafraîchit sans répandre d'odeur assoupissante; c'est pourquoi on a consacré cette couronne à Bacchus, voulant qu'il fût le médecin des maux qu'il cause par le vin, comme il a été l'inventeur de cette liqueur. Les Grecs appeloient Kittos, le lierre consacré à Bacchus; une espèce de poison qui portoit le nom de Kittos, lui étoit également consacré, probablement, à cause de l'analogie du nom. Plutarque [1] donne l'épithète de Κιττοφοροῦντες, portant le lierre, à de jeunes débauchés, parce que dans la débauche on portoit des couronnes de lierre en l'honneur de Bacchus. Le lierre consacré à Bacchus, lui a fait donner le nom de Corymbifer. [2]

Bacchus avoit pour attribut une coupe au lieu d'un bouclier [3]: cette coupe étoit de lierre [4] et s'appeloit *cyssibium* [5]; mais cette coupe étoit si grande qu'on pouvoit s'en servir comme d'un bouclier. Marius, après sa victoire sur les Cimbres, but dans la coupe de Bacchus [6], non dans une de

[1] Plut., *Traité de l'Educat.*

[2] *Festa Corymbiferi celebrabat Græcia Bacchi.* (Ovid., *Fast.*, lib. VI.)

Les corymbes sont de petites baies qui naissent en grappes sur le lierre.

[3] Aristid., *Orat. in Bacch.* = [4] Macrob., lib. V, *Saturn.*, cap. 21. = [5] Athen., lib. XI, cap. 8. = [6] Plin., lib. XXXIII, cap. 9. — Valer., lib. III, cap. 4.

ces coupes qu'on appeloit dionysiaques, à cause du genre de leur ciselure, mais dans une de ces grandes coupes que Virgile attribue à Silène nourricier de Bacchus. (1)

(1) *Et gravis attrita pendebat cantharus ansa.* (Virg., *Ecl.* VI, v. 17.)

Le cotyle étoit un des principaux vases de Bacchus (Pollux, lib. VI, cap. 6.) : les Anciens appeloient cotyle tout ce qui étoit concave (Athen., lib. XI, cap. 8.—*Schol.* Homer., *ad Iliad.* τ., v. 34.). Les cotyles, d'après l'opinion d'Athénée, étoient les mêmes vases que les phiales. Aristote dit (Arist., *Poet.*, cap. 21.): *Similiter se habet phiala ad Bacchum et clypeus ad Martem, dicet ergo clypeum phialam Martis, et phialam clypeum Bacchi.* Ces vases énormes étoient en général consacrés aux héros qui, suivant les fictions de l'antiquité, s'en servoient au lieu de vaisseaux : Hercule alla à Erythée dans la coupe (phiala) du soleil, qu'il avoit obtenue de Nérée.

CHAPITRE IV.

Bacchus Thébain adoré comme demi-dieu, et comme symbole du vin.

§ 1. Des attributs de Bacchus, considéré comme divinité naturelle ou symbole du vin. — § 2. Bacchus considéré comme demi-dieu. — § 3. Noms divers de Bacchus.

§ I. *Des attributs de Bacchus, considéré comme divinité naturelle ou symbole du vin.*

Les Grecs ne considéroient généralement Bacchus Thébain, que comme un demi-dieu; Hésiode n'en parle que dans deux passages de sa théogonie, et il ne le présente que comme fils d'un Dieu et d'une mortelle [1]. Il y a cette différence essentielle, dit Plutarque, entre Bacchus des mystères et Bacchus Dieu du vin, fils de Sémélé, que le second étoit mis au nombre de ces dieux qui étant nés mortels, ont été mis au rang des dieux, comme Hercule, après avoir mérité par leur vertu de quitter leur nature corruptible et mortelle; tandis que le premier étoit comme Jupiter, Apollon, une de ces divinités qui n'ont pas été engendrées et qui subsistent éternellement [2]. Cependant ce n'est pas le seul

(1) Hésiod., *Theogon.*, v. 943. = (2) Plut., *Vit. Pelopid.*, cap. 17.

aspect sous lequel ils l'ont adoré; considérant la propriété du vin, ils lui rendoient un culte comme à une divinité naturelle, c'est-à-dire, comme au symbole de la production du vin, ou comme au vin lui-même.

C'est au Dieu du vin qu'appartiennent évidemment les attributs dont nous venons de nous occuper, le thyrse, la férule, la coupe, le lierre. Ces attributs ont été facilement appliqués au demi-dieu, Bacchus fils de Sémélé; tous les autres attributs de Bacchus sont également appliquables à cette divinité, considérée sous l'un et l'autre aspect; si on trouve quelques différences dans ces attributs, qui avoient tous une grande affinité entr'eux, elles sont extrêmement légères. Comme divinité naturelle, Bacchus étoit représenté avec une figure de femme [1], la poitrine nue, le front armé d'une mitre, la tête couronnée de vignes, et monté sur un tigre: autour de lui étoient trois animaux, le singe, le porc, et le lion. Ils étoient environnés d'un cep de vigne qui couvroit de son ombre Bacchus monté sur son tigre; cette vigne étoit remplie de rameaux, Bacchus tenoit un vase de la main gauche et de l'autre il manioit un rameau chargé de raisins [2]. Voici un passage d'Isidore sur la figure féminine et les cornes que l'on donnoit à Bacchus [3]: *Quod idem Liber muliebri et delicato corpore pingitur; dicunt enim mulieres*

[1] *Priap. carmin.* XXVI.—Ovid., *de Bacch.*, lib. III, v. 607. = [2] *Albric. philosoph.*, fab. XIX, *ap. mythog. latin.*, cap. 11. = [3] Origen., lib. VIII.

ei attributas et vinum, propter excitandam libidinem; unde et frons ejus pampino cingitur, sed ideo coronam viteam et cornu habet, quia, cum grate et moderate vinum bibitur, lætitiam præstat; cum ultra modum, excitat lites, id est, quasi cornua dat.

Phurnutus dit aussi que les cornes sont le symbole des hommes ivres, se livrant à leur impétuosité, usant de violence, et extrêmement difficiles à retenir.

On le représentoit la poitrine nue, parce que les ivrognes mettent au jour tous les secrets de leur cœur. Il est monté sur des tigres, parce que l'ivresse conduit à la férocité : les panthères lui étoient consacrées, parce qu'elles aiment le vin [1]. Son char étoit traîné par des panthères, il les pressoit en leur versant du vin sur le corps au lieu de les fouetter: aussi disoit-on que le thériclée, vase dont il se servoit à cet usage, avoit été ainsi nommé des peaux de bêtes féroces (θηρίον) qu'on y figuroit [2]. Philostrate appelle les panthères, le symbole de Bacchus, et les poètes ont feint que ses nourrices avoient été changées en panthères. Leur amour pour le vin est tel que, suivant Oppien, les chasseurs ne se servent pas d'autre artifice pour les prendre, que de placer à leur portée un vase rempli de vin, dont elles ne manquent pas de s'enivrer. Aussi les anciens avoient-ils l'usage de placer aux pieds de Bacchus, dans ses statues, une panthère sur laquelle ce Dieu versoit du vin avec un vase qu'il tenoit de la main droite.

(1) Oppian., *de Venat.* IV. = (2) Athen., lib. XI, cap. 6.

Il étoit vêtu d'un habit de femme, emblême de la volupté que le vin excite [1] : la sérique appelée Syrma, Crocota ou Bassara, habit de femme, étoit le vêtement de tous ceux qui se consacroient au culte Bacchus. Il étoit appelé Lyæus, parce que les esprits excités par le vin, se calment. On le représentoit toujours jeune, parce que jamais les ivrognes n'acquièrent de maturité. On le représentoit souvent nud, pour montrer l'oubli des bienséances, et la dissolution des mœurs qui suivent l'ivrognerie [2]. Le son des cymbales et des tambours, que l'on employoit dans la célébration des mystères des orgies, désignoit le tumulte des ivrognes. Les bacchantes parcouroient les montagnes et recherchoient la solitude, parce que le vin croît dans les champs. La pie, oiseau causeur et querelleur, étoit consacré à Bacchus. Il portoit une mitre fort étroite, afin de se préserver des maux de tête que le vin cause à ceux qui en prennent avec excès; les anciens disoient que c'étoit de cette mitre qu'étoit venu l'usage du diadême des rois. Il portoit le nom de Mitrophore [3]. Les bacchantes ceignoient aussi leur tête d'une mitre, et elles l'attachoient sous le menton, de peur qu'elle ne tombât, si le vin les faisoit chanceler [4]. La mitre,

(1) Tibul., *Eleg.* 7, lib. I.—Stat., *Achilleid.*, v. 262, 263.

(2) *Proximus a libero patri intemperantiæ gradus ad inconcessam Venerem esse consuevit.* (Valer. Maxim., lib. II, cap. 1.)

(3) Diod. Sic., lib. IV, cap. 2.= (4) Propert., *Eleg.* 2, lib. IV. —Euripid., *Bacch.*, v. 833.

comme tous les autres emblêmes de Bacchus, a été appliquée au Dieu des mystères: dans ce système elle représentoit dans sa forme *ovélaire*, l'œuf de la création : cette forme étoit celle des bonnets des Dioscures, par lesquels les Grecs exprimoient la fable de leur naissance. L'œuf dont accoucha Léda, et que l'on montroit suspendu à la voûte d'un temple à Lacédémone, partagé par la moitié, faisoit la forme des mitres données à Castor et à Pollux. Bacchus étoit également représenté sous les traits de la vieillesse et sous ceux de la jeunesse, parce que le vin convient à tout âge, lorsqu'il est pris modérément : aussi étoit-il représenté tantôt barbu, tantôt sans barbe. Polémon, cité par Athénée [1], dans le 5e livre de l'ouvrage qu'il dédia à Adée et à Antigone, dit que Bacchus étoit représenté comme un homme d'un âge mur, assis sur un rocher, ayant à sa gauche un satyre chauve, qui tenoit de la main droite un cothon, (vase à boire) orné de losanges : les satyres et les silènes aimoient les rochers, les treilles et l'ombre des bois; c'est toujours au pied d'un arbre, ou d'une vigne, et à côté de Bacchus, qu'on les voit sur les antiques. Les anciens mettoient infuser dans des vins trop violens des baies de myrte pour calmer cettte violence [2] : c'est ce qu'on appeloit le vin myrrhin ou myrtite. Les Romains, pour exprimer cette opération, disoient que Bacchus fouetta Fatua sa femme, avec une poignée de

[1] Athen., lib. XI, cap. 10. = [2] Athen., lib. I, cap. 25.

myrte, jusqu'à la faire expirer, parce qu'il l'avoit trouvée ivre.

L'intérieur des antres de Bacchus étoit tapissé d'arbrisseaux, de vignes, de plantes et de fleurs de toute espèce. Plutarque leur compare l'antre du Léthé où fut conduit Thespesius; il s'en exhaloit une vapeur douce et agréable, qui répandoit au loin une odeur délicieuse, et faisoit éprouver une sensation pareille à celle du vin: cette vapeur odoriférante dont les ames se repaissent, les pénètre de joie, et dans leurs transports, elles s'embrassent avec une tendresse mutuelle: ce n'est, partout aux environs de ce gouffre, que jeux, que ris, que chants et divertissemens agréables. C'étoit par là que Bacchus étoit monté au séjour des dieux, et qu'il y avoit dans la suite conduit Sémélé [1]. Socrate l'historien rapporte qu'Antoine séjournant quelque temps à Athènes, fit construire à la hâte sur le théâtre, un édifice qui étoit en vue de tous côtés, et orné d'une verdure épaisse, comme celle qui couvre les antres de Bacchus: il y fit joindre tout l'appareil des jeux bachiques, des tambours, des peaux de faon, et célébrant cette fête avec ses amis, il se mit à table au point du jour et s'enivra. Il ordonna que dès ce moment on le proclamât Bacchus par toute la Grèce; les despotes débauchés ont souvent pris le nom et les attributs de ce Dieu: l'Empereur Caligula s'appela lui-même nouveau Bacchus; il sortoit assis absolu-

[1] Plut., *des Délais de la justice divine.*

ment comme ce Dieu, et jugeoit même sous cet appareil. [1]

L'on se rappelle ce que nous avons dit des rapports des satyres avec les centaures qui ne faisoient qu'une famille de buveurs. Aussi plusieurs médailles représentent-elles Bacchus et Isis, portés sur un char par des centaures. Sur une médaille de Prusias roi de Bithynie, on voit un centaure sagittaire sous l'effigie de Bacchus [2] : dans une autre médaille de Julie épouse de Sévère, deux centaures de l'un et l'autre sexe, traînent Bacchus et Ariadne sur un char [3] ; il en est de même d'une médaille des Nicéens, où Bacchus et Isis étoient traînés sur un char par deux centaures. Suivant Euripide, une troupe de centaures vint aux noces de Péléc, *ad convivium deorum et craterem Bacchi.* [4]

Tous ces attributs ont été interpolés dans le culte des mystéres: c'est ainsi que, sur les médailles de Pergame, les centaures sont dadouques; c'est ainsi que la nébride tachetée (peau de faon) qui étoit un des attributs du Dieu du vin, et que les bacchantes portoient, avoit été appliquée à Bacchus Dieu du soleil, et qu'elle étoit l'emblême de la variété des astres. Les panthères, les léopards, les lynx, consacrés au Dieu du vin, ont eux-mêmes été donnés comme les symboles de la vitesse du soleil. L'allégorie morale de Vénus, compagne du Dieu du vin, a même été appliquée à un autre ordre d'idées:

(1) Athen., lib. IV, cap. 12. = (2) Span., *Dissert.* V. = (3) Seguin. = (4) Euripid., *Iphig. in Aulid.*, v. 1060, 1061.

Vénus a été alors l'amante de Bacchus qui, sous ce rapport, n'est autre chose qu'Adonis, ou Eubulée, par qui Vénus est devenue mère du Mercure des enfers; dans les idées des orphiques, Vénus ou Cypris, qui étoit la nuit, étoit le principe de toutes choses, dans le même sens que Cérès et Isis: et Bacchus qui étoit le principe générateur, jouait à son égard le même rôle qu'avec Cérès et Isis. Orphée donne les attributs, les vêtemens, et les ornemens de Bacchus, comme la preuve que le Soleil et Bacchus sont la même divinité. (1)

§ II. *Bacchus considéré comme demi-dieu.*

Ces attributs, appliquables aux divers rapports sous lesquels Bacchus étoit adoré, le sont surtout au système de l'apothéose, c'est-à-dire, au culte de Bacchus, comme demi-dieu ou héros; culte que les Grecs n'ont jamais séparé de celui qu'ils lui rendoient comme divinité naturelle, c'est-à-dire, comme le symbole de la production du vin.

Comme demi-dieu ou héros, les Grecs représentoient Bacchus beau, bien fait, surpassant tous les autres hommes par les agrémens de sa personne et de sa figure: beautés qui ont été célébrées par Orphée, Théocrite, Ovide, et tous les poètes de l'antiquité (2). Il étoit fort adonné aux plaisirs de Vénus;

(1) Orph., *Hymn.* 55, 56, 57.

(2) *Tibi enim inconsumpta juventa est*
Tu puer æternus, formosissimus alto
Conspiceris cælo. (Ovid., *Met.*, lib. IV.)

dans ses momens de loisir à table, il étoit le plus aimable des héros. Mais falloit-il agir, personne n'étoit ni plus terrible, ni plus actif, ni plus ardent; guerrier redoutable, il avoit le talent de faire succéder la paix à la guerre, le charme des plaisirs aux fatigues des combats[1]. Dans ses expéditions il étoit accompagné des muses, qui le délassoient de ses travaux par le charme des beaux arts. A la guerre il portoit ses armes et une peau de panthère[2]; en temps de paix, et surtout les jours de fête et de rassemblemens publics, il étoit vêtu de riches étoffes, brillantes par leur finesse et l'éclat de leurs couleurs[3]: ses beaux cheveux blonds flottoient sur ses épaules et exhaloient les plus doux parfums, son teint fleuri portoit l'empreinte de la gaieté, ses yeux avoient toutes les grâces de Vénus: leur éclat étoit encore relevé par la blancheur et la délicatesse de sa peau, tous les traits de sa figure étoient pleins de charmes, et inspiroient l'amour et la volupté. Bacchus et Sémélé sa mère ont toujours été représentés avec une grande chevelure, d'où il est appelé ἀβροκόμης et εὐχαίτης dans une épigramme de l'anthologie, et εὐρυχαίτης par Pindare. Les bacchan-

(1) *Sed idem*
Pacis eras mediusque belli. (Horat., *Od.* 19, lib. II.)

(2) Bacchus, comme Hercule, portoit aussi la peau de lion. L'habit de chasseur étoit encore celui de Bacchus. (J. Pollux, lib. IV, cap. 18, *seg.* 118.)

(3) Diod. Sic., lib. IV, cap. 2. — Plut., *Vit. Demet. Poliorc.*

tes avoient un soin particulier de leurs cheveux: dans les orgies elles laissoient flotter leur belle chevelure au gré du vent, d'où elles ont été appelées λυσιέθειραι par Nonnus, et φριξαύχενες par Pindare.

Tant de charmes ne nuisoient pas aux grandes qualités de Bacchus, non-seulement comme guerrier redoutable, mais comme bon général, qui savoit pourvoir aux besoins de ses troupes. On lui attribuoit le pain obelie qu'il avoit inventé dans ses expéditions; ces pains étoient d'une medimne, de deux, ou tout au plus de trois: les vases dans lesquels on les faisoit cuire, appelés ὀβελίων, leur avoient donné leur nom: dans la suite ces pains furent portés dans les fêtes publiques de Bacchus, sur les épaules des obéliophores.[1]

Ainsi le culte de Bacchus Thébain lui-même, doit être considéré sous ces deux rapports: le premier est simplement le culte de Bacchus comme divinité naturelle, c'est-à-dire, comme Dieu du vin, ou comme symbole de la production du vin; le second est le culte rendu au fils de Sémélé: ce ne fut d'abord, comme nous l'avons déjà prouvé au commencement de cette seconde partie, d'après la tradition rapportée par Diodore de Sicile, qu'une simple théophanie; dans la suite les mythologues firent de Bacchus un personnage réel, un héros,

[1] Athen., lib. III, cap. 26. — J. Pollux, lib. VI, cap. 11, seg. 75. — Tzetzès, *Chiliad.* 7, v. 770.

un demi-dieu, dont ils firent l'apothéose, ils allèrent même jusqu'à fixer l'époque de cet apothéose, mais cette époque n'est évidemment que celle de l'établissement du culte de Bacchus à Thèbes. Euripide lui-même nous a conservé l'une et l'autre de ces traditions dans sa tragédie des Bacchantes, où Bacchus exhale ainsi ses plaintes [1]: « Les sœurs » même de celle à qui je dois le jour, refusent de » reconnoître ma céleste origine: elles osent accuser » Cadmus et Sémélé de rejeter sur Jupiter le crime » d'un simple mortel, et disent que c'est pour venger » sa gloire outragée, que ce Dieu la frappa de ces » traits embrasés, mais leurs outrages ne resteront » pas impunis. » Voilà le héros, le demi-dieu, qui reçut dans la suite les honneurs de l'apothéose; Penthée dit plus bas: « On nous annonce » un Dieu sous le nom de Bacchus, que Jupiter a » cousu dans sa cuisse, tandis que le Dieu du » tonnerre a fait périr le fils de Sémélé et l'a con- » sumé avec elle. » Voilà le fils de Sémélé mort en naissant, suivant la tradition rapportée par Diodore de Sicile, mort qui fut suivie de la théophanie, laquelle est prouvée par cette mort même, puisque Bacchus Thébain fut adoré comme dieu et comme fils de Sémélé.

Enfin ce culte de Bacchus Dieu du vin, ou fils de Sémélé, reçut un grand nombre d'interpolations du culte du Dieu des mystères, comme ce qui pré-

(1) Euripid., *Bacch.* v. 26.

cède l'a déjà prouvé, et comme le prouveront les noms de Bacchus, dont nous allons donner la suite, où l'on retrouvera le mélange des différens Bacchus.

§ III. *Noms divers de Bacchus.*

Suivant Servius, Bacchus fut ainsi nommé de *Bacchatio*, *folie* [1] : quelques mythologues ont imaginé une nymphe *Bacche*, qui avec sa sœur *Brome* avoit nourri Bacchus sur le mont Nysa, et lui avoit donné son nom. Suivant Diodore de Sicile [2], on l'a appelé Bacchus, à cause des Bacchantes qui l'acompagnoient. Nos critiques, dit Fréret [3], sont allés chercher l'étymologie du mot Bacchus jusque dans le fond de l'Arabie: il est plus naturel de le tirer du mot éolien, βάκχεα, βότρυς, *une grappe de raisin*. Suivant d'autres il reçut le nom de Bacchus, ἀπὸ τοῦ βάκχειν, id est, *ab incomposite vociferando* : Eustathe dit textuellement que telle est l'étymologie de ce nom, βάκχειν, qui signifie *ululare* et *incondite clamare*, comme avoient coutume de le faire les Bacchantes. D'autres font dériver le nom de Bacchus d'une espèce de couronne, qui étoit appelée *bacche*: Bacchus, dit Varron, est le nom du vin, en Espagne. Quelques Grecs ont pensé que ce n'étoit pas le nom du Dieu, mais d'un de ses prêtres, et aussi le nom d'un rameau dont on se servoit dans

(1) Servius, *ad Virg.*, *Eclog.* VI, 15. = (2) Diod. Sic., lib. VI, cap. 2. = (3) *Academ. des Inscript.*, T. XXIII, p. 258.

les cérémonies de cette divinité, et sur lequel on chantoit ou on crioit βακχέβακχος. Le mot *Bacchæ* signifioit aussi les couronnes de lierre que l'on portoit dans les fêtes de Bacchus : l'on appeloit encore bacchanal le lieu où l'on célébroit les fêtes de Bacchus, *non ego unquam, nisi hodiè, ad Bacchas veni, in bacchanal coquinatum* (1); les gloses d'Isidore en donnent la même définition : *bacchanal sacrarium Liberi patris*. Hésychius dit au mot *Bacchia* que c'étoit une fête de Bacchus; il est probable que cette fête est la même que les bacchanales, la glosse *grœco-latine* traduit le mot βακχία par *bacchanalia*.

Bacchus a été appelé Thyoneus, de Sémélé sa mère qui avoit reçu ce surnom : quelques-uns et particulièrement le poète Panyasis ont fait Thyoné nourrice de Bacchus et non pas sa mère. D'autres font dériver ce surnom de Bacchus du mot grec θύω, id est, *sacrifico*, à cause des orgies et des mystères sacrés de ce Dieu : ceux-ci le font dériver du mot θύω avec la signification *ferveo, insanio, impetu feror*; pour désigner la violence du vin pris avec excès. Thyoné est le nom de la terre, et ce ne seroit plus alors le surnom de Sémélé fille de Cadmus, mais celui de Cérès, et son fils seroit le jeune Iacchus. Cette dénomination appartiendroit au Bacchus des mystères. Dans l'opinion de ceux qui regardent Bacchus comme le vin seulement, ou comme une divinité naturelle,

(1) Plaut., *Aulul.*, III, I, 3.

la terre fut nommée par les Anciens Sémélé, c'est-à-dire, vénérable, σεμνή, à cause de la vénération que l'on portoit à la terre-mère, et Thyoné, de θυσία, *sacrifices*, à cause des sacrifices qu'on lui faisoit [1]. Les Evhéméristes disoient que Sémélé n'avoit eu le nom de Thyoné, que lorsqu'elle avoit été reçue au nombre des déesses. Les Rhodiens appeloient Bacchus Thonidas, et lui avoient bâti un temple sous ce nom. Les Athéniens, suivant Hésychius, appeloient Bacchus *Théoinios*, et ses fêtes *Théonies*.

Bacchus a reçu le nom de *Dithyrambus*, parce qu'il a vu la lumière par deux portes, le sein de Sémélé et la cuisse de Jupiter. [2]

« O fille d'Achéloüs, auguste et fortunée Dircé, la
» plus belle des nymphes, tu reçus dans ton onde
» pure le fils du grand Jupiter, lorsque ce roi des dieux
» ouvrit sa cuisse pour dérober aux flammes immor-
» telles celui qu'il avoit fait naître, alors il lui adressa
» ces paroles affectueuses : « Que le corps de ton
» père soit pour toi le sein maternel. Jeune Bacchus !
» j'instruirai les Thébains à t'adorer sous le nom
» glorieux de *Dithyrambe*. [3] »

Diodore de Sicile, Origène et Eusèbe, font dériver ce mot de la fable de Cérès, mère de Bacchus, dont elle assembla les membres épars et à qui elle rendit la vie après qu'il eut été mis en pièces par les Titans : ἀπὸ τοῦ δὶς εἰς θύραν ἀναβαίνειν, id est, *a bis in*

(1) Diod. Sic., lib. III, cap. 62. = (2) Suidas, lib. V. = (3) Euripid., *Bacch.*, v. 967.

Januam ingrediendo. Suivant quelques-uns, Bacchus fut appelé *Dithyrambe*, parce qu'il fut nourri dans un antre appelé en grec δίθυρον, ou parce que les gens ivres ne savent pas garder un secret, ou enfin parce que l'ivresse produit la fureur et les emportemens, origine qu'on a donnée à la poésie qui porte le même nom, et la plus raisonnable de toutes celles qu'a reçues ce nom auquel, sous le rapport de la poésie, on a donné tant d'étymologies forcées; car le premier caractère du dithyrambe, que l'on supposoit avoir été composé dans les transports qu'inspire le dieu qu'il célébroit, étoit le désordre et la fureur bachique qui devoient s'y faire sentir partout, dans les danses et la musique, comme dans la poésie qu'elles accompagnoient.

Le surnom de Diméter ou Bimater donné à Bacchus, avoit la même origine que celui de Dithyrambus. Ceux qui considéroient Bacchus comme une divinité naturelle, ou comme le vin lui-même, prétendoient qu'il avoit été nommé Diméter par les Anciens, parce qu'il naît une première fois lorsque le plant de la vigne déposé dans la terre prend de l'accroissement, et pour la seconde fois lorsque le raisin sort de ce plant et acquiert sa maturité [1], ou, d'après les mêmes opinions, parce que Bacchus naquit deux fois de Jupiter; le déluge de Deucalion ayant fait périr la vigne, les raisins furent reproduits une seconde fois à l'aide de la pluie [2]. Le même

(1) *Academ. des Inscript.*, T. XXIII, p. 258. = (2) Diod. Sic., lib. III, cap. 62.

Diodore de Sicile, qui admet deux Bacchus, le fils de Jupiter et de Proserpine, et le fils de Jupiter et de Sémélé, donne dans ce système l'explication suivante du mot *Diméter*. On attribua au jeune Bacchus toutes les actions de l'ancien; la postérité trompée par l'ignorance de la vérité et par la ressemblance du nom, a cru qu'il n'y avoit eu qu'un Bacchus, et Bacchus fut appelé Diméter, parce que les deux Bacchus étoient nés du même père, mais de deux mères différentes [1]. C'est par la même raison, suivant Diodore de Sicile, qu'on lui attribue deux corps, parce qu'il y a eu deux Bacchus. Quelques-uns, ajoute le même auteur, prétendent qu'on lui attribue deux formes à cause des différentes dispositions qu'on remarque dans les ivrognes, qui sont ou gais ou furieux.

Bacchus fut surnommé Thriambus, parce qu'en revenant des Indes, il est le premier qui ait reçu dans sa patrie les honneurs du triomphe [2]. C'est en son honneur qu'ont été écrits les premiers vers chantés autour du char des triomphateurs, lorsqu'il revint de l'Inde, monté sur un char traîné par des tigres, et c'est de là qu'on fait dériver le mot de *triambus*. On appeloit *thriasis* la fureur poétique, soit du mot *thria*, nom de la feuille du figuier, qui

(1) Diod. Sic., lib. IV, cap. 4.

(2) Comme on peignoit ses statues avec du minium, ce fut à leur imitation que les triomphateurs se peignoient le corps de la même couleur. (Plin., lib. VII, cap. 57.

étoit consacré à Bacchus, soit parce qu'avant l'invention des masques, les Anciens se couvroient la figure avec des feuilles de figuier, et débitoient des vers ïambiques, et que les soldats eux-mêmes, imitant les jeux de la scène et se couvrant la figure de feuilles de figuier, lançoient aux triomphateurs des mots piquans et des plaisanteries injurieuses: dans quelques villes de la Grèce c'étoit l'usage, lorsque le figuier fleurissoit, que les enfans arrachassent ces fleurs avec les feuilles, en jouant et en récitant des vers ïambiques. Quelques auteurs font dériver le mot *triambus* de θροεῖν, *accinere*, et ἰαμϐίζειν, *maledicere*.

Bacchus étoit adoré comme médecin, c'est en cette qualité qu'il portoit le nom de *Hygiates* : quoi en effet de plus salubre que le vin pris avec modération! C'est sous le nom de Hygiates que la Pythie ordonna qu'il fut adoré, comme nous l'avons vu.

On lui donna le surnom de *Problastus*, du mot grec βλαςοί, branches de vignes, qui lui étoient consacrées dans ses fêtes.

Erebinthius, un de ses surnoms, présente également l'idée d'une plante légumineuse, le pois chiche, et des parties sexuelles. Sous ces deux rapports, cette dénomination a été donnée à Bacchus, soit comme producteur, soit comme inventeur de l'agriculture. Quelques-uns ont prétendu que Bacchus a été appelé Erebinthius, parce que les peuples où le vin manquoit, y suppléoient par une boisson qui se tiroit de plantes légumineuses.

Bacchus étoit surnommé *Maroneus.*[1]

Cette dénomination paroît lui avoir été donnée comme à une divinité naturelle, c'est-à-dire comme au vin:

Nec curavi tantum Marona, nec bibi.

C'est ainsi que les Grecs l'appeloient Οἶνος, qui signifie proprement le vin.

Le surnom de *Melones* signifie *furieux*, c'est ce qui avoit fait donner aux bacchantes le surnom de *Mœnades*. Par le même motif, Orphée appelle Bacchus dans ses hymnes, Μανικὸς.

On a donné diverses étymologies à son surnom d'*Eiraphiotes*: les uns le font dériver de ἐῤῥάφθαι, parce qu'il a été enfermé dans la cuisse de Jupiter[2]; les autres de ἔρεφθαι, qui signifie *être couronné*; ceux-ci de ἐρίφου, parce qu'il avoit été nourri de lait de chèvre; quelques-uns de ἔριδος, c'est-à-dire *disputes*, *querelles*, qui sont souvent excitées par l'ivresse. C'est cette dernière étymologie que l'on donne aussi à ces deux surnoms : Ἐρίβρομος, et Ἐριβρεμέτης, id est, *perstrepens et multisonus*, dénominations qui conviennent très bien à Bacchus.[3]

Suivant Suidas, Bacchus étoit appelé Bromius,

[1] *Victa Maroneo fœdatus lumina Baccho.* (Tibull., liv. IV, *Eleg.* 1, v. 57.) = [2] Hesych., v. Εἰραφιώτης.

[3] *Ipse ego sum Dionysios Eribromios, edidit ipsum,*
Me mater Semele, summo commixta tonanti. (Hom., *Hym.*)

parce qu'il faisoit naître les fruits de la terre[1]. On lit dans Hésychius *Bromius, satyre:* ce satyre étoit Bacchus lui-même, suivant le commentateur d'Hésychius, et les Saturnales étoient les Bacchanales, car Σάτυρος, dit-il, est le même mot que Σατυρίνος, et par syncope, Σάτυρνος, Saturne, c'est-à-dire Bacchus[2]. L'on sent facilement les nombreux rapports qui existent entre les Dionysiaques ou Bacchanales et les Saturnales; c'est un sujet qui mériteroit d'être traité particulièrement. L'interprétation donnée de ce surnom de Bromius, par Proclus et les autres commentateurs d'Hésiode[3], peut paroître extraordinaire: ils prétendent que *Bromius* vient de *Bruma*, parce que les plus grandes solennités de Bacchus se célèbrent dans cette saison; je suis loin d'adopter cette interprétation, mais ne puis-je pas faire remarquer que ces commentateurs avoient la même opinion que moi sur l'époque des grandes solennités de Bacchus? Phurnutus partage[4] l'opinion générale sur l'étymologie de ce mot: il la tire *a sonitu*, du bruit que font ceux qui s'enivrent dans un festin ou ceux qui foulent le raisin dans les pressoirs. Diodore de Sicile la tire du bruit que fit le tonnerre au moment de la naissance de Bacchus, et qui causa la mort de sa mère[5]; c'est de là que Bacchus étoit encore nommé Brontès ou Brontinus.

(1) Suidas, *h. v.* = (2) *In* Hesych., v. *Bromios*, p. 769. = (3) Hésiod., *Op. et dies.* = (4) Phurnut., cap. 30. = (5) Diod. Sic., lib. IV, cap. 5.

Bacchus a été nommé Pyrigène ou Ignigène, enfant du feu : toutes les étymologies qu'on a données à ce surnom ont la même origine, *le feu.* Suivant les uns, il fut donné à Bacchus, parce qu'il avoit été tiré du sein de Sémélé au moment où celle-ci périssoit au milieu des flammes allumées par les foudres de Jupiter; suivant les autres, parce que la chaleur est très favorable à la reproduction du vin, ou parce que le meilleur vin provenoit des pays brûlés par des feux souterrains. Strabon [1] nous apprend que le Catacécamnène, pays voisin de la Mysie et de la Méonie, étoit dépourvu d'arbres, mais qu'il avoit des vignes qui produisoient le vin nommé catacécamnénite; ce vin ne le cédoit à aucun des vins les plus renommés. Les plaines de ce canton étoient couvertes de cendres, et les endroits pierreux et montagneux étoient noircis comme s'ils eussent été brûlés. Quelques-uns ont cru que cet état du terrain avoit été produit par des foudres et des tourbillons enflammés, et ils appliquoient à ce pays la fable de Typhon. Il est probable que l'état de cette contrée étoit dû à d'anciennes éruptions volcaniques; ce territoire étoit semblable à celui de Catane en Sicile, qui est également couvert de cendres volcaniques, et qui produit en grande abondance du vin remarquable par sa qualité : cette abondance avoit donné lieu à ce mot, *c'est avec raison que l'on donne à Bacchus l'épithète de Pyrigène.* On trouve dans une

[1] Strab., lib. XIII, cap. 3, § 14.

épigramme d'Ausone le mot *pyrogène*, avec la même signification que le *pyrigène* de Strabon.

Le poëte Anacréon appelle Bacchus Αἰθιόπαιδα, *Ethiopium;* on regarde ce surnom comme la signification du feu et de la couleur noire du vin. Quelques-uns ont appelé Diane de ce nom, *Ethiopiam.*

Bacchus avoit le surnom de *Phleus*, parce que, suivant Plutarque, ce dieu, aussi bien qu'Apollon, étoit doué d'une jeunesse immortelle: *Phleus* signifie, *qui est dans la vigueur de l'âge* (1). Suivant d'autres, ce nom tiroit son étymologie de φλύειν, id est, *multos ferre fructus;* car comme nous l'avons déjà dit, Bacchus est le dieu des fruits, ce qui l'avoit fait encore appeler *Protrygès*, *Staphilitès* et *Omphacitès*. Les habitans de la Laconie appeloient Proserpine ou Cérès mère de Bacchus, *Phlean*, *donneuse de fruits.*

Bacchus étoit surnommé Phlyus, parce que le vin rend gai, quoique quelques anciens écrivains aient prétendu que Bacchus avoit reçu ce nom de Phliunte, ville du Péloponnèse, située dans les montagnes de la Sicyonie, qui fut d'abord appelée Arethyrée, et ensuite Phliunte, de Phlius son fondateur, qu'Etienne de Byzance fait fils de Bacchus et de Chthénophyles. Les habitans de la Laconie appeloient Phliasius le mois qui donnoit les fruits.

Nous avons déjà dit que le surnom d'Evius avoit été donné à Bacchus, parce que dans le combat

(1) Plut., *Sympos.*, lib. V, cap. 8.

contre les Géans, Jupiter son père l'encourageoit, en lui criant εὖ υἱὲ, *courage, mon fils*. C'étoit en général un cri de lamentation; c'étoit aussi quelquefois l'expression de l'ironie. Appliqué au culte de Bacchus, ce mot étoit l'exclamation mystique des bacchantes. Suivant Suidas, l'hymne que les bacchantes avoient coutume de chanter lorsqu'elles étoient possédées de la fureur poétique, commençoient par le mot *Euie* : quelques-uns disent que dans la langue des Phrygiens ce mot indiquoit les mystes *Euoi* ou *Saboi*, *Sabi*. C'est du cri des bacchantes εὖοε, que Bacchus a été surnommé *Euaster*[1]; c'est de ce cri qu'il a encore été nommé *Euan*[2] : les bacchantes elles-mêmes étoient appelées *Euantès*[3]. Hésychius dit que les Indiens appellent le lierre *Euas*; les Anciens appeloient les vignes *Euiades* : Orphée donne à Hippa, nourrice de Bacchus, le surnom de *Euada*.

Bacchus fut surnommé *Bassareus*, de la longue robe *Bassara* que portoient les femmes des Bactriens, et qui étoit un des vêtemens donnés à Bacchus; elle

(1) *Pani rure degenti et Euasteri Baccho et nymphis, senex arcas Biton hæc dedicavit.* (Suidas, v. *Euaster*. — *Anthol.*, lib. VI, cap. 7, *Epigr.* X.

(2) *Nyctheliusque, Eleleusque parens, et Iacchus et Euan.* (Ovid.)
Bassaridum rotator Euan. (Stat., *Sylv.*)
Et a summis auditus montibus Euan. (*Theb.* V.)

(3) *Illa chorum simulans, Euantes orgia circum*
Ducebat Phrygias. (Virgil.)
Egit ut Euantes dux Ariadna choros. (Prop.)
Non ille Euantis massylæ palluit iras. (Silius.)

descendoit jusqu'aux talons : d'autres disent que Bacchus avoit pris ce nom de Bassara lieu de la Lydie, où la robe bassaris étoit en usage, et où Bacchus avoit un temple. Les bacchantes étoient aussi appelées Bassarides. Suivant l'auteur de l'*Etymologicum magnum*, qui cite Lycophron, une femme de mauvaise vie étoit appelée *bassara*. Cet auteur fait encore dériver ce mot de βῆσσαι, parce que les bacchantes courent dans les bois, ou de βασσάρη, espèce de chaussure particulière aux bacchantes de Thrace. Suivant Bochart, *bassar* signifie vendangeur dans les langues orientales d'où il tire ce mot. On a donné d'autres étymologies à ce nom : les Thraces appeloient les renards *bassares*; on prétend que les bacchantes prirent le nom de Bassarides, parce qu'elles portoient des peaux de renard aussi bien que des peaux de lynx et de panthère. D'autres ont fait dériver ce nom du mot grec βάζειν, *clamare*, à cause des cris et des hurlemens des bacchantes et de toute la suite de Bacchus, ce qui le fit encore nommer Bactès. Ce dieu paroît souvent vêtu de la bassaris dans les monumens antiques. Au reste ne devons-nous pas dire avec Pollux, *hujusmodi nomina me citare existima, non judicare ?*

Le surnom d'*Eleleus* vient du mot grec ἐλελεῦ, cri de guerre, comme le remarque Hésychius. Le commentateur d'Ovide pense que c'est le cri dont se servoient également ceux qui se préparoient à célébrer les orgies, et ceux qui se préparoient au combat. Les bacchantes portoient aussi le nom d'Eleléides.

Bacchus étoit appelé *Hyalicus*, comme dieu des plaisirs de la table; *Pericionius*, du mot grec περικιόνιδα, id est, *ab uvâ*. *Amphietès*, des mots grecs ἀμφὶ et ἔτος, dénomination qui lui a été donnée comme représentant le soleil, pour marquer ses différens changemens pendant le cours de l'année. Quelques écrivains l'appellent encore *Androgyne*, parce qu'il avoit les qualités qui conviennent aux hommes et celles que possèdent les femmes [1], ou plutôt comme mâle et femelle.

Bacchus, Apollon et Mercure portoient le surnom *d'agyræus*: on appeloit *agyia* un lieu qui indiquoit le chemin pour conduire à la ville; dans ces lieux il y avoit ordinairement des statues dédiées à Bacchus ou à Mercure, elles étoient placées sur des chemins, et elles étoient sans pieds et sans mains. C'étoit souvent de simples colonnes; on en voit une isolée sur une pierre gravée [2], à laquelle sont attachés un flambeau, et un cep de vigne et qui porte un vase, attributs de Cérès et de Bacchus. Ces deux divinités sont placées ensemble sur le même char, ou plutôt sur une espèce de chariot ou voiture rustique tirée par un lion et une lionne. Bacchus sous la figure d'un vieillard barbu, lève le bras et agite un thyrse; Cérès assise entre les bras de ce Dieu, porte une corne d'abondance d'où sortent des pavots: l'on a conjecturé que c'étoit l'équipage dans lequel les gens de la campagne promenoient les simulacres

(1) Suidas, *h.* V. = (2) Mariette, nº 32.

de ces deux divinités autour de leurs champs, pour en obtenir une bonne récolte; les agyiæ étoient aussi des obélisques dédiés aux Dieux, et particulièrement à Apollon et à Bacchus, ou à tous les deux ensemble : ces obélisques étoient placés soit dans le vestibule des temples, soit dans celui des maisons; lorsque les citoyens recevoient quelques heureuses nouvelles, ils se rendoient près de ces obélisques et sacrifioient aux Dieux auxquels ces colonnes étoient consacrées. C'est ce que démontre ce passage d'Aristophane dans sa comédie des Chevaliers, où le chœur parle ainsi à Agoracrite :

Quam bonam et quam lœtam famam adfers hac de causa diis in vestibulis stantibus sacrificabimus. (1)

On appela Bacchus *Charidotès*, qui inspire la joie; non-seulement Bacchus Charidotès inspiroit la joie, mais il étoit toujours accompagné des Grâces. Bacchus Charidotès et les Grâces avoient un autel commun : Euripide (2) dit: *Bromie, Bromie, Bacche deus, illic sunt Gratiæ.*

On l'appela *Oraios* (3), c'est-à-dire fleurissant de jeunesse et de beauté, ainsi qu'il est représenté sur les marbres et les médailles antiques. (4)

On l'appela *Philogélos*, qui aime à plaisanter.

(1) Steph. Byz., v. *Agyia*. = (2) Euripid., *Bacch.*, v. 412. = (3) Aristoph., *Ran.*, v. 397.

(4) *At parte ex alia florens volitabat.* (Catull., *Epith. Thet.*, v. 251.)

Julien, dans les Césars, donne ce nom à Bacchus, ainsi qu'à sa suite. On lit dans l'Anthologie : Ἐγερσιγέλωτι Λυαίῳ, *risum excitanti Baccho*.

Nous avons vu dans le cours de cette dissertation tous les noms de Bacchus ou du moins les plus importans, leurs étymologies et les faits mythologiques qui leur appartiennent; il en a beaucoup d'autres encore, mais ils lui ont été donnés des lieux où il étoit adoré, du culte qui lui étoit rendu dans ces lieux, de certains faits particuliers à ces mêmes lieux: c'est ainsi qu'à Thèbes il étoit appelé *Ogygius*, *Æmonius*, *Ismarus*, *Cadmeus*. Nous aurons occasion de faire connoître ces diverses dénominations, en nous occupant du culte rendu à Bacchus fils de Sémélé, dans les différentes parties de la Grèce, comme nous l'avons fait de Bacchus Iacchus et des divinités d'Eleusis.

CHAPITRE V.

Culte de Bacchus dans les différentes parties de la Grèce.

§ 1. Culte de Bacchus dans le Péloponnèse. — § 2. Culte de Bacchus dans les autres parties du continent de la Grèce. — § 3. Culte de Bacchus dans les îles de la Grèce.

§ I. *Culte de Bacchus dans le Péloponnèse.*

L'HISTOIRE de Bacchus nous a déjà conduit à traiter de son culte en Béotie, dans l'Attique et dans l'Argolide. Nous allons suivre la propagation de ce culte, d'abord dans le Péloponnèse, et ensuite dans les autres parties de la Grèce.

La vie dure et laborieuse des Arcadiens avoit besoin d'être adoucie par quelque exercice agréable. L'austérité de leurs mœurs, l'air froid et triste qu'ils respiroient, rendoient ces exercices encore plus nécessaires; c'est pourquoi leurs législateurs mêlèrent la musique et la danse à toutes leurs institutions politiques. Les Arcadiens étoient accoutumés dès l'enfance à chanter sur certains nomes, des hymnes, des Pæans, dans lesquels chacun d'eux célébroit, selon l'usage de la patrie, les héros et les dieux de leur pays. Ils montoient tous les ans sur les théâtres,

pour former des chœurs de danses au son des flûtes, le jour de la fête de Bacchus. Les enfans y disputoient le prix avec les enfans, les jeunes gens avec les jeunes gens, les hommes faits avec les hommes faits. Pendant toute leur vie, ils assistoient ainsi aux assemblées publiques, s'instruisant les uns les autres aux chants, sans le secours des étrangers. Cette fête étoit la même que les Dionysiaques : « Tout le monde sait, dit Polybe, que ce n'est guères que chez les Arcadiens que l'on voit les enfans chanter des hymnes en l'honneur des dieux et des héros de leur patrie, et y être obligés par les lois. Ce n'est aussi que chez eux que l'on apprend les airs de Philoxène et de Timothée, qu'en plein théâtre, chaque année aux fêtes de Bacchus, on danse au son des flûtes, et que l'on s'exerce à des combats, chacun selon son âge; ils croyoient pouvoir sans honte ignorer toutes les autres sciences; mais ils ne pouvoient ni refuser d'apprendre à chanter, parce que les lois les y obligeoient, ni s'en défendre sous le prétexte de le savoir, parce qu'ils croyoient par là se deshonorer. Ces petits combats donnés chaque année au son des flûtes, selon les règles de la guerre, et ces danses faites aux dépens du public, avoient encore une autre utilité : les jeunes gens faisoient connoître à leurs concitoyens de quoi ils étoient capables.[1] »

Athénée nous a conservé sur la manière dont les

[1] Polyb., lib. IV, cap. 3.

Phigaliens célébroient les Dionysiaques, quelques détails qu'il a extraits de l'ouvrage d'Harmodius de Léprée, sur les usages des habitans de cette ville. D'après les lois des Phigaliens, celui qui dans les fêtes de Bacchus étoit nommé président du repas, ou *sitarque*, devoit fournir tous les jours trois conges de vin, une médimne de farine, cinq livres de fromage, et tout ce qui étoit nécessaire pour les cérémonies sacrées. D'après les mêmes lois, la ville fournissoit à chaque chœur trois moutons, un cuisinier, un valet qui portoit les urnes d'eau, des tables, des bancs pour asseoir les convives, la vaisselle, et tout ce qui étoit nécessaire pour le service, à l'exception des ustensiles de cuisine, qui étoient fournies par le chorège. Le repas nocturne qui avoit été fixé par la loi, étoit composé d'un fromage, un phiste, une maze ou gâteau préparé dans des cistes d'airain, que quelques-uns appeloient, à cause de cet usage, *mazonomes* : outre la maze et le fromage, on avoit à manger une fressure avec du sel; c'étoit le prélude du repas. On donnoit ensuite à chacun un coup à boire dans un kottabe (gobelet de terre), et celui qui le présentoit disoit : Que ce repas vous soit agréable et heureux! Ensuite on apportoit à tous en commun du bouillon et de la viande; chacun avoit à sa disposition des viandes de deux espèces dans tous les repas religieux, et surtout dans ceux que l'on appeloit *mazoones*, nom que l'on donnoit aux assemblées dionysiaques. On regardoit comme une preuve de force et de constance de la part des

jeunes gens, de manger beaucoup de bouillon, de pain et de maze, tandis que l'on apportoit de la viande sur la table. Après le festin, les Phigaliens faisoient des libations aux dieux, mais sans se laver les mains, ils se les essuyoient avec des boulettes de pain, et chacun les emportoit chez soi. Après les libations on chantoit un pæan en l'honneur des dieux.

Théopompe, dans la 46e de ses Philippiques, dit que les Arcadiens maîtres et esclaves mangeoient ensemble les jours de repas publics. On ne dressoit pour tout le monde qu'une seule table; on servoit le manger en commun, on versoit aussi à boire dans le même vaisseau, et du même vin [1]. Dans cette même ville de Phigalie, Bacchus avoit un temple sous le nom d'Acrotophore; le bas de la statue étoit tellement couvert de lierre et de lauriers, qu'on ne pouvoit le voir : les parties qui se voyoient étoient enluminées de vermillon [2]. Le mot *acrotophore*, d'après la définition de Varron, signifie proprement du vin pur. [3]

Bacchus avoit un temple à sept stades du bourg de Mélangée, où les Arcadiens célébroient les Orgies. [4]

A Cynéthéum, où il y avoit un temple de Bacchus, les habitans célébroient la fête du dieu au milieu de

(1) Athen., lib. IV, cap. 13.=(2) Pausan., lib. VIII, cap. 39.=(3) *Ea minus sumptuosa vinea, quæ sine jugo ministrat* Ἀκρατόφορον οἶνον, id est, *vinum purum*. (Varr., *de Re rusticâ*.)=(4) Pausanias, lib. VIII, cap. 6.

l'hiver; les hommes se frottoient de graisse, puis ils venoient prendre au milieu du troupeau, le taureau qu'ils croyoient devoir être le plus agréable au dieu, et ils l'apportoient jusque dans le temple, où ils le sacrifioient. (1)

La ville d'Aléa avoit trois temples considérables, celui de Diane Ephésienne, celui de Minerve Aléa, et celui de Bacchus, dans lequel on voyoit une statue de ce dieu. On y célébroit une fête de Bacchus qu'on appeloit *Skiéria*, c'est-à-dire, *ombre*, parce que la statue du dieu étoit portée dans une espèce de tabernacle, qui la tenoit à couvert du soleil. Elle se célébroit tous les ans, et depuis un oracle de Delphes, une des coutumes de ce culte étoit de fustiger les femmes sur l'autel du dieu, comme on fustigeoit de jeunes enfans sur l'autel de Diane Orthia à Sparte. (2)

On célébroit encore les mystères de Bacchus, près la fontaine de Méliastes, située à une distance de sept stades de Mantinée, d'où le dieu eut le surnom de Méliastès.

Pausanias dans ses Arcadiques, donne à Bacchus les noms de Politès et d'Axitès. Il raconte que Hæreus, fils de Lycaon, fonda en Arcadie, sur la rive droite de l'Alphée, une ville qu'il appela Hérée de son nom : il y avoit deux temples de Bacchus, l'un sous le nom de Politès, et l'autre sous celui d'Axitès.

(1) Pausanias, lib. VIII, cap. 6. = (2) Pausan., lib. VIII, cap. 23.

On y trouvoit un sanctuaire, dans lequel on s'assembloit pour célébrer les Orgies de ce dieu. Pan y avoit aussi son temple.

A Mégalopolis on voyoit une statue de Bacchus, chaussée du cothurne, il tenoit une coupe d'une main et de l'autre un thyrse, sur lequel étoit perché un aigle. Près du théâtre étoit une fontaine consacrée à ce dieu: il y avoit aussi un temple.

Bacchus étoit très honoré en Achaïe. A Patras, il y avoit un temple de Bacchus Calydonien, ainsi appelé parce que la statue du dieu y avoit été apportée de Calydon [1], comme nous le verrons à l'article Etolie.

A Egium, Bacchus avoit un temple près du théâtre; il étoit représenté sans barbe [2]. Il avoit un temple à Phellore, sa statue avoit le visage peint de vermillon [3]. Il nous reste des médailles de la ville de Phénée, sur lesquelles on voit Bacchus assis, portant un thyrse et un cantharus, et ayant un tigre à ses pieds.

Nous avons déjà parlé du culte de Bacchus Lamptérius à Pallène, où les rites du Bacchus des mystères étoient réunis à ceux du dieu du vin. Le Tyrban étoit une fête de Bacchus chez les Achéens: ils sacrifioient à Bacchus et à Pan sur une montagne située vers l'embouchure de l'Erasinus.

On voyoit à Corinthe sur la place publique, deux

(1) Pausanias, lib. VII, cap. 21. = (2) *Ibid.*, cap. 23. = (3) *Ibid.*, cap. 26.

statues de Bacchus, faites en bois, dorées en entier à l'exception du visage qui étoit enluminé de vermillon. Voici la tradition sur ces deux statues: Penthée, après beaucoup d'outrages faits à Bacchus, eut l'audace d'aller, sur le Cithéron, épier la conduite des femmes qui célébroient les orgies. Il monta sur un arbre pour voir ce qu'elles faisoient : les femmes, l'ayant aperçu, l'arrachèrent, le déchirèrent tout vivant, et emportèrent chacune un morceau de son corps. La Pythie, ajoutent les Corinthiens, leur ordonna dans la suite de chercher cet arbre, et de lui rendre les honneurs divins; c'est par cette raison qu'ils en firent ces deux statues. (1)

A Sicyone, après le théâtre venoit le temple de Bacchus : la statue du dieu étoit en or et en ivoire, et près de lui étoient des Bacchantes en marbre blanc. Les Sicyoniens avoient d'autres statues qu'ils tenoient cachées, et qu'ils portoient une fois par an, durant la nuit, d'un endroit nommé *comesterium* au temple de Bacchus; ils les accompagnoient avec des torches allumées, et en chantant des hymnes en usage dans le pays. La marche étoit ouverte par ce qu'ils nommoient Bacchius, statue jadis érigée par Androdamas, fils de Phlias, lequel Phlias passoit pour fils de Bacchus. On portoit ensuite la statue de Bacchus Lysius, que le Thébain Phanès apporta de Thèbes par les ordres de la Pythie (2). Nous avons encore des mé-

(1) Pausan., *Corinth.*, lib. II, cap. 7. = (2) Pausan., lib. II cap. 2.

dailles de Sicyone, qui représentent Bacchus debout avec le thyrse et le cantharus.

Polybe, déplorant la prise de Corinthe, ajoute au récit des autres malheurs de cette ville, le mépris du soldat pour les ouvrages de l'art, et pour les monumens publics. Présent à cette catastrophe, il dit avoir vu des tableaux jetés à terre, sur lesquels les soldats jouoient aux dés. Parmi ces tableaux, il nomme celui de Bacchus, peint par Aristide, qui, à ce qu'on prétend, avoit donné lieu à ce proverbe: *Ce n'est rien en comparaison du Bacchus d'Aristide.* Strabon dit avoir vu ce tableau placé dans le temple de Cérès à Rome, ouvrage d'une rare beauté, qui a péri depuis, dans l'incendie de ce temple. (1)

Suivant une tradition des Eléens, Physcoa fille de la Basse-Elide, et de la tribu d'Orthia, fut aimée de Bacchus dont elle eut un fils qu'on appela Narcée. Ce fils devenu grand, fit la guerre à ses voisins, devint fort puissant et bâtit un temple à Minerve, sous le nom de Minerve Narcéa. Il institua le premier des sacrifices à Bacchus : en l'honneur de Physcoa, il institua le chœur de musique qui portoit son nom, et lui fit rendre plusieurs autres hommages. Les seize matrones qui présidoient aux jeux célébrés

(1) Strab., lib. VIII, cap. 7, § 7. — Par vous, descendans d'Alétès (Corinthiens), aux fêtes de Bacchus, se montrèrent dans tout leur éclat ces dithyrambes, que les Grâces se plurent à embellir. (Pindar., *Olymp.*, XIII, v. 25.)

tous les cinq ans dans l'Elide en l'honneur de Junon, étoient chargées de l'entretien de ce chœur de musique, ainsi que de celui appelé le chœur d'Hippodamie. (1)

A Olympie on voyoit auprès du bois sacré de Pélops, Bacchus et les Grâces, qui avoient leur autel en commun, dans le voisinage de celui des Muses et des Nymphes. On le voyoit dans la même ville, à côté d'Apollon Pythien : on y voyoit Mercure portant Bacchus.

Le célèbre coffre de bois de cèdre, un des plus beaux ornemens du temple de Junon à Olympie, représentoit toutes sortes de figures; les unes en or, les autres en ivoire, celles-ci gravées sur le cèdre même. Parmi ces figures l'on distinguoit Bacchus, couché tout de son long dans une grotte; il étoit barbu, il tenoit une coupe d'or à la main, une longue tunique lui descendoit jusqu'aux talons; des ceps de vigne, des pommiers et des grenadiers, tapissoient l'entrée de la grotte. (2)

Dans l'Altis il y avoit une statue de Bacchus (3). Près la rivière de Leucyanias, qui descend du mont Pholoé et qui se jette dans l'Alphée, il y avoit un temple de Bacchus, surnommé Leucyanite. (4)

A Elis, entre la place publique et le temple de Diane, étoit un vieux théâtre, et un peu plus loin le temple de Bacchus avec une statue du dieu, faite

(1) Pausanias, lib. V, cap. 16. = (2) *Ibid.*, cap. 17, 19. = (3) *Ibid.*, cap. 26. = (4) *Ibid.*, lib. VI, cap. 21.

par Praxitèle. Les Eléens avoient une dévotion particulière à Bacchus; ils disoient que le jour de sa fête appelée Thyia, il daignoit les honorer de sa présence, et se trouver dans le lieu où elle se célébroit, à huit stades d'Elis. Les prêtres du dieu apportoient trois bouteilles vuides dans sa chapelle, et les y laissoient en présence de tous ceux qui y étoient, Eléens ou autres; ils fermoient la porte de la chapelle, et mettoient leur cachet sur la serrure : il étoit permis à chacun d'y mettre le sien. Le lendemain on revenoit, on reconnoissoit son cachet; on entroit et l'on trouvoit les trois bouteilles pleines de vin. [1]

En allant de Pylos à Cyparissie, on trouvoit au sortir de la ville et près de la mer, une fontaine que Bacchus, dit-on, fit jaillir en frappant de son thyrse contre terre. On l'appeloit la fontaine de Bacchus [2]. Nous avons encore des médailles de Cyparissie, où l'on voit Bacchus avec le thyrse et un vase à boire.

Le culte de Bacchus avoit aussi été établi en Messénie. Suivant une tradition des Messéniens, le mont Evan qui étoit dans le voisinage de la ville d'Ithome, fut ainsi nommé du mot *évoé*, cri des Bacchantes, parce que, disent-ils, Bacchus et les femmes de sa suite jetèrent ce cri, lorsqu'ils vinrent pour la première fois dans ce pays. [3]

La ville de Coroné, autrefois Epéa dans la Mes-

[1] Pausanias, lib. VI, cap. 26. = [2] Pausan., lib. IV, cap. 36. = [3] Pausanias, lib. IV, cap. 31.

sénie, avoit un temple de Bacchus où il y avoit une statue en marbre de cette divinité [1]. Près de là on voyoit le temple de Diane *Mammosa*, et celui d'Ino nourrice de Bacchus; c'étoit en ce lieu qu'elle étoit sortie de la mer, déjà reconnue déesse, et décorée du nom de Leucothoé.

Le culte de Bacchus étoit très répandu dans la Laconie.

Vis-à-vis la place de Sparte, où l'on vendoit de menues marchandises, il y avoit un endroit nommé Colona, et un temple de Bacchus Colonate; vers ce temple une enceinte étoit consacrée au héros qui servit de guide à Bacchus, lorsqu'il vint à Sparte: les Dionysiades et les Leucippides sacrifioient à ce héros, avant de sacrifier au dieu lui-même. Onze autres femmes nommées de même les Dionysiades, y disputoient le prix de la course, ainsi que l'avoit prescrit l'oracle de Delphes [2]: Hésychius prétend qu'elles devoient être vierges.

Sur le trône d'Apollon Amycléen l'on voyoit Bacchus et Sémélé debout, près de Jupiter et de Mercure, qui conversoient ensemble [3]; Ino étoit à côté de Sémélé; Bacchus étoit, avec Apollon, la divinité la plus honorée à Amyclée: les Amycléens lui donnoient le nom de Ptilas (les Doriens disent

(1) Pausan., lib. IV, cap. 4. = (2) Pausan., lib. III, cap. 13. — *Ibid.*, cap. 19.

(3) *Quæ antiquissima, sunt apud Græcos, cum Minervæ poliadis, tum Apollonis delii, item Bacchi amyclæi.* (Philostrat., lib. III, cap. 3.

ptila, au lieu de *ptéra*, ailes). Ils donnoient ce nom à Bacchus, parce que le vin élève l'homme, et rend son esprit plus léger, de même que les ailes élèvent les oiseaux dans les airs.

A Gythium, sur la place publique, il y avoit une statue de Bacchus près de celles d'Apollon et d'Hercule, que les habitans regardoient comme les fondateurs de leur ville [1]. Goltzius (in Thes. p. 216) donne une médaille de Gythium, où l'on voit d'un côté une tête de Bacchus, couronnée de lierre, et de l'autre une Victoire placée sur la proue d'un vaisseau avec une couronne. La statue de Bacchus se voyoit encore à Las, à 40 stades de Gythium.

Au-dessus du Migonium, canton de la Laconie situé sur le bord de la mer, vis-à-vis l'île Cranaé, s'élevoit le mont Larysium, qui étoit consacré à Bacchus. La fête de ce dieu y étoit célébrée au commencement du printemps : on racontoit différentes particularités de cette fête, et entr'autres qu'il s'y trouvoit du raisin mûr. [2]

Les habitans de Brasies, la dernière ville des Eleuthérolacons sur le bord de la mer, prétendoient, contre la tradition de tous les autres Grecs, que Cadmus, ayant découvert que Sémélé avoit eu Bacchus de Jupiter, enferma la mère et l'enfant dans un coffre, et les jeta dans les flots; que ce coffre échoua sur leurs côtes; que trouvant Sémélé déjà morte, ils lui firent des funérailles magnifiques, et

[1] Pausanias, lib. III, cap. 21. = [2] *Ibid.*, cap. 22.

prirent soin de l'éducation de Bacchus : ce fut alors, continuoient-ils, que leur ville nommée auparavant Oréates, prit le nom de Brasies, à l'occasion même de cet événement. Et en effet le terme *ecbebrasthai* s'emploie pour dire qu'un objet a été jeté par les flots sur le rivage. Les Brasiates ajoutoient qu'Ino, alors errante et sans asile, étant venue dans leur pays, voulut bien être la nourrice de Bacchus. Ils montroient l'antre où elle le nourrit, et ils donnoient à la plaine le nom de Jardin de Bacchus [1]. Sur le mont Ilium il y avoit un temple de Bacchus.

Lycurgue, d'après l'ordre de l'oracle de Delphes, avoit divisé Sparte en six tribus ; la troisième tribu étoit celle des Limnates. Cette dénomination tiroit son origine d'une certaine partie de la ville qu'on appeloit *limnæ*, marais, partie d'eau stagnante, comme à Athènes. Cette partie fut dans la suite desséchée, et on y bâtit un temple à Bacchus. [2]

A Brysée, ville située au pied du mont Taygète, il y avoit un temple et des statues de Bacchus : une de ces statues étoit en plein air ; quant à celle qui étoit renfermée dans le temple, les femmes seules avoient la permission de la voir, parce qu'elles seules pouvoient célébrer les mystères. Homère fait mention de Brysée [3]. Il ne faut pas confondre Brasies dont nous venons de parler, avec cette ville de Brysée.

La ville d'Alagonie que l'on comptoit parmi celles

(1) Pausanias, lib. III, cap. 24. = (2) Cragius, lib. I, cap. 6. = (3) *Iliad.* B.

des Eleuthérolacons, avoit de remarquable le temple de Bacchus et celui de Diane.

Les Lacédémoniens adoroient encore Bacchus, sous le nom de *Sycitès*, *Figulneus*, parce qu'il avoit trouvé et cultivé le figuier (1). Nous avons déjà vu une tradition d'après laquelle la semence du figuier avoit été donnée par Cérès à Phytalus, comme récompense de l'hospitalité que la déesse en avoit reçue. Mais Cérès et Bacchus sont ici la même divinité; c'est le principe ou l'agent de la reproduction. Comme inventeur du figuier, Bacchus étoit encore appelé *Milichius*, parce que cet arbre est appelé *milicha*. Nous devons remarquer néanmoins que les anciens écrivains appeloient les dieux *Milichii*, lorsqu'ils vouloient exprimer leur douceur et leur bonté: *Milichii*, id est, *Blandi*, *Placidi*, *Mites*, *Jucundi*, *Mansueti*, *Clementes*, *Placabiles*. Les habitans de Naxos faisoient les statues de Bacchus tantôt de bois de vigne, tantôt de bois de figuier. En général, les anciens avoient toujours quelque motif pour employer dans la composition de leurs statues, une matière plutôt qu'une autre : par exemple lorsqu'ils vouloient faire la statue du dieu du vin, ils employoient le bois de vigne; lorsqu'ils vouloient représenter l'emblême de toute autre production, ils en employoient le bois. Il paroît que le bois de figuier étoit en général employé pour représenter les divinités comme symboles de la force reproductive de la nature; car

(1) Athen., lib. IV, cap. 5.

la statue de Priape étoit en général faite de bois de figuier, ainsi que les Phalles. C'est ainsi qu'on avoit égard, dans la structure des temples, à la nature et aux fonctions des dieux, pour lesquels ils étoient élevés. Suivant Vitruve, les temples de Jupiter Tonnant, du Ciel, du Soleil, de la Lune, devoient être découverts. On observoit cette même convenance dans les ordres d'architecture : les temples de Minerve, de Mars et d'Hercule devoient être d'ordre dorique, dont la majesté convenoit à la force de ces divinités. On employoit pour ceux de Vénus, de Flore, de Proserpine et des Nymphes, l'ordre corinthien. L'agrément des feuillages, des fleurs et des volutes, étoit en harmonie avec la beauté tendre et délicate de ces déesses. L'ordre ionique qui tenoit le milieu entre la sévérité du dorique et la délicatesse du corinthien, étoit employé dans les temples de Junon, de Diane et de Bacchus, en qui il y avoit un mélange d'agrément et de majesté. Tous les ornemens d'architecture de ces temples faisoient aussi connoître la divinité qui y présidoit.

Les Lacédémoniens adoroient encore Bacchus sous le nom de Euyalius, qui étoit le surnom de Mars. Ils le représentoient alors armé d'un javelot: Macrobe a traité, dans le 19e chapitre de ses Saturnales, de l'identité de Bacchus et de Mars. En même temps que Bacchus tient ce javelot, il a un thyrse qui n'est aussi qu'un petit javelot caché par le lierre : ce qui montre, dit Macrobe, que l'impétuosité des guerriers doit avoir un frein; car le lierre

a la propriété de calmer la chaleur du vin, qui souvent pousse les hommes à la fureur. Ces deux effets étant les mêmes, on a voulu que Mars et Bacchus fussent la même divinité. Les Romains leur donnoient une dénomination commune, celle de *Pater*, *Liber Pater*, et *Mars Pitrès*, *Mars Pater*. Bacchus étoit le dieu de la guerre, puisqu'il fut le premier qui reçut les honneurs du triomphe: Macrobe s'attache ensuite à prouver que Mars est le même que le Soleil, et conséquemment Bacchus.

II. *Culte de Bacchus dans les autres parties du continent de la Grèce.*

Nous avons déjà parlé du culte de Bacchus dans l'Etolie, à l'occasion de Bacchus Œsymnète, de Bacchus Messateus, Antheus, Aræus.

Le culte de Bacchus étoit en grand honneur à Calydon. Œnée roi de Calydon reçut le premier de Bacchus le fruit de la vigne. Voici quelques traditions sur le culte de Bacchus dans cette partie de la Grèce. [1]

Hécatée de Milet, cité par Athénée [2], dit que Oresthée fils de Deucalion étant venu s'établir dans l'Etolie, sa chienne y accoucha d'un tronçon de bois : il le fit enterrer, et ce tronçon produisit un cep de vigne chargé de raisins. En mémoire de cet événement, il nomma le fils qu'il eut ensuite, Phytius (planteur). Phytius fut père d'Œnée, qui

[1] Apollodor., lib. I, cap. 8. = [2] Hécat., lib. II, cap. 28.

fut ainsi appelé, parce que les Grecs nommoient alors la vigne *oiné*, οἴνη. Suivant une autre tradition rapportée par Servius [1], OEnée roi d'Etolie, avoit un berger nommé Staphylus. Ce berger s'étant aperçu qu'une de ses chèvres s'écartoit du reste du troupeau pour paître, et qu'elle devenoit de jour en jour plus grasse, la suivit : ayant vu qu'elle mangeoit du raisin, il en goûta lui-même. Il trouva ce fruit si agréable, qu'il en porta à son maître; OEnée en exprima le jus, et en fit une liqueur qu'il appela *oinos*, et par reconnoissance pour le Berger, il donna au fruit le nom de *staphylé*. Voici le récit d'Hygin : Bacchus étant venu chez OEnée, devint amoureux d'Althée sa femme. OEnée s'en étant aperçu, feignit d'être obligé de s'absenter pour un sacrifice, et les laissa seuls. Bacchus eut d'Althée une fille nommée Déjanire. Pour récompenser OEnée de sa complaisance, il lui apprit à cultiver la vigne, et donna son nom au vin. [2]

Nicandre de Colophon, cité par Athénée, dit que οἶνος, mot qui signifie vin, est venu d'OEnée : *OEnée ayant exprimé du jus de raisin dans des vases amples, donna son nom au vin.*

(1) Servius, lib. I, v. 9.

(2) Silène (Scèn. I, du *Cyclope* d'Euripide.), apercevant ses fils qui revenoient en dansant avec les troupeaux de Polyphème, s'écrie : Hélas! pourquoi ces danses légères? croyez-vous donc aller au son des instrumens, comme autrefois, accompagner Bacchus dans ses expéditions amoureuses, dans la maison d'Althée?

Les habitans de Naupacte célébroient les Dionysiaques. [1]

Dans la Thessalie on célébroit les fêtes de Bacchus au pied d'une montagne nommée *Drios*, qui étoit située dans l'Achaïe Phtiotide [2]. Le territoire de Lamia, ville de la Phtiotide, étoit très fertile en vin; il étoit consacré à Bacchus [3]. Nous avons encore des médailles de cette ville, avec une tête de Bacchus, ceinte d'une couronne de lierre, et au revers le Cantharus: les Fables des Titans qui jouent un si grand rôle dans l'Histoire de Bacchus, appartiennent à la Thessalie. C'est le mont Olympe, situé sur les contrées de la Thessalie et de la Macédoine, dont on a fait le théâtre de leurs exploits.

Nous avons déjà parlé du culte et des fêtes de Bacchus dans la Macédoine et dans la Thrace. Nous avons vu avec quelle ardeur Olympias célébroit les rites de ce dieu. Athénée cite une lettre de cette princesse à Alexandre, qui lui avoit demandé un homme expert dans les sacrifices: « Reçois de ta mère Pilé-
« gnas, reçois-le bien; car il sait tous les rites des sa-
« crifices de tes ancêtres, ceux des Orgies et des fêtes
« de Bacchus [4]. » Il paroît néanmoins que le culte de Bacchus fut négligé en Macédoine dès le temps d'Alexandre, et qu'il le fut par Alexandre lui-même;

(1) Suidas, v. *Dionysia*. = (2) Diod. Sic., lib. V, cap. 31. = (3) Plin., *Hist. Nat.*, lib. IV, sect. 14. = (4) Athen., lib. XIV cap. 22.

car Arrien [1], racontant le meurtre de Clitus, dit qu'il arriva le jour consacré par les Macédoniens aux fêtes de Bacchus, qu'Alexandre avoit coutume de célébrer tous les ans; mais négligeant le culte de Bacchus, il avoit consacré ce jour aux Dioscures. Après le meurtre de Clitus, les prêtres répandirent qu'il falloit ici reconnoître le courroux de Bacchus, indigné de ce qu'Alexandre eût négligé son culte. Trop heureux de pouvoir rejeter son crime sur la colère céleste, Alexandre sacrifia à Bacchus. L'on remarque aussi que les monumens anciens, consacrés à Bacchus, sont rares pour la Macédoine, tandis qu'ils sont très nombreux pour les autres parties de la Grèce. Cependant Alexandre faisoit célébrer les Dionysiaques, comme nous l'avons vu, probablement à cause de la pompe des jeux Scéniques. [2]

Bacchus avoit un temple à Aphyte. Ce temple fut visité par Agésipolis, roi de Sparte, lors de ses expéditions contre Olynthe et Torone. Dans les grandes chaleurs de l'été, une fièvre brûlante le saisit; il voulut revoir les bocages touffus et les eaux fraîches et limpides du temple de Bacchus. Il y fut porté encore vivant; mais le septième jour de sa fièvre il mourut hors du temple. [3]

(1) Arrian., *Expedit. Alexand.*, lib. IV, cap. 8, p. 161.

(2) Ce prince, ou selon d'autres Python de Catane, fit célébrer ces fêtes sur le bord de l'Hydaspe. On représenta la pièce satyrique ayant pour titre l'*Agen*, qui avoit été composée pour cette fête. (Athen., lib. XIII, cap. 7.)

(3) Xénoph., *Hist. Græc.*, lib. V, cap. 3.

Bacchus étoit surtout honoré dans la Thrace. Les montagnes de ce pays étoient toutes couvertes de lierre; c'est peut-être la véritable origine de l'usage où l'on étoit de représenter Bacchus et les Bacchantes avec des couronnes de lierre. Suivant Pisander, cité par Suidas, les Agathyrsi, peuple qui habitoit l'intérieur du mont Hæmus, avoient été appelés de ce nom, des thyrses de Bacchus. (1)

Dionysiopolis, ville placée par Pline dans la partie de la Thrace que baignoit le Pont Euxin, étoit appelée autrefois Cruni, ou la Fontaine. Elle prit ensuite le nom de Dionysiopolis, parce que la statue de Bacchus y fut apportée par mer, et que son culte s'y établit. Maronée, ville de la Thrace maritime, fut surtout célèbre par ses vins dès la plus haute antiquité. Nous avons vu que les mythologues tiroient l'étymologie de son nom, de Maron, compagnon de Bacchus. Non-seulement ils adoroient Bacchus, mais ils adoroient encore Vénus, comme épouse de ce dieu, ainsi que le prouve une ancienne inscription rapportée par Gruter (2). Ils adoroient encore Bacchus sous la dénomination de Bacchus Soter. Nous avons plusieurs médailles de Maronée, ainsi que de la ville d'Adrianopolis dans la Thrace, qui représentent Bacchus debout avec un thyrse et un vase à boire. Il est de même représenté sur celles de Philopopolis.

Bacchus étoit adoré à Périnthe ou Héraclée, dont

(1) Suidas, v. *Agathyrsi*. — (2) Gruter, p. 69.

les médailles le représentent debout avec le thyrse et le cantharus.

Dans l'intérieur de la Thrace s'élevoient l'Hæmus, le Rhodope et l'Orbélos, montagnes célèbres par les fêtes de Bacchus. (1)

Il y avoit entre la partie de la Macédoine, qui touche aux frontières de la Thrace et Pallène, un promontoire appelé *Gigonida*. Artémidore et Etienne de Byzance disent qu'il y eut une ville de ce nom sur ce promontoire. Hérodote (2) et Thucydide (3) placent la ville de Gigone sur les frontières de la Macédoine et de la Thrace, non loin de Potidée. Ce promontoire et cette ville furent ainsi appelés, non du roi Gigon vaincu par Bacchus, comme le prétend Etienne de Byzance, mais de Bacchus lui-même, qui étoit surnommé Gigon et qui étoit adoré en ces lieux.

Les Thraces avoient trois divinités: Mars dieu de la guerre, Bacchus dieu du vin, et Diane déesse de la chasse. Les rois y joignoient Mercure qui présidoit à leurs conseils, qui étoit le principal objet de leur culte, et dont ils se disoient descendus. (4)

Les poètes ont donné à Bacchus le nom d'*Edonius*, des Edoniens, peuple de la Thrace; et les Bacchantes portoient le nom d'*Edonides* ou d'*Œdonæ*. (5)

(1) Pomp. Mela, lib. II, cap. 2. = (2) Herod., lib. VII, cap. 123 = (3) Thucyd., lib. I, p. 140. = (4) Herod., lib. V, cap. 7.

(5) *Non ego sanius bacchabor Edonis.* (Horat., *Carm.* II.)

Darius étant sur le point de faire son expédition dans la Scythie, fit ériger sur les bords du Bosphore, deux colonnes de pierre blanche ; il fit graver sur l'une en caractères assyriens, et sur l'autre en lettres grecques, les noms de toutes les nations qu'il avoit à sa suite. Depuis cette expédition des Perses, les Byzantins ont transporté ces deux colonnes dans leur ville, et les ont fait servir à l'autel de Diane Orthosiène, excepté une seule pierre qu'on a laissée auprès du temple de Bacchus à Byzance. Byzance avoit un temple de Bacchus, comme le prouve ce fait rapporté par Hérodote [1]. Du reste cette ville avoit tous les symboles de l'abondance qu'elle devoit à son heureuse position, à la bonté de son sol, à son commerce et à sa navigation, comme le prouvent les médailles de Byzance, où l'on voit les figures d'Apollon, de Diane, de la Fortune, de Cérès, les attributs de Cérès et de Bacchus, des Bacchantes, des branches de vignes, des cornes d'abondance, des épis de froment, Neptune, son trident, des vaisseaux, des agrès de vaisseaux, des proues, des dauphins, des victoires, Pallas, Mercure, des Caducées.

Il y avoit chez les Budins, nation scythe, une ville de Gélonus qui avoit des temples consacrés aux dieux de la Grèce. Ces temples étoient bâtis à la manière des Grecs, et ornés de statues, d'autels et de chapelles de bois. Tous les trois ans les Gélons célébroient les fêtes de Bacchus; aussi étoient-ils Grecs

(1) Herod., lib. IV, cap. 87.

d'origine. Chassés des villes grecques du Pont-Euxin, ils s'établirent dans le pays des Budins : leur langue étoit un mélange de grec et de Scythe. (1)

Il existoit au pied du mont Hæmus dans la Thrace, un bois avec un temple qui avoit été consacré de tout temps à Bacchus. On raconte qu'Alexandre, après s'être ouvert le passage du mont Hæmus, et après avoir pénétré dans la Thrace, voulut y sacrifier à Bacchus à la manière des barbares : comme il jetoit du vin dans le feu, la flamme fut si forte qu'elle passa le faîte du temple, et s'éleva dans les airs ; ce qui fut regardé comme un présage que la gloire d'Alexandre n'auroit d'autres bornes que les cieux. (2)

§ III. *Culte de Bacchus dans les îles de la Grèce.*

Si du continent nous passons aux îles de la Grèce, Naxos se présente d'abord comme celle où le culte qu'elle rendoit à Bacchus étoit le plus célèbre. Les habitans de Naxos prétendoient que ce dieu avoit été toujours chez eux (3) ; que leur île lui avoit été toujours chère : c'est pourquoi on l'a appelée Dionysiade. Quelques-uns font même dériver le nom de Dionysius de Dia, ancien nom de l'île de Naxos, qui fut consacrée à Bacchus après son mariage avec Ariadne : ils

(1) Herod., lib. VI, cap. 87. = (2) Quint. Curt., lib. I, cap. 11. = (3) *Naxon, ait Liber, cursus advertite vestros :*
Illa mihi domus est, vobis erit hospita tellus. (Ovid., *Met.*, lib. III.)

racontent que Sémélé ayant été consumée par la foudre, Jupiter sauva son fruit en l'enfermant dans sa cuisse; que le terme de sa naissance étant arrivé, il choisit Naxos pour cacher cet enfant à Junon, et qu'il en confia le soin à trois nymphes de cette île, Philis, Coronis et Cléide. Ces peuples se vantent d'avoir été récompensés de l'éducation qu'ils ont donnée à Bacchus, par la longue félicité de leur île; ils donnent même l'excellence de leur vin comme une preuve évidente de la reconnoissance et de la faveur de Bacchus [1]. Les Naxiens adoroient aussi Bacchus sous le nom de *Milichius*, parce qu'il leur avoit fait connoître le figuier: la tête de Bacchus des mystères étoit de figuier, au lieu que la tête de Bacchus dieu du vin étoit de bois de vigne. [2]

L'île de Naxos a été, comme on le sait, le théâtre de l'histoire de Bacchus et d'Ariadne abandonnée par Thésée: cette fable est trop connue pour que nous ne soyons pas dispensés de la rapporter. Hésiode parle d'Ariadne en ces termes: « Bacchus à la cheve-
» lure d'or fut uni à la belle Ariadne que Jupiter
» rendit immortelle, et qu'il exempta des rides

(1) Diod. Sic., lib. IV, § 31. — Suivant une fable des Grecs, rapportée par Asclépiade, les femmes de Naxos accouchoient au bout de huit mois. Junon, suivant les uns, après s'être réconciliée avec Bacchus, leur fit ce don; mais le plus grand nombre croyoit que c'étoit parce que Bacchus étoit né dans le huitième mois. Ils disoient encore que dans cette île il y avoit une fontaine qui donnoit un vin très agréable. (Steph. Byz., v. Νάξος. — Suidas, v. *Naxos*. = (2) Athen., lib. III, cap. 5.

» de la vieillesse [1]. » Tous les poètes qui l'ont suivi se sont emparés de cette fable, et l'ont augmentée de mille manières. Outre cette fable, on a débité sur Thésée, Bacchus et Ariadne, une foule de traditions contradictoires : suivant une de ces traditions, Ariadne, que Thésée avoit sacrifiée à une nouvelle passion [2], fut conduite par des matelots dans l'île de Naxos, où elle épousa Onarus, prêtre de Bacchus. Quelques écrivains de Naxos ont suivi une autre tradition : il y a eu, suivant eux, deux Minos et deux Ariadnes, l'une épousa Bacchus dans leur île et fut mère de Staphylus; l'autre, moins ancienne, fut enlevée par Thésée qui l'abandonna; elle aborda à Naxos où elle mourut. Les fêtes qui se célébroient en l'honneur de la première étoient accompagnées de jeux et de réjouissances; les fêtes de l'autre étoient de deuil et de tristesse [3]. Nous ne croyons pas devoir rapporter les nombreuses traditions sur la couronne d'Ariadne, qui lui avoit été donnée par Thésée et qui fut placée parmi les astres, dans lesquelles traditions Bacchus joue presque toujours un rôle. Nous ne parlerons pas davantage de l'histoire de Glaucus; de celle de Psalacantha, nymphe de l'île d'Icaros; des enfans que Bacchus eut d'Ariadne; de cette autre tradition d'après laquelle Ariadne ne fut pas abandonnée par Thésée, mais enlevée par Bacchus, en pleine mer,

(1) Hésiod., *Theog.*, v. 949. = (2) *Gravis enim eum vexabat amor Panopeidos Ægles.* (Hésiod., *Theogon.*, v. 949.)

(3) Plut., *Vit. Thes.*, cap. 18.

des bras de Thésée, qui fut obligé de céder aux forces supérieures de Bacchus; du songe de Thésée, où Bacchus lui ordonna d'abandonner Ariadne, et où il fut obligé de céder à l'ordre et aux menaces du dieu; nous ne nous arrêterons pas au naufrage de Thésée et d'Ariadne sur les côtes de l'île de Chypre, à la mort et à la sépulture d'Ariadne dans cette île, aux cérémonies sacrées qui y furent instituées en son honneur, et qui y étoient célébrées le deuxième jour du mois de Gorpiœus, fable qui fut ensuite transportée dans l'Argolide où nous avons vu le tombeau d'Ariadne; toutes ces variétés sont dues à l'imagination des poètes et des mythologues, et sont fort étrangères au culte de Bacchus.

Nous avons des médailles de l'île de Naxos qui représentent Bacchus avec des vêtemens de femme, le thyrse et un vase à boire.

Il y avoit près de Rhodes une petite île appelée *Dionysia* dans laquelle Bacchus transporta, dit-on, Ariadne depuis Naxos, lorsqu'elle étoit poursuivie par son père Minos. (1)

Le temple de Bacchus dans la ville de Rhodes étoit célèbre. Il étoit situé dans la partie basse de la ville; car, dans l'une des trois inondations dont parle Diodore de Sicile (2), les eaux, suivant cet historien, remplirent toute la partie basse de la ville, d'autant plus que l'hiver étant passé, on ne s'étoit pas

(1) Steph. Byz., v. *Donysia*. = (2) Diod Sic., lib. XIX, § 45

pressé pour la réparation des canaux qui devoient porter les eaux hors de l'enceinte des murs ; aussi la place appelée le *deigma* et le temple de Bacchus furent bientôt inabordables. La ville de Rhodes étoit décorée d'un grand nombre de monumens dont on voyoit la plus grande partie dans le temple de Bacchus et dans le gymnase [1]. Lucien parlant de Rhodes dans le livre des Amours, dit : « Me prome-» nant sous les portiques du temple de Bacchus, je » jouissois d'un plaisir inexprimable à contempler » les peintures qui les décorent ; elles retraçoient à » mon esprit les fables héroïques. » Ces peintures étoient de Protogène.

Pline parle de trois statuaires dont les ouvrages étoient dans l'île de Rhodes : Boéthus, auteur d'une statue de Minerve à Linde ; Acragas, auteur de statues de Bacchantes et de Centaures, qui étoient dans le temple de Bacchus à Rhodes même, d'une chasse qui avoit une grande réputation ; Mys, auteur d'un Silène et de statues d'Amours, qui étoient dans le même temple de Bacchus. [2]

Les Rhodiens célébroient les Dionysiaques avec une grande pompe, et dans le même esprit qu'à Athènes. Lorsqu'ils se préparèrent au siége fameux qu'ils soutinrent contre Démétrius Poliorcète la 4e année de la 118e olympiade, ils déclarèrent que les enfans, les pères et mères des citoyens morts au service de la patrie, seroient nourris aux dépens du

(1) Strab., lib. XIV, cap. 2, § 4. = (2) Plin., *Hist. natur.*, lib. XXXIII, cap 12.

trésor public; que leurs filles seroient dotées aussi avec les deniers publics, et que leurs fils parvenus à l'âge de porter les armes, recevroient publiquement aux fêtes de Bacchus le présent d'une armure complète.

Théopompe prétend que les habitans de Chio ont les premiers planté et cultivé la vigne, et fait du vin noir; ils l'apprirent d'un des fils de Bacchus et d'Ariadne, Ænopion, qui peupla cette île. Théopompe ajoute que ce furent ces insulaires qui en communiquèrent la culture aux autres hommes [1]. Un habitant de Chio, Dion, passoit pour avoir le premier joué sur la cithare les chants des libations qu'on faisoit aux fêtes de Bacchus. [2]

Le vin de Lesbos étoit célèbre; il a été chanté par tous les poètes. Voici un passage remarquable du poète Alexis cité par Athénée [3] : « Oui, Bacchus » est aimable; il a exempté du tribut les Lesbiens » qui portoient à Athènes leur vin, et il a ordonné » qu'on saisît à son profit, les biens de celui qu'on » surprendroit à faire passer de ce vin dans une » autre ville, ne seroit-ce qu'un verre. »

Non-seulement les vins de Lesbos étoient très bons, mais cette île en produisoit abondamment. Pittacus avoit fait une loi pour contenir les Lesbiens; il avoit ordonné qu'on punît doublement une faute commise dans l'ivresse. [4]

Quelques-uns ont fait dériver Méthymneus, sur-

[1] Athen., lib. I, cap. 20. = [2] Athen., lib. XIV, cap. 9. = [3] *Ibid.*, lib. I, cap. 22. = [4] Plut., *Aristid.*

nom de Bacchus, de Méthymne, ville de Lesbos, fameuse par ses bons vins. Suivant une ancienne tradition de l'île de Lesbos, des pêcheurs de Méthymne ayant jeté leurs filets dans la mer, en retirèrent une tête faite de bois d'olivier; cette tête ressembloit assez à celle d'un dieu, mais d'un dieu étranger qui étoit inconnu aux Méthymnéens. Voulant savoir quel étoit ce dieu, ils envoyèrent consulter la Pythie qui leur ordonna de révérer Bacchus *Cephallen*. Ils firent de cette tête l'objet de leur culte; mais ils en envoyèrent une copie à Delphes, où on l'avoit placée après la statue de Scyllis. (1)

Une médaille de Lesbos nous donne les deux divinités sous la protection desquelles étoit l'île de Lesbos: ce sont Pallas, *Lesbiorum virgo*, et Bacchus avec le cantharus; au milieu est le dieu Terme assis sur la proue d'un vaisseau. Différentes autres médailles de cette île nous donnent Bacchus seul avec une ceinture, un thyrse, un cantharus, et un tigre à ses pieds.

Le vin de Thasos étoit un des plus renommés de toute la Grèce: on possède encore des médailles des Thasiens sur lesquelles Bacchus est représenté couronné de lierre et barbu. Nous avons une médaille de Thasos où l'on voit la figure d'Hercule Tyrien, et au revers, celle de Bacchus avec une couronne de lierre. Goltzius (2) donne Bacchus sculpté avec

(1) Pausan., lib. X, cap. 19. = (2) Goltzius *Inscr. Græc.*, *tab.* XIII.

le cantharus (vase à boire). Les Amphores à pied étoient appelés *Stamnium Thasium*. *Credo si Thasium forte infunderes merum*, a dit Aristophane [1]. Le poète s'exprime ainsi, parce que le vin de Thasos rendoit une odeur suave. On a dit que Staphylus, ami de Bacchus, habitoit l'île; c'est pourquoi elle avoit été favorisée par Bacchus qui avoit rendu son vin excellent. [2]

Bacchus étoit très honoré à Andros : les habitans de cette île prétendoient que, durant les fêtes de Bacchus qui se célébroient tous les ans, le vin couloit de lui-même dans son temple. Pausanias [3] ne parle pas de fontaine, mais Pline dit que Mutianus avoit écrit comme chose dont il étoit persuadé, que dans l'île d'Andros, au temple de Bacchus, il y avoit une fontaine qui, pendant sept jours, avoit toujours le goût du vin; on lui donnoit le nom de Διὸς Θεοδοσία, c'est-à-dire, consacrée au fils de Jupiter; Pline ajoute que ce vin perd son goût et redevient eau si on le transporte ailleurs [4]. Tournefort est allé visiter les ruines de Palléopolis, l'ancienne ville d'Andros, qui étoit fort grande et avantageusement située sur le penchant d'une montagne dominant toute la plage; il en reste encore des quartiers de murailles très solides, surtout dans un endroit remarquable, où probablement étoit la citadelle dont parle Tite-Live [5]. Outre les vieux mar-

(1) Arist., *Plut.* = (2) Suidas, v. Ενέχεις. = (3) Pausan., lib. VI, cap. 26. = (4) Plin., lib. I, cap. 103. — Lib. XXXI, cap. 2. = (5) Tite-Liv., lib. III, cap. 48.

bres renversés dans ces ruines, on y trouve de belles colonnes, des chapiteaux, des bases et quelques inscriptions dont Tournefort déchiffra celle qui étoit la moins effacée; il y est parlé du sénat et du peuple d'Andros, des prêtres de Bacchus; ce qui lui fit conjecturer que cette inscription avoit été placée sur les murailles ou dans l'intérieur du fameux temple de ce dieu. Tournefort n'a pas trouvé la fontaine dont parle Pline, mais il observe qu'elle a pu se perdre dans les ruines d'Andros.

A Egine, il avoit un temple où il étoit représenté avec une barbe; la statue du dieu étoit vêtue. (1)

Le vin de Chypre a été célèbre dans tous les temps. Platon fait mention dans son Adonis d'un oracle rendu à Cyniras au sujet d'Adonis son fils: « O Cyniras, roi des Cypriotes! il t'est né un fils » qui est à la vérité le plus beau et le plus admi- » rable de tous les hommes, mais il sera possédé de » deux démons. » L'auteur entend Vénus et Bacchus; car, dit-il, l'un et l'autre ont aimé Adonis. (2)

A Julis, patrie de Simonide, dans l'île de Céos, on célébroit en l'honneur de Bacchus une fête dans laquelle on lui immoloit un bœuf. C'étoit un jeune homme qui devoit le frapper avec une hache. (3)

Le culte de Bacchus étoit aussi en grand honneur à Samos. On raconte que Bacchus fit la guerre aux Amazones; poursuivies par lui, elles s'enfuirent

(1) Pausan., lib. II, cap. 29, 30. = (2) Athen., lib. X, cap. 21. = (3) Athen., lib. X, cap. 22.

d'Ephèse dans l'île de Samos. Bacchus ayant construit une flotte, passa le détroit, leur livra bataille, et en fit périr un si grand nombre, qu'on nommoit *Panema* (tout de sang) le lieu où s'étoit livrée la bataille [1]. Hésychius dit que Bacchus étoit adoré, dans l'île de Samos, sous le nom d'*Euorchos*, terme qui marque la force du principe générateur. C'est ce dieu que les Samiens invoquoient le plus ordinairement dans les grands périls dont ils étoient menacés. Plutarque raconte qu'Antoine étant à Samos, y rassembla tous les acteurs, tous les musiciens et tous les ouvriers du dieu Bacchus. Pendant plusieurs jours, l'île retentit du son des instrumens de musique; tous les théâtres étoient remplis de chœurs qui disputoient le prix des divers genres de poésie. Chaque ville envoyoit un bœuf pour les sacrifices, et c'étoit entre les rois une grande rivalité de faste et de magnificence. [2]

Suivant la fable, l'île de Corcyre étoit appelée Macris, du nom de la nymphe qui allaita Bacchus. Toutes les traditions de cette île relatives à Cérès et à Bacchus appartiennent à l'établissement et aux progrès de l'agriculture. Cérès habita, dit-on, jadis dans cette île, et apprit aux habitans, en faveur de Macris qu'elle aimoit, à moissonner les épis nourriciers. Alcinoüs fit préparer le lit nuptial de Jason et de Médée dans l'antre sacré qui servit autrefois de re-

[1] Plut., *Quæst. Græc.*, cap. 56. = [2] Plut., *Vit. Ant.*, cap. 81.

traite à la nymphe Macris, fille du tendre Aristée qui fit le premier connoître aux hommes le suc que compose l'abeille, et le jus onctueux de l'olive. Macris habitant de l'Eubée, reçut entre ses bras le jeune Bacchus, et abreuva ses lèvres desséchées par le feu dont Mercure venoit de le retirer; mais la nymphe, chassée de l'Eubée par Junon, se retira dans une grotte de l'île des Phéaciens qui, par ses bienfaits, se virent en peu de temps comblés de richesses. [1]

Suivant Thucydide, Bacchus y avoit un temple: la réputation du vin de Corcyre, aujourd'hui Corfou, subsiste encore à présent. Les médailles de cette île présentent la statue de Bacchus avec une grappe de raisin et le cantharus.

On voit dans Spon une médaille de Zacynthe représentant Bacchus, tenant une grappe de raisin de la main droite, et un thyrse de la main gauche. Strabon dit que l'île de Zacynthe étoit très fertile en vin [2]; sur d'autres médailles de Zacynthe, Bacchus est demi-nu, avec les mêmes attributs, ou bien habillé, avec la ceinture.

Les Crétois célébroient tous les trois ans l'anniversaire de Bacchus. Saint-Clément d'Alexandrie et Julius Firmicus [3] racontent l'histoire de Bacchus dans l'île de Crète; c'est à-peu-près celle de Bacchus tué par les Titans adaptée à Jupiter, prétendu roi de Crète, et à Junon son épouse, également jalouse

[1] Apoll. Rhod., cap. 4, v. 1134. = [2] Strab., lib. X, p. 458. = [3] Clem. Alex., *in Protrept.*, p. 12.—J. Firmicus, *de Errore prof. relig.*, cap. 6.

et persécutrice du jeune Bacchus né d'une maîtresse du roi; Junon livra Bacchus à ses gardes qui le mirent à mort, dispersèrent ses membres. Minerve, sœur de la reine, garda le cœur de Bacchus et le remit à Jupiter, qui le plaça dans une statue parfaitement ressemblante à Bacchus. Les Crétois célébroient tous les trois ans ses fêtes funéraires, dans lesquelles ils représentoient toutes les circonstances de sa mort. Ils déchiroient un taureau vivant et dispersoient ses membres ; ils couroient les bois en jetant des cris horribles; ils portoient dans leurs courses la corbeille où Minerve avoit déposé le cœur de Bacchus, ainsi que les joujoux qui avoient séduit le jeune Bacchus : on retrouve dans cette fête tout ce qui faisoit partie des autres fêtes de Bacchus.

Il nous reste un grand nombre de médailles de Crète, appelées cistophores, parce que les cistes de Bacchus étoient gravées sur leur revers. [1]

On voit sur les médailles de Cydon, une louve allaitant un enfant, et au revers, une tête de Bacchus ceinte de la couronne de lierre [2]; d'autres représentent Bacchus avec la couronne de pampres. Les vins de Crète étoient autrefois des vins de prix, comme ils le sont encore à présent.

Les habitans de Délos célébroient les Dionysiaques, comme on le voit par l'ancienne inscription rapportée par Gruter [3] et par Montfaucon [4].

[1] Goltz., *Insul. Græc.*. Tab. III, *n.* 5, 6, 7, 8.= [2] Patin., p. 50. = [3] Gruter, *in Thes.*, p. 45.= [4] Montfaucon, *Diar. Italic.*, cap. 3, p. 45.

Eubule de Marathon, fils de Démétrius, habitant de Délos, fut nommé l'intendant des spectacles, du temps de l'archontat d'Aristæchmus; il distribua les prix aux Panathénées avec la plus grande impartialité; il proclama, sur le théâtre de Bacchus qui étoit dans la ville de Délos, une couronne d'or en l'honneur des Athéniens qui étoient dans l'île: il fut nommé d'abord prêtre des grandes divinités, ensuite d'Esculape, puis le chef des prêtres de Bacchus, et en cette dernière qualité, il fit à ses frais des pompes, des cérémonies publiques et des sacrifices; c'est pourquoi le sénat lui décerna la couronne sacrée du dieu à cause de ses vertus et de ses bienfaits envers le peuple; car il avoit encore rempli avec honneur diverses ambassades, et il avoit fait plusieurs choses utiles au peuple: ce décret devoit être inscrit sur un cippe élevé dans l'Heracleum.

Mégyste, île grecque de la mer de Lycie, étoit fertile en vin; elle adoroit Bacchus. Goltzius rapporte des médailles de cette île où l'on voit la tête de Bacchus ceinte de lierre, et au revers, une grappe de raisin. [1]

Cette divinité étoit aussi adorée dans l'île ou presqu'île de Leucade, sur les côtes de l'Acarnanie, comme le prouvent les médailles de cette île où l'on voit Bacchus debout, avec le thyrse et le cantharus, ayant à ses pieds un satyre d'un côté et un tigre de l'autre.

[1] Plin., lib. V, sec. 35

Nous avons également des médailles de Ténos où il est représenté avec ses attributs ordinaires, et qui prouvent qu'on lui rendoit un culte dans cette île.

Il étoit adoré dans l'île de Cyzique : une médaille de cette île nous le représente monté sur un char traîné par deux panthères; il est précédé d'un villageois portant sur sa tête un calathus rempli de grappes de raisin, et ayant un bâton à la main gauche; Bacchus est armé du thyrse : l'on voit une tour au milieu de laquelle est placé un homme vêtu d'une cotte d'armes, et portant un javelot à la main. Nous avons vu que c'est surtout à Cyzique que Bacchus étoit adoré sous l'emblême du taureau. Les monumens anciens nous représentent souvent ce symbole, et ces taureaux sont en général de la plus grande beauté. Les artistes anciens ont toujours fait le taureau dionysiaque furieux, indompté, plein de mouvement, d'ardeur, de force et de vie, présentant le front avec fierté, frappant du pied contre terre, mugissant : ce n'est pas un simple taureau, c'est Bacchus lui-même; c'est le dieu générateur, c'est le dieu du vin : l'animal pose souvent sur le thyrse; le lierre lui sert de ceinture.

Il n'entre pas dans notre sujet de présenter le culte de Bacchus dans toutes les parties du monde où il a été établi; cette discussion exigeroit un volume : nous devons seulement présenter rapidement son culte dans les contrées où les Grecs ont établi des colonies. La Sicile, peuplée de tant de colonies grecques, avoit en grand honneur le culte de Bac-

chus. A Syracuse, il avoit un temple, le Morychium, où il étoit adoré sous le nom de *Morychus*; ce nom est, dit-on, un mot oriental qui signifie *vigne fertile*, *jus d'un fruit qui tire au clair*, *chant*, etc., idées relatives à la vendange et à ses plaisirs. Lorsqu'on célébroit la fête de Bacchus Morychus, on barbouilloit sa statue avec du vin doux et du jus de figues [1]: cette statue se plaçoit hors du temple, sous le vestibule, en plein air, d'où est venu le proverbe grec, μωρώτερος Μορύχου, c'est-à-dire, *plus fou que Morychus*, qui quitte sa maison pour demeurer en plein air [2]. On a donné au mot *morychus* une étymologie qui me paroît plus vraie que celle tirée des langues orientales. On le fait dériver du verbe grec μορύξαι, *fœdare*, *inquinare*, parce que les vendangeurs ont coutume de se teindre la figure avec le moût de raisin, etc. Nous avons en Bourgogne un raisin qui porte le nom de Moricho; il rend un jus très coloré et il teint fortement. Dans le patois de cette province, on appelle *moricho* non-seulement les vendangeurs qui se sont teints la figure avec le jus ou le moût de raisin, mais on a étendu cette expression à tous ceux qui ont la figure teinte de quelque manière que ce soit. C'est, chez les habitans de la campagne, une expression de reproche de toutes les mères lorsque leurs enfans ne se sont pas nettoyé la figure.

On célébroit à Arbèle, ville de la Sicile, une fête

(1) Virgil., *Eccl.* VI, p. 22. = (2) Suidas, v. Μωρώτερος.

de Bacchus appelée Agrypnis, parce qu'elle se célébroit pendant la nuit. [1]

Mégare en Sicile, dont le territoire étoit fertile en vin, adoroit Bacchus, comme on peut le voir dans une médaille qui a été donnée par Spanheim [2]. Il donne encore une médaille d'Agyre, autre ville de la Sicile, qui présente Bacchus avec une seule corne, et au revers le Minotaure.

A Catane, le culte de Bacchus étoit aussi en grand honneur; on voit sur les médailles de cette ville les attributs de Bacchus, et Bacchus lui-même, conduisant un char attelé de deux tigres ou deux panthères, et souvent réuni à Cérès.

Les habitans de Sélinunte, avant leur destruction par les Carthaginois, avoient consacré dans l'Altis à Olympie un trésor à Jupiter Olympien où l'on voyoit une statue de Bacchus dont le visage, les mains et les pieds étoient d'ivoire. [3]

La ville de Téos en Ionie rendoit un culte particulier à Bacchus; elle a fait représenter cette divinité sur un grand nombre de ses médailles. Les Téiens, vers l'an 195 avant J. C., déclarèrent par un décret solennel, que leur ville avec son territoire consacré à Bacchus, étoit sacrée et inviolable. Ils firent adopter leur décret par les Romains, par les Etoliens et par plusieurs villes de la Crète. D'anciennes inscriptions [4] rapportent les décrets de

(1) Hésych., *v. Agrypnis.* = (2) Spanh., *de Præst. et usu numism.*, T. I, p. 356. = (3) Pausan., *Elid.*, cap. 19. = (4) Chishull., *Antiq. asiat.*, p. 111, 115.

confirmation donnés par ces différens peuples. Ces inscriptions nous font connoître l'étendue et les effets du privilège d'Asylie: il mettoit une ville à l'abri du pillage et de la guerre.

A Téos, les arcades du théâtre subsistent presque entières encore à présent; mais il ne reste rien des sièges où se plaçoient les spectateurs: il étoit construit sur la pente de la colline, au midi, usage adopté par la plupart des architectes anciens. Il n'étoit pas fort grand, autant qu'on peut conjecturer par ses ruines. Pococke croit avec assez de vraisemblance, que le même théâtre servoit quelquefois de naumachie; un ruisseau qui est dans le voisinage fonde cette conjecture. Le temple de Bacchus, ouvrage célèbre de l'architecte Hermogène, n'est plus qu'un amas confus de débris, couvert d'une épaisse plantation de vignes et d'oliviers; ces débris prouvent encore l'étendue et la magnificence de cet édifice. Les champs voisins sont semés de tronçons de colonne ionique, de morceaux de marbre, de jaspe, de briques et de poteries très fines. (1)

Lébédos servoit d'habitation et de lieu de réunion à tous les artistes de Bacchus en Ionie. Ils célébroient tous les ans dans cette ville des jeux en l'honneur de Bacchus. Ils habitoient autrefois Téos, mais ils furent forcés par une sédition de se réfugier à Ephèse; ils allèrent de là à Myonnèse, et ensuite à Lébédos, dont les habitans les reçurent d'autant

(1) Constant., *Anc. et moder.*, T. II, p. 57, 58.

plus volontiers que la population de Lébédos étoit fort affoiblie [1]. Nous avons des médailles de Lébédos représentant Bacchus debout, avec un thyrse et un vase à boire.

Bacchus étoit adoré à Lampsaque [2]. Priape, à qui cette île étoit, pour ainsi dire, consacrée, y étoit honoré comme fils de Bacchus et de Vénus : on en donnoit une raison purement relative à la production des plantes et des arbres; Priape étoit le dieu des jardins, Bacchus étoit la force productive des fruits et des plantes, il donnoit et conservoit les arbres.

Nous avons déjà parlé du culte que Priapéium, ville de l'Hellespont, rendoit à Priape et à Bacchus. Nous avons des médailles de cette ville, où Bacchus est représenté debout avec une ceinture, le thyrse et le cantharus, et au revers Priape. Sur d'autres monumens l'on voit des bacchantes évoquant Bacchus : la statue du dieu de Lampsaque se voit souvent près de l'autel du dieu du vin, où se font ces évocations ; et comme Priape et Bacchus avoient à peu près le même culte, on y voit des cotyles, des cuves, et d'autres attributs de Bacchus. Les ministres de Bacchus étoient admis dans les fêtes de Priape; quant à Vénus, lors même que les mythologues ne faisoient pas Bacchus son amant ou son époux, ils disoient que ce dieu se plaisoit beaucoup avec elle. Cette

(1) Strab., lib. XIV, p. 943.= (2) Athen., lib. I, cap. 23. — Pausan., lib. IX, cap. 32.—Diod. Sic., lib. IV, cap. 6.

déesse lui avoit fait présent d'un cratère d'or, ouvrage de Vulcain [1] : l'on sacrifioit à Vénus et à Bacchus en commun. Apulée [2] nomme Bacchus *Veneris armiger*. Orphée [3] appelle Vénus Parèdre de Bacchus, *βάκχοιο πάρεδρε*. Anacréon en fait l'amant de Vénus et le père des Grâces. [4]

Bacchus avoit à Myunte un temple de marbre blanc; c'est le seul beau monument que l'on remarquât dans cette ville. [5]

Bacchus étoit honoré à Smyrne. On y célébroit les Dionysiaques, comme on le voit dans Aristide et dans Philostrate. [6]

C'est en célébrant la fête de ce dieu que les Eoliens perdirent Smyrne. Hérodote raconte que des Colophoniens ayant eu du désavantage dans une sédition, avoient été obligés de s'expatrier. Les habitans de Smyrne leur donnèrent un asile : ces fugitifs ayant observé que les Smyrnéens célébroient hors de leur ville une fête en l'honneur de Bacchus, en fermèrent les portes, et s'en emparèrent [7]. Smyrne et Cnide produisoient de très bon vin, et en abon-

(1) Non., *Dion.*, lib. XIX, v. 118, 119, 122. = (2) Apul., *Met.*, lib. II, p. 46. = (3) Orph., *Hymn.* LIV, v. 7. = (4) Anacr., *Od.* XLI. = (5) Pausanias, lib. VII, cap. 2.

(6) *Vocant enim te primo vere cum aguntur Dionysia*, dit Aristide : *Pompa fertur mense anthesterione, sublimis triremis, in forum, quam dirigit Liberi patri sacerdos ut gubernator*, dit Philostrate.

(7) Hérod., lib. I, cap. 151.

dance [1]. A Cnide il y avoit deux belles statues de Bacchus; l'une de Bryaxis et l'autre de Scopas. [2]

On voit sur quelques médailles de Smyrne, Diane, c'est-à-dire la lune avec son croissant, au milieu d'Hercule et de Bacchus, avec leurs attributs. Plusieurs autres médailles de Smyrne représentent Bacchus debout avec un thyrse et un cantharus.

Les habitans de Perperme, ville de l'Eolide, adoroient Bacchus, comme le prouvent leurs médailles où l'on voit ce dieu avec une ceinture, le thyrse et le cantharus, et un tigre à ses pieds.

Bacchus étoit aussi adoré à Apollonie de l'Ionie, où il avoit un temple, dans lequel il étoit représenté avec le thyrse et le cantharus.

Adramytium dans la Mysie étoit aussi une colonie d'Athènes où Bacchus étoit adoré : c'étoit Bacchus Iacchus, comme le dit textuellement Arrien. [3]

Il étoit aussi adoré à Milet, colonie d'Athènes; ses fêtes y étoient célébrées avec une grande solennité. Dans la 4e année de la 93e olympiade, quelques habitans soutenus par Lysandre et par les Lacédémoniens, qui aspiroient à l'oligarchie, anéantirent le pouvoir populaire. Ils saisirent l'occasion des fêtes de Bacchus que l'on célébroit dans leur ville, pour piller les maisons des principaux citoyens

(1) *Cnidus, Smyrna, aliaque obscuriora loca vino excellunt, sive ad jucumditatem, sive ad usus medicos requiras.* (Strab., lib. XIV, p. 637.) = (2) Plin., *Hist. nat.*, lib. XXXVI, cap. 1.

(3) Arrian., *de Exped. Alex.*, p. 88.

qui s'opposoient à leur ambition ; ils en égorgèrent quarante. [1]

Cléarque, tyran d'Héraclée, fut tué en allant à un spectacle des fêtes de Bacchus, la 12e année de son règne, et la 4e de la 106e olympiade. [2]

Ce fut aussi pendant la fête des Bacchanales que Mithridate s'empara de cette ville. Elle se gouvernoit alors par ses propres lois, et elle venoit d'élire pour son premier magistrat un de ses citoyens nommé Lamachus, qui étoit attaché depuis long-temps à Mithridate. Le prince envoya une personne affidée proposer à Lamachus de le recevoir dans la ville avec ses troupes. Lamachus promit de laisser ouverte la nuit une des portes de la ville, pendant le festin public qu'il alloit donner aux habitans, à l'occasion de la fête de Bacchus. Le roi se tint dès le soir en embuscade fort près d'Héraclée, et aussitôt qu'il entendit le tumulte des Bacchanales, il se saisit de la porte, et fut maître de la ville avant qu'on y eut le moindre soupçon de son arrivée. Le lendemain il harangua le peuple en termes pleins de bienveillance, s'excusant de la surprise dont il avoit usé, sur la nécessité des circonstançes; il laissa dans la place quatre mille hommes de garnison, et retourna à Sinope, capitale de ses états [3]. Mithridate surprit Héraclée en automne.

Nous avons donné les détails de la fête de Bacchus

(1) Diod. Sic., lib. XIII, § 104. = (2) Diod. Sic., lib. XVI, § 36. = (3) *Hist. Rom.*, Sallust., Desbros., T. II, p. 128.

à Alexandrie. Nous rappellerons seulement ici que Polybe parle du théâtre de Bacchus dans cette ville, à l'occasion du récit de la chute d'Agathoclès, ministre de Ptolemée Philopator [1]. Il dit qu'au commencement du soulèvement, tout le terrain d'autour du palais et de la place étoit couvert de toutes sortes de gens, et surtout de ceux qui fréquentoient le théâtre de Bacchus. D'après Eusèbe, un des Ptolemées a pris le surnom de *Dionysius*. Ce fut Ptolemée 4e du nom : singulière manie qu'eurent les princes grecs d'Egypte et d'Asie, et dans la suite les empereurs romains, de prendre le nom de Bacchus, et de se faire rendre les honneurs dus à ce dieu. Nous avons déjà vu ceux rendus à Ptolemée Soter, à Antigone, à Démétrius Poliorcète, à Antoine, à Néron et à Caligula. Lorsque Mithridate eut fait égorger en une nuit cent mille Romains dans l'Asie, ses partisans publièrent que Bacchus étoit descendu du ciel, et qu'il s'étoit manifesté dans la personne du roi de Pont. Aussitôt on éleva de toutes parts des temples et des autels. Les collèges de prêtres firent couler le sang des victimes en l'honneur de Bacchus; le prince prit le nom de Dionysius. La défaite et la mort de Mithridate anéantirent les honneurs et le dieu. Lorsqu'Antoine se donnoit pour le nouveau Bacchus ou Osiris, Cléopâtre paroissoit en public avec la robe d'Isis. Antiochus Epiphanes est représenté sur les monnaies de Gaza avec une couronne de lierre. Je

[1] Polyb., lib. XV, cap. 5.

pourrois citer une foule de princes grecs qui ont montré cette folie; elle peut avoir eu deux causes. Bacchus étoit le bienfaiteur de l'humanité, et ces princes vouloient qu'on les reconnût comme les pères, les bienfaiteurs, les conservateurs de leur pays, quoiqu'ils en fussent les fléaux. 2°. La florissante jeunesse de Bacchus, ses guerres, ses triomphes éclatans, ses exploits, ses longs voyages, les plaisirs, la joie, le bonheur qui l'accompagnoient partout, flattoient leur orgueil, lorsqu'on leur en faisoit l'application.

Les Grecs avoient eu plusieurs colonies en Italie [1]: Tarente avoit été fondée par les Lacédémoniens [2]. Ils avoient également fondé Crotone et Locres, sur le promontoire Zéphyrium [3]. Les Tyrrhéniens habitèrent long-temps avec les Lacédémoniens le mont Taygète, et les environs de Ténare; ils habitèrent même Athènes, suivant Thucydide [4]; ils demeurèrent aussi à Lemnos, ainsi qu'à Imbros [5] où les cérémonies Cabiriques étoient en grand honneur. Il est hors de doute que les Tyrrhéniens apprirent pendant leur séjour dans la Grèce, les religions des Egyptiens et des Phrygiens qu'ils importèrent en Italie, comme le firent les colonies grecques elles-mêmes. Les Tyrrhéniens surtout durent les faire connoître à ceux de leurs compatriotes qui habitoient les bords du golfe Ionien: c'est de là que les Bacchanales,

(1) Firmicus, *de Errore prof. relig.* = (2) Strab., lib. VI. — Hesych., v. *Taras.* = (3) Pausan., *Lacon.* = (4) Thucyd., lib. IV. = (5) Théoph., *ibid.*—Plut., *Quæst. Græc.* XXI.—*De Virt. mulier.*, cap. 8.

les Dionysiaques, et toutes les fêtes de ce genre, quelque soit leur nom, passèrent chez les Etrusques Campaniens, de qui les Romains empruntèrent tous leurs rites et toutes leurs cérémonies religieuses. S. Clément d'Alexandrie a donc eu raison de dire que c'étoient les Corybantes qui avoient été la source d'où ce culte étoit passé en Italie [1]. Néanmoins c'est en Italie et à Rome surtout qu'est soigneusement marquée la différence des Dionysiaques et des Bacchanales. Les premières furent toujours en très grande vénération, tandis que les Bacchanales excitèrent la sévérité du sénat, et furent proscrites par un décret rendu l'an 567 de la fondation de Rome, 186 ans avant Jésus-Christ. Depuis long-temps elles avoient été apportées en Etrurie par un Grec tellement obscur, que Tite-Live lui-même ignoroit son nom : c'est de cette région qu'elles passèrent à Rome, mais elles n'avoient jamais été introduites dans le culte public, tandis que les Dionysiaques en faisoient partie, et qu'elles en étoient la partie la plus brillante, comme on en peut juger par le récit de Denys d'Halicarnasse, dont nous allons présenter ce qui est relatif au culte de Bacchus. La procession étoit composée des principaux magistrats de Rome, qui partoient du capitole; ils étoient précédés par toute la jeunesse, les fils des chevaliers à cheval, et les autres à pied, tous marchant en ordre. Après eux venoient ceux qui conduisoient les chars à deux et à quatre chevaux, et

[1] S. Clem. Alex., *in Protrep.*, p. 16.

ceux qui montoient les chevaux de selle, et que les Grecs appeloient *célètes*. Cette troupe étoit suivie des athlètes, après lesquels marchoient les chœurs divisés en trois; le premier des hommes faits, le second des jeunes-gens, et le troisième des enfans, suivis des joueurs de flûte et autres instrumens. Chaque chœur étoit précédé par un homme chargé de mener et de régler la danse qui étoit toute guerrière. Après ces danseurs et musiciens marchoient des chœurs de satyres, qui dansoient une danse à peu près semblable à celle que les Grecs appeloient *sicinnis*. Ceux qui représentoient les Silènes étoient vêtus de tuniques de peau, et portoient des chapeaux de fleurs; ceux qui figuroient les Satyres avoient des peaux de bouc, et de grandes aigrettes de crin sur la tête. Cette troupe de Satyres contrefaisoit les mouvemens des danseurs et les tournoit en ridicule. Cette bande étoit suivie d'une nouvelle troupe de joueurs de flûte et d'autres instrumens. Après les sacrifices on ouvroit la lice pour la course des chars, le combat des athlètes et les jeux scéniques, au milieu desquels on couronnoit les bienfaiteurs de Rome, et l'on étaloit les dépouilles prises à la guerre. Les comédiens, à Rome, comme en Grèce, étoient consacrés à Bacchus. La divinité que les Romains appeloient la Bonne Déesse, étoit la mère de Bacchus. La plupart des faits mythologiques que nous avons présentés dans cet ouvrage, avoient passé à Rome. Outre les grands jeux et les *Liberalia*, les Romains

avoient deux espèces de Vinalia, les unes appelées *Priora*, qui se célébroient le neuvième des kalendes de mars; elles avoient été instituées pour la dégustation du vin nouveau : les autres, appelées *Posteriora*, se célébroient en automne [1]. Mais nous ne devons entrer dans aucun détail sur le culte de Bacchus à Rome, et nous terminerons là notre travail.

[1] Plin., Festus *in Vinalia et calpar.*

NOTES.

DEUXIÈME PARTIE.—PREMIÈRE SECTION.

(*a*) Page 2.

La divination étoit un des principaux fondemens de la religion des Anciens : aussi le père de Cyrus lui conseilloit-il de se faire instruire dans l'art des augures, pour ne pas faire dépendre ses opérations de la bonne ou de la mauvaise volonté d'un prêtre soudoyé [1]. Anaxagore, le premier chez les Grecs, fit servir la philosophie à combattre ces superstitions et à détruire l'autorité des devins. Il chercha à atteindre ce but en opposant l'étude de la nature au vain effroi que causoient les phénomènes dont le peuple ignoroit la cause. Cependant, comme parmi les préjugés des Anciens, il n'y en avoit peut-être pas de plus propre à porter à l'héroïsme que celui qui supposoit une communication des dieux avec les hommes, et comme ce préjugé admettoit une sorte de divination qui s'exerçoit par le moyen des songes et des inspirations, Anaxagore, admirateur d'Homère et marchant sur les traces de Pythagore, laissa subsister cette ancienne divination [2]. D'autres philosophes nièrent toutes sortes de divinations, mais ils ne surent pas se tenir dans de justes bornes, et ils attaquèrent le dogme de l'immortalité de l'ame [3]; ce reproche doit être adressé surtout à Xénophane. Démocrite, quoiqu'il fût un des plus grands partisans de la secte pythagoricienne, enseigna que les songes n'avoient rien de divin. Ainsi, du temps d'Hérodote, les devins qui s'étoient multipliés et qui jouissoient d'une considération qu'ils n'avoient pas eue même dans les premiers siècles, étoient combattus par les philosophes, dont les uns renversoient

(1) Xénoph., *Cyrop.* — (2) Plut., *de Placit. philos.*, lib. V. — (3) *Bibl. des philosoph.* — Dacier, *Vie de Pythag.*, T. I, p. 178.

toute divination, tandis que les autres la réduisoient à la simplicité antique.

Les oracles proprement dits qu'il faut distinguer des présages et des autres espèces de divinations, sont beaucoup moins anciens que celles-ci, ils n'étoient pas connus, ou du moins ils n'étoient pas accrédités dans les siècles héroïques. Si des oracles eussent subsisté, Calchas, Nestor, Ulysse, n'auroient pas manqué de les invoquer ou de les rappeler à la mémoire des Grecs, pour ranimer leur courage dans les situations désespérées où ils se sont trouvés. Les oracles concernant Iphigénie et Philoctète sont d'une invention postérieure. Les inspirations, les songes et les présages, étoient les moyens dont les dieux alors étoient réputés se servir pour annoncer leurs volontés aux hommes; les inspirations n'étoient point un art comme les autres sortes de divinations; Minerve, sous la figure de Mentès, annonce à Télémaque que son père reviendra bientôt : *Je ne suis point instruit, dit Mentès, dans l'art des divinations, mais les dieux m'ont inspiré ce que je vais vous dire.* (1)

Il y a deux sortes de divination, dit Cicéron, l'une naturelle et l'autre artificielle : la première est fondée sur les songes et les inspirations, c'est celle qui étoit particulièrement en usage dans la haute antiquité; la seconde consiste dans la connoissance des prodiges, des entrailles des animaux et des augures.

On lit dans l'Iliade : *Quare age, vatem aliquem consulamus, vel sacerdotem, vel conjectorem.* Le poète appelle *conjectorem* ὀνειροπόλον, celui qui est versé dans la connoissance des songes et qui prédit l'avenir d'après ces mêmes songes qu'il interprète. Il appelle *sacerdotem*, ἱερέα, celui qui connoît la science des augures et qui prédit l'avenir à la vue des entrailles des animaux offerts en sacrifice, tel fut Tirésias; et il appelle *vatem* celui qui embrassoit en général la science de

(1) *Odyss.*, lib. I, v. 200.

la divination, le devin par excellence, tandis que les mots ὀνειροπόλος, *conjector*, et ἱερεύς, *sacerdos*, ne désignoient que les deux parties de la science du devin [1]; c'est dans ce sens que Virgile appelle Orphée :

Sacerdos nec non threicius longa cum veste sacerdos.

Tels furent les honneurs et le crédit dont jouissoient les devins, qu'on en vint même jusqu'à juger dignes du trône ces hommes qui transmettoient les ordres et les exhortations célestes, non-seulement pendant leur vie, mais même après leur mort, par exemple Mélampus. [2]

A Athènes, les devins étoient entretenus dans le Prytanée [3]. Ceux de l'Elide étoient les plus anciens et les plus renommés: Ils étendoient souvent leur ministère au-delà de la divination: ils dirigeoient les consciences, on les consultoit pour savoir si certaines actions étoient conformes ou non à la justice divine. [4]

Quant aux oracles, ils eurent dans les temps postérieurs aux siècles héroïques un tel crédit dans la Grèce, qu'on ne pouvoit faire aucune entreprise importante sans les consulter. Cependant à l'époque même d'Hérodote, et aux époques qui suivirent, les philosophes, les historiens et les orateurs, ne craignirent pas de dévoiler toutes les fourberies des oracles. Thucydide n'épargna pas la pythie de Delphes; Démosthène disoit qu'elle philippisoit. C'est ainsi que se préparoit le discrédit général où tombèrent les oracles, après avoir long-temps réglé les destins des empires.

L'art de la divination et particulièrement les oracles, faisoient partie du culte qui a été apporté de l'Egypte dans la Grèce, et l'on remarque le plus grand rapport entre la manière de rendre les oracles à Thèbes en Egypte, et la manière dont ils se rendoient à Dodone en Grèce. Les Pelasges avoient érigé en divinités les chênes de leurs pays; on ne peut croire qu'un

(1) Eustath., *in Iliad.*, lib. I, p. 101. — (2) Strab., lib. XVI, p. 762. — (3) Aristoph., *in Pace*, v. 1084.—Schol. *Ibid.* — (4) Plat., *in Eutyphr.*

arbre est une divinité, sans lui attribuer un pouvoir au-dessus de la nature humaine; on doit donc, à ce qu'il semble, être bientôt porté à le consulter sur les points dont la connoissance est au-dessus des facultés de l'homme, mais le pas qui paroît très facile pour l'ériger en oracle, n'est pas dans la nature de l'apathique sauvage, qui ne voit rien au-delà de ses besoins: aussi les oracles proprement dits, ne furent-ils en crédit dans la Grèce, que lorsque les cultes de l'Egypte y eurent été établis, et l'oracle de Dodone, le plus ancien de tous, y fut apporté de l'Egypte, comme le prouve la tradition qui nous a été transmise par Hérodote. (1)

(*b*) Pag. 5.

Le nom d'Orphée se rattache à tous les arts; ce fut lui qui le premier enseigna l'astrologie, dit Lucien (2), qui introduisit le culte de Bacchus dans la Grèce, qui établit à Thèbes les orgies et les cérémonies orphiques, qui fonda la théologie payenne, les expiations, les initiations, qui fit connoître le système de la génération universelle, et la force reproductive de la nature, à qui on attribue la fable des enfers, l'enlèvement de Proserpine, les courses de Cérès, la fable des Géans, les travaux d'Hercule, les rites des Cabires et des Corybantes, les oracles, le culte de Vénus et de Minerve, les lustrations et les divinations. C'est sous ce rapport que chaque peuple de la Grèce a célébré l'époque de sa civilisation, qu'il attribuoit à Orphée. C'est lui qui les a arrachés à l'état sauvage où ils vivoient, sans lois, sans asiles, à la manière des bêtes sauvages, et qui les a amenés à un genre de vie plus doux, par la persuasion et par le charme de ses discours, qui les a réunis dans un même lieu, leur a appris à fonder des villes, à obéir à des lois, leur a fait connoître le noeud du mariage, leur enseigna les arts de la civilisation.

(1) Herodot., lib. II, cap. 55.= (2) Lucian., *in Dialog. de Astrolog.*

Tous ces bienfaits ont été attribués aux anciens poètes théologiens, et particulièrement à Orphée.

(*c*) Pag. 5.

Si Orphée n'a pas été le premier instituteur des mystères; il est du moins reconnu qu'un personnage de ce nom a introduit dans les mystères ou la religion des Grecs, les expiations et toute la partie mystique appelée le catharmos. Orphée est regardé comme le fondateur de toutes les pratiques religieuses qui avoient pour but de contenir les hommes par la crainte de la divinité. Avant ce temps un meurtre, même involontaire, étoit la cause d'une infinité d'autres, parce que la vengeance ne trouvoit plus à s'arrêter, les lois ayant peu d'empire; aussi Diodore de Sicile ne dit-il pas qu'Orphée fut l'inventeur des mystères, il dit seulement que s'étant appliqué à l'étude des religions, et y ayant fait des progrès, il alla en Egypte où il acheva de se rendre profond dans cette science, de telle sorte qu'il fut le premier des Grecs dans la connoissance des sacrés mystères. Diodore de Sicile ajoute qu'Orphée a rapporté de son voyage les mystères, les orgies et toute la fable des enfers. (1)

(*d*) Pag. 9.

L'hérédité dans les fonctions sacerdotales étoit une coutume égyptienne. La première caste de l'Egypte étoit composée de familles sacerdotales qui, à l'exclusion de toutes les autres, s'occupoient des fonctions du culte. Afin d'inspirer plus de respect pour les ministres de la religion, les Egyptiens consacrèrent certaines familles par une inauguration particulière, et c'est à elles seules que les dieux sembloient avoir confié le soin de leurs autels. Le législateur des Juifs consacra la tribu

(1) Diod. Sic., lib. IV.

de Lévi au ministère sacré. Chez les Grecs, à quelque titre que fût établi dans une famille la succession au sacerdoce, cette prérogative en supposoit l'illustration très ancienne. Thésée qu'on peut regarder comme le fondateur d'Athènes, avoit distingué différens ordres de citoyens ; ce fut toujours du premier de ces ordres que dans la suite on tira les prêtres et les magistrats [1]. Lorsque les Athéniens donnoient à quelques étrangers le droit de bourgeoisie, ils exceptoient les sacerdoces héréditaires [2] ; cette exception eût lieu même pour les habitans de Platée. Les races sacerdotales aimoient à s'unir entre elles; on voit dans la vie de l'orateur Lycurgue, l'exemple d'une double alliance entre les Eumolpides et les Etéobutades, prêtres héréditaires de Minerve et de Neptune, comme issus de Butès, ancien prince royal, et le premier pontife qu'ait eu le temple consacré dans la citadelle à ces deux divinités. Ainsi deux sacerdoces différens se trouvoient quelquefois réunis dans la même personne. Il paroît que les descendans par femmes étoient admis aux sacerdoces attachés à certaines familles, comme ceux de la ligne masculine. Dans certains cas ces dignités étoient la dot qu'une fille recevoit de son père, et qu'elle transmettoit en propre à son mari.

Le tribunal des Eumolpides formoit ce qu'on appeloit le sénat sacré, lequel s'assembloit à Eleusis ; cependant on sait que le sénat et le peuple prononcèrent la condamnation de divers coupables d'impiété, le tribunal des Eumolpides ne jugeoit donc qu'en première instance, ou bien il se bornoit à des recherches et à des accusations : ce fut l'hiérophante qui parla contre Andocide dans la grande affaire d'Alcibiade et de ses complices [3], ce furent aussi les Eumolpides qui voulurent s'opposer au retour de ce général.

Des quatre épimélètes, un devoit être nécessairement de la famille des Eumolpides, l'autre de celle des Cerycees, et les

(1) Plut., *Vit. Thes.* — (2) Suidas, v. Εὐκολμίδας — (3) Plut., *Vit. Alcib.*—Thucyd., lib. VII.

deux autres choisis par le peuple parmi tous les citoyens d'Athènes. [1]

(*e*) Pag. 9.

Les Anciens ont reconnu plusieurs Eumolpes [2]: Apollodore [3] en fait un, fils de Neptune et de Chioné; il le fait vivre du temps d'Hercule, qui s'adressa à lui pour se faire initier dans les mystères d'Eleusis [4]. Ister, cité par le scholiaste de Sophocle, attribuoit l'institution des mystères à un Eumolpe, fils de Deiopé, fille de Triptolême, et différent d'Eumolpe de Thrace. Suivant Hésychius [5], les Grecs donnèrent le nom d'Eumolpe à divers philosophes thraces, qui les charmèrent par la mélodie des hymnes où leur doctrine étoit exposée. *Cet Eumolpe*, dit Strabon, *qui tient sa dénomination de son talent* [6]... : le nom d'Eumolpe signifie, *qui chante bien*. D'autres font d'Eumolpe un berger qui habitoit Eleusis, lorsque Cérès y arriva. Il en est d'Eumolpe comme d'Orphée et d'autres personnages de ce genre: il seroit très difficile d'éclaircir son histoire.

(*f*) Pag. 10.

L'abus des preuves négatives a été funeste aux progrès de la critique; ce n'est pas qu'il faille les rejeter entièrement, mais elles ne peuvent être admises comme preuves, que lorsque des écrivains contemporains, ou du moins ceux qui, par leur position ou par l'époque où ils ont vécu, doivent faire autorité, ont gardé le silence sur un fait ou sur un usage dont ils avoient occasion de parler, et dont ils auroient nécessairement ou vraisemblablement rappelé le souvenir s'il eût existé.

(1) Harpocrat.—Suidas.—Demosth., *in Midiam*.= (2) Schol. Soph., *OEdip. Colon.*, v. 1051.= (3) Apoll., lib. III, cap. 15, § 4.= (4) *Ibid.*, lib. II, cap. 5, § 12.— (5) Hesych., *in Eumolp*.= (6) Strab., lib. X, p. 471.

alors seulement on est en droit de conclure de leur silence que ce fait n'existoit pas, ou que cet usage est postérieur au temps dont ils parlent.

Les grands écrivains nous fournissent plusieurs exemples de la juste application de cette règle. C'est par un argument négatif que Thucydide et Strabon ont conclu avec raison du silence d'Homère, qu'au temps de la guerre de Troie, les Grecs n'avoient point de nom général qui désignât la nation grecque prise collectivement, et que celui d'Hellènes, employé depuis, dans ce sens, n'avoit point encore cette acception [1]. Pline se sert d'un argument semblable pour prouver que la sculpture étoit plus ancienne que la peinture; et de ce qu'Homère, qui parle souvent de statues, de bas-reliefs et de gravures, ne fait mention d'aucun tableau ni d'aucune peinture, il en conclut que l'art de représenter les objets sur un plan, et d'exprimer leur relief par la seule variété des couleurs, étoit une chose inconnue dans les temps héroïques [2]. C'est ainsi que l'empereur Julien, J. Pollux, et après lui Fréret, ont tiré du silence d'Homère, qui a donné le détail de tant de jeux et de tant de combats, et qui ne parle ni de cavaliers ni de cavalerie, la conséquence que l'équitation étoit inconnue dans les temps héroïques [3]. Ces exemples pourroient être multipliés à l'infini; mais les exemples de l'abus de ces preuves seroient plus nombreux encore. Les ouvrages d'Homère sont regardés avec raison comme la source des anciennes traditions, mais ils ne les contiennent pas toutes, et on a étrangement abusé de son autorité pour nier l'existence d'une foule de choses dont il ne devoit pas s'occuper.

[1] Thucyd., lib. I. — Strab., lib. VII. = [2] Plin., lib. XXXIII, cap. 5. = [3] Pollux, I, 141. — Jul. imper., *de Reb. gest. Constan.*, lib. II.—Fréret, *sur l'Origine et l'ancienneté de l'art de l'Equitation dans la Grèce.*

(g) Pag. 23.

Hermesianax, poète élégiaque du siècle d'Alexandre, est le plus ancien poète qui ait parlé de la descente d'Orphée aux enfers, dans une élégie rapportée par Athénée [1], que Rhunkenius a publiée avec des notes à la fin de ses *Epistolæ criticæ*. Il donne à la femme d'Orphée le nom d'Agriope.

(k) Pag. 28.

Il seroit très difficile, dit M. Ouvaroff, de réunir sous un seul aspect les différentes destinations données par les orphiques aux mystères d'Eleusis. Le fonds de la doctrine de ces nouveaux platoniciens étoit un système de théurgie, dans lequel il ne faut pas chercher la précision philosophique. Leur doctrine présente en général une grande fluctuation d'idées. On ne trouve dans les principaux écrits de ces philosophes sur les anciens mystères, que des opinions individuelles qui varient à l'infini, et qui peuvent recevoir une foule d'interprétations. Ces nouveaux platoniciens réunirent les principes de Pythagore, de Platon, d'Aristote et d'autres philosophes grecs, à ceux des orientaux, et en y joignant leurs propres combinaisons, ils firent un système obscur, bizarre, plein d'imagination, qui fut la dernière forme du paganisme, et qui succomba avec lui. La nature du sujet, l'obscurité des pensées et du style, la mysticité répandue dans toutes les opinions, leur divergence, le défaut de critique, non-seulement dans les ouvrages mêmes, mais dans leurs matériaux, rendent la lecture des écrits de ces philosophes extrêmement difficile. [2]

[1] Athen., lib. XIII, p. 597. — [2] Ouvaroff, *Essai sur les Mystères*.

(j) Pag. 30.

Le mot αἰών, *eon*, se prenoit chez les Grecs en différens sens. Il signifioit quelquefois le siècle. S. Jérôme, dans ses Commentaires sur Ezéchiel [1], dit que l'éon ou le siècle est l'espace de soixante et dix ans, ce qui fait à peu près la vie d'un homme; aussi ce mot étoit pris pour toute la vie, quelquefois pour un long temps indéterminé, plus souvent pour l'éternité, et par analogie pour Dieu ou un être immortel, comme on le voit dans Arrien sur Epictète qui, pour faire entendre qu'il n'est qu'un mortel, dit qu'il n'est pas encore un éon, qu'il faut qu'il vienne et qu'il passe comme l'heure qui est une partie du jour [2]. Les anciens Indiens donnoient au premier être un nom qui, dans leur langue, répondoit au mot hébreu *olam*, qui est souvent employé dans l'Ecriture pour désigner un temps dont la mesure et la durée sont inconnues; le mot *alem*, en arabe, a la même signification, et dans la traduction chinoise du livre de *Budda* ou *Fô*, qui a été faite dans le premier siècle de l'Eglise, et que M. de Guignes nous a donnée en français [3], on a substitué au mot indien celui de *chi*, qui dans la langue chinoise signifie aussi la même chose. Les Perses, selon Théodore de Mopsueste, nommoient le premier Être *Zarouan* ou *Hozarouan* qui, dans leur langue, signifioit proprement la révolution des siècles, terme qui répond proprement au mot αἰών des Grecs. S. Clément d'Alexandrie appelle le fils de Dieu ou le Verbe éternel, l'*Eon* infini, et Synesius, dans un de ses hymnes [4], dit que le Verbe est l'Eon qui ne vieillit jamais. « Le temps *aion* et le » temps *chronos*, dit S. Clément d'Alexandrie, ne sont pas » la même chose; *aion* représente à la fois et réunit comme

[1] S. Hieronym., cap. 26. = [2] Arrian., *in Epic.* III, 6. = [3] De Guignes, *Hist. des Huns*, T. II, lib. III, p. 226. = [4] S. Clem. Alex. —Synes., *Hymn.* III, v. 162.

» en un seul instant toutes les parties du temps, le passé, le » présent et l'avenir, c'est-à-dire, que ce terme présente à » l'esprit l'idée d'un être qui a existé, qui existe et qui exis- » tera [1]. » Ce terme est propre à Dieu qui subsiste toujours de la même manière, sans altération, sans accroissement et sans diminution; c'est ce qui a fait dire à S. Jean Damascène, que comme le *chronos* est la durée des êtres fragiles et passagers, l'*aion* est celle des êtres éternels [2]. Ce nom a été communiqué aux substances intelligentes qui sont émanées de lui, tant à cause de leur manière d'être fixe et invariable, qu'à cause de leur durée, surtout dans le système que leur émanation étoit de toute éternité. Le nom d'*Eons* leur a été donné surtout dans les premiers siècles de l'Eglise. Tatien dit qu'au-delà des bornes qui terminent la distance du ciel à nous est le séjour des Eons [3]. Dans Eusèbe, les Eons créés avant le ciel et avant ce monde, rendent leurs hommages à Dieu [4]. Synesius l'appelle *le pére et la vie des Eons*, c'est-à-dire, des intelligences émanées de lui, comme il l'explique lui-même, en ajoutant qu'il est l'intelligence, père des intelligences, l'auteur des dieux, la source des esprits [5]. Dans l'école de Pythagore, ces intelligences furent appelées des nombres, les pythagoriciens appeloient la divinité *le nombre des nombres* [6], et Synesius, à son imitation, appelle Dieu l'unité des nombres immortels et des rois immatériels, c'est-à-dire, le principe très simple des pures intelligences; il l'appelle encore *l'unité des unités, le nombre des nombres, et il dit qu'il est unité et nombre tout ensemble* [7]; c'est-à-dire, que le verbe qui est un et simple dans sa nature est nombre par ses effets, parce que toutes les intelligences émanent de lui. Les pythagoriciens,

[1] S. Clem. Alex., *Pædagog.* i, p. 94.—*Strom.*, I, p. 298.= [2] Damascen., *de Orthod. fid.* = [3] Tatian., *Orat. contra gentes.*, n° 35. = [4] Euseb., *de Laud. constant.*, p. 606.= [5] Synesius, *Hymn.* III, v. 162.—*Hymn.* IV, v. 71. = [6] Hiéroclès, *in carm. aur. Pythag.*, p. 225. = [7] Synesius, *Hymn.* II, v. 71.—*Hymn.* III, v. 174.

les platoniciens et Hermès Trismégiste, avoient personnifié l'éternité et en avoient fait une divinité; ils disoient que le temps est son image. Le poète Claudien [1] nous en a donné une description dont Boccace a donné une interprétation dans ses Généalogies. L'Eon et les Eons furent aussi personnifiés par les hérétiques des premiers temps de l'Eglise, et particulièrement par les gnostiques et les basilidiens : ces hérétiques leur donnoient des noms barbares.

(*k*) Pag. 31.

« *Protogonos*, le premier-né de l'univers, dit Orphée,
» s'élevant dans l'éther avec des ailes lumineuses, ayant en sa
» main les clefs du ciel, de la terre, des eaux, pour ouvrir les
» portes de la vie à tous les êtres, qu'il appelle d'une voix
» mugissante, enfin tenant lui seul le gouvernail de l'uni-
» vers. »

Ces traits, et d'autres encore, se trouvent dans deux hymnes d'Orphée, dont l'un adressé au premier-né Phanès, a tous les traits qu'on donne ailleurs à l'amour principe; l'autre adressé à l'Amour, a tous les traits qu'on donne au premier-né Phanès.

(*k bis.*) Pag. 33.

Il est très difficile de connoître la véritable doctrine et la véritable théogonie d'Orphée. Suivant le poëme des Argonautes qui porte son nom, et qui bien qu'il ne soit pas de lui, ne laisse pas d'être fort ancien, comme l'a prouvé Rhunckénius [2], la nécessité et le temps existoient avant tout. Nous avons donné dans le texte la théogonie d'Orphée, telle qu'elle est présentée par Proclus dans son Commentaire sur le Timée de Platon. On trouve dans le poëme des Argonautes, par Apollonius de

(1) Claud., *Elog. Stilic.*, p. 72. — (2) Rhunkénius, *Ep. Sec.*, p. 129.

Rhodes, une autre théogonie que ce poète fait chanter à Orphée; il paroît que c'est la théogonie de Phérécyde, qui est expliquée plus clairement dans le passage de Celse rapporté par Origène [1]. Dans cette théogonie, Ophionée et Eurynome étoient ce que sont Uranus et la terre dans la théogonie d'Hésiode. Athénagore [2] rend compte d'une autre théogonie qu'il attribue aussi à Orphée, suivant laquelle l'océan ou l'eau avoit existé avant tout; l'eau forma un limon: l'eau et le limon produisirent un serpent qui avoit trois têtes, dont l'une étoit celle d'un dieu qui se nommoit Chronos ou Hercule. Ce dieu produisit un œuf, cet œuf s'étant rompu par l'effort qu'il fit pour le mettre au jour, sa partie supérieure forma le ciel, et sa partie inférieure forma la terre.

(*l*) Pag. 33.

Les règles de la critique étoient peu connues ou du moins très négligées par les plus célèbres philosophes du paganisme; on les voit tous citer sous le nom d'Orphée, de Musée, d'Eumolpe et des autres poètes antérieurs à Homère, des ouvrages fabriqués par les nouveaux Platoniciens, et donner comme authentiques des oracles supposés par ces mêmes philosophes, ou plutôt par les sectateurs de la secte orphique qui joignoit les dogmes égyptiens et chaldéens à quelques points de l'ancienne doctrine de Pythagore. Comme les auteurs de ces oracles et de ces vers philosophiques supposoient la spiritualité, la toute-puissance du Dieu suprême, que plusieurs blâmoient le culte des intelligences inférieures, condamnoient les sacrifices et faisoient quelquefois allusion à la trinité platonicienne, les chrétiens crurent qu'il leur étoit permis d'employer ces autorités dans la controverse avec les payens, pour les battre par leurs propres armes. Le reproche de nou-

(1) Origen., *contra Celsum*, lib. VI. — (2) Athénag., *Legat. pro Christ.*, cap. XVIII.

veauté étant celui sur lequel les payens insistoient le plus, les chrétiens, pour détruire ce reproche, alléguoient non-seulement des morceaux du faux Orphée, du faux Musée et des oracles de la Sybille, mais encore des endroits d'Homère, d'Hésiode, et même des poètes dramatiques, quand ils croyoient y découvrir des traits semblables en quelques points à leur doctrine. L'usage qu'on faisoit alors de ces mêmes autorités, rendoit cette façon de raisonner tout à fait populaire; lorsque le christianisme fut devenu la religion dominante, on n'employa plus ces sortes de preuves que par une sorte d'égards pour ceux des chrétiens qui n'en étoient pas encore désabusés, et pour ne pas paroître abandonner tout d'un coup la méthode, suivie par les premiers apologistes du christianisme.[1]

(*n*) Page 47.

Tristan[2] donne une médaille représentant d'un côté l'effigie de la paix avec cette inscription : ΕΙΡΗΝΗ ΝΥϹΑΕΩΝ, *Pax Nysæorum*, et de l'autre un Bacchus nud passant son bras par-dessus sa tête, et s'appuyant du bras gauche sur un trépied. Cette médaille appartenoit aux habitans de Nyse que Diodore place d'après Homère, entre le Nil et la Phénicie. C'est là qu'étoit l'antre célèbre où Bacchus fut porté par Mercure d'après l'ordre de Jupiter, et où il fut nourri par les nymphes. Il y avoit un oracle de Bacchus, comme le prouve le trépied de la médaille; c'est de cet oracle que Lucain parle en ces termes :

Sed mihi jam numen, nec si te pectore vates
Accipiam, cyrrhæa velim secreta moventem
Sollicitare deum, Bacchumque avertere Nysa.

(1) Euseb., *Præp. Ev.* — S. August., *Contra Faust.*—Fréret. —
(2) Tristan., *Com. Hist.*, T. II, p. 209.

(*o*) Pag. 50.

On attribuoit, dit Danville [1], la fondation de Nysa à Dionysius ou Bacchus dans son expédition dans l'Inde, et les traditions indiennes font mention de *Nysada Buram*, c'est-à-dire, ville de Nysa et d'un héros qui en est sorti. Ptolémée nous en donne la position sous le nom de *Nagara* en ajoutant que son nom est aussi Dionysiopolis. On connoît *Nagar* pour un terme Indien qui désigne une ville en général.

La ville de Nysa étoit située au pied du mont Méros. Danville entre dans de grands détails sur cette ville [2], et il en détermine la position exacte d'après Ptolémée, qui est entièrement d'accord sur ce point géographique, avec le géographe turc, avec l'histoire de Timur, et avec la géographie indienne écrite en langue Tamule sous le nom de *Puwana Saccaram*.

M. de Sainte-Croix, dans son ouvrage sur les historiens d'Alexandre [3] avoit nié l'existence de la ville de Nysa et du mont Méros, mais sa critique étoit dénuée de tout fondement; ce qui a pu jeter M. de Sainte-Croix dans cette erreur, c'est la préoccupation où il étoit que l'expédition de Bacchus dans les Indes étoit fabuleuse, et il a été conduit par cette idée vraie à croire que les lieux auxquels on avoit fait l'application de cette fable étoient également fabuleux, avec d'autant plus de raison que la plupart des villes ou montagnes de Nyses ont été imaginées par les poètes; mais il n'est pas moins vrai que beaucoup de villes de ce nom ont existé réellement, et dans le nombre est la Nysa de l'Inde qui existe toujours: aussi Danville remarque-t-il que, bien que l'expédition de Bacchus dans les Indes soit fabuleuse, il n'est pas moins avantageux à la géographie de retrouver un lieu illustré par

(1) Danvil., *Géogr. ancienne*, T. II, p. 339. — (2) Danvil., *Eclairc. sur la carte de l'Inde*, p. 21. — (3) Ste-Croix, p. 241, édit. de 1775.

des fables aussi reculées, ou pour parler plus exactement, par l'application qu'Alexandre en a fait à ces lieux; et c'est ce que la position de Nagar nous procure ici.

M. de Sainte-Croix paroît, dans la suite, avoir davantage approfondi cette matière et avoir cédé au grand nombre de preuves qui établissent l'existence de Nysa et du mont Méros; car, non-seulement il n'a pas reproduit cette opinion dans la dernière édition qu'il a donnée de son examen des historiens d'Alexandre, mais il paroît en reconnoître la fausseté, lorsqu'il dit: « Alexandre arriva à Nysa entre le Cophène et » l'Indus; il accorda la paix à cette ville, en considération » de son fondateur; on ne voit pas sans quelque surprise les » actions d'Hercule et de Bacchus, transportées dans des » lieux où leurs noms même n'avoient jamais été connus..... La » flatterie et la vanité portèrent les Macédoniens à croire aux » exploits d'Hercule en Asie, et à accréditer la fable des » voyages de Bacchus aux Indes: ils vouloient par là faire » naître l'idée d'un parallèle entre ces deux divinités et » Alexandre dont ils partageoient la gloire. La fondation de » Nysa, sa constitution aristocratique, la description du » mont Méros, et le sacrifice qu'Alexandre y fit en l'honneur » de Bacchus, avec son armée couronnée de lierre, sont des » choses auxquelles Arrien ne dédaigne pas de s'arrêter ». M. de Sainte-Croix ajoute: « Suivant Strabon (1), il n'y a » que Mégathènes et un petit nombre d'autres qui aient cru » à ces voyages de Bacchus et d'Hercule aux Indes. Mais les » voyages de Bacchus aux extrémités de l'Asie ne sont pas » dus aux Macédoniens, qui accompagnoient Alexandre, » puisqu'on les retrouve dans une tragédie d'Euripide qui » florissoit un siècle avant l'arrivée de ce prince aux Indes. » Les Macédoniens ont faussement appliqué à certains lieux » de la haute Asie et de l'Inde les détails de toutes ces his- » toires concernant Bacchus et Hercule, contraires à la tra-

(1) Strab., lib. XV, p. 473.

» dition mythologique; voilà, sans doute ce que Strabon a » voulu faire entendre, autrement il se contrediroit. »

Je crois, malgré l'autorité de M. de Sainte Croix, que Strabon ne s'est nullement contredit, et Fréret a eu raison d'avancer d'après Strabon que les voyages de Bacchus aux extrémités de l'Asie étoient dus aux Macédoniens; on ne trouve nullement ces voyages dans le passage d'Euripide cité par M. de Sainte-Croix, le voici : *Relinquens autem Lydorum auro abundantes agros, et Phrygum, Persarumque apricos campos, et urbes Bactrianorum, et hyemalem terram Medorum accedens, et Arabiam felicem et Asiam universam, quæ ad salsum mare jacet, mixtis græcis et barbaris simul, populosas habens turribus bene munitas urbes, ad hanc primum veni civitatem græcorum, illicque versatus, agens choros et constituens mea sacra, ut sim manisfestus deus hominibus. Primas vero Thebas hujus terræ græcanicæ ululatu complevi*, etc.

Ce passage n'a évidemment aucun rapport avec les voyages et les fables du Bacchus Indien. Le poète grec a voulu seulement rappeler une tradition vraie, c'est l'introduction du culte de Bacchus divinité Asiatique dans la Grèce: nous avons vu que le culte de Bacchus étoit répandu dans toutes les parties de l'Asie, et qu'il en avoit été apporté dans la Grèce par les colonies étrangères, c'est tout ce qu'a voulu dire Euripide qui cite les principales contrées de l'Asie, les seules qui fussent alors connues des Grecs, la Lydie, la Phrygie, la Perse, la Bactriane, la Médie, l'Arabie et les bords de la Méditerranée, c'est-à-dire, l'Asie mineure et la Syrie, *Asia, quæ ad salsum mare jacet, mixtis græcis et barbaris simul.*

Quant à Nysa, deux savans de nos jours, le Major Rennel et M. Barbier du Bocage ont confirmé l'existence de Nysa et joint leur autorité à celle de Danville. Je conclus avec une

sorte d'assurance, dit le major Rennel [1], que la rivière Cow de la géographie turque, et le Cow-Mull de Baber qui passe par *Nughz*..... est la rivière de Cophènes [2]; après son arrivée au pont, Alexandre fit une excursion par terre dans le pays situé sur la rive occidentale de l'Indus, pour visiter la ville de Nysa: l'on dit qu'alors il pénétra dans le pays situé entre les deux rivières de Cophènes et d'Indus. M. Barbier du Bocage, dans son analyse de la carte des marches et de l'empire d'Alexandre [3], dit : « Je reconnois avec le major Rennel, ce fleuve (le Cophènes) dans celui qui est appelé aujourd'hui Cow et qui passe à *Ghizni* et à *Nughz*, l'ancienne *Nysa*.

(*p*) Pag. 100.

Il y avoit aussi à Sparte, un temple de Bacchus aux Marais, situé dans l'intérieur même de la ville, du côté du faubourg, qui étoit autrefois marécageux. « Le sol de » la ville de Sparte, dit Strabon, est bas sans être ce- » pendant nulle part marécageux. Autrefois le faubourg » l'étoit, c'est pourquoi il portoit le nom de *Limnæ*, et le » temple de Bacchus aux Marais n'étoit ainsi appelé que, » parce qu'il étoit en effet sur un terrain plein d'eau, au » lieu qu'à présent, il est sur un terrain sec [4]. » Il y avoit aussi à Sparte un temple de Diane aux Marais, qui étoit appelé *Limnæum* [5], parce qu'il étoit placé dans les Marais où étoit le temple de Bacchus. Ce temple portoit le nom de temple *de Diane Orthie aux Marais*, pour le distinguer du temple de Diane, simplement nommée le temple de *Diane aux Marais* qui étoit sur les frontières de la Laconie et de la Messénie : c'est là que les deux peuples célébroient en

(1) Rennel, *Descript. de l'Inde*, T. II, p. 219. = (2) *Ibid.*, p. 228. = (3) Barbier du Bocag., p. 831. = (4) Strab., lib. VIII, cap. 5, § 1, p. 362. = (5) Strab., lib. VIII, p. 361.

commun une fête solennelle, et offroient des sacrifices ; c'est là que les Messéniens furent accusés par les Spartiates d'avoir violé les vierges qui s'y étoient rendues pour sacrifier.

(*q*) Pag. 104.

Proclus [1] appelle le cratère, *veritatis craterem.*

On peut voir dans l'ouvrage de Kreutzer intitulé *Dionysius*, Heidelberg. 1709, toutes les idées mystiques que les anciens et particulièrement les orphiques et les *Nouveaux Platoniciens* ont attachées aux cratères et en général aux vases qu'ils avoient donnés pour attributs à toutes les divinités.

On peut voir sur le même sujet et surtout sur les amphores et les cratères de pierre, symboles des nymphes et de Bacchus, les chapitres 12. 13. 14. de Porphyre. [2]

On lit dans un passage d'Eratosthènes cité par Athénée [3] : « Il s'étoit fourni d'un phialée pour rendre ses hommages aux » dieux. On ne se servoit pas alors de cyathe ni de cotyle. » On présentoit aux divinités un cratère, non d'argent ni » enrichi de pierreries, mais fait de la terre du promontoire » Colias. Toutes les fois qu'on l'avoit rempli en faisant des » libations aux dieux avec le phiale, les assistans se versoient » l'un après l'autre le vin qu'on venoit de mêler, en pui- » sant avec le cymbion, comme on le pratique encore chez » nous dans les repas qu'on appelle phédities ; mais s'ils vou- » loient boire davantage, on mettoit auprès d'eux les vases » appelés cotyles, qui sont de la plus belle forme et très » commodes pour boire. Or, ceux-ci étoient faits de la même » terre. »

Crésus, dit Hérodote [4], envoya à Delphes, avec beaucoup d'autres présens, deux cratères extrêmement grands ;

(1) Proclus, *in Theolog. Plat.*, cap. 30, 32. = (2) Porphyr., *de Antro nympharum*, p. 13, 14. = (3) Athen., lib. XI, cap. 9. = (4) Hérod., lib. I, cap. 51.

les Delphiens y mêlent l'eau avec le vin aux fêtes appelées Théophanies.

Larcher observe sur ce passage, que le cratère ne servoit point à boire, mais seulement à mêler l'eau avec le vin.

(*r*) Pag. 106.

Eustathe définit le Thiase: *Quævis multitudo, sive chorus, sive exercitus, sive ecclesia, sive turba bacchantium aut potantium, vel etiam aliud quodvis agentium.*

Instituit Daphnis thiasos inducere bacchi.[1]

Servius s'exprime ainsi sur ce vers : *Thiasos saltationes, choreas Liberi, id est, liberalia. Sunt enim Thiasi cœtus virginum atque puerorum bacchantium, plangentibus nymphis.*

Ἰνω, κ' αὐτονόα, καὶ μαλοπάρηος Ἀγαύα,
Τρεῖς θιάσους ἐς ὄρος τρεῖς ἄγογον αὖται ἔοισαι· [2]

Ino et autonoe et genis pomicoloribus Agave,
Tres thiasos in montem, tres ipsæ existentes,
Ducebant.

Thiasi satyrorum [3], Statius se sert souvent de la même expression.

Θίασος, ἱερὸς χόρος. Καὶ θιασώτης, ὁ χορευτής. [4]

Thiasos sacer chorus, et thiasotes, sodalis, chori socius, veni saltaturus ad pios thiasotas.

Suidas cite ce vers d'une épigramme de Philène:

Στρεπτὸν βασσαρικοῦ ῥόμβον θιάσοιο μύωπα,
Tortum rhombum, bassarici thiasi incitamentum.

Suidas fait dériver Θίασος du verbe grec θεῖν, id est, *currere* ou θύειν, id est, *furere*, c'est pourquoi les Thiasotes ont été appelés proprement *comites Bacchi et ministri.*

(1) Virg., *Eclog.* V, v. 30. = (2) Théocr., *Idyll.* XXVI, v. 1. = (3) Catul. = (4) Suidas, v. Θίασος.

On lit dans le même Suidas : *Thiasos*, id est, *multitudo, quæ sacrorum et cultus divini gratiâ congregata est. Sic Demosthenes et Xenophon. Ion vero nomen hoc pro quovis hominum cœtu posuit.*

Θιασώτης Κότυος. *Sodalis cotytto.*

Ovide dans la fable d'Ino, dit :

Evoe, Bacche sonat. Bacchi sub nomine Juno
Risit, et hos thiasos præstet tibi, dixit, alumnus.

Thiasos dixit Josephus omnis generis collegia, quia nullum ferme fuit quin religionem pro fine haberet, et alicujus deorum cultum. [1]

Claudien [2] dit dans le poème sur l'enlèvement de Proserpine :

Terribiles intus thiasi, vesanaque misto
Concentu delubra gemunt, ululatibus Ide
Bacchatur. Timidas inclinant gargara silvas. [3]

Raucis secura fruebar
Nimirum thiasis, et lœta sonantibus arvis
Jungebam Phrygios, cum tu raperere, leones.

Le commentateur s'exprime ainsi sur cette expression de Claudien : *Rauci thiasi, propter inconditas et diu continuatas ac pene furiosas voces ; thiasos, hoc est, choreas et saltationes, et sacra illa cybeleia obeuntium.*

Claudien dit encore [4] :

Interea gelidæ secretis rupibus Idæ
Dum sedet, et thiasos spectat de more, cybelle.

Le même commentateur observe sur le mot *Thiasos*, id est, *chorossaltantium sibi, et motus tumultuosos ac furibundis similes agentium Curetum.*

(1) Joseph., *Antiq. Jud.*, lib. XIV, cap. 8. = (2) Claudian., lib. I, v. 204. = (3) *Ibid.*, lib. III, v. 422. = (4) *Ibid.*, lib. II, *in Eutrop.*, v. 279.

Valérius Flaccus s'exprime ainsi [1] :

Vidisti, roseis hæc per loca Bacchus habenis
Cum domitas acies et eoi fercula regni,
Duceret; ac rursus thiasos et sacra moventem
Hunc tibi, vel posito venantem pectine Phœbum
Crede dari.

Thiasos est turba hominum Bacchios choros agitans, secundum illud Euripidis: [2]

Video autem Thiasos tres muliebrium chorearum. [3]

Virgile a dit : [4]

Tum quorum attonitæ Baccho nemora avia matres
Insultant thiasis.....
Undique collecti coeunt matremque fatigant.

Quelques-uns ont fait dériver *thiasos* ἀπὸ τοῦ τὰ θεῖα ᾄσαι, id est *a sacris carminibus.*

(s) Pag. 120.

Pendant l'inhumation des corps morts chez les anciens, on faisoit des libations de vin. Achille fit verser du vin sur le bucher de Patrocle, lorsqu'il fut consumé :

Postquam collapsi cineres, et flamma quievit
Reliquias vino et bibulam lavere favillam.

Ceux qui vouloient exprimer particulièrement leurs regrets et leur douleur, venoient déposer sur les tombeaux une partie de leurs cheveux, et faisoient tout autour des libations d'eau, de vin, de lait et de miel. [5]

Les cérémonies des funérailles se renouveloient tous les ans, on venoit aux sépulcres offrir des sacrifices et prendre des repas funèbres. Non-seulement on y immoloit des victimes, mais on y versoit du vin, des liqueurs et de l'eau, on faisoit des fosses pour y recevoir ces liqueurs et le sang des victimes.

(1) Valer. Flacc., *Argon.*, lib. III, v. 538. = (2) Athen., lib. VIII. = (3) Euripid. = (4) Virg., *Æneid.*, lib. VII. = (5) Potter, *Archæol.*, lib. IV, cap. 5, 8.

Neque vero sanguinem solum, sed vinum etiam in terram effundebant. [1]

Ad terram fudit vinum, terramque rigavit,
Patroclique animam suprema voce vocavit. [2]

Ac primùm mulsum, plena hinc carchesia Bacchi,
Rursus aquam, nivea texi quæ deinde farina. [3]

Lucien disoit que les morts vivoient en enfer de ce que leurs amis et leurs parents répandoient sur leurs tombeaux.

On peut voir sur les cérémonies et sur le but qu'on s'y proposoit Stuckius, Gyraldi et Natalis Comes. [4]

(*t*) Pag. 159.

Homère et Hésiode gardent le silence sur les déluges d'Ogygès et de Deucalion. Cependant Hésiode surtout avoit une belle occasion d'en parler, lorsqu'il traite des ages qui avoient précédé le sien. Le silence gardé par les deux plus anciens poètes l'a été aussi par les écrivains les plus anciens et les plus respectables de la Grèce, Hérodote, Thucydide et Xénophon, quoique cet événement dût naturellement trouver sa place dans ce que les deux premiers rapportent de l'ancienne histoire et des diverses révolutions des nations Pélasgiques et Helléniques. Hérodote se contente de nommer Deucalion et de dire qu'il régna dans la Phthiotide, canton de Thessalie qui fut le premier séjour des Hellènes [5]. Pindare est le premier anteur qui ait parlé du déluge de Deucalion [6]; Aristote, en parlant des déluges qui reviennent à certaines époques, dit : « Qu'ils n'arrivent pas toujours dans les mêmes » lieux, tel fut le déluge de Deucalion, qui se fit sentir » principalement dans l'ancienne Hellade. » Ce pays com-

(1) Natal. Com., p. 48. = (2) Homer., *Iliad.*, lib. XXIII. = (3) Homer., *Odyss.*, lib. II. = (4) Nat. Com., *Myth.*, lib. I, cap. 13. = (5) Herod., lib. I, § 36. = (6) Pindar., *Olymp.* IX, v. 160.

prenoit l'Etolie, l'Acarnanie, la Thesprotie et une partie de l'Epire. Les petites inondations de la Grèce ont probablement donné lieu à la fable du déluge d'Ogygès et de celui de Deucalion. La chronique de Paros place le règne de Deucalion à l'année 1574 avant J. C. et le déluge en 1529, la chronique de Thrasyle en 1524, Eusèbe en 1730 et Cedrenus en 1548, 248 ans après Ogygès. Le nom d'Ogygès donné à ville de Thèbes et à une de ses portes, ville que Varron dit avoir été bâtie par Ogygès, ne permet pas de placer ailleurs que dans la Béotie le déluge qui porte son nom, déluge qu'on attribue au débordement du lac Copaïs, comme on attribue le déluge de Deucalion à l'inondation de la plaine où coule le Pénée. (1)

Du reste les Grecs n'ont eu que très tard l'idée d'un déluge universel; Platon contribua plus que personne à accréditer l'opinion d'un déluge qui lui étoit nécessaire pour donner quelqu'apparence de vérité à sa fable de l'île Altantique qu'on doit ne regarder que comme une opinion philosophique (2). Aristophane chercha à lier la tradition d'un déluge avec son système des Météores, d'où il faut conclure que cette tradition commençoit à prendre quelque crédit dans la Grèce à cette époque. Du reste Bérose est le seul auteur profane qui ait parlé d'un déluge véritablement universel : il compte dix générations entre le premier homme et le déluge, il marque la durée de ces générations en sares ou périodes de deux cent vingt-trois mois lunaires, c'est le cycle de Méton de dix-neuf ans et demi. L'histoire de Bérose fit donner de l'extension et contribua à embellir la tradition grecque des déluges d'Ogygès et de Deucalion. Néanmoins les Grecs, même après Alexandre, eurent beaucoup de peine à s'accommoder de l'idée d'un déluge universel, et Apollodore qui écrivoit dans le commencement dn deuxième siècle avant l'ère chrétienne ne suppose pas l'u-

(1) Fréret, Tom. XVI. p. 275. — (2) *Acqd. des Inscr.*, T. XXXI, p. 132.

niversalité du déluge quoiqu'il emprunte la circonstance de l'arche de Bérose [1]. Plutarque et Lucien sont les premiers qui aient ajouté en parlant du déluge de Deucalion, la circonstance des oiseaux à celle de l'arche [2]; ils avoient pris ces détails dans Bérose et ses copistes : car il ne paroît pas qu'ils aient connu ni la religion ni l'histoire des Juifs.

(*u*) Pag. 174.

Avant Stésichore les chœurs, en dansant, tournoient autour de la statue du dieu, prenant leur marche par la droite, ce qui s'appeloit strophe, et revenant par la gauche à l'endroit d'où ils étoient partis, ce qu'on nommoit antistrophe, pour en repartir sur le champ sans s'y arrêter, et pour commencer un second tour [3]; mais Sthésichore termina chacune de ces révolutions par une pause assez longue, pendant laquelle le chœur, tourné vers la statue du dieu, chantoit un troisième couplet du cantique ou de l'ode, ce qu'il faisoit quelquefois debout, quelquefois assis, on le nomma épode; c'est précisément cette pause ou station du chœur que désigne le mot *stésichore* [4], et ce fut le changement que ce poète introduisit dans les chœurs de musique et de danse qui lui valut son nom : il s'appela d'abord *Tisias* [5]. Il paroit que Stésichore introduisit la cithare dans les chœurs.

Dès le temps d'Aristote [6], les poètes dramatiques s'étoient mis dans l'usage de ne plus composer de chœurs exprès pour leurs pièces, mais de prendre çà et là divers morceaux de poésie, et de les insérer comme autant d'intermèdes qui n'avoient pas plus de rapport avec la pièce que l'on jouoit

(1) Apollod., *Biblioth.*, lib., I, cap. 7. = (2) Lucian., *de Dea Syria.* —Plutarc., *de Solertiâ animalium.* = (3) Mar. Victor., *Grammaticæ latinæ auctores antiqui*, lib. I', col. 501. = (4) *Académie des Inscriptions*, Tom. X. p. 210. = (5) Suidas, *voce Stesichor.* = (6) Aristot., *Poet.*, cap. 18.

qu'avec toute autre. Ce fut Agathon qui le premier introduisit cet usage, et l'on peut accuser Euripide d'une pareille négligence. [1]

Les poëmes dramatiques ayant pris naissance, à Rome comme en Grèce, dans les chants et les danses, restèrent toujours unis à la danse et au chant. Ovide écrivoit à un ami: Vous me mandez qu'on danse mes pièces sur le théâtre et qu'on applaudit à mes vers.

La vieille comédie avoit toujours des chœurs, elle n'étoit point partagée en cinq actes, seulement l'action étoit entrecoupée de temps en temps par le chœur. Il y en avoit de grands composés de plusieurs parties, qui toutes avoient leurs noms particuliers et étoient faites sur le modèle des chœurs des tragédies : les chœurs composés de plusieurs parties étoient de vrais entr'actes ; les autres étoient de petits repos entre les scènes, et même au milieu des récits, pour donner aux acteurs le temps de respirer. Le retranchement des chœurs de musique fut un de ceux ordonnés par les lois chez les Grecs, pour la comédie moyenne, parce que, dit Platonius, les Athéniens ne jugèrent plus à propos de choisir des particuliers pour fournir à la dépense. Le chœur ne chanta plus de morceaux satyriques, il s'entretint seulement avec les acteurs, et continua simplement de prendre part à l'action. Les comédies latines n'avoient pas de chœurs ; pour y suppléer et parce que le peuple étoit accoutumé à la danse et au chant, chaque pièce de théâtre eut sa musique particulière. [2]

On attribue à Ménandre la suppression des chœurs de la tragédie chez les Grecs. [3]

(v) Pag. 180.

Il nous reste un monument célèbre de ce genre de prix accordé aux vainqueurs des jeux bacchiques, c'est la lanterne

(1) *Academ. des Inscript.*, T. XIII, p. 305. = (2) *Academ. des Inscript.*, Tom. XXI, 149, 216. = (3) Donat.

de Démosthène, τὸ φανάρι τοῦ Δεμοσθένεος, si improprement appelée de ce nom, d'après le préjugé qu'on a encore actuellement dans la Grèce, que ce monument fut construit par ce célèbre orateur, et consacré par lui à la retraite et à l'étude. Spon et Wheler ont décrit cet édifice [1], ils ont les premiers remarqué l'inscription gravée sur la frise, et ils en ont conclu naturellement que le monument avoit pour objet de consacrer la mémoire d'un triomphe obtenu dans des solennités publiques. Stuart et Revett ont fait connoître d'une manière plus précise la destination de ce monument [2]. Ils ont remarqué d'abord qu'il portoit originairement à son sommet un trépied, prix des vainqueurs dans les jeux publics. Ils ont reconnu en même temps que le bas-relief de la frise représente une des aventures de Bacchus; ce monument, de la plus belle exécution, est situé vers l'extrémité orientale de l'Acropole. Chacun des trois panneaux encore existans présentent deux trépieds à anses, sculptés en bas-reliefs, probablement de l'espèce de ceux qu'Homère et Hésiode désignent sous le nom de τρίποδες ὠτώεντες. Sur l'architrave qui, avec la frise de la colonne circulaire, est d'un seul bloc de marbre, on a gravé l'inscription suivante :

ΛΥΣΙΚΡΑΤΗΣ ΛΥΣΙΘΕΙΔΟΥ ΚΙΚΥΝΕΥΣ ΕΧΟΡΗΓΕΙ
ΑΚΑΜΑΝΤΙΣ ΠΑΙΔΩΝ ΕΝΙΚΑ ΘΕΩΝ ΗΥΛΕΙ
ΛΥΣΙΑΔΗΣ ΑΘΗΝΑΙΟΣ ΕΔΙΔΑΣΚΕ ΕΥΑΙΝΕΤΟΣ ΗΡΧΕ.

« Lysicrates de Cycine, fils de Lysithides, avoit fait la dépense du chœur. La tribu Acamantide avoit remporté le prix par le chœur des jeunes gens; Théon étoit le joueur de flûte, Lysiade, Athénien, étoit le poète, Evænète l'archonte. »

Il paroît, d'après le nom de l'archonte, que ce monument a été élevé plus de trois cents ans avant l'ère chrétienne, à l'époque où vivoient Démosthène, Apelle, Lysippe et

(1) Welher, *Voyage*, T. II, p. 185. — Spon, *Voyage*, T. II, p. 172. — (2) Stuart et Revett., *Antiq. d'Athen.*, Part. I, chap. 4.

Alexandre. Le bas-relief de la frise représente l'aventure de Bacchus et des pirates Tyrrhéniens. La figure de Bacchus, celles des faunes et des satyres qui forment son cortège au moment où il fait connoître sa divinité, le châtiment des pirates, leur terreur et leur métamorphose en dauphins, tout dans cette composition est de la plus grande élégance. Il n'y a donc nul doute que ce monument ne soit un de ces petits temples que l'on consacroit à des divinités, et sur lesquels les vainqueurs plaçoient les trépieds, prix de leur victoire. Il y avoit autrefois à Athènes un grand nombre de monumens de cette espèce : il en existe encore un autre très intéressant au-dessus de l'endroit où l'on croit que l'Odéum avoit été construit. L'on trouve dans le rocher de l'Acropole une caverne ou une grotte qui a été convertie en une église chrétienne, nommée Notre-Dame-de-la-Grotte. L'entrée de cette grotte est entièrement fermée par ce monument choragique, dont la façade présente trois inscriptions destinées à perpétuer le souvenir des victoires remportées, soit à l'Odéum, soit au théâtre. Une statue mutilée lui sert de couronnement; elle est l'ouvrage d'un habile artiste. L'inscription suivante est gravée au milieu de l'architrave :

ΘΡΑΣΥΛΛΟΣ ΘΡΑΣΥΛΛΟΥ ΔΕΚΕΛΕΕΥΣ ΑΝΕΘΗΚΕΝ
ΧΟΡΗΓΩΝ etc. (1)

« Thérasyllus, fils de Thrasyllus de Décéléia, a dédié ce mo-
» nument après avoir, en qualité de chorège, remporté le prix
» avec les hommes de la tribu Hippotoonthide. Evius, de Chal-
» cis, joua de la flûte; Carchidamus, fils de Sotis, composa
» la pièce; Neæchmus étoit archonte : » cet archontat répond à la première année de la cent-quatorzième olympiade, trois-cent-dix-huit ans avant J.-C.; cette inscription est la plus ancienne des trois. Il est hors de doute qu'elle fut gravée sur le monument à l'époque même de sa construction.

(1) Voyez les *Monumens d'Athènes*, par Stuart, T. II, p. 47.

Les deux autres inscriptions font mention de prix de même genre, remportés environ cinquante ans après, sous l'archontat de Pytharatus.

Sur la face supérieure de ce monument on aperçoit, comme dans la lanterne de Démosthène, aux trois angles, des cavités dans lesquelles étoient probablement scellés les pieds du trépied.

Ainsi les dépenses du chorège ne finissoient pas au moment de sa victoire, il lui restoit encore à faire la dédicacé du trépied qu'il avoit obtenu, et à élever les petits temples ou monumens sur lesquels ce trépied devoit être placé. On a vu qu'il en avoit coûté cinq mille drachmes à Lysias pour les frais du choeur et ceux de la dédicace du trépied. Andocides fut chorège de sa tribu, dans les jeux dithyrambiques, dit Plutarque[1] (aux Dionysiaques), et ayant obtenu le prix, il fit la dédicace de son trépied dans un lieu élevé, en face du Silène de Porus.

(x) Pag. 189.

Plutarque raconte que Cimon, fils de Miltiade, ayant trouvé dans l'île de Scyros le tombeau de Thésée, le fit transporter dans sa galerie, l'orna magnifiquement, et le conduisit à Athènes. Les Athéniens le reçurent avec d'autant plus de plaisir, que l'oracle d'Apollon leur ordonnoit de ramasser les os de Thésée et de leur rendre les honneurs comme à un héros. Le peuple conserva toujours pour Cimon de la bienveillance en raison de cette découverte, et sa joie fut telle que, pour conserver la mémoire de cet événement, il établit un combat célèbre de poètes tragiques; car ce fut alors que Sophocle, encore jeune, fit jouer sa première pièce; l'archonte Apéphsion, voyant parmi les spectateurs de grandes brigues, ne voulut pas tirer au sort les juges qui devoient prononcer sur le mérite des

(1) Plut., *Vies des dix Orateurs.*

pièces et adjuger le prix. Mais Cimon étant arrivé sur le théâtre avec les autres généraux, et ayant fait ses libations au dieu qui préside à ces jeux, l'archonte ne permit pas qu'ils sortissent, il les força à s'asseoir et à être juges; il leur fit prêter serment, car ils étoient dix, un de chaque tribu : ces jeux furent les plus beaux qu'on eût vus, à cause de la dignité des juges, qui donna une merveilleuse émulation aux acteurs. Le prix fut adjugé à Sophocle, ce qui causa un si grand chagrin à Eschyle, qu'il ne put souffrir davantage le séjour d'Athènes et se retira en Sicile. A s'en tenir aux mots de la phrase de Plutarque, il sembleroit que ces sortes de combats n'aient été établis qu'à cette époque, et qu'il n'y en avoit jamais eu auparavant. *Le peuple d'Athènes établit, dit Plutarque*, mais les faits suivans prouvent le contraire. Les brigues dont il parle, la coutume qui paroissoit établie de tirer les juges au sort, les fonctions de l'archonte, les innovations qui eurent lieu dans cette occasion, tout annonce que ces combats étoient établis auparavant.

(*y*) Pag. 191.

Dans toutes les villes Grecques, on célébroit des jeux qui n'étoient pas des ἱεροὶ ἀγῶνες, *des grands jeux sacrés*, et dans tous ces jeux le prix étoit un objet qui avoit de la valeur. Il n'y avoit que les quatre grands jeux de la Grèce où la récompense ne fut qu'une simple couronne. Les Grecs des temps postérieurs avoient suivi la coutume de leurs ancêtres des temps héroïques, qui, « Dans les prix qu'ils proposoient, » dit madame Dacier, n'avoient pas seulement en vue l'ho- » norable, mais encore l'utile; une captive pour travailler, un » bœuf pour le labourage. » Aristophane dans les Acharniennes (1) dit : « Dexithée concourant pour le prix, alloit » toucher un air béotien ἐπὶ μόσχῳ, *pour un veau*. » Le prix

(1) Aristoph., *Acharn.*, scen. I.

du concours pour ceux qui touchoient de la cithare étoit un veau, et un taureau pour les poésies dithyrambiques.

Les jeux publics étoient peu communs avant le siége de Troie, l'irruption des peuples de la Doride les fit entièrement cesser [1], et peut-être en eut-on perdu la mémoire pour toujours, si Homère ne les eût fait revivre dans ses poëmes. Lycurgue qui connut ces poëmes et qui en sentit le prix, les apporta dans le Péloponnèse; de concert avec Iphitus il établit en Elide des jeux semblables à ceux que le poète a si magnifiquement décrits, il y invita tout ce qui portoit le nom grec, et par là il jeta le fondement d'une sorte d'union entre des peuples qui étoient auparavant divisés. On a fait remonter l'établissement des jeux olympiques et des autres jeux célèbres de la Grèce à des temps très reculés, mais Homère qui s'est tant occupé de cette matière, ne parle pas de ces jeux, et tout prouve qu'il n'en a jamais existé avant Iphitus; les jeux dont Homère fait mention sont presque tous des jeux funèbres. Les funérailles de Patrocle surtout sont célèbres par ces jeux dans l'Iliade [2]. Ils remontoient chez les Grecs, à la plus haute antiquité, Homère parle des prix obtenus par Euryale dans les jeux donnés à l'occasion des funérailles d'Œdipe roi de Thèbes [3], il y en eut de semblables à la mort de Pélops [4], et suivant Homère les Grecs célébrèrent sur le tombeau d'Achille des jeux plus pompeux, qu'ils ne l'avoient fait pour aucun prince ou Héros [5]. Les Athéniens célébrèrent des jeux funèbres en l'honneur de Thésée; les Lacédémoniens en l'honneur de Ménélas, d'Hélène, de Lycurgue; les Eginètes, en l'honneur d'Eaque; les Locriens en l'honneur d'Ajax; les Thessaliens en l'honneur de Protésilas, et tous ces peuples dont je ne veux pas augmenter la nomenclature, donnoient à chacun de ces jeux le

[1] *Academ. des Inscript.*, T. IX, p. 375. = [2] Homer., *Iliad.*, lib. XXIII, v. 274. = [3] *Ibid.*, v. 680. = [4] Dionys. Halicar., lib. V. = [5] Homer., *Odys.* XXIV, v. 85.

nom du héros en l'honneur duquel ils étoient célébrés, ainsi les Athéniens appeloient *Theseia* les jeux funèbres qu'ils célébroient en l'honneur de Thésée : cet usage fut suivi dans les temps postérieurs, et on établit des jeux funèbres publics en l'honneur de Miltiade, Lysandre, Brasidas, Timoléon, Pausanias; Aratus et beaucoup d'autres héros obtinrent les mêmes honneurs [1]. Suivant Pausanias, cet usage passa des Grecs aux Romains. [2]

Les jeux publics étoient le principal objet de la gymnastique des anciens, et c'est à leur institution qu'est dû l'établissement de cet art et de cette profession; aussi l'appeloit-on agonistique. Les Agonothètes étoient les juges et les présidens des jeux, ils distribuoient les prix aux vainqueurs, ils veilloient à l'éducation et aux mœurs des Athletes, et à l'exécution des réglemens pour tout ce qui étoit relatif à ces jeux publics. Un grand nombre de savans ont écrit sur les fonctions de ces magistrats, et particulièrement Vandale, Spanheim et Meursius, auxquels je renvoie le lecteur. Je remarquerai seulement ici, que dans des temps postérieurs, et surtout sous la domination romaine, chaque temple avoit ses agonothètes qui étoient choisis à toutes les célébrations des jeux et qui pouvoient l'être plusieurs fois. [3]

» Le quatrième jour qui suit les nones, dit Ovide [4], on » célèbre en l'honneur de Janus une fête qu'on appelle les » Agonales. Cette fête peut être nommée ainsi de la formule » ordinaire, prononcée par le sacrificateur, au moment où » les vêtemens relevés, il va rougir les couteaux dans le » sang de la victime. *Agirai-je*, demande-t-il toujours, et » il n'agit pas sans ordre. » Sénèque fait allusion à cet usage dans une de ses controverses [5], et Suétone dit que Caligula

(1) Thucyd., lib. V.—Hérod., lib. VI. cap. 38.—Plut., *Vit. Tim.* — (2) Pausanias, *Arcad.* — (3) Plut., *Sympos.*, lib. VIII, *Quæst* IV, —Montfaucon, *Supplem.*, T. II, p. 4. — (4) Ovid., *Fast.*, lib. I, v. 318. — (5) Senec., *Controv.*, XI, lib. II.

s'entretenoit avec ses enfans, lorsque Cherée vint par derrière et lui abattit la tête à ce mot *frappe*, comme s'il eût immolé une victime sacrée [1] : chez les anciens, les victimes s'appeloient *Agones*. [2]

Ovide continue ainsi : « *D'autres dérivent ce nom* de l'action de pousser vers l'autel les animaux destinés aux » sacrifices, ils n'y vont pas d'eux-mêmes et ils ne cèdent » qu'à la contrainte. Quelques-uns croient que les *Agonales* » s'appeloient autrefois *Agnales* en retranchant une lettre. » (subtilité fausse et ridicule, ce n'étoit pas une *Agna* qu'on immoloit, c'étoit un *Aries*.)

» Ne pourroit-on pas, ajoute Ovide, dire aussi que ces » fêtes doivent leur nom à la frayeur qui glace la victime, » lorsqu'elle aperçoit dans l'eau l'instrument de sa mort ? » Plusieurs enfin veulent que ce jour ait été appelé ainsi » des jeux que célébroit la Grèce dans les premiers âges, et » que l'antique idiôme appeloit *Agonaux*. Cette étymologie » me paroît la plus vraisemblable.

La première étymologie a été adoptée par Varron [3] : *Dies Agonales, per quos rex in regia arietem immolat, dicti ab Agone, eo quod interrogatur a principe civitatis et princeps gregis immolatur.*

Festus avoit les mêmes idées que Varron sur l'étymologie du mot *Agonia*. *Agonium dies appellabatur quod rex hostiam immolabat, hostiam enim antiqui agoniam vocabant. Ab agendo dictas unde agolum pastorale Baculum quo pecudes aguntur* [4]. Ce grammairien célèbre dit ailleurs : *Agonia sacrificia quæ fiebant in monte; hinc Romæ mons quirinalis Agonus, et Colina porta agonensis, Agonium locus, in quo ludi initio facti sunt ob hoc dictum, quia fuerit sine angulo.* Les Grecs appeloient un angle γωνία. Lorsqu'il étoit de mode, il y a quelques années, de tout ex-

(1) Suéton., *Vit. Calig.*, cap., 58. = (2) Meursius, T. V, p. 530. = (3) Varr., *de Lingua latina*, p. 46. = (4) Festus, v. *Agonalia*.

pliquer avec le culte du soleil, on a fait un merveilleux usage de ce passage de Festus. On choisit, disoit-on, pour célébrer les jeux, le sommet des montagnes, parce que la forme de ces lieux présentoit une idée de l'astre auquel on rendoit hommage, et les Grecs considérant tant la forme de ces lieux, que la figure et le cours du soleil, donnèrent aux jeux en général, le nom d'*Agon*, sans angle; et les fêtes de Janus ne furent appelées Agonales, que parce qu'elles étoient les fêtes du soleil, *du dieu sans angle, du dieu dont la marche est circulaire*, etc.

On reconnoît dans toutes les étymologies du mot *Agon* données par les auteurs latins, le désir qu'ont toujours eu les Romains de trouver dans leur langue l'étymologie de tous les mots; ils allèrent plus loin, ayant fait dériver le mot *Agonia* du verbe *agere*, ils créèrent le dieu *Agonius* qui présidoit aux travaux [1]. Mais *Agon*, ἀγὼν, est une racine grecque qui signifie proprement combats, d'où sont dérivés les mots *Agonia*, jeux publics, où on livroit des combats, et les autres mots grecs qui signifient lieu ou emplacement de ces jeux, spectateurs, spectacles publics, courses, luttes, cirque, rassemblement, débat, contestation, procès, poursuite en justice, plaider, jouer son personnage, chaleur dans la dispute, véhémence, mouvement, action dans un discours, concours pour les prix, dispute, alarme, vive inquiétude, anxiété d'esprit, péril, agonie ou combat contre la mort, chose sacrée, temple, etc. Ainsi toutes les conjectures des auteurs latins sur l'étymologie de ce nom sont fausses; les modernes en ont cherché un grand nombre dont la plupart sont encore plus ridicules, nous venons d'en citer un exemple.

(*aa*) Pag. 191.

Aristote et Ariston le péripatéticien cité par Athénée, disent que les anciens ayant cru éprouver qu'un lien serré autour

(1) Festus, *voce Agonius*.

des tempes, les soulageoit dans les maux de tête produits par l'effet du vin, imaginèrent de se bander la tête lorsqu'ils étoient dans cet état, et que généralement ils choisirent le lierre, parce qu'il soutient une tension assez considérable; dans des temps bien postérieurs, ils y ajoutèrent quelques ornemens et ils se firent une couronne. (1)

Les couronnes étoient d'un grand usage dans la religion, on en ornoit les temples, les autels, les statues des dieux. Mais dans les temps héroïques on n'en offroit qu'aux dieux, et Homère ni Hésiode n'ont jamais connu ni les couronnes des jeux, ni les couronnes de la victoire ni les couronnes des festins. On proposoit pour prix des trépieds, des vases et d'autres choses précieuses ou utiles. Mais lorsqu'on eut trouvé le moyen de mettre à profit l'amour propre des hommes pour les faire concourir plus aisément et à moins de frais au bien de la société dans les combats du corps et de l'esprit, et les esprits s'élevant à mesure que les mœurs s'épurèrent, on ne combattit plus que pour la gloire, et des couronnes furent distribuées comme seul prix de la victoire. La couronne de lierre appartenoit aux poètes, et particulièrement aux poètes lyriques. Mais cette couronne n'étoit pas faite de toutes les espèces de lierre; c'étoit le lierre noir, dont la feuille a la couleur du safran qu'on appeloit le lierre Nyséen, Bachique ou Dionyséen.

Les Thraces et les Juifs avoient pour loi d'être couronnés de lierre dans toutes les cérémonies sacrées. Les Egyptiens préféroient aussi le lierre pour les couronnes. Les Thraces non-seulement se couronnoient de lierre, mais ils en ornoient leurs boucliers et leurs épées dans leurs cérémonies religieuses.

On ornoit de couronnes les autels, les statues, les temples des dieux, on ornoit aussi la victime d'une couronne faite de feuilles de l'arbre qui étoit consacré à la divinité à la qu'elle

(1) Athen., lib. XV, cap. 4.

on l'immoloit; le chêne à Jupiter, le laurier à Apollon, l'olivier à Minerve, le myrte à Vénus, le peuplier à Hercule, le pin à Pan, le cyprès à Pluton, le lierre à Bacchus et souvent les feuilles de vigne et les rameaux de figuier; on dit qu'il triompha, avec ces couronnes après la défaite de ses ennemis. On couronnoit aussi la poitrine et l'on y versoit des parfums, c'est là qu'est le siège du cœur. Tous les arbres qui ne portoient aucun fruit, étoient regardés comme étant d'un mauvais augure (*infaustœ*) dans les sacrifices, et ils étoient proscrits dans les cérémonies religieuses. Chez les Perses, non-seulement le sacrificateur et la victime, mais tous ceux qui assistoient aux sacrifices, portoient des couronnes. « Plus on » est paré de fleurs, dit Sapho, plus on est sûr de plaire aux » dieux en offrant un sacrifice, ils se détournent de ceux » qui n'ont pas de couronnes. [1] »

(*bb*) Pag. 191.

Il est assez probable, dit Plutarque [1], que ce mot théâtre qui est d'un usage plus récent, et celui de *théorein*, qui est beaucoup plus ancien, et qui veut dire *être spectateur*, ont tiré l'un et l'autre leur origine du mot *théos*, qui signifie Dieu.

Les cérémonies religieuses fournissoient aux peuples les principaux spectacles, avant que les théâtres fussent établis, et ces spectacles n'avoient que la divinité pour objet. Cependant le mot *théan*, *théatai*, qui signifie *regarder*, *être spectateur*, est d'une origine aussi ancienne que *théos*, et ces deux termes n'ont rien de commun pour l'étymologie et la signification. Les savans disent que les Grecs ont pris leur verbe θεάω, θέω, θάω, des orientaux, en hébreu le mot *thaha* signifie *regarder*, *admirer*.

(1) Athen., lib. XV, cap. 5.

(*cc*) Pag. 197.

Suidas dit formellement que Pratinas fut le premier qui fit des pièces satyriques. Ce Pratinas commença à paroître vers la soixante-dixième olympiade, peu d'années après la mort de Thespis.

Il falloit, dans ces pièces satyriques, que le poète se souvînt toujours qu'il faisoit une espèce de tragédie, et qu'il évitât de tomber dans de basses railleries. Dans le Cyclope d'Euripide, Silène raille Ulysse en conservant la gravité de la tragédie. Les Romains imitoient ces drames satyriques dans les pièces qu'ils appeloient *Atellanes*. La seule différence qu'il y eût entre les atellanes et les pièces satyriques, c'est que dans celles-ci il y avoit des satyres ou autres personnages ridicules, comme Autolycus, Barris, etc., et dans les atellanes il y avoit des acteurs bas et ignobles, comme Maccus : *in atellana personæ obscenæ ut Maccus*.

Les atellanes, comme les pièces satyriques, recevoient les grands personnages de la tragédie, les dieux comme les rois et les héros.

Les Romains n'imitèrent pas les tétralogies, ils firent seulement sur un même héros une tragédie et une atellane : ainsi on voyoit le même personnage dans ces deux pièces. Voilà pourquoi Horace (1) recommande avec tant de soin de faire ensorte que le héros qu'on a vu vêtu d'or et de pourpre, n'aille pas, dans la deuxième pièce, tenir des discours bas et rampans.

(*dd*) Pag. 198.

Aristote assure positivement que la tragédie tire son origine des dithyrambes que l'on chantoit en l'honneur de Bacchus. Il n'y a aucune espèce de poésie plus ancienne que la poésie

(1) Horat., *Art. poet.*, v. 228.

dithyrambique. C'étoit une espèce de poëme que l'on supposoit avoir été composé dans l'ivresse et les transports qu'inspire le dieu qu'on y célébroit, il falloit que la fureur bachique s'y fît sentir partout. Les dithyrambes étoient accompagnés de danses de même genre que les vers; elles étoient vives, turbulentes, elles étoient le plus souvent exécutées en rond, et ceux qui exécutoient cette musique, ressembloient fort à des furieux, aussi disoit-on, *plus fou qu'un poète dithyrambique.* Aristote rapporte [1] que Philoxène ayant voulu essayer de faire un dithyrambe sur le ton dorien, ne put jamais en venir à bout, et qu'il fut toujours ramené au ton phrygien, qui, comme le plus violent et le plus propre à exciter les passions, étoit le seul convenable à cette espèce de poésie. Hérodote et Suidas veulent qu'Arion ait été l'inventeur du dithyrambe [2]; d'autres attribuent l'invention du dithyrambe à Terpandre, qui vivoit vers la trente-cinquième olympiade; ceux-ci à Lasus d'Hermione [3]. Suivant le scholiaste de Pindare [4], ce poète, dans les chansons qu'il avoit faites pour être accompagnées de danses, disoit que le dythyrambe avoit été inventé à Naxos, et au premier livre il prétendoit qu'il l'avoit été à Thèbes; mais au vingt-cinquième, vers la treizième olympiade, il pensoit avec Hérodote, que ce genre de poésie avoit été connu pour la première fois à Corinthe. Il est probable que cette espèce de poésie étoit aussi ancienne que le culte de Bacchus, et que l'époque de son origine étoit entièrement inconnue aux Grecs, les poètes qu'ils regardoient comme les inventeurs de ce genre de poésie, l'avoient seulement perfectionné. On ne peut douter que les premiers dithyrambes ne fussent continus, puisqu'on n'avoit inventé ni les strophes, ni les antistrophes, ni les épodes. Mais après que ces mesures eurent été inventées, les dithyrambes furent plus

(1) Aristot., *de Repub.*, lib. VIII, cap. 8. = (2) Herodot. lib. I, cap. 23. = (3) Clem. Alex., *Strom.*, lib. I, T. I, p. 355. = (4) Schol. Pindar., *ad olympic.* XIII, v. 25.

propres que toute autre poésie à les recevoir, tant à cause de la fureur et de l'audace de leur composition, que parce qu'étant chantés par des chœurs, ils s'ajustoient mieux à cette variété de mouvemens et de figures. (1)

On donnoit aussi le nom de dithyrambes aux vers de ce genre de poésie, et c'est dans ce sens qu'Horace emploie ce mot :

Seu per audaces nova dithyrambos
Verba devolvit, numerisque fertur
Lege solutis. (2)

Philochore, cité par Athénée (3), nous apprend que les Anciens n'employoient pas les dithyrambes dans leurs libations, mais qu'ils les réservoient pour celles qu'ils faisoient à Bacchus, ayant la tête échauffée par les fumées du vin. Athénée cite ensuite ce passage d'Archiloque : *Oui, je sais entonner un brillant dithyrambe en l'honneur de Bacchus, lorsque j'ai le cerveau foudroyé par le vin.*

Et cet autre passage d'Epicharme dans son Philoctète :

Il n'y a pas de dithyrambe où l'on ne boit que de l'eau.

Le dithyrambe qui aime les cris confus, dit Eschyle, *est fait pour accompagner le cortège de Bacchus.*

Le dithyrambe qui étoit écrit en l'honneur de Bacchus, tiroit son nom de ce dieu, qui portoit le nom de Dithyrambus. Euripide (4) fait dire à Jupiter : « Entrez, ô Dithyrambe ! entrez dans mon sein; par mes soins, Thèbes célébrera votre » nom. »

Celui qui remportoit la victoire au dithyrambe, avoit pour prix un bœuf : Pindare appelle le dithyrambe βοηλάτης, *boves agens* (5). On voit dans le Lexique d'Apollonius, qu'une génisse étoit donnée pour prix du dithyrambe. (6)

(1) Dacier, *Préface sur Horace*, p. 34. — (2) Horat., lib. IV, Od. II, v. 10. — (3) Athen., *Deipnos.*, lib. XIV, cap. 6. — (4) Euripid., *in Bacch.*, v. 515. — (5) Pindar., *Olymp.*, Od. XIII, v. 25. — (6) *Apollonii Lexicon Homeri*, p. 796. *Voc.* Ταῦρος.

(*ee*) Pag. 200.

Si les acteurs d'Athènes manquoient aux engagemens qu'ils avoient souscrits envers les autres villes de la Grèce, ils étoient obligés de payer une somme stipulée dans le traité; d'un autre côté la république les condamnoit à une sorte d'amende lorsqu'ils s'absentoient.

Il y avoit trois acteurs pour les trois premiers rôles de chaque tragédie; le principal archonte les faisoit tirer au sort, et leur assignoit les pièces où ils devoient jouer. L'auteur n'avoit le privilège de les choisir, que lorsqu'il avoit mérité la couronne dans une des fêtes précédentes.[1]

(*ff*) Pag. 256.

Les Tyriens adoroient Bacchus sous le nom de *Protrygès*, comme on le voit par ce passage d'Achille Tatius:[2]

« On célébroit alors la fête de Bacchus Protrygès que les » Tyriens regardent comme leur divinité tutélaire; ils » chantent la fable de Cadmus, et voici l'origine qu'ils donnent » à la célébrité de cette fête. Ils racontent que les mortels » n'avoient pas encore eu de vin d'aucune espèce, ni le vin » noir appelé Authosmias, ni le Biblinon, ni le vin de » Maronée, de Chio, ni l'Icarion, mais que ce sont eux » (Tyriens) qui répandirent dans toute la terre cette bien- » faisante production; elle fut d'abord donnée à la Phénicie. » Les Tyriens racontent sur la découverte du vin une histoire à-peu-près semblable à celle d'Icarius dans l'Attique: il y avoit parmi eux un berger hospitalier chez lequel Bacchus séjourna pendant quelque temps; ce berger présenta au dieu

(1) Hesychius. — Suidas, *in* Μέρις. — (2) Achill. Tat. *Clitoph.*, et Leucip., lib. II, cap. 2.

tout ce que la terre peut produire; mais il ne put lui offrir d'autre boisson que celle qui lui étoit commune avec ses bœufs. Bacchus donna d'abord de grands éloges à la générosité du pasteur, puis il l'invita avec bonté à boire une coupe pleine de vin; le berger la vuida et sentit le plaisir pénétrer tout son être. O mon cher hôte, dit-il, d'où peut venir cette eau purpurée? Où avez-vous trouvé un sang si doux? car cette liqueur ne peut-être trouvée sur la terre, on la sent descendre avec délices dans l'estomac, à peine l'a-t-on placée sur ses livres qu'elle porte à l'odorat une douce volupté; elle est fraîche au tact, et elle répand dans les entrailles une agréable chaleur. Cette liqueur est une liqueur d'automne, lui répond le dieu; ce sang est produit par des rameaux; alors il le transporta auprès d'une vigne, après lui avoir fait cueillir et presser des grappes de raisin, il lui dit: Telle est cette eau, telle en est la source. C'est ainsi, suivant les Tyriens, que le vin fut donné aux mortels.

Suivant l'auteur des parallèles d'histoires grecques et romaines, l'histoire d'Icarius dans l'Attique se retrouve encore en Italie, et elle étoit rapportée par Eratosthène dans son Erigone. Icarius en Italie fut lapidé comme il le fut dans l'Attique et par le même motif. Ses quatre petits fils se pendirent de désespoir comme le fit Erigone. Saturne les plaça parmi les astres, trois d'entr'eux furent appelés Protrygétères, ils reçurent ce nom parce qu'ils se levoient peu avant le temps où se faisoient les vendanges. Hygin, au lieu de trois Protrygétères n'en nomme qu'un, et dit que c'est une étoile placée à l'aile droite de la vierge, auprès de son épaule. Cet astre se lève avant le temps de la vendange, il est appelé par Pline et par Columelle *Vindemitor* ou *Vindemiator*. (1)

(1) Plin., *Hist. nat.*, lib. XVIII, cap. 31.—Columel., *de Re rusticâ*, lib. XI, cap. 11.

(*gg*) Pag. 270.

L'erreur de Meursius a été partagée par Larcher dans ses notes sur Hérodote. Le père de l'histoire dit : Que ceux des Pélasges qui s'étoient établis à Lemnos, voulant se venger des Athéniens qui les avoient forcés d'abandonner l'Attique, équipèrent des vaisseaux à cinquante rames, et enlevèrent un grand nombre d'Athéniennes qui célébroient la fête de Diane dans le bourg de Brauron [1]. Larcher, après avoir cité Philochore suivant lequel les Pélasges enlevèrent les Canéphores, c'est-à-dire, les jeunes filles qui portoient les corbeilles sacrées à la fête de Diane, ajoute : « On immoloit à cette fête une » chèvre, et des Rhapsodes y chantoient l'Iliade. Cette fête » se faisoit tous les cinq ans, et des décemvirs nommés » ἱερόποιοι [2], en prenoient soin. C'est à cet espace de temps que » fait allusion le valet de Trygeus dans Aristophane [3]; » Trygeus ayant personnifié cette fête, qu'il nomme théorie, » d'un nom commun à toutes les fêtes, dit : *Voilà cette » théorie que nous menions autrefois à Brauron, et que » nous caressions lorsque nous étions pris de vin. J'ai eu » bien de la peine à m'en saisir, sois-en assuré :* le valet » répond : *quantam culus iste quinto quoque anno volup- » tatem adfert!* et Larcher ajoute : De jeunes filles consacrées » à Diane célébroient cette fête avec un habit de couleur de » safran. Elles ne pouvoient avoir plus de dix ans, ni être » au-dessous de cinq. »

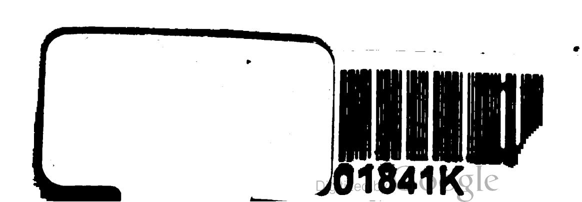
Larcher a confondu ce qui appartient à la fête décente de Diane, avec ce qui appartient à celle de Bacchus où on se livroit aux désordres de l'ivresse et même de la débauche, *et ebrii multas meretrices arripiebant.* [4]

(1) Herodot., lib. VI, cap. 138. — (2) *Scholia græca scriptoris anonymi, in Homeri Iliad.*, lib. I, p. 128. — (3) Aristoph., *Pax*, v, 873 *et seq.* — (4) Suidas, *voc.* Βραυρ.

L'auteur du voyage du jeune Anacharsis a bien su distinguer ces deux fêtes, et les a très bien caractérisées. « Pendant que nous approchions de Brauron, l'air retentissoit » de cris de joie. On y célébroit la fête de Diane, divinité de » ce bourg..... toutes les filles des Athéniens doivent être » vouées à la déesse après qu'elles ont atteint leur cinquième » année et avant qu'elles aient passé leur dixième. Un grand » nombre d'entr'elles amenées par leurs parents, et ayant » à leur tête la jeune prêtresse de Diane, assistèrent aux » cérémonies qu'elles embellissoient de leur présence, et pendant lesquelles des Rhapsodes chantoient des fragmens de » l'Iliade: par une suite de leur dévouement, elles viennent, » avant que de se marier, offrir des sacrifices à cette déesse. » On nous pressoit d'attendre encore quelques jours, pour » être témoins d'une fête qui se renouvelle chaque cinquième » année en l'honneur de Bacchus, et qui, attirant dans ces » lieux la plupart des courtisanes d'Athènes, se célébroit » avec autant d'éclat que de licence. Mais la description qu'on » nous en fit ne servit qu'à nous en dégoûter, et nous allâmes » voir les carrières du mont Pentelique [1]. » On voit dans la collection d'Hamilton une scène de désordre représentant les fêtes de Bacchus à Brauron. [2]

[1] Barthelemy, *Voy. du jeune Anacharsis*, T. IV, chap. 59, p. 33. = [2] Hamilton, T. I, pl. 49.

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.


01841K

